Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/sermonsdemma00mass

SERMONS
DE
M. MASSILLON.

MYSTERES.

SERMONS

DE

M. MASSILLON,

EVEQUE

DE CLERMONT,

Ci-devant Prêtre de l'Oratoire.

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

MYSTERES.

A PARIS, RUE S. JACQUES.

Chez { LA VEUVE ETIENNE & FILS à la Vertu. ET JEAN HERISSANT à S. Paul & à S. Hilaire.

M. DCC. LIX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

SERMONS.

AVIS

AU LECTEUR.

NOus n'avons rien de particulier à dire sur les Sermons qui composent ce Volume. L'on y retrouvera le P. Massillon toujours semblable à lui-même, malgré la différence des sujets qu'il entreprend de traiter ; l'on y admirera sur-tout cette fécondité de génie qui ne s'épuise jamais, & qui paroissant avoir tout dit sur une matiére, sait la représenter sous une forme nouvelle, toujours également intéressante. L'Instruction *sur les œuvres de miséricorde*, & le petit Discours *sur le renouvellement de la ferveur des premiers Chrétiens*, n'ont été placés à la suite des Mystères, que parce que nous n'avions point d'autre place plus convenable à leur donner. D'ailleurs nous

étions bien-aises de grossir un peu ce Volume, qui, réduit aux huit Discours *sur les Mystères*, n'eût point eu assez de proportion avec les autres.

SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

POUR la Fête de la Purification de la Sainte Vierge ? *Sur la soumission à la volonté de Dieu*, Page 1

Pour le même Jour, *Sur les dispositions nécessaires pour se consacrer à Dieu par une nouvelle vie*, 49

Pour la Fête de l'Incarnation. 87

Sermon sur la Passion de notre Seigneur Jesus-Christ, . . . 121

Sermon sur la Résurrection de notre Seigneur Jesus-Christ, . 155

Pour le Jour de la Pentecôte, *Sur les caractères de l'Esprit de Jesus-Christ, & de l'esprit du monde*, 214

Pour la Fête de l'Assomption, *Sur les consolations & la gloire de la mort de la sainte Vierge*, 243

Pour la Fête de la Visitation de la sainte Vierge, 283

Discours sur les œuvres de miséricorde, prononcé dans une Assemblée de Charité : *Dans quel esprit il faut les pratiquer*, 314

Discours prononcé dans la cérémonie de l'absoûte, *Pour rappeller le souvenir de la ferveur des premiers Chrétiens*, 345

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier les Sermons ſur les Myſtères, & les Panégyriques prêchés par feu M. MASSILLON Evêque de Clermont. Les ſujets de morale ne ſont pas les ſeuls où ce grand homme a excellé; ſes Diſcours ſur les Myſtères, & ſes Panégyriques, ne ſont pas moins capables d'inſtruire, d'édifier & de plaire, que les premiers qui ont enlevé les ſuffrages du Public avec un ſuccès auſſi intéreſſant pour la Réligion, qu'il eſt honorable à la mémoire de leur illuſtre Auteur. A Paris, ce 26. Février 1745.

MILLET, *Docteur en Théologie, de la Faculté de Paris, & Cenſeur Royal.*

Le Privilège eſt à la fin du Volume de l'Avent.

SERMON,

SERMON

POUR LA FETE

DE

LA PURIFICATION

DE LA Ste. VIERGE.

Sur la soumission à la volonté de Dieu.

Postquàm impleti sunt dies purgationis Mariæ secundùm legem moysi, tulerunt Jesum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.

Le tems de la Purification de Marie étant accompli, selon la loi de Moyse, ils portérent l'Enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur. Luc. 2. 22.

LA soumission à la volonté de Dieu est la grande vertu, dont Marie nous donne aujourd'hui l'exemple, dans le mystère que l'Eglise propose à la piété des Fidèles. Quoique toute la vie de cette

Vierge sainte ait été une conformité continuelle aux ordres du Ciel, un acquiescement universel aux vûes & aux desseins de Dieu sur elle ; il semble cependant que c'est cette disposition qui domine le plus dans l'oblation qu'elle fait aujourd'hui de son Fils au Temple ; & que c'est dans ce Mystère, que le sacrifice qu'elle fait à la volonté de Dieu de ses lumières est plus entier & plus héroïque : & c'est cette vertu principale que nous allons vous proposer pour modèle.

En effet ; sans elle la vertu n'est plus qu'une humeur, ou une recherche continuelle de nous-mêmes : sans elle les illusions de notre esprit deviennent notre seule loi : les inconstances de notre cœur, notre seule régle ; la bizarrerie de nos désirs, notre seul frein, & l'unique ressort de notre conduite ; nous devenons en un mot, notre divinité nous-mêmes.

C'est la conformité à la volonté de Dieu, qui fait tout le prix de nos sacrifices ; qui donne du mérite à nos souffrances ; qui sanctifie nos joies ; qui ôte à nos afflictions leurs amertumes, à nos prospérités leur venin ; qui fixe nos irrésolutions ; qui calme nos craintes ; qui soutient nos découragemens ; qui régle nos espérances ; qui fait la sûreté de notre zèle, la consolation de nos dégoûts ; en un mot, qui assure toutes nos vertus, & qui nous rend utiles nos imperfections mêmes.

C'est elle qui inspire les bons conseils ;

qui nous répond du succès de nos entreprises ; qui nous rend maîtres des événemens ; qui sanctifie tous les états ; qui régle tous les devoirs ; qui maintient la subordination des peuples, l'autorité des Empires, la majesté des Souverains, la fidélité des Sujets, l'inégalité des conditions, toute l'harmonie du corps politique ; & qui fait que chacun à sa place, ne regarde pas avec envie la destinée d'autrui, & ne pense qu'à remplir & sanctifier les devoirs de son état propre.

C'est elle, SIRE, (*a*) qui fait régner les Rois avec piété & avec justice ; & qui corrige en eux, & l'orgueil des prospérités, & l'amertume des disgraces, en leur faisant adorer dans la volonté du souverain dispensateur des événemens, la source commune d'où ils partent.

D'où vient donc mes Freres, que cette soumission si nécessaire & si consolante, est si rare parmi les Fidèles ? d'où vient qu'au milieu de la vicissitude des choses humaines, nous vivons presque tous comme s'il n'y avoit point d'Être souverain au-dessus de nous, qui en fût le modérateur, comme si le hazard étoit le seul Dieu de l'univers, ou que nous fussions nous-mêmes les artisans du bonheur ou du malheur de nos destinées ?

Souffrez donc qu'en vous proposant aujourd'ui l'exemple de la soumission de Marie, je vous entretienne sur une ma-

(*a*) *Louis XIV.*

tière si importante. Comme par les suites de votre rang, de vos places & de votre naissance, vous tenez la plupart aux plus grands événemens qui se passent ici-bas; souffrez que je vous apprenne à les ramener à leur source, & à reconnoître un Dieu dans l'univers seul dispensateur des bons & des mauvais succès.

Premièrement, quelles sont les sources secrettes de notre révolte contre la volonté de Dieu? Secondement, quels sont les avantages qui accompagnent la soumission à sa volonté sainte?

C'est-a-dire, d'où vient que nous ne voulons jamais ce que Dieu veut? d'où vient cependant qu'il y a tant de douceur & de consolation à ne vouloir que ce que Dieu veut? Implorons, &c. *Ave*, *Maria*.

I. PART. LEs principales sources de notre révolte contre la volonté de Dieu, sont, premièrement, une vaine raison qui rappelle toujours les œuvres du Seigneur au jugement de ses propres lumières; qui veut approfondir ce qu'elle devroit adorer, & qui condamne témérairement tout ce qu'elle ne peut comprendre.

Secondement, un fonds d'amour propre qui fait que nous ramenons tout à nous-mêmes; que nous nous regardons comme si nous étions seuls dans l'univers, & que tout fût fait pour nous; de sorte que tout ce qui n'entre pas dans le plan

de nos vûes & de nos passions, nous révolte.

Troisièmement enfin, une fausse vertu qui sous prétexte de chercher Dieu ne se cherche qu'elle-même ; & substitue toujours les désirs inutiles d'un bien que le Seigneur ne demande pas de nous, aux devoirs que sa volonté sainte nous impose. Or, voilà ce que l'exemple de Marie nous apprend à sacrifier aujourd'hui aux ordres du Ciel.

Premièrement, une vaine raison : que de doutes, que de difficultés, dit saint Bernard, ne pouvoit-elle pas opposer à l'ordre de Dieu, qui l'obligeoit de venir se purifier dans le Temple ? que de raisonnemens spécieux ? rien d'impur n'avoit souillé son enfantement ; elle étoit même devenue plus pure en devenant mere : qu'étoit-il besoin d'aller se purifier d'une souillure qu'elle n'avoit pas contractée, & racheter par une vile offrande, celui qui venoit racheter tous les hommes de la servitude du démon & du péché ? Cependant elle obéit ; & sacrifiant ses lumières aux raisons éternelles & toujours justes de la sagesse divine, elle nous apprend que c'est au Seigneur à vouloir, & à la créature à obéir & à se soumettre.

Cependant, mes Freres, nous voulons toujours faire rendre compte à Dieu de sa conduite. Vaines créatures nous osons sans cesse appeller le Seigneur en jugement avec nous ; nous voulons être sages contre

Dieu même : & soit qu'il s'agisse de ses voies générales sur le salut de tous les hommes, ou de ses destins éternels sur nos destinées particulières, nous ne trouvons jamais qu'il ait raison ; & nous opposons toujours nos foibles raisonnemens aux abîmes profonds de sa sagesse & de sa raison éternelle.

Je dis, soit qu'il s'agisse de ses voies générales sur le salut de tous les hommes. Eh ! qu'entendons-nous tous les jours dans le monde, que des réflexions insensées sur les voies de Dieu ? on lui demande sans cesse raison de la sagesse incompréhensible de ses conseils & des profondeurs de sa Providence : pourquoi il laisse tant d'infidèles sur la terre ? pourquoi tous les hommes ne sont pas sauvés ? pourquoi il a rendu le salut si difficile ; pourquoi il a fait les hommes si foibles ? pourquoi il n'a pas parlé plus clairement sur la plûpart des choses que nous devons croire ? pourquoi il permet tant d'événemens si funestes à la Foi & à la gloire de son Eglise ? que sai-je ? des questions éternelles, où l'on voit l'homme se jouer de Dieu ; le vil esclave vouloir faire rendre compte au Maître souverain, le vase de boue demander à l'ouvrier souverain, pourquoi il l'a fait ainsi ? le ver de terre rampant dans cet exil, où un abîme immense le sépare de son Dieu, oser lever les yeux au ciel pour changer ce qui s'y passe ; donner des conseils au Seigneur ; fournir à sa sagesse de nouvelles

vûes ; condamner l'œconomie de la Réligion ; s'en former un plan spécieux & plus plausible : oser réformer ce grand ouvrage, qui est la fin de tous les desseins de Dieu ? & lui substituer les chimères de son propre esprit, & un ouvrage de confusion & de ténébres.

Et certes, mes Freres, si les Princes eux-mêmes dans la conduite des affaires publiques, & dans les ressorts infinis qui font mouvoir tout le corps des Etats & des Empires, ont des secrets que nous ne saurions approfondir ; voulons-nous que Dieu dans ses voies éternelles sur le salut & les destinées de tous les hommes n'en ait point pour ses créatures ? si le gouvernement d'un Etat seul demande des conseils cachés, & des mésures inconnues, qui souvent nous révoltent parce que nous n'en voyons pas les raisons & les utilités secrettes : quoi ! nous voulons que le gouvernement de l'univers ; que la conduite universelle de tous les hommes & de tous les siécles, depuis la naissance du monde jusqu'à la fin, n'ait pas à notre égard certains secrets, & des obscurités dont les raisons éternelles échappent à nos foibles lumières ? s'il y a des mystères dans le conseil des Souverains, selon l'expression des Livres saints, n'y en auroit-il point dans les conseils de Dieu ? & s'il faut ; dit l'Ecriture, respecter le secret des Rois dans la conduite de leurs peuples, & ne pas faire de vains raisonnemens sur des dé-

marches dont nous ignorons toujours les motifs ; le secret du Roi des Rois dans la dispensation des choses humaines, seroit-il moins respectable ; & serions-nous moins téméraires de mêler nos frivoles réflexions à ses conseils éternels, dont les causes profondes sont toujours cachées en lui seul, & dont nous ne connoissons jamais que ce qu'il veut bien nous en manifester lui-même ?

Adorons les secrets de Dieu, mes Freres. Si ce que nous connoissons de ses œuvres nous paroît si divin & si admirable ; pourquoi ne pas conclure que ce que nous n'en connoissons point, l'est aussi ? s'il est si sage lorsqu'il agit à découvert, pourquoi se démentiroit-il lorsqu'il se cache ? si la structure du monde que nous voyons est un ouvrage si plein d'harmonie, de sagesse, & de lumière ; pourquoi l'œconomie de la Réligion, que nous ne saurions voir, & qui est le chef-d'œuvre de tous ses desseins, seroit-il un ouvrage de confusion & de ténébres ? & s'il a réglé avec tant de poids & de mesure les choses visibles, qui doivent périr ; comment auroit-il laissé dans le désordre les choses invisibles, qui dureront autant que lui-même ?

J'ai dit encore, soit qu'il s'agisse de ses desseins éternels sur nos destinées particulières : car non-seulement nous condamnons sa conduite dans ses voies éternelles sur tous les hommes, mais encore sa conduite à notre égard. Nous

nous en prenons à sa Providence de nous avoir placés en certaines situations, où notre foiblesse trouve des écueils inévitables : nous le blâmons de nous avoir fait une destinée incompatible avec les devoirs qu'il nous impose : nous nous plaignons que la Cour, que les armes, que les emplois où notre rang & notre naissance nous attachent, nous éloignent du salut, & nous le rendent comme impossible : il nous semble que nous nous serions sauvés dans une vie privée & loin des grandes tentations : nous réformons le plan éternel de sa providence à notre égard ; & nous nous formons une destinée plus sûre à notre gré, que celle que sa sagesse adorable nous a formée.

Nous ne pensons pas que Dieu proportionne les graces aux états ; que toutes les situations où son ordre nous place, loin d'être des écueils, peuvent devenir des moyens de salut pour nous ; que la plupart des dangers & des occasions, dont nous nous plaignons, sont plus dans nos passions que dans nos places. Nous ne pensons pas que la même foiblesse qui nous fait trouver des écueils au milieu du monde & de la Cour, nous auroit fait une tentation de la retraite même ; que nous portons par tout avec nous la source de nos crimes & de nos malheurs ; & qu'ainsi il ne faut pas attendre notre sûreté des dehors & de la situation, mais de la seule vigilance que nous devons avoir sur nous-mêmes. Nous ne pensons

pas que tous les états ont leurs dangers ; que les saints, dans quelque situation qu'ils ayent été, à la Cour ou dans les déserts, ne se sont assuré le salut que par des violences inouies ; que c'est une erreur de croire qu'il y ait quelque situation sur la terre, où le salut ne coûte pas de grands efforts ; que notre imagination ne nous promet une sûreté dans les états où nous ne saurions être, que pour nous calmer sur les infidélités où nous vivons dans notre état présent ; que l'amour-propre nous donne sans cesse le change ; & que pour adoucir à nos yeux les égaremens de notre vie, , il fait que nous nous en prenons à notre situation, pour nous empêcher de nous en prendre à nous-mêmes.

Enfin, nous ne pensons pas que si les périls sont plus grands dans l'élévation où nous sommes nés, les biens que nous pouvons y faire sont aussi plus étendus & plus considérables ; que s'il y a plus d'occasions de chûte, il y a aussi plus d'occasions de mérite & de vertu ; que les objets séduisans & les grands spectacles qui nous environnent, sont bien moins des piéges que des instructions ; que la Cour, où notre destinée nous attache nous offre tous les jours elle-même de quoi nous en désabuser & nous en déprendre ; que ses dégoûts arment le cœur contre ses périls ; que ses amertumes détrompent de ses plaisirs ; que ses inconstances & ses révolutions refroidissent sur ses espérances ; que le vuide &

l'ennui de ſes amuſemens, nous rappelle comme de lui-même à une vie plus ſérieuſe & plus ſolide; que la perfidie & la fauſſeté de ſes amitiés, nous fait chercher en Dieu ſeul un ami éternel & fidèle : en un mot, que nous trouvons le remède dans le mal même; & que la ſageſſe de Dieu a pourvû avec une diſpenſation ſi admirable au ſalut de tous les hommes, que dans chaque état les périls ont leurs compenſations, & fourniſſent, pour ainſi dire, les sûretés; & que les mêmes objets qui ſont la plaie, ont pour nous des retours qui la guériſſent.

O mon Dieu! vous êtes un Juge ſi patient & ſi miſéricordieux de nos œuvres, & nous ſommes les cenſeurs ſévéres & éternels des vôtres! nous vous appellons ſans ceſſe en jugement, & vous ſuſpendez le nôtre; nous vous demandons tous les jours compte de vos deſſeins adorables, & vous différez le compte terrible que nous avons à vous rendre de nos intentions & de nos demarches! O mon Dieu! que deviendroit l'homme, ſi vous preniez à ſon égard les mêmes diſpoſitions qu'il a pour vous; ſi vous vous faiſiez un plaiſir de le trouver coupable, comme il ſemble s'en faire un de vous condamner; & ſi vous examiniez ſes fautes avec cet œil de ſévérité avec lequel il examine vos merveilles? Première ſource de notre révolte contre la volonté de Dieu; une vaine raiſon.

La ſeconde, c'eſt l'amour exceſſif & dé-

réglé de nous-mêmes, & c'eſt ici le ſecond ſacrifice de ſoumiſſion à la volonté de Dieu, dont Marie nous donne aujourd'hui l'exemple. En effet, à ne conſulter que les ſentimens humains, tout lui eût fourni des prétextes pour ſe ſouſtraire à la volonté du Dieu de ſes peres. Les intérêts de ſa maternité divine ; le prodige de ſon enfantement ; la honte même de ſa pauvreté, & de la médiocrité de ſon offrande : tout ſembloit révolter ſon cœur contre la ſoumiſſion que Dieu demandoit d'elle ; mais elle n'écoute point la voix du ſang & de la chair, perſuadée que le premier ſacrifice que Dieu demande de nous, c'eſt le ſacrifice de nous-mêmes, & que ce qui nous coûte le plus à offrir, eſt d'ordinaire la ſeule offrande qu'il exige.

Et voilà, mes Freres, d'où vient en ſecond lieu ce fonds de révolte, que la volonté de Dieu trouve toujours dans notre cœur. Comme nous rapportons tout à nous-mêmes, car c'eſt le vice des Grands ſur-tout ; que nous faiſons ſervir tout ce qui nous environne à nous ſeuls, comme ſi tout étoit fait pour nous ; que nous ne comptons tout ce qui ſe paſſe dans le monde que par rapport à nous : en un mot, que nous vivons comme ſi nous étions ſeuls dans l'univers, & que l'univers entier ne fût fait que pour nous ſeuls, nous voudrions que Dieu ne fût occupé que de nous ſeuls ; qu'il entrât dans le plan de notre amour propre ; qu'il n'agît que pour nous ſeuls :

qu'il rapportât tout à nous seuls ; qu'il ne disposât des choses d'ici-bas, que par rapport à nous seuls ; & qu'au lieu d'être le modérateur de l'univers, & le Dieu de toutes les Créatures, il ne fût que le Dieu de nos passions & de nos caprices. Ainsi, mes Freres, nous, qui malgré notre rang, notre élévation, notre naissance, ne sommes qu'un atôme imperceptible au milieu de ce vaste univers, nous voudrions en faire mouvoir toute la machine au gré de nos seuls désirs ; que tous les événemens s'accommodassent à nos vûes ; que le soleil ne se levât & ne se couchât que pour nous seuls ; enfin, nous voudrions être la fin de toutes les voies & de tous les desseins de Dieu, comme nous nous établissons nous-mêmes la fin unique de toutes nos voies & de tous nos projets sur la terre.

Et de-là, premièrement, l'affliction ne nous trouve pas plus soumis à Dieu que la prospérité, & nous ne jugeons que par rapport à nous-mêmes, de tous les événemens qui nous environnent. Ainsi tout ce qui trouble un seul instant nos plaisirs, tout ce qui dérange l'orgueil & l'ambition de nos projets & de nos espérances, nous aigrit & nous révolte ; le plus léger contretems nous accable : nous nous plaignons de Dieu ; nous croyons qu'il a tort à notre égard & qu'il nous maltraite : nous, mes Freres, qui dans l'élévation & l'abondance où nous sommes nés, ne souffrons presque rien ; nous, dont les peines lé-

gères ſont compenſées par tant d'endroits capables de contenter l'amour propre ; nous, qui ne connoiſſons pas, comme dit le Prophéte, les travaux & les amertumes qui affligent le reſte des hommes, & dont les momens les plus triſtes ſeroient des momens de félicité pour mille malheureux. Ah ! tout ce que nous avons à craindre dans notre état, c'eſt que Dieu ne mêle pas aſſez d'amertume à tous les plaiſirs qui nous environnent ; c'eſt qu'il permette que nous ſoyons trop heureux ſur la terre ; c'eſt qu'il nous laiſſe jouir trop tranquillement de tous les avantages au milieu deſquels nous ſommes nés, & qu'il ne daigne pas nous viſiter quelquefois par des afflictions dans ſa grande miſéricorde. Il faut que Dieu ſoit bien irrité contre nous, lorſque tout favoriſe nos paſſions ; que nos plaiſirs ne trouvent point d'obſtacle ; que tout rit à nos penchans ; & que les déſirs ſeuls de notre amour propre, ſemblent décider de tout ce qui nous regarde. Qu'il eſt terrible alors à notre égard, mes Freres ! il nous traite comme des victimes qu'on engraiſſe & qu'on orne de fleurs, parce qu'on va bientôt les conduire ſur le bucher, & qu'on les deſtine au ſacrifice.

De-là, ſecondement, comme nous nous aimons beaucoup nous-mêmes, & que nous ne mettons point de bornes à nos déſirs, nous ne ſommes jamais contens de notre état, de notre élévation, de nos places : nous trouvons toujours qu'il man-

que quelque chose à l'avidité de notre amour propre. Si nous n'avons pas tout ce que nous désirons, nous ne comptons pour rien tout ce que nous avons ; nous nous épuisons en vûes, en prétentions, en projets, en mesures ; nous ne saurions jouir paisiblement, chrétiennement de ce que la Providence nous offre. Ce qui nous manque nous inquiéte plus, que ce que nous possédons ne réussit à nous satisfaire ; tant que nous voyons devant nous quelque chemin à faire, nous ne saurions nous en tenir à ce qui est déja fait : *Notre orgueil monte toujours*, comme dit le Prophéte : semblables à un pilote qui marche en haute mer, quand nous sommes arrivés tout le plus loin que nos yeux & nos espérances pouvoient s'étendre, nous découvrons de ce nouveau point de vûe, de nouveaux pays & des espaces immenses, qui raniment nos prétentions : plus nous nous élevons, plus nos vûes s'étendent ; plus nous avançons, plus nous voyons de chemin à faire. Le terme de nos désirs, quand nous y sommes arrivés, n'est plus que la voie qui nous conduit à d'autres : notre état présent n'est jamais celui qui nous plaît : la destinée que Dieu nous fait, n'est jamais celle que nous nous faisons à nous-mêmes : nous sommes ingénieux à nous rendre malheureux ; nous conjurons sans cesse contre notre propre repos, nous ne saurions vouloir ce que Dieu veut ; & pour nous dégoûter d'un bien que nous avons

Ps. 73. 23.

long-tems désiré, il suffit enfin que la Providence nous l'accorde.

De-là, troisièmement, comme notre amour propre s'est emparé de tout l'univers, & que nous regardons tout ce que nous désirons comme notre partage : les places & les honneurs qui échappent à notre cupidité, & qui se répandent sur les autres, nous les regardons comme des biens qui nous appartenoient, & qu'on nous ravit injustement. Tout ce qui brille au-dessus ou à côté de nous, nous éblouit & nous blesse : nous voyons avec des yeux d'envie l'élévation de nos Freres ; leur prospérité nous inquiéte, leur fortune fait notre malheur, leurs succès forment un poison secret dans notre cœur, qui répand l'amertume sur toute notre vie : les applaudissemens qu'ils reçoivent sont comme des opprobres qui nous humilient ; nous tournons contre nous tout ce qui leur est favorable : nous ne saurions vouloir ce que Dieu veut ; & peu contens des malheurs qui nous regardent, nous nous faisons encore une infortune du bonheur de nos freres.

De-là enfin, comme nous croyons seuls avoir la sagesse en partage, tout ce qui ne s'ajuste pas à nos vûes & à nos lumières dans l'arrangement des choses d'ici-bas, trouve auprès de nous sa condamnation & sa censure. Nous voudrions que les places & les dignités fussent dispensées à notre gré ;

gré ; que nos vûes & nos conseils réglassent la fortune publique ; que les faveurs ne tombassent que sur ceux à qui notre suffrage les avoit déja destinées ; que les événemens publics ne fussent conduits que par les mesures que nous aurions nous-mêmes choisies. Nous blâmons tous les jours le choix de nos maîtres ; nous ne trouvons personne digne des places qu'il occupe ; nous ne respectons pas assez l'ordre de Dieu dans l'ordre extérieur de ce monde visible, ni sa volonté sainte dans la volonté ou le caprice même des Souverains, qui n'ont en main la puissance & l'autorité, que pour être les premiers Ministres de sa Providence. Nous ne saurions vouloir ce que Dieu veut; nous trouvons de l'injustice, de l'humeur, de l'imprudence dans la dispensation des places & des faveurs ; il se peut faire que les hommes ayent tort, & fassent des choix injustes ; mais Dieu a toujours raison, & il se sert de leurs mépriſes, pour accomplir les desseins éternels de sa Providence sur les peuples & sur les Empires.

Que le monde est grand, mes Freres ! qu'il est magnifique ! que le gouvernement des Etats & des Empires offre à nos yeux d'ordre, de sagesse, de magnificence, quand nous y voyons un Dieu invisible, souverain modérateur de l'univers, qui dispose de tout depuis une extrêmité jusqu'à l'autre avec poids, avec nombre, avec mesure ; sans l'ordre duquel un cheveu même ne tombe pas de nos têtes ; par la volon-

té de qui tout se fait; qui voit les événemens les plus éloignés dans leurs causes; qui renferme dans sa volonté les causes de tous les événemens; qui donne au monde des Princes & des souverains, selon ses desseins de justice & de miséricorde sur les peuples; qui donne la paix, ou qui permet les guerres, selon les vûes de sa sagesse sur ses Elus & sur son Eglise; qui donne aux Rois des Ministres sages ou corrompus, des Amans ou des Mardochées, ou pour punir les péchés des peuples, ou pour exercer la foi de ses serviteurs: qui dispense les bons ou les méchans succès, selon qu'ils deviennent plus utiles à la consommation de son ouvrage; qui régle le cours des passions humaines; & qui par des ménagemens inexplicables, fait servir aux desseins de sa miséricorde la malice des hommes!

Que le monde, mes Freres, considéré dans ce point de vûe, & avec l'ouvrier souverain qui le conduit, est plein d'ordre, d'harmonie, & de magnificence! que c'est un spectacle digne de la Foi! mais si vous en séparez Dieu; mais si vous le regardez tout seul; si vous n'y voyez plus que les passions humaines, qui semblent mettre tout en mouvement: si vous n'y voyez plus la volonté éternelle du Seigneur, qui en est le ressort invisible, & qui donne le mouvement à tout: ah! ce n'est plus qu'un cahos, un théâtre de confusion & de trouble, où nul n'est à sa place; où l'impie jouit de la récompense

de la vertu : où le Juste a souvent pour partage, l'abjection & les peines du vice ; où les passions sont les seules loix consultées : où les hommes ne sont liés entr'eux, que par les intérêts mêmes qui les divisent ; où le hazard semble décider des plus grands événemens : où les bons succès sont rarement la preuve & la récompense de la bonne cause : l'ambition & la témérité s'élévent aux premières places, que le mérite craint, ou qu'on refuse au mérite ; enfin, où l'on ne voit point d'ordre, parce qu'on n'y voit que l'irrégularité des mouvemens, sans en comprendre le secret & l'usage.

Voilà le monde séparé de Dieu : & voilà comme nous le regardons. Nous n'y voyons pas une sagesse souveraine qui se joue pour ainsi dire, dans l'univers, en renversant les Etats & les Empires, & en élevant d'autres sur leurs ruines : en changeant sans cesse les noms & les fortunes des hommes, & laissant les choses d'ici-bas dans une inconstance & une révolution éternelle, pour nous apprendre à nous attacher à lui seul, qui ne passe point, & qui seul est toujours le même.

Il est vrai que souvent nous résistons à Dieu ; sous prétexte de le chercher. Dernière source de notre révolte contre la volonté de Dieu, une fausse vertu : & dernier écueil que l'exemple de Marie nous apprend à éviter.

En effet, si elle n'eût consulté que son

zèle pour la gloire de son Fils, les intérêts de sa naissance divine, & les obstacles que sa purification sembloit mettre au fruit de son ministère, en confirmant l'incrédulité de son peuple, & le faisant passer pour le simple Fils de Marie & de Joseph; si elle n'eût consulté que ces frayeurs nées de sa piété même, Marie devoit, ce semble, se soustraire à la loi commune; & ne pas venir dans le Temple donner à son Fils un caractère de souillure & de péché, qui le confondoit avec les autres enfans de Juda. Mais elle se défie d'un zèle qui n'est pas dans l'ordre de Dieu: elle ne veut le salut des hommes, & la gloire de son Fils, qu'autant que Dieu le veut lui-même; & rien ne lui paroît sûr, même dans la vertu, que de se conformer à sa volonté sainte.

Oui, mes Freres, rien n'est bon pour nous que ce que Dieu veut; toute piété qui n'a pas pour fondement une conformité continuelle à sa volonté sainte, est une fausse vertu; est bien moins un culte de Dieu, qu'une recherche secrette & dangéreuse de nous-mêmes. C'est par-là cependant que la piété manque presque toujours: nous ne voulons jamais aller à Dieu par les voies que sa main même nous a frayées; & nous faisons consister la vertu; non à vouloir ce que Dieu veut, mais à nous suivre & nous écouter nous-mêmes.

Premièrement, les devoirs de notre état ne nous plaisent jamais: nous leur substi-

tuons toujours des œuvres arbitraires que Dieu ne demande pas de nous. Eſt-on engagé dans le lien ſacré du mariage ; on prieroit avec goût ; on courroit avec plaiſir à toutes les œuvres de miſéricorde ; on paſſeroit les jours entiers, ſans s'ennuyer, dans la retraite & à des lectures ſaintes ; on aimeroit à ſoulager les malheureux : mais ce qui déplaît, mais ce qu'on n'aime pas, c'eſt la ſoumiſſion, la complaiſance, la douceur mutuelle ; cette déférence qui unit les cœurs, & ſi recommandée par l'Apôtre aux femmes chrétiennes ; cette condeſcendance qui rapproche les humeurs, & qui lie les eſprits ; cette patience qui déſarme la férocité, & qui ſe concilie l'eſtime & la tendreſſe ; ces ſoins & ces attentions domeſtiques, qui établiſſent l'ordre dans les familles, conſervent la paix, préviennent les déréglemens & le ſcandale des diſſenſions, & font que Dieu habite au milieu d'une race fidèle. On aime tout ce que Dieu ne demande pas de nous ; ce qu'il veut, on ne l'aime point ; & ſouvent la piété de la femme fidèle qui devroit être la ſource de la paix, de la douceur, de la conſolation d'une maiſon ſainte, & ramener le mari infidèle, l'éloigne & l'aigrit, faute d'égards & de complaiſance, devient la ſource des antipathies & des diviſions, & fait craindre la vertu, dont la paix eſt le fruit, comme ſi elle étoit le ſignal infaillible des aigreurs & des troubles dans les familles.

Secondement, si Dieu nous laisse dans un état d'infirmité habituelle, nous nous en prenons à cet état, de notre tiédeur, & de nos infidélités dans le service de Dieu : nous nous figurons qu'avec une santé mieux établie, nous remplirions mille pratiques de piété auſquelles nous nous trouvons inhabiles : nous ne saurions comprendre que se soumettre à Dieu, & faire un usage saint de l'état où il nous laisse, c'est prier, c'est se mortifier, c'est opérer des œuvres de miséricorde ; qu'en ce point tout est renfermé ; que le Seigneur sait mieux ce qui nous convient que nous-mêmes ; que ce n'est pas à nous à nous choisir notre voie ; & que ne vouloir que ce que Dieu veut, c'est toute la perfection de la Foi, & toute la sûreté du Fidèle.

Troisièmement, nous souffrons impatiemment nos propres imperfections : nous nous sommes à charge à nous-mêmes : les infidélités où nous nous surprenons tous les jours, nous jettent dans des inquiétudes d'amour propre, & nous dégoûtent de la vertu : nous voudrions n'avoir rien à nous reprocher ; vivre contens de nous-mêmes ; nous applaudir en secret de notre vertu, & jouir du témoignage flateur de notre conscience : nos fautes nous inquiétent, & nous rallentissent dans les voies de Dieu, parce qu'elles troublent cette paix toute humaine ; qu'elles humilient cet orgueil secret qui chercheroit au-dedans de nous une vaine complaisance : nous ne saurions regar-

der nos fautes dans l'ordre de Dieu, & en tirer l'utilité que sa sagesse se propose. Dieu veut que nous opérions notre salut avec crainte & tremblement, & nous voudrions l'opérer avec une sécurité entière : Dieu veut nous conduire par la Foi, & nous voudrions aller à lui par la lumière : Dieu veut que nous vivions toujours incertains, si nous sommes dignes d'amour ou de haine ; & après quelques foibles démarches de pénitence & de piété, nous voudrions être assurés qu'il s'est rendu à nous : Dieu veut que nous vivions dans une dépendance continuelle de lui ; & nous voudrions pouvoir trouver un appui de chair au-dedans de nous : Dieu veut que nous laissions notre sort entre ses mains ; & nous voudrions le tenir dans les nôtres : en un mot, Dieu veut que notre salut dépende de lui ; & nous voudrions qu'il dependît uniquement de nous-mêmes.

Quatrièmement, si les pécheurs, revêtus de l'autorité publique, mettent quelque obstacle à notre zèle, suscitent des contradictions à des entreprises utiles à la piété, nous ne gardons plus de mesure de charité avec eux : nous croyons être en droit de déclamer contre leurs mauvaises intentions : de découvrir leurs vices ; de les faire passer pour des ennemis publics de tout bien & de toute justice. Sous prétexte de gémir sur leur aveuglement, nous nous aveuglons nous-mêmes ; & loin de demander à Dieu dans le silence qu'il change leur

cœur, & laisser entre ses mains les intérêts de son Eglise, qu'il sçaura bien protéger malgré la malice & la puissance des hommes, nous nous persuadons que le titre de protecteurs de la piété, nous autorise à violer les régles de la piété même.

Enfin, les déréglemens de nos proches, de nos égaux, de nos maîtres avec qui nous avons à vivre, nous sont insupportables. Nous nous faisons une fausse vertu de les censurer, de les décrier, de les aigrir : nous nous plaignons de notre destinée, qui nous unit par des liens de devoir & de société, avec des personnes qui vivent comme des payens, & sans aucun sentiment de réligion & de piété ; il nous paroîtroit bien plus doux de vivre avec des ames fidèles qui penseroient comme nous ; & par nos aigreurs & l'amertume de notre société, nous leur rendons la piété aussi odieuse que nous-mêmes. Nos censures leur rendant nos exemples inutiles, ils se figurent la vertu faite comme nous sommes ; c'est-à-dire, dure, facheuse, impitoyable, pleine de fiel & de présomption ; & loin de les attirer en les supportant, nous les éloignons en les mépriſant & paroissant plutôt triompher de leurs vices, que compatir avec douceur & avec réligion à leurs foiblesses.

La conformité à la volonté de Dieu, mes Freres, nous rend, si l'on peut parler ainsi, les pécheurs respectables : elle nous fait entrer dans les desseins de sa sagesse sur eux,

eux, laquelle fait les rendre utiles au salut de ses Elus, & les mener souvent à la pénitence & au salut, par la voie même de leurs déréglemens. Ainsi la véritable vertu regarde les pécheurs entre les mains de Dieu; les souffre avec charité, puisque Dieu, les souffre lui-même; les aime avec tendresse, puisqu'ils peuvent devenir les amis de Dieu, & qu'ils sont utiles aux desseins de sa Providence; attend pour eux les momens de sa grace, adore les vûes éternelles de celui qui a marqué des bornes aux passions des hommes, comme à l'impétuosité des flots de la mer. Vouloir ce que Dieu veut ou permet à l'égard des autres, comme à l'égard de nous-mêmes, est inséparable de la vertu. Les vices doivent nous affliger: mais les pécheurs doivent toujours nous être chers.

Ainsi, mes Freres, rien n'inspire plus de douceur, de charité, d'humanité envers les hommes, que de considérer sans cesse la volonté de Dieu sur eux. Ils sont sans doute haïsables en eux-mêmes, dès qu'ils sont pécheurs; mais dans l'ordre de Dieu, ils sont toujours dignes de notre amour & de notre respect. Ils servent à son ouvrage; ils sont peut-être destinés pour y entrer un jour: nous devons donc voir leurs passions avec douleur, mais avec patience; les reprendre s'ils nous sont soumis, mais les souffrir avec charité; souhaiter leur conversion avec ardeur, mais l'attendre sans inquiétude; & ne pas faire

consister notre vertu dans l'éloignement des pécheurs, mais dans le désir sincère de leur pénitence.

Telles sont les trois sources de notre révolte contre la volonté de Dieu, & les trois sacrifices dont Marie nous donne aujourd'hui l'exemple : mais après vous avoir marqué les obstacles qui s'opposent en nous à notre soumission à Dieu, il faut vous exposer les avantages & les consolations qui nous facilitent la soumission à sa volonté sainte.

II. PARTIE. Trois sources fécondes de chagrins forment tous les malheurs & toutes les inquiétudes de la vie humaine : les vaines prévoyances sur l'avenir ; les agitations infinies sur le présent ; & les regrets inutiles sur le passé. L'avenir nous inquiéte par ses craintes & par ses espérances : le présent nous agite par ses embarras & par ses contre-tems : enfin ; le passé même nous tourmente, en rendant comme présens, par un fâcheux souvenir, des maux que le tems devroit avoir fait oublier. Voilà ce qui rend tous les hommes qui ne vivent pas de la Foi & dans la dépendance de Dieu, malheureux sur la terre.

Or, la soumission seule à la volonté de Dieu, nous fait attendre l'avenir sans inquiétude ; nous fait voir le présent avec tranquillité ; rappeller le passé avec fruit ; & dans toutes ces situations, nous fait trouver en Dieu & dans une conformité continuelle à ses ordres, la paix & la con-

ſolation, que le pécheur ne ſauroit jamais trouver dans ſes paſſions & dans lui-même.

Je dis premièrement, que cette ſoumiſſion nous fait attendre, comme aujourd'hui à Marie, l'avenir ſans inquiétude. Car, mes Freres, quelles allarmes la prédiction du vieillard Siméon ſur la deſtinée future de ſon Fils, ne devoit-elle pas jetter dans ſon ame ſainte? On lui annonce qu'un glaive de douleur percera ſes entrailles maternelles; que cet Enfant ſera expoſé, comme un but, aux traits des méchans & à la contradiction de ſon peuple; & qu'il eſt établi pour la perte, comme pour le ſalut de pluſieurs: quelle foule de craintes, d'inquiétudes, de défiances, devoient alors troubler la paix de ſon cœur! Cependant elle jette, comme le Prophéte, toutes ſes penſées & de toutes ſes frayeurs dans le ſein de Dieu: elle ne voit l'avenir que dans l'ordre ſage & immuable de ſes volontés éternelles; elle adore par avance les deſſeins du pere céleſte ſur cet Enfant: elle s'y ſoumet, ſans vouloir les approfondir & les connoître; & s'en remettant à Dieu ſeul de tout ce qui la regarde, ſa tranquillité eſt parfaite, parce que ſa ſoumiſſion eſt entière.

Oui, mes Freres, les inquiétudes ſur l'avenir forment le poiſon le plus amer de la vie humaine, & les hommes ne ſont malheureux, que parce qu'ils ne ſavent pas ſe renfermer dans le moment préſent. Ils hâtent leurs peines & leurs ſoucis: ils vont

chercher dans l'avenir de quoi se rendre malheureux, comme si le présent ne suffisoit pas à leurs inquiétudes : ils se forment des chimères pour se faire peur à eux mêmes, comme s'ils n'avoient pas assez de chagrins réels ; ils se tourmentent sans cesse sur le lendemain, comme si à chaque jour ne suffisoit pas sa malice : ils n'ont plus de lumières que les autres, que pour se former plus d'inquiétudes : ils ne voyent plus loin que pour voir plutôt leurs malheurs : ils ne sont plus sages que pour être plus inquiets & plus timides : ils ne sont plus prévoyans que pour être de pire condition, & moins tranquilles que les imprudens & les insensés. A ces traits, vous vous reconnoissez, mes Freres ; car qu'est-ce que la vie de la Cour ? qu'une agitation éternelle sur l'avenir ? qu'une révolution fatigante de craintes, de précautions, d'espérances ? De craintes ; tous les événemens nous offrent presque de nouvelles terreurs ; l'élévation d'un concurrent nous fait craindre notre disgrace : la faveur d'un ennemi nous montre de loin notre perte comme assurée ; un air moins gracieux du maître nous fait déja entrevoir notre oubli & notre ruine. De précautions, nous prenons sans cesse des mesures, ou pour obtenir des graces qui ne viendront jamais, ou pour prévenir des dégoûts & des chagrins qui viendront. Enfin, d'espérances ; un avenir pompeux nous flatte toujours ; mais pour y parvenir, il faut sacrifier le

repos & toutes les douceurs du preſent : la félicité n'eſt jamais que dans l'idée, qui ſe la promet ; les aſſujettiſſemens & les peines ſont dans le cœur, qui les ſent & qui les dévore.

Mais une ame ſoumiſe à Dieu n'éprouve point ces troubles, ces frayeurs, ces ſoucis, qui agitent les enfans du ſiécle. Elle ſait que l'avenir eſt arrêté dans les conſeils éternels de la Providence ; que nos inquiétudes & nos ſoucis ne pouvant changer la couleur même d'un ſeul de nos cheveux, ne changeront pas à plus forte raiſon, l'ordre de ſes volontés immuables ; qu'on ne riſque rien en ſe confiant à lui ſur-tout ce qui doit arriver ; qu'il eſt même conſolant de ſavoir qu'un Dieu daigne ſe mêler de ce qui nous regarde ; encore plus conſolant de lire dans les Livres ſaints qu'il nous ordonne de nous en remettre à lui ſeul ; & qu'enfin, il ſe charge de l'avenir, & ne nous commande que de ſanctifier par la Foi l'uſage du préſent.

Ce n'eſt pas que la Réligion autoriſe la pareſſe ou l'imprudence ; & que pour être ſoumis à Dieu ſur l'avenir, *il* faille tellement s'en rapporter à lui, qu'on abandonne tout ſoin, & qu'on mépriſe toute prévoyance. Le Fidèle ſe confie en Dieu ; mais il ne tente pas : il travaille comme ſi tout dépendoit de lui ; il eſt tranquille ſur l'événement, parce que tout dépend de Dieu : il ſait que la raiſon doit fournir les précautions & les meſures ; mais il ſait en-

core mieux que la Foi en attend le succès de Dieu seul : il est prudent dans le choix des moyens ; mais il est simple & soumis dans l'attente des événemens : en un mot, la prudence est commune au Fidèle & au mondain, la paix & la tranquillité n'est que pour le Fidèle.

Et quand je dis commune, mes Freres, c'est le nom seul de prudence qui leur est commun : car d'ailleurs, quelle différence entre les caractères d'une prudence chrétienne & soumise à Dieu, & les caractères d'une prudence toute humaine ! c'est l'Apôtre S. Jaques qui nous les marque.

Premièrement, la prudence du Fidèle, dit cet Apôtre, est chaste & innocent : *Ep. Jac. 3. 17.* *Primùm quidem pudica* : il ne connoît de mesures légitimes, que celles que la conscience permet & que la Réligion approuve : le crime ne lui sert pas de voie pour arriver à ses fins ; & toute prudence incompatible avec le salut, lui paroît la dernière des folies. Celle du pécheur au contraire, est corrompue & criminelle ; il trahit sa conscience pour arriver à ses fins il ne compte pour rien les crimes, ou les démarches obliques, qui lui répondent du succès : il cherche à réussir aux dépens même de son ame ; & tout ce qui peut lui être utile, lui paroît bientôt innocent.

Secondement, la prudence du Fidèle est tranquille & amie de la paix : *Deinde*

quidem pacifica ; ſes meſures ſont toujours paiſibles, parcequ'elles ſont toujours ſoumiſes à la volonté de Dieu ; il ne ſouhaite le ſuccès qu'autant que Dieu même le ſouhaite ; & dans les précautions qu'il prend, il cherche plutôt à obéir à Dieu qui les demande de lui, qu'à ſe ſatisfaire lui-même. Celle du pécheur au contraire, eſt toujours agitée, parcequ'elle n'eſt jamais ſoumiſe : il attache ſon bonheur, non à l'ordre de Dieu, mais au ſuccès de ſes meſures : il attend la paix de l'événement, & non de ſa ſoumiſſion ; & ſa prudence eſt elle-même la ſource de ſes chagrins & de ſes inquiétudes.

Troiſiémement, la prudence du Fidèle eſt modeſte : *Modeſta* : il s'interdit les projets ambitieux ; il n'a que des vûes conformes à ſon état : il ſait mettre des bornes à ſes déſirs : il penſe moins à s'élever, qu'à ſe rendre utile : & ſa modération eſt le tréſor, d'où il tire la ſource de la paix, & la ſureté de ſon innocence. Celle du pécheur eſt inſatiable ; il prend toujours de nouvelles meſures, parce qu'il forme toujours de nouveaux projets : ſa cupidité ne connoît point de bornes : tout ce qui le flatte, lui convient : les poſtes les plus périlleux n'ont rien qui l'effraye, les périls qui l'élévent ceſſent d'être des périls ; le mauvais ſuccès de ſes meſures eſt l'unique danger qu'il craint ; & il ne compte pour rien d'expoſer ſon ſalut, pourvû qu'il aſſure ſa fortune.

Quatriemement, la prudence du Fidèle eſt humble & docile : *Suadibilis* : il ſe défie toujours de ſes propres lumières : il compte plus ſur le ſecours du Ciel, que ſur toutes les meſures de la prudence humaine ; & en ne négligeant rien, il attend tout de Dieu ſeul. Celle du pécheur au contraire, eſt pleine d'orgueil : il ne compte que ſur l'habileté de ſes meſures : il ſe confie en ſa propre ſageſſe : il n'attend le ſuccès que de ſes ſoins, & agit tout ſeul, comme s'il n'y avoit point de Dieu qui ſe mêlât des choſes humaines.

Cinquiémement, la prudence du Fidèle n'eſt point ſoupçonneuſe : *Non judicans* ; il ne cherche point ſa ſûreté dans la défiance continuelle de ſes freres : il croit difficilement le mal ; & aime encore mieux tomber dans leurs piéges, que juger témérairement leurs intentions & leurs penſées. La prudence du pécheur ne trouve ſa ſûreté que dans ſes ſoupçons & dans ſes défiances. Comme ſon cœur eſt corrompu, tout lui paroît corruption & duplicité dans les autres : il regarde tous les hommes comme ſes ennemis, il ſoupçonne le mal, où il ne le voit pas : il ſe perſuade que pour juger ſûrement, il faut toujours juger mal de ſes freres ; & toute ſa prudence ſe réduit à ſuppoſer dans tous les hommes, tout ce dont il eſt capable lui-même.

Sixiémement, la prudence du Fidèle n'eſt point diſſimulée : *ſine ſimulatione* : il

ne met point son habileté dans ses artifices comme il ne veut tromper personne, il n'a que faire de se déguiser ; & toute son adresse est dans sa candeur & dans sa sincérité. Celle du pécheur au contraire, n'est qu'une duplicité éternelle ; ses lévres démentent toujours son cœur : son visage est toujours la contradiction de ses sentimens : il croit être plus habile à mesure qu'il est plus faux : toute sa vie n'est qu'un fonds de bassesse & de mauvaise foi ; & sa prudence est toujours pénible, parce qu'elle l'oblige toujours à se contrefaire.

Enfin, la prudence du Fidèle est pleine de miséricorde & des fruits des bonnes œuvres. *Plena misericordiâ & fructibus bonis* : il joint aux moyens humains, les pratiques de la vertu & les secours de la prière : il assure le succès de ses mesures, par l'abondance de ses largesses & par les mérites de la miséricorde ; & trouve dans les devoirs de la Réligion, les principales ressources & le seul appui de sa fortune. Le pécheur au contraire, regarde la pitié comme un obstacle à son élévation ; il fuit les maximes de la Réligion comme incommodes à sa fortune : & s'il a recours quelquefois aux apparences de la vertu, c'est pour en abuser, & y trouver un chemin plus sûr de parvenir à ce qu'il désire.

Aussi, continue l'Apôtre de qui j'ai tiré tous ces caractères, la prudence du Fidèle est une semence & une source continuelle de paix dans son cœur : *Fructus autem justi* *Ibid.* *v.* 18.

titiæ in pace seminatur, facientibus pacem. Mais la prudence du siécle qui ne vient point du Ciel, mais de la corruption du pécheur & du fonds de ses passions, est une révolution éternelle de craintes, de désirs, de ses chagrins, & comme elle est l'ouvrage de passions, elle ne sauroit être plus tranquille que ses passions mêmes ? *non est ista sapientia desursum descendens à patre luminum, sed terrena, animalis, diabolica.* ℣. 15.

La seconde source des inquiétudes humaines, sont les événemens présens, & ce qui se passe tous les jours à nos yeux. Rien n'arrive presque jamais selon nos désirs : ce que nous aimons, nous échappe ; ce que nous souhaitons, nous fuit ; ce que nous craignons, nous arrive. Nous ne sommes jamais heureux de tout point : si la fortune nous rit : la santé nous abandonne, si nous jouissons de la santé, la fortune nous manque : si la faveur du maître nous éleve, l'envie du courtisan nous flétrit & nous dégrade ; si l'envie nous épargne, & que nous puissions compter sur les suffrages publics le maître nous néglige : enfin, dans quelque situation que nous soyons, il manque toujours quelque chose à notre bonheur. Et ce qu'il y a de triste pour l'homme, c'est qu'un seul chagrin l'emporte pour lui sur mille plaisirs ; & que ce qui lui manque, quelque léger qu'il puisse être, empoisonne toujours ce qu'il possède.

Mais une ame fidèle trouve, comme au-

joud'hui Marie, dans une soumission entière aux ordres de Dieu, une ressource toujours prête aux embarras de sa situation présente. Tout étoit incompréhensible dans les desseins de Dieu sur elle; la bassesse de son Fils, & la grandeur future qu'on lui annonce; le glaive qui doit percer son cœur, & toutes les nations qui doivent pourtant l'appeller heureuse; l'abjection qui l'environne, & les grands événemens qui l'attendent, mais la volonté de Dieu est le seul dénouement de ses doutes, & la grande consolation de ses peines.

Oui, mes Freres, ce qui rend la soumission à la volonté de Dieu si consolante dans les situations les plus difficiles où il nous place, c'est premiérement, que c'est la volonté d'un Dieu tout puissant à qui tout est aisé, maître des événemens; qui d'un seul regard peut finir nos peines; auprès de qui tout trouve des ressources: qui n'a qu'à dire, & tout est fait. Ah! les hommes auxquels nous nous livrons, ne sauroient nous tirer des embarras & des périls où ils nous engagent. On voit tous les jours les amateurs du monde tomber avec leurs protecteurs, & avec cet appui de chair & de sang, en qui ils mettoient une vaine confiance: semblables, dit le prophéte, à ceux qui vont chercher un foible soutien contre la muraille de boue déja panchée & prête à tomber, ils sont tôt ou tard écrasés & ensevelis sous ses ruines; *Tanquam parieti inclinato, & maceriæ de-* Ps. 61. 5.

pulsæ. Il est mille situations où les hommes avec toute leur puissance, ne peuvent rien pour nous, ils ne sauroient du moins nous faire à nous-mêmes une félicité plus entière que celle dont ils jouissent; & comme ils ne sont jamais qu'à demi heureux, nous ne devons pas nous attendre qu'ils rendent notre condition meilleure que la leur, ni qu'ils fassent pour nous ce qu'ils ne peuvent pour eux-mêmes.

Mais la grande consolation d'une ame soumise à Dieu, c'est de se pouvoir dire à elle-même : Dieu est assez puissant pour me soutenir : je ne risque rien à le laisser faire : il a des ressources pour tous mes besoins; ce qui paroît desespéré aux hommes, est facile à sa puissance : il veut qu'on espère contre l'espérance même : & plus les secours humains paroissent inutiles, plus il vient à notre secours, pour nous accoutumer à attendre tout de lui, & à ne pas mettre notre confiance dans les hommes.

Secondement, c'est la volonté d'un Dieu sage que nous nous soumettons; qui a ses raisons éternelles dans les événemens qu'il nous ménage, qui voit les différentes utilités des situations où il nous place; qui ne fait rien au hazard, & qui connoît les événemens avant même de prendre des mesures. Hélas, nous pouvons nous inquiéter sur les situations que nous nous ménageons à nous-mêmes, parceque nous ne nous ne connoissons pas assez pour décider sur ce qui nous convient; & que d'ordi-

naire dans nos choix, nous consultons plus les intérêts de nos passions que ceux de notre ame; mais ce qui console l'ame fidèle soumise à Dieu, c'est la sagesse de celui en qui elle met sa confiance. Dieu a ses raisons, se dit sans cesse l'ame fidèle, dans les situations où il me place; & quoiqu'elles me soient inconnues, elle n'en sont pas moins justes & adorables: je ne dois pas mesurer les vues incompréhensibles sur mes lumières foibles & bornées. Je ne vois pas où peuvent me conduire les voies par où il me méne; mais puisque c'est sa main qui les a frayées il n'y a qu'à marcher sans rien craindre: il méne souvent à la terre de promesse, par les circuits pénibles & arides du désert, & nous cache presque toujours ses voies, pour nous laisser tout le mérite de la soumission & de la confiance.

Enfin non-seulement parceque c'est à la volonté d'un Dieu puissant & sage, que nous nous soumettons, mais encore d'un Dieu bon, tendre & miséricordieux, qui nous aime: qui ne veut que notre salut. Les hommes cherchent souvent à nous nuire, en faisant semblant de nous favoriser: nous ne leur sommes chers qu'autant que nous leur sommes utiles, & ils veulent plutôt nous faire servir à leur bonheur, que nous rendre heureux nous-mêmes.

Mais Dieu n'a que notre salut en vûe: tout ce qu'il veut par rapport à nous, il ne le veut que pour nous: nos intérêts

éternels seuls réglent ses démarches à notre égard : s'il nous frappe, c'est pour nous sauver : s'il nous humilie, il ne se propose que notre salut ; s'il nous éléve, c'est notre salut encore qui le fait agir ; enfin, en quelque situation qu'il nous place, c'est toujours un pere qui nous conduit, un ami qui nous gouverne, un protecteur qui nous soutient, un guide qui nous précéde & qui nous montre les voies. Hélas ! mes Freres ! nous nous croyons si fort en sûreté, quand nos intérêts & notre fortune sont entre les mains d'un ami fidèle depuis long-tems éprouvé, & sur lequel nous comptons comme sur nous-mêmes : nous ne daignons pas même nous informer des raisons qu'il a dans les partis qu'il prend par rapport à nous : tout ce qu'il fait, nous l'approuvons, nous y souscrivons, nous le trouvons bon pour nous. Et voilà la consolation d'une ame fidèle qui a mis son sort entre les mains de Dieu : elle n'examine pas les raisons que sa bonté paternelle a pu avoir dans les situations qu'elle lui ménage : il lui suffit de savoir que c'est un Dieu qui n'a que des vûes de bonté & de miséricorde pour sa créature ; un pere qui ne se propose que le salut de son enfant ; un ami tendre & fidèle, & qui n'a rien tant à cœur que les intérêts de ce qu'il aime. Quelle situation, mes Freres ! en est-il ici-bas même de plus désirable pour la créature ? & quand la Réligion n'auroit que ce seul avantage, le parti

du Juſte & du Fidèle, ne ſeroit-il pas le plus heureux & le plus ſenſé, que l'homme put choiſir ſur la terre ?

Enfin, les regrets ſur le paſſé forment la dernière ſource des inquiétudes humaines. Nous ne rappellons les événemens fâcheux de notre vie, qu'avec des retours amers qui en empoiſonnent le ſouvenir: nos pertes paſſées nous tourmentent encore par les réflexions inutiles ſur les meſures qui auroient pu nous les épargner: nous nous reprochons ſans ceſſe d'avoir été nous-mêmes les auteurs de notre infortune ; nous nous rediſons éternellement qu'une telle précaution priſe nous eût épargné bien des larmes & des chagrins : nous ajoûtons à nos malheurs de les attribuer à nos imprudences, nous nous repreſentons après coup, les moyens de les éviter très faciles, comme pour ſentir plus vivement le déſagrement d'y être tombés ; & loin d'y voir la ſageſſe & la volonté de Dieu, qui ont tout conduit, & qui ſeules devroient nous faire oublier nos peines, nous n'y voyons que nos mépriſes, qui augmentent nos regrets, & qui rendent nos peines éternelles.

Or, c'eſt encore ici que la ſoumiſſion de Marie eſt pour nous un modèle. Elle ne voit que Dieu ſeul dans tous les événemens de ſa vie paſſée, dans l'ambaſſade de l'Ange, dans le prodige de ſon enfantement, dans la Foi des Paſteurs, dans l'adoration des Mages, elle compare, dit

l'Evangile, & conserve dans son cœur toutes ses merveilles, & toute la conduite passée de Dieu sur elle : l'attente & le langage prophétique de la veuve Anne & du Juste Siméon, lui rappellent tout ce que le Seigneur a fait jusqu'ici de grand pour elle & pour cet enfant, *Conferens in corde suo* : elle n'y voit rien d'humain tout y est de Dieu ; & ne pouvant douter que la main du Très-Haut seule ne l'ait jusqu'ici conduite, elle n'a pas de peine à se persuader que c'est-lui-même qui la conduit au Temple, & à se soumettre au sacrifice & à l'humiliation qu'il demande d'elle.

Luc. 1 19.

Voilà, mes Freres, la grande science de la Foi : le passé devroit être pour nous une instruction continuelle, où nous devrions étudier les ménagemens & les volontés adorables du Seigneur, sur les destinées des hommes. Nous devrions rappeller sans cesse tout ce qui s'est passé à nos yeux, à la Cour sur-tout, où nous vivons, & qui est comme le théâtre des révolutions humaines : tant de changemens soudains ; des morts si terribles, & si peu attendues ; des accidens si funestes ; les prospérités ou les malheurs de l'Etat ? l'élévation ou la décadence de ceux qui occupoient les premières places : que sai-je ? tant de variations dans la faveur, dans les fortunes, dans le crédit, dans la chute ou l'agrandissement des familles : nous ne devrions, dis-je, le rappeller que pour y voir

voir la sagesse de Dieu, qui se joue sans cesse des passions humaines, & qui éléve ou renverse en un instant, pour nous faire sentir la fragilité de tout ce qui passe, & nous apprendre que toute la sagesse humaine ne sauroit nous sauver du moindre contre-tems ; & qu'il n'y a point de conseil contre les conseils de Dieu.

Cependant le souvenir du passé, loin de nous instruire, nous séduit, & ne fait que réveiller en nous des passions injustes. Nous rappellons la décadence de ceux que nous avions vû à la tête de tout & les arbîtres de la fortune publique ; & ce souvenir, loin de nous désabuser de tout ce que nous avons vû fondre & s'éclipser en un instant, & nous apprendre que les prospérités temporelles ne sont rien, si l'usage chrétien qu'on en fait ne les rend immortelles, réveille plus notre ambition, par les obstacles qu'avoit toujours mis à notre fortune leur grande autorité, qu'il n'instruit notre foi par l'inconstance qui en un clin d'œil l'a renversée. Enfin, nous ne voyons Dieu nulle part ; tout passe, tout disparoît, tout s'écroule à nos yeux. Un nouveau monde s'éléve insensiblement sur les débris de celui que nous avons vû en y entrant : une nouvelle Cour reparoît à la place de celle que nos premières années ont vûe : de nouveaux personnages sont montés sur le théâtre : de nouvelles scènes occupent tous les jours l'univers : nous nous trouvons presque seuls & étrangers au milieu du

monde, parmi des hommes que nous avons vû naître, séparés de ceux avec qui nous avions d'abord vécu : tout nous échappe, tout fuit, tout court rapidement se précipiter dans le néant ; & au milieu de ces révolutions éternelles, où Dieu seul, qui ne passe point, paroît si grand : où Dieu seul, qui changeant sans cesse la face de l'univers, demeure toujours le même, paroît si digne de nos hommages ; nous ne le voyons pas : nous ne nous élevons jamais jusqu'à lui : nous tenons encore aux débris d'un monde qui s'est déja à demi écroulé entre nos mains : nous rappellons même par l'imagination ce qui nous en est échappé : nous donnons de la réalité à ce qui n'est plus : nos premières années souillent encore notre cœur par des souvenirs lascifs & injustes : nous faisons sans cesse revivre nos jours passés, en ce qu'ils ont eu de criminel : il semble que la vie est trop courte pour offenser Dieu : nous revivons sans cesse par des images qui renouvellent nos iniquités passées ; c'est-à-dire, nous vivons doublement pour le crime, n'ayant jamais vécu un instant pour la vertu. Ainsi le passé nous souille ou nous séduit, loin de nous détromper & de nous instruire : nous n'y voyons que les révolutions humaines ; nous ne remontons pas plus haut, & nous vivons comme si le hazard conduisoit l'univers, & qu'il n'y eût point d'autre raison de ce qui arrive, que l'événement lui-même.

Ah ! mes Freres ! les Patriarches, dont

la vie étoit si longue sur la terre, n'avoient point d'autre occupation, que de méditer, dans les grands événemens qui avoient rempli leur longue carrière, les merveilles du Seigneur, & l'ordre de ses volontés adorables. Ils repassoient sur les différentes voies par où sa sagesse les avoit conduits: ils y admiroient les ménagemens ineffables de sa providence: c'étoit-là le livre où ils étudioient sans cesse les grandeurs de Dieu & ses miséricordes envers les créatures: c'étoit la plus douce consolation de leur pélérinage. Ils voyoient Dieu partout: l'invisible étoit comme visible pour eux dans tous les accidens divers & merveilleux, qui avoient partagé leur vie: ils ne voyoient que Dieu dans l'univers; & ne comptoient pour rien les hommes, dont sa sagesse se servoit pour accomplir ses desseins adorables.

Et voilà, mes Freres, la grande science que nous apprennent nos divines Ecritures. Dans les autres histoires que les hommes nous ont laissées, on n'y voit agir que les hommes: ce sont les hommes qui remportent des victoires, qui prennent des Villes, qui subjuguent des Empires, qui détrônent les Souverains, qui s'élévent eux-mêmes à la suprême puissance: Dieu n'y paroît nulle part; les hommes en sont les seuls acteurs. Mais dans l'histoire des Livres saints, c'est Dieu seul qui fait tout; Dieu seul qui fait régner les Rois, qui les place sur le trône, ou qui les en dégrade; Dieu seul qui combat les ennemis, qui ren-

verse les villes, qui dispose des Etats & des Empires, qui donne la paix, ou qui suscite les guerres; Dieu seul paroît dans cette histoire divine : il en est, si je l'ose dire, le seul héros; les Rois & les Conquérans, n'y paroissent que comme les Ministres de ses volontés saintes : enfin, ces livres divins tinrent le voile de la Providence. Dieu, qui se cache dans les autres événemens rapportés dans nos histoires, paroît à découvert dans ceux-ci; & c'est dans ce Livre seul, que l'esprit de Dieu a laissé à la terre, que nous devons apprendre à lire les histoires que les hommes nous ont laissées; à suppléer par la foi ce que l'esprit humain a omis? & à ne regarder les différentes révolutions qui ont agité l'univers, que comme l'histoire des desseins & des volontés du Seigneur sur les hommes.

Telles sont les instructions que trouve une ame fidèle dans le souvenir du passé. Aussi une des plus grandes consolations des Saints dans le ciel, sera de voir à découvert l'ordre admirable des volontés du Seigneur dans tous les événemens de leur vie passée : l'énigme sera alors dévoilée; ils verront comme tout ici-bas se rapportoit à leur salut, avec quelle bonté & quelle sagesse adorable, Dieu faisoit tout servir à la sanctification des siens; c'est-à-dire, tout ce qui se passoit sur la terre toute l'histoire de leur siécle; la piété ou le déréglement des Princes; le gain ou la perte des ba-

tailles ; le bonheur ou l'infortune publique. ils verront comme tout cela, par des rapports secrets & merveilleux, qui leur seront alors clairement connus, devoit contribuer à la consommation des Elus : & comment, jusqu'à leurs chutes mêmes, tout devoit être utile à leur salut.

Au contraire, la surprise la plus désespérante des pécheurs, sera de voir, que dans le tems même qu'ils croyent vivre sans joug, & sans Dieu dans ce monde, ils étoient entre les mains de sa sagesse, qui se servoit de leurs égaremens mêmes pour l'accomplissement de ses desseins éternels ; qu'en croyant vivre pour eux seuls, il n'étoient entre les mains de Dieu, que des instrumens utiles à la sanctification des Justes ; qu'ainsi leurs actions les plus éclatantes étoient utiles aux desseins de Dieu, mais inutiles à eux-mêmes : que les grands spectacles qu'ils ont donnés à l'univers, & qui flattoient si fort leur vanité : n'avoient aucun rapport avec eux ; qu'ils n'ont vécu que pour les Elus ; & qu'ils sont les seuls à n'avoir aucune part à tous les grands événemens dont ils ont été les principaux acteurs, & qui rendront leur nom célébre dans les histoires : en un mot, qu'ils ont fait beaucoup de bruit dans l'univers ; mais que c'étoit Dieu qui se glorifioit par eux, & qu'ils n'ont rien fait pour eux-mêmes : semblables au tonnerre qui donne un grand spectacle à la terre, & fait sentir aux hommes la grandeur & la puissance de Dieu ;

mais qui n'eſt lui-même qu'un vain ſon, & ne laiſſe après lui que l'infection de la matière dont il étoit le ſeul ouvrage.

Et c'eſt cette réflexion, mes Freres, qui devroit rappeller tous les hommes à une ſoumiſſion continuelle aux volontés du Seigneur. Car enfin, qu'ils ſe ſoumettent ou non à ſa volonté ſainte, il eſt certain qu'ils agiſſent toujours ſous la main de Dieu; qu'ils ne font que ce que permet le ſouverain Diſpenſateur; qu'ils ne viennent à bout de leurs deſſeins, qu'autant que le trouve à propos ſa ſageſſe adorable; qu'ils ne peuvent ſe ſouſtraire aux ordres de ſa puiſſance; & qu'en ſe révoltant contre lui, ils ne changent pas les événemens, ils ne font que multiplier leurs crimes.

Voilà les avantages que trouve le Fidèle dans ſa ſoumiſſion aux ordres de Dieu. Non, mes Freres, tournez-vous de tous les côtés; il n'y a dans toute la vie humaine que ce point fixe, que cette conſolation ſolide, ſe ſoumettre à Dieu, ne vouloir que ce que Dieu veut: c'eſt là le grand ſecret de la piété chrétienne, le plus précieux avantage de la Foi, & la grande ſcience du fidèle. Hors de-là, mes Freres, qu'eſt-ce que la vie humaine, qu'une mer furieuſe & agitée; où nous ſommes ſans ceſſe à la merci des flots, & où chaque inſtant change notre ſituation, & nous donne de nouvelles allarmes? Que ſont les hommes eux-mêmes, que les triſtes jouets de leurs paſſions inſenſées, & de la vicif-

situde éternelle des événemens ? Liés par la corruption de leur cœur à toutes les choses présentes, ils sont avec elles dans un mouvement perpétuel ; semblables à ces figures que la roue rapide entraîne ; ils n'ont jamais de consistance assurée. Chaque moment est pour eux une situation nouvelle ; ils flotent au gré de l'inconstance des choses humaines : voulant sans cesse se fixer dans les créatures, & sans cesse obligés de s'en déprendre ; croyant toujours avoir trouvé le lieu de leur repos, & sans cesse forcés de recommencer leur course ; lassés de leurs agitations, & cependant toujours emportés par le tourbillon : ils n'ont rien qui les fixe, qui les console, qui les paye de leurs peines, qui leur adoucisse le chagrin des événemens ; ni le monde qui le cause, ni leur conscience qui le rend plus amer, ni l'ordre de Dieu contre lequel ils se révoltent. Ils boivent jusqu'à la lie toute l'amertume de leur calice ; ils ont beau le verser d'un vase dans un autre vase, dit le Prophéte : se consoler d'une passion par une passion nouvelle ; d'une perte par un nouvel attachement ; d'une disgrace par de nouvelles espérances : l'amertume les suit par-tout : ils changent de situation, mais ils ne changent pas de supplice : *Et inclinavit ex hoc in hoc : verumtamen fæx ejus non est exinanita.* *Ps. 74.*

Grand Dieu ! pourquoi mon ame ne vous seroit elle donc pas soumise ? *Nonne Deo subjecta erit anima mea ?* Etes-vous *Ps. 61. 1.*

donc un maître si cruel, qu'on risque de laisser sa destinée entre vos mains? que puis-je craindre, grand Dieu! en me reposant sur vous seul de tout ce qui me regarde! ah! tandis que j'ai voulu être moi-même l'arbître de ma destinée, je me suis confondu dans mes propres projets; les événemens n'ont jamais répondu à mes souhaits & à mes mesures: je nai réussi qu'à me former tous les jours à moi même de nouveaux embarras & de nouveaux chagrins: en voulant chercher des sûretés, je me creusois des précipices: ce que je regardois comme mon appui se tournoit ensuite contre moi-même: vous vous plaisiez, grand Dieu, à renverser l'édifice à mesure que je l'élevois: vous vouliez m'apprendre qu'en vain la main de l'homme édifie la maison, & que si votre main adorable ne la soutient & ne l'éléve, il ne se prépare que de tristes ruines! qu'il est bien plus sûr, ô mon Dieu, de vous laisser faire tout seul, ou de n'agir que sous vos ordres! que d'inquiétudes je me serois épargné, si j'avois été fidèle à ce devoir! ma destinée auroit été semblable: mes chagrins n'eussent pas été les mêmes; & j'aurois trouvé dans ma soumission à votre volonté sainte, la paix que je n'ai jamais pu trouver dans le monde, ni dans mon propre cœur: & ensuite la récompense que vous promettez à ceux qui n'ont souhaité sur la terre, que l'accomplissement de vos volontés éternelles.

Ainsi soit-il.

SECOND

SECOND SERMON POUR LA FETE DE LA PURIFICATION.

Sur les dispositions nécessaires pour se consacrer à Dieu par une nouvelle vie.

Postquàm impleti sunt Dies purgationis Mariæ secundùm legem Moysi, tulerunt Jesum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.

Le tems de la Purification de Marie étant accompli, selon la loi de Moyse, ils portèrent l'enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur. Luc. 2. 22.

CE n'est pas seulement pour satisfaire à la Loi qui consacre au Seigneur tous les enfans premiers nés, que Jesus-

Christ paroît aujourd'hui dans le Temple c'est aussi pour en accomplir la figure : il ne vient pas seulement se soumettre à une ordonnance qui n'avoit pas été faite pour lui ; il vient encore développer les mistères d'une cérémonie qui ne se rapportoit qu'à lui.

Pourquoi en effet, mes Freres, le Seigneur avoit-il ordonné que les premiers-nés des hommes & des animaux lui fussent offerts, comme pour racheter par cette offrande la vie & la servitude de tous les autres ? pourquoi ces prémices des fruits de la terre, que la loi de Moyse lui avoit réservés ? n'est-il pas également maître de tous nos biens ? & le sacrifice du soir lui est-il moins dû que celui du matin ? pourquoi ces figures ? c'est parce que Jesus-Christ le premier-né d'entre ses freres, devoit s'offrir un jour pour les délivrer tous de la condamnation d'Adam : c'est encore parce que Jesus-Christ, ce fruit sublime de la terre, comme l'apelle un Prophéte, devoit être présenté dans le Temple ; par cette oblation sanctifier toute la nature, & rendre à l'homme le droit d'user des biens qu'elle produit, dont un abus injuste l'avoit privé.

Ce n'étoient donc là que les ombres de l'avenir : voilà pourquoi les Prophétes ne cessoient de nous annoncer, que l'éclat de l'ancien Temple céderoit à la majesté du nouveau. Ce ne sont plus en effet des nuées de gloire qui descendent du ciel pour cou-

vrir le sanctuaire ; elle y enfantent aujourd'hui le Juste ; ce n'est plus l'Ange du Seigneur, qui du fond du propitiatoire annonce ses volontés au peuple ; c'est le Seigneur du Temple lui-même, qui vient en personne instruire les hommes des vérités éternelles du salut ; ce ne sont plus des Princes & des conquérans profanes, qui attirés par la majesté & par la réputation de ce lieu saint, viennent y adorer le Dieu des armées ; & charger ses autels d'offrandes magnifiques ; c'est le Prince de la paix, le Roi immortel des siécles, le conquérant de Juda, revétu des dépouilles des nations, qui vient les offrir toutes à son pere, comme le trophée de sa victoire : ce n'est plus la fumée des encensemens, qui monte avec majesté vers le trône céleste : ce sont les prières & les supplications du Christ, toujours exaucé à cause de son excellence : ce n'est plus le sang de mille victimes qui coule sur l'autel ; c'est l'obligation sanglante du Rédempteur d'Israël qui s'y accomplit par avance : enfin, ce n'est plus un premier-né offert par la Sinagogue & racheté en même-tems, comme incapable de la purifier de les souillures, c'est l'Eglise elle-même, figurée dans Marie, qui va offrir son chef, son premier-né, les premices de ceux qui dorment dans le sein d'Abraham, pour être par cette oblation sainte rendue sans tâche & sans ride ; & préparée à jamais au Seigneur, comme une Vierge pure, & seule

digne d'entrer avec lui dans le sanctuaire éternel.

Or, comme c'est ici la première marque publique de culte, que Jesus-Christ donne à son Pere, sans doute il veut nous y apprendre les dispositions dans lesquelles il faut entrer pour se consacrer à lui par une vie toute nouvelle. Recueillons donc les circonstances principales de ce mystère, & nous y trouverons un esprit de sacrifice dans Jesus-Christ qui s'offre à son Pere, & un esprit de fidelité dans Marie qui l'offre. Or voilà les deux dispositions qui rendent la conversion sincère & durable, & l'offrande de nos cœurs agréable à Dieu; un esprit de sacrifice qui ne réserve rien en s'offrant, un esprit de fidélité qui ne se dément plus sur rien en le servant. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. REFLEX. LE premier hommage que l'ame sainte de Jesus-Christ entrant dans le monde, rendit à la justice & à la grandeur de son Pere, fut une oblation d'elle-même, dit l'Apôtre; & le sein de Marie devint comme le premier temple, où cet holocauste pur fut d'abord immolé. Mais il manquoit à ce sacrifice invisible l'appareil des cérémonies sensibles: il falloit que la victime parût sur l'autel; que le prix qui l'avoit rachetée, fût porté dans le temple; qu'elle fût livrée entre les mains du Pontife de la loi que les Justes & les saintes femmes se trouvassent à ce nouveau Calvaire, que

Marie elle-même fut présente au sacrifice : que le glaive de douleur qui devoit percer son cœur y brillat par avance : en un mot que tout y retraçat aux yeux de son Pere les circonstances de la Croix, & l'histoire anticipée de ce grand sacrifice.

Il semble en effet, mes Freres, que son heure n'étant pas encore venue, Jesus-Christ ne paroît aujourd'hui dans le temple que pour se hâter d'y aller tracer en attendant, les préludes & les ressemblances de son immolation sanglante, & que comme avant son union à notre chair, il prenoit plaisir, dit Tertulien, à le manifester aux patriarches sous une forme sensible, pour satisfaire, ce semble, l'impatience de son amour, par ces essais & ces symboles d'incarnation, de même avant d'expirer sur la croix, il se plaît à donner à son Pere des représentations anticipées de ce grand sacrifice, comme pour contenter par avance le désir qui le presse d'être batisé de ce batême de sang, & de le glorifier par sa mort.

Mais quoique ce ne soit ici qu'une image du Calvaire, l'oblation n'en est pas moins réelle, dit saint Bernard ; première condition que nous proposerons pour modèle, la réalité de l'offrande. Les autres premiers-nés qu'on venoit mettre entre les mains du Pontife, on les présentoit au temple, plutôt pour les racheter que pour les consacrer au Seigneur : ce n'étoit-là qu'une offrande simulée & apparente ; des victimes de parade qui ne montoient jamais à l'autel ; &

qui remplacées à l'instant par un vil animal ne retenoient pour elles que les dehors & tout l'appareil du sacrifice.

Mais, Jesus-Christ entrant aujourd'hui dans le temple, livré entre les mains du Pontife, & placé sur l'autel; me voici, dit il à son Pere : les hosties de la loi n'étoient pas dignes de vous; mais vous m'avez formé un corps, & la loi de mort que vous avez prononcée contre moi, est le désir le plus ardent de mon cœur. Dès-lors il accepte & souffre par avance tout ce qu'il doit souffrir un jour pour son pere : déja se présentent à lui tous les travaux futurs de son ministère : les humiliations de la vie cachée à Nazareth; les courses pénibles de sa vie publique; l'inutilité de ses prodiges & de sa doctrine : les calomnies des Prêtres & des Pharisiens; tout le détail d'un supplice infâme : déja il voit dans le Temple le lieu d'où sera tiré le prix de la mort, déja il démêle dans la foule des Prêtres qui environnent l'autel, les peres de ceux qui seront assis un jour pour le juger comme un criminel : déja porté dans les rues de Jérusalem entre les bras de Marie : il entend ce Peuple séditieux demander la mort avec des cris affreux : déja il voit le chemin fatal, où ses traces sanglantes seront empreintes, & par où chargé de la croix, & couvert d'épines, il montera sur le Calvaire; & quoiqu'il ne soit pas encore livré à ses ennemis, son amour commence le sacrifice que leur fureur consommera sur la croix.

Première instruction ; Dieu devroit sans doute exiger de nous le sacrifice de notre vie, puisque tout pécheur est indigne de vivre, & que nous devenons enfans de mort, dès que nous devenons enfans de péché ; mais sa clémence a remplacé cette peine : & le sacrifice continuel de la vie des sens, est devenu la loi de mort imposée à tout Fidèle. C'est cette loi que nous avons tous acceptée sur les Fonts sacrés, lorsqu'on vint nous offrir au Seigneur dans le Temple : c'est cette hostie qu'on nous a ordonné d'immoler à notre place, pour être déchargés de la malédiction commune, & acquérir le droit d'être associés au peuple de Dieu : c'est là ce martyre de la Foi, que nous avons tous voué ; ce martyre, dit saint Cyprien, qui n'attend pas des tyrans & des supplices : & qui trouve dans la tranquillité du culte, par les violences continuelles faites aux passions, une paix plus amère même & plus douloureuse que le trouble de ses persécutions & de ses souffrances, c'est là le grand témoignage que nous devons tous rendre à la Foi chrétienne, en confessant la vérité de ses promesses, par le sacrifice continuel que nous leur faisons de nos sens & de nos passions, & c'est en ce sens que tout Chrétien est le témoin, c'est-à-dire, le martyr de Jesus-Christ : *Eritis mihi testes.* *Act.* 1. 8.

Voilà mes Freres, la vie chrétienne ; une vie de renoncement & de sacrifice, cependant se consacrer à Dieu, pour la

pluparts des ames, qui revenues des égaremens du monde, veulent le servir, c'est simplement, étaler des dehors plus religieux : se faire des liaisons plus saintes : ne plus fuir le commerce des gens de bien : aller quelquefois loin du monde respirer l'air de la retraite ; ne pas rougir des œuvres publiques de miséricorde, se choisir un guide sacré, & ne plus vivre dans un oubli entier des Sacremens. Mais si vous n'êtes, ni ambitieux, ni moins attaché ni moins sensuel, ni moins sensible, ni moins jaloux, ni moins vain ; vous vous offrez au Seigneur comme les premiers-nés d'Israël : c'est-à-dire, vous vous mettez entre les mains du Pontife, vous paroissez aux pieds de l'autel, mais vous ne devenez pas le partage du Seigneur, vous n'offrez à votre place qu'un vil animal, que des œuvres extérieures, que des apparences de la piété ; vous supposez que Dieu se contente de cet échange ; & qu'il acceptera au lieu de votre cœur & de vous-même, une offrande étrangére.

Cependant la plupart des conversions, à la Cour sur-tout, sont de ce caractère, & subsistent encore avec toutes les passions moins marquées à la vérité, mais toujours aussi réelles. On s'est donné au Seigneur : mais les soins les plus vifs & les plus périlleux de la fortune ne sont point rallentis ; mais les envies, les animosités, les concurrences, les liaisons humaines ne nous trouvent pas plus insensibles ; mais

l'estime, l'amitié des Grands, les distinctions publiques, les applaudissemens des hommes, la faveur du maître sur-tout, n'a rien perdu de son prix dans notre cœur, & est peut-être entrée pour beaucoup dans le plan de notre nouvelle vie. On s'est donné au Seigneur: mais on fait de la piété une vie douce & tranquille, exempte seulement des soucis & des inquiétudes des grandes passions: une simple indifférence pour les agitations des plaisirs, où il entre plus d'indolence que de vertu, une vie renfermée dans un certain cercle d'occupations, innocentes à la vérité, mais aisées & paisibles, une vie d'ailleurs toute naturelle, souvent oiseuse, où l'on ne refuse aux sens que les excès grossiers, & où souvent plus de séparation du tumulte & des grands plaisirs, ne fait que laisser plus de loisir aux attentions & aux délicatesses du corps & de la santé. On s'est donné au Seigneur: mais quoiqu'on soit revenu des désordres d'un engagement criminel, on n'en a pas encore rompu le lien fatal; on cultive encore les tristes restes d'une passion qu'on croit éteinte, parcequ'on en a fini les emportemens; on aime encore à voir ces objets, ces lieux où l'on a tant de fois péri: semblables à Rachel,: on ne rend plus à ses idoles des honneurs publics: mais on ne peut se resoudre à s'en séparer, ni à les perdre de vûe. En un mot, on s'est donné au Seigneur: mais tout ce qui plaisoit, plaît encore, on

n'a point fait du sacrifice : on s'est contenté d'ôter la peau de la victime, de changer les dehors, de dépouiller un extérieur lascif & profane ; mais on n'a pas touché au reste : on n'a pas coupé la victime, comme la loi l'ordonnoit ; & le glaive de la Foi n'y a fait aucune séparation douloureuse : *Detractâque pelle hostiæ, artus in frustrà concides.*

Levit. 1. 6.

Cependant comme on persévere dans l'usage des choses saintes ; comme on vit exempt de grands crimes, comme on suit presque les mêmes routes que les Justes, peut s'en faut qu'on ne se croie Juste comme eux ; ce n'est pas ici une hypocrisie ; on est dans l'erreur de bonne-foi. Au commencement & dans les premiers tems de la conversion, plus frappés alors du souvenir encore récent de nos désordres, & des réparations de pénitence dont ils nous rendoient redevables à la justice divine ; nous sentions que nous n'avions encore rien fait pour Dieu ; nous ne prenions qu'avec une sorte de confusion le nom de serviteurs de Jesus-Christ : & tandis que le monde trop prompt souvent à donner aux plus légéres démarches de changement, le nom de vertu & de sainteté ; tandis, dis-je, qu'il nous méconnoît, nous ne nous méconnoissions pas encore nous-mêmes. Mais insensiblement nous nous sommes familiarisés avec cet état ; les dehors de la justice nous ont caché notre véritable misere ; les louanges des

hommes sur notre prétendue vertu, nous ont persuadé qu'elle étoit véritable, & que le Seigneur n'en demandoit pas davantage de nous: à force de nous regarder avec les yeux d'autrui, nous avons réussi à nous prendre pour ce que nous ne sommes pas; & sans avoir jamais fait à Dieu aucun sacrifice réel & douloureux de nos sens, de nos penchans, de nos espérances, de nos incommodités, de nos antipathies, de nos haines secrettes, de notre orgueil, de notre ambition, nous croyons nous être consacrés au Seigneur, avoir renoncé au monde, & fait le sacrifice que Dieu demandoit de nous.

La piété, mes Freres, n'est donc que le sacrifice de notre cœur: mais ce n'est pas assez que l'offrande en soit réelle; il faut encore qu'elle soit universelle; seconde condition. Jesus-Christ, dit saint Bernard, sacrifie aujourd'hui à son Pere tous ses titres, toute sa gloire, son innocence même: il ne se réserve rien pour nous apprendre, dit ce Pere, que l'intégrité du sacrifice en fait d'ordinaire tout le mérite: *Offerentes illi utique quod sumus nosmetipsi.*

Or, on veut bien retourner à Dieu & commencer une nouvelle vie; mais on ne veut pas tout d'un coup faire un divorce universel avec le monde: on se figure que si l'on vouloit tout entreprendre d'abord, on ne feroit rien; qu'il faut se gagner peu à peu sur certains points avant que d'en venir aux autres; que dans de foibles com-

mencemens, le Seigneur ne désapprouve pas qu'on accorde encore bien des choses à la foiblesse ; qu'il faut s'essayer sur de moindres ennemis pour attaquer plus heureusement les plus forts ; & que David vainquit les lions & les ours, avant que d'oser attaquer Goliath.

Ainsi on se retranchera sur un jeu outré ; mais on ne veut pas encore toucher aux autres plaisirs : on rompra un engagement de crime, mais on ne veut pas d'abord bannir les spectacles, ses entretiens dangereux, les liaisons inutiles & suspectes, les soins excessifs de sa parure. On se dit à soi-même que chaque chose aura son tems, qu'il faut insensiblement accoutumer le monde & s'accoutumer soi-même : on craint de trop se presser, & l'on donne à sa foiblesse le nom de prudence. Mais des commencemens si ménagés ne sont jamais heureux & ne vont jamais loin : il n'en est pas de la conversion, comme des ouvrages des hommes : elle n'est point, lorsqu'elle n'est pas entière ; & tout est encore à faire, tandis qu'il en reste encore un seul point : toutes les passions n'en forment qu'une dans l'ame : en vain les attaquez-vous séparement ; vous coupez les têtes de l'hydre qui renaissent, & la grace ne connoît point de victoire partagée.

Il est vrai que la piété a ses progrès ; qu'elle se perfectionne de jour en jour, qu'il fallut le travail de quarante années, pour relever & mettre dans sa perfection

les murs & le temple de la sainte Jérusalem, figure de l'ame fidèle. Mais le monde, & tout ce qu'il a de criminel, doit-être d'abord détruit dans notre cœur; mais tout ce qui est incompatible avec la vie chrétienne, doit cesser tout d'un coup, & dès que le Seigneur a fait retenir sa voix dans un cœur, la criminelle Jéricho doit tomber toute entière à ses pieds, & ne plus rien conserver de ce qu'elle étoit, que ses débris & ses ruines.

Et certes, mes Freres, Jesus-Christ pouvoit sans doute, en venant s'offrir aujourd'hui à son Pere aux pieds de l'autel, comme le maître du temple, y laisser briller quelque rayon de sa gloire & de sa puissance, comme lorsqu'il en chassa les profanateurs: mais tout partage blesse son amour. Il est le Pontife éternel d'une nouvelle alliance, lui seul a droit d'entrer dans le sanctuaire véritable; & il sacrifie cette auguste qualité, en venant acheter le droit d'entrer dans le temple figuratif: il est le Rédempteur de Sion; & lui-même est racheté comme une victime vulgaire: c'est le législateur des peuples; & il vient se soumettre à une loi dont il est lui-même l'accomplissement: enfin il est le libérateur tant de fois promis, & il ne refuse pas d'être délivré de la servitude commune par l'offrande d'un vil animal: il fait un sacrifice universel à son Pere de tous les titres dont son Pere même l'a revetu.

Mais c'est ici sur-tout, où il est rare de

ne pas uſer de réſerve, & de faire au Seigneur un ſacrifice ſincère de toutes ces vaines diſtinctions qui nous élévent aux yeux des hommes. Lors même que déſabuſé du monde, on revient des égaremens des paſſions, on ne revient guères de la vanité & de l'entêtement du rang & de la naiſſance: & l'on veut que ſes titres entrent, pour ainſi dire, dans tout ce qu'on fait pour le Seigneur. Si l'on conſacre des dons au temple, les marques ſuperbes du nom & des dignités en immortaliſent la mémoire: ſi l'on éleve des aziles de miſéricorde, ces maiſons deviennent des monumens publics de la grandeur de celle de leurs bienfaiteurs & les ſignes de la vanité ſont preſque toujours la première choſe qui paroit dans les œuvres ſaintes. Telle eſt la foibleſſe des Grands ſur-tout; les hommages obſcurs ne plaiſent pas; les œuvres de Réligion qui nous confondent avec la foule, ne ſont jamais de notre goût: il faut que tout ce que nous faiſons pour le ciel porte le caractère de ce que nous ſommes ſur la terre. On entre dans des œuvres de miſéricorde; mais on en veut les premiers honneurs: on s'abaiſſe juſques aux miniſtères les plus vils de la charité, mais on s'abaiſſe avec faſte; & dans cet abaiſſement même on fait ſentir qu'on eſt grand: on ſe trouve dans des lieux ſecrets, conſacrés aux exercices humilians de la miſéricorde; mais on s'y fait annoncer par des diſtinctions de vanité, & il ſemble qu'on ne veut pas courir le riſque

de l'humiliation, sans s'être préparé le dédommagement des éloges.

On ne connoît plus cette humilité ingénieuse dont des Saints distingués dans le monde, nous ont laissé tant d'exemples. Quelle joie pour eux, lorsque pouvant se dérober aux regards publics, & se dépouiller pour un tems du poids de leur grandeur, ils alloient inconnus, ou soulager leurs freres, ou s'exposer à des outrages, ou honorer le Seigneur dans quelqu'autre œuvre obscure de Réligion ! quelle sainte industrie pour trouver ces momens heureux ! c'est alors qu'ils se croyoient véritablement grands : c'étoit dans ces momens d'humiliation, qu'ils se regardoient avec une sainte complaisance, parcequ'ils retrouvoient en eux les traits les plus ressemblans de leur divin Maître, dépouillé aujourd'hui de tous ses titres devant la grandeur de son Pere, & confondu par une cérémonie honteuse avec les autres enfans d'Israël : c'est alors que se trouvant comme soulagés du fardeau de leur élévation, ils marchoient avec plus d'ardeur & de légéreté dans les voies de la justice : c'est alors enfin, que le Seigneur se communiquoit à eux plus abondamment, & qu'ils goûtoient des douceurs que le cœur humain ne peut comprendre. Ainsi dès que Moyse s'est dépouillé du titre fastueux de fils de la fille de Pharaon, & est venu dans le désert, comme un homme obscur & inconnu, garder les troupeaux de Jéthro ; c'est alors que le

Seigneur se montre à lui dans le buisson, & verse dans son ame des consolations ineffables, qui le dédommagent avec usure de toute la pompe de l'Egypte, qu'il vient de sacrifier à l'opprobre de Jesus-Christ.

Mais non-seulement Jesus-Christ sacrifie aujourd'ui à son pere toute la gloire de ses titres : afin que rien ne manque à l'intégrité de son sacrifice, il lui en fait un même de son innocence. Il paroît dans le temple comme un pécheur ; il y est racheté comme un esclave & un enfant de colère ; il prend sur lui toute la honte du péché dont il est exemt : & dans les sacrifices que Dieu demande de nous, nous voulons toujours sauver une vaine réputation d'innocence & de probité que nous avons perdue.

Vous craïgnez qu'en restituant des biens mal acquis, vous n'informiez le public de vos injustices secrettes. Mais vous vous trompez, si vous avez cru jusqu'ici votre réputation là-dessus hors d'atteinte : depuis long-tems on dit tout haut dans le monde, que ces équipages pompeux, ces édifices superbes, cette opulence domestique est le bien de la veuve & de l'orphelin ; que vous avez élevé votre fortune sur la misère publique : & qu'une prospérité si prompte n'a pu être innocente : le monde lui-même est bleſſé de vos profusions, & ne vous regarde plus qu'avec une sorte d'indignation & de mépris ; & loin que des démarches publiques de repentir missent

voetr

votre réputation en danger, il ne vous reste plus que cette voie pour recouvrer celle que vous avez perdue. Vous dites que si vous rompez brusquement ce commerce, l'éclat fera penser qu'il n'étoit pas innocent. Mais depuis long-tems le public murmure sur ces assiduités que vous croyez ignorées ; c'est un scandale, & vous vous flattez que c'est un secret ; les gens de bien en gémissent ; le monde, loin d'y donner des interprétations favorables, va peut-être encore au-delà de la vérité ; car ses erreurs sur ce point sont toujours plutôt des erreurs de malignité que de bonté ; & une rupture soudaine n'est plus pour vous un éclat à craindre, mais une démarche aussi nécessaire à votre honneur qu'à votre salut : vous ressemblez à Saül, qui exigeoit de Samuël des ménagemens & des honneurs publics qui conservassent sa gloire & sa réputation dans l'esprit du peuple ; lui, dont les infidélités avoient déja si fort éclaté dans tout Israël : mais d'ailleurs, quand il s'agit d'obéir à la loi de Dieu, il ne faut plus craindre les démarches les plus humiliantes, que le salut rend indispensables.

Enfin, mes Freres, l'offrande de Jesus-Christ est une offrande toute volontaire ; dernière condition. C'est un hommage de surcroît, pour ainsi dire, qui ne trouve pas ses motifs dans l'obligation de la loi, mais dans le seul amour de celui qui l'offre ; & l'ouvrage du salut des hommes,

dont son Pere l'avoit chargé, pouvoit être consommé, sans qu'il ajoûtât aux opprobres & aux travaux futurs de son ministère la honte de cette première démarche.

Mais il vouloit accomplir toute justice, & nous apprendre qu'une ame, qui revenue des égaremens du monde se consacre à Dieu, ne peut d'abord se refuser à elle-même de saints excès: ne s'avise pas de compter avec son Seigneur, pour savoir au juste ce qu'elle lui doit; ne trouve rien de trop pour sa douleur, & pour la vivacité de son repentir; & loin que la tiédeur de son zèle attende toujours l'obligation inévitable du devoir pour agir, elle se fait un devoir de tout ce qu'un zèle saint lui inspire.

Or, mes Freres, où sont les ames de ce caractère? Lorsque touché de la grace, on veut revenir à Dieu; le premier soin est de chercher, de toutes les maximes de la servir la plus douce, & la moins dure à l'amour propre: loin d'embrasser des rigueurs de surcroît, on étudie d'abord jusqu'où on peut pousser la condescendance, pour s'en tenir à ces bornes dangereuses; on se fait d'abord un plan de vertu, où le monde entre presque autant que l'Evangile: loin de se proposer les plus gens de bien pour modèles, on déclare d'abord qu'on ne veut pas pousser les choses à l'extrêmité comme eux; qu'on ne veut pas donner dans le ridicule de la singularité; & dans les travers d'une piété

outrée : loin de chercher dans leurs exemples ce qu'on doit imiter, on y cherche ce qu'on doit fuir ; & l'on veut être à Dieu en commençant à condamner ceux qui le servent. Ainſi on ne donne à Dieu que ce qu'on ne peut lui refuſer ; & l'on traite avec lui, non comme avec un pere irrité qu'on veut appaiſer, mais comme avec un ennemi, envers qui on ne ſe relâche qu'à regret de ce qu'on eſt forcé de lui accorder.

Oui, mes Freres, qu'on aime peu ſon Dieu, quand on peut ſe preſcrire à ſoi-même la meſure de l'aimer ! qu'on eſt peu touché de ſes crimes, quand on peut d'abord chercher des adouciſſemens à ſa pénitence ! que la converſion eſt ſuſpecte, lorſque l'on commence par y mettre des bornes ! & que le cœur eſt peu changé, lorſqu'il a encore le loiſir de ſupputer les premières démarches de ſon changement ! Les commencemens de la pénitence ne ſauroient être ſi languiſſans & ſi ménagés ; le cœur alors ne pouvant preſque porter les premières impreſſions du Dieu qui le remplit : ne cherche qu'à ſoulager ſa douleur : les larmes ne coulent jamais avec aſſez d'abondance ; la componction n'eſt jamais aſſez vive. Quelles inquiétudes ſur l'état déplorable où il a vécu, la grace n'opére-t'elle pas dans l'ame d'un véritable pénitent ! quelle ſainte indignation fait-il paroître contre les diſſolutions de ſes premières mœurs, & le ſcandale de ſa vie paſſée ? quelles raiſons n'a-t-il pas à nous oppoſer,

lorſque nous voulons modérer l'excès de ſon zèle, & conſoler l'amertume de ſa douleur ! quelle crainte de ne pas trouver auprès de Dieu toute l'indulgence que nous lui promettons ! quel déſir de réparer le tems perdu dans les erreurs du ſiécle, de mettre à profit ce qui lui reſte de vie, & de ne plus perdre de vûe le bienfait ineſtimable qui vient de l'appeller à la connoiſſance & à l'amour de la vérité ! quelle ſainte jalouſie envers ceux de ſes freres qui ont eu le bonheur de ſe donner à Dieu avant lui ! & qu'il lui paroit triſte d'avoir aimé ſi tard celui qui ſeul eſt digne de notre amour ! quel zèle à venger ſur ſa chair les iniquités dont elle s'étoit ſouillée, & à faire ſervir à la juſtice les membres qui avoient ſervi au péché !

Voilà, mes Freres, les converſions que la ſuite ne voit jamais ſe relâcher, ni ſe démentir. Mais ce jeune homme de l'Evangile, qui, appellé par Jeſus-Chriſt, commence par diſputer s'il eſt obligé de renoncer à tout pour le ſuivre ; mais cet autre, qui, en ſe donnant à lui, veut encore ſe réſerver le droit d'aller rendre les derniers devoirs à ſon pere ; mais toutes ces converſions mitigées & imparfaites ; mais tous ces ſacrifices où l'on commence par mêler du miel contre l'ordonnance de la Loi, le Seigneur les rejette ; & pour être dignes de ſes regards, il faut que la réalité de l'immolation en ſanctifie l'offrande ; que l'intégrité la perfectionne ; & enfin, que la

ferveur & la surabondance de zèle la consomme, & la fasse monter en odeur de suavité jusqu'au trône de la majesté sainte : telle est la Loi du sacrifice : *hæc est Lex Sacrificii.* Mais si le défaut de ces conditions rend la plupart des conversions peu sincères, le défaut de fidélité les rend aussi peu durables ; & c'est sur quoi l'exemple de Marie va nous instruire. *Levit. 6. 14.*

II. PART.

LEs infidélités les plus ordinaires où nous tombons dans les démarches du salut que Dieu demande de nous, ont leur source, ou dans une prudence de la chair, toujours ingénieuse à trouver des inconvéniens aux desseins de la grace sur notre ame ou dans un orgueil & une complaisance secrette, qui trouve dans les dons même de l'Esprit saint, l'écueil de la vertu ; ou enfin, dans un découragement dangereux, qui, à la vûe des maux dont il est menacé, se consulte trop soi-même, & fait de sa foiblesse la mesure de ses devoirs.

Or, la fidélité de Marie dans ce mystère nous fournit de grandes régles, pour éviter ces trois écueils : docile, elle ne raisonne pas ; humble, elle ne s'éléve pas : généreuse, elle ne se décourage pas. Suivez s'il vous plaît cet ordre, & m'honorez de votre attention.

Docile, elle ne raisonne pas : car, que ne pouvoit-elle pas se dire à elle-même, pour se dispenser de la Loi commune de

la purification ? Quand les raisons tirées de sa propre gloire, n'auroient pas été capables de la toucher, pouvoit-elle être indifférente à la gloire de son Fils ? en se confondant avec les autres meres, par sa soumission à une cérémonie honteuse, ne sembloit-elle pas le confondre aussi avec les autres enfans d'Israël ? & pouvoit-elle se dégrader publiquement de l'honneur de sa divine maternité, sans dérober à son Fils la gloire de son éternelle origine, & préparer de loin des preuves à l'incrédulité, & aux blasphêmes de ses ennemis ?

Mais elle avoit appris dans sa retraite de Nazareth que l'œil de la grace est simple ; que trop de raison, quand il s'agit des voies de Dieu, est un excès de lumière, qui éblouit, & qui égare ; que la vie de la Foi laisse toujours des ténébres & des difficultés, pour ne pas ôter à l'ame juste le mérite de sa docilité ; & qu'il y a un œil de scandale qu'il faut arracher, & jetter loin de soi de peur de regarder trop avant dans les voies où la grace nous appelle. Elle se soumet avec simplicité, & adore dans l'ordre de Dieu les desseins éternels d'une démarche qui semble n'offrir à la raison que des inconvéniens inévitables.

Mais que l'exemple de Marie a peu d'imitateurs parmi ceux-mêmes qu'on regarde comme justes, & qui vivent dans la pratique de la vertu ! Oui, mes Freres, nous prenons presque toujours dans les intérêts de la gloire de Dieu, des prétextes pour

nous dispenser de sa Loi sainte ; & nous trouvons le secret de nous déguiser à nous-mêmes nos passions sous le nom de la piété. Ainsi, on se retrancheroit sur bien des choses que la Loi de Dieu demande de nous ; mais on ne veut pas rendre la piété odieuse, par des singularités auxquelles le monde ne manqueroit pas de donner du ridicule : on feroit certaines démarches qui restent à faire, pour n'avoir plus rien à se reprocher ; mais les inconvéniens qu'on en craint paroissent plus dangereux, que le mal même qu'on est obligé de se permettre : on seroit moins sensible à une injure ; mais on est revêtu d'un caractère sacré, dont on est obligé de venger l'honneur : on souffriroit la calomnie sans se plaindre ; mais l'œuvre de Dieu s'y trouve intéressée, & si l'on ne démasque l'imposteur, la crédulité publique sera séduite, & une entreprise de miséricorde renversée : on garderoit contre cet Ecrivain les régles de la charité, & de la politesse même Chrétienne ; mais le zèle de la vérité qu'on défend ne permet pas cette juste modération ; & contre l'erreur, il ne faut pas simplement adoucir & changer sa voix, comme autrefois l'Apôtre en écrivant contre les abus d'une Eglise fidèle, mais sonner de la trompette comme les Prêtres de la Loi contre Jéricho. Ainsi la Réligion elle même sert souvent d'azile & d'appui à des passions injustes.

Mais laissons à Dieu, mes Freres, le soin de venger sa gloire : défendons la vé-

rité avec les armes de la charité : combattons l'erreur avec cet esprit de douceur & de modestie, seul capable de ramener ceux qui errent : découvrons le mal sans aigrir le monde ; & n'ajoûtons pas au scandale des doctrines perverses, celui des emportemens qui les combattent. N'intéressons pas la gloire de Dieu à nos transgressions : accomplissons la Loi, qui est claire. Que les inconvéniens douteux que nous croyons appercevoir de loin, ne nous retardent plus : c'est l'affaire de celui qui nous ordonnent d'obéir ; & puisque ces raisons ne l'ont pas encore obligé de changer sa Loi, elles ne doivent rien changer aussi à la fidélité de notre obéissance.

D'ailleurs, vous qui paroissez si sensible aux intérêts de la gloire de Dieu, & qui peut-être confondez ce feu de la Foi avec une vivacité toute humaine sur votre gloire propre ; savez-vous où le Seigneur la trouve, sa gloire ? Vous croyez que c'est dans le succès d'une œuvre d'éclat utile à la piété, dans la confusion & dans le décri d'un ennemi de la vertu : vous vous trompez. C'est souvent dans la patience d'un Juste persécuté ; c'est dans le silence d'une ame fidéle que l'on calomnie: ces actes pénibles & secrets de la Foi ont quelque chose de plus grand à ses yeux, & de plus digne de sa gloire, que les honneurs les plus pompeux rendus à la vertu ; & peut-être que ceux des Israélites devenus fidèles & fervens dans la captivité, l'honoroient

l'honoroient davantage le long des fleuves de Babylone, par les gémiſſemens ſecrets, par les déſirs ſaints & ardens, par les triſtes Cantiques qu'ils faiſoient monter ſans ceſſe vers le Thrône du Dieu de leurs Peres, par la patience avec laquelle ils ſupportoient les rigueurs de leur ſervitude & le joug des incirconcis, que n'auroit pu faire la ruine entière des ennemis d'Iſraël, la gloire de Jéruſalem rebâtie, & la magnificence de ſon Temple & de ſes Sacrifices. Ce n'eſt pas toujours en attirant des honneurs à la vertu; c'eſt le plus ſouvent, en exerçant le Juſte par des opprobres, que le Seigneur ſait ſe glorifier lui-même.

Une autre inſtruction que nous donne ici la docilité de Marie; c'eſt qu'élevée au dégré le plus ſublime de la grace, unie à Dieu par les dons les plus excellens de l'Eſprit ſaint, elle ne dédaigne pas une cérémonie vulgaire du culte; elle n'affecte pas des voies plus ſublimes, plus ſpirituelles, & plus parfaites. Car cet écueil eſt à craindre pour la piété: ſouvent on croit avoir une dévotion plus éclairée, & de meilleur goût, en laiſſant au Peuple ſimple & groſſier, ou aux ames moins inſtruites, tout ce qui ne paroît établi que pour le culte extérieur, & les pratiques les plus communes de la Réligion, que la piété publique a autoriſées, & dont la ſimplicité ſemble les deſtiner à la multitude ignorante: on néglige ces ſecours innocens, comme ſi une Foi plus éclairée pou-

voit s'en passer : on croit en donnant moins aux sens, & à la chair, qui ne sert de rien, agir plus selon l'esprit qui est utile à tout : on se relâche sur mille usages saints & sensibles, qui repandoient au commencement de notre pénitence, une onction secrette dans nos cœurs, & soutenoient la fidélité de notre piété naissante : on se persuade qu'il y a une voie plus excellente ; & cependant, depuis qu'on est infidéle à ces usages, on est tombé dans le relâchement & la sécheresse ; on ne sent plus ces consolations saintes, qui étoient la récompense & le soutien de la vertu ; en négligeant ses œuvres si peu utiles, on a peu à peu négligé les plus essentielles ; & l'on est devenu tout charnel depuis qu'on n'a plus voulu se conduire que selon l'esprit.

Ainsi, mes Freres, tout aide à la véritable piété ; tout réveille sa foi, tout perfectionne son amour, tout console son espérance ; rien n'est imparfait pour elle que les œuvres qui manquent de ferveur ; & les pratiques les plus simples lui paroissent aussi élevées devant Dieu que les plus pures contemplations des Séraphins, dès qu'elles en ont l'amour & le zèle. La perfection de la vertu ne consiste pas dans la sublimité des devoirs que l'on remplit, mais dans la grandeur de la foi, qui peut accompagner les œuvres les plus vulgaires. Souvent on ne se croit plus avancé, que parcequ'on vaque à des fonctions plus relevées, à des lectures plus spirituelles,

à des méthodes plus parfaites. Mais si vous portez à ces méthodes sublimes les défauts des foibles & des imparfaits, vous êtes, comme les Apôtres, monté sur le Thabor, pour y contempler la gloire du Seigneur; mais vous y conservez encore, comme eux, un goût de chair & de sang, & pensez encore à vous bâtir sur la terre un Tabernacle, & une Cité permanente.

En second lieu, humble, Marie ne s'éléve pas. Car, mes Freres, qui peut douter qu'elle n'eût été éclairée d'enhaut sur toute la suite du ministère de son Fils, elle qui en avoit développé les merveilles d'une manière si sublime dans son divin Cantique; & que l'élévation de ses lumières ne répondit à celle de sa grace & de sa dignité? Cependant elle veut bien recevoir les avis du juste Siméon; elle ne dédaigne pas d'être instruite par le saint Vieillard sur les suites de sa destinée & de celle de son Fils: elle paroît apprendre ce qu'une plénitude d'esprit & de grace lui avoit déja appris: elle ne s'empresse pas de raconter à son tour les grandes choses que le Seigneur avoit opérées en elle, & tout ce que l'ange lui avoit révélé dans sa retraite de Nazareth: & comme si le cantique du Vieillard Siméon, lui eût découvert sur cet enfant, des mystères qu'elle eût jusques-là ignorées; elle écoutoit ses paroles, dit l'Evangile, avec une admiration de respect & de surprise: *Erat Pater ejus & Mater* Luc. 2. 33.

mirantes super his quæ dicebantur de illo.

Or, rien de plus rare, même dans la piété, que cette sage & modeste retenue, qui va à cacher ses propres dons, & à manifester ceux des autres. Souvent enflés de quelques foibles lumières, qu'on croit avoir puisées dans des lectures plus recherchées, on veut tout instruire sans connoissance, tout régler sans vocation, tout entreprendre sans talent, tout décider sans autorité. A peine trouve-t-on de guide assez éclairé pour se conduire : tout paroît au-dessous de ce qu'on croît être soi-même : il faut des Pauls descendus du Ciel ; encore ne parlent-ils pas assez la sagesse des parfaits : la simplicité, l'onction, la plénitude de l'Esprit de Dieu ne paroissent plus que des talens destinés à sauver les ames vulgaires : on veut pour soi un certain goût, des lumières rares, des dons éclatans, & quelque chose de plus que la science des Saints ; & la vanité paroît jusques dans le choix qu'on fait de celui de qui on veut apprendre l'humilité chrétienne.

Souvent encore on conserve dans un ministère saint, comme ces Fidèles de Corinthe, un esprit d'émulation pour les dons extérieurs. Tout ce qui brille plus que nous, nous blesse : tout ce qui nous efface ou nous obscurcit, nous trouve inexorables : que Jesus-Christ en soit plus glorifié, si nous le sommes moins nous-mêmes, nous devenons les censeurs de l'œuvre de Dieu dans les dons de nos Freres ; nous n'avons

de zèle que pour les miniſtères éclatans ; nous laiſſons aux autres les plus utiles aux Peuples ; nous fuyons en travaillant à l'édifice du Seigneur, ces ſoins obſcurs & pénibles, qui ne font que préparer les voies en ſecret, & qui laiſſent aux autres la gloire publique du ſuccès, & tout l'honneur de l'ouvrage : peu ſemblables à David, qui ſe contenta d'avoir amaſſé avec des ſoins incroyables, tous les matériaux du Temple, & laiſſa à ſon fils Salomon la gloire immortelle de l'avoir élevé, & tout l'honneur de cet ouvrage célébre. Cependant, tout eſt à craindre lorſque l'orgueil & la vaine complaiſance ſe mêlent avec les talens, & les dons extérieurs de l'Eſprit ſaint : c'eſt une rouille qui les infecte, & qui en anéantit le fruit & l'uſage : vous arroſez, & le Seigneur ne donne pas l'accroiſſement ; vous travaillez, & vous ſemez du vent : Dieu ne bénit pas un inſtrument qui n'agit pas ſous ſa main ; & vous devenez coupable, & des dons que vous avez reçus, & des fruits que le Seigneur avoit attachés à l'uſage ſaint que vous en deviez faire.

Enfin, généreuſe, Marie ne ſe décourage pas. On lui annonce qu'un glaive de douleur percera ſon ame ; que cet enfant qu'elle vient offrir, ſera expoſé comme un but aux traits de la contradiction & de la calomnie ; on ne préſente à ſon eſprit que des images triſtes & effrayantes ; on ne lui fait entrevoir de loin que des malheurs, dont la penſée ſeule fait frémir ſa tendreſſe ;

cependant à des préſages ſi funeſtes, elle offre une foi généreuſe & ſoumiſe. Fille d'Abraham, elle en imite la fidélité & le courage ; elle voit déja la montagne ſainte, le bucher fatal dréſſé, & le véritable Iſaac prêt à être immolé, ſans que ſon amour arrête le bras qui va fraper. Elle entre dans les diſpoſitions divines de ſon Fils, uniſſant ſa ſoumiſſion à la ſienne ; elle tire de lui toute ſa force ; & comme ils offrent la même hoſtie, ce n'eſt, pour ainſi dire, que la même obéiſſance qui en conſomme & en ſanctifie l'oblation.

Or, c'eſt ici ou l'exemple de Marie eſt peu imité. La piété n'arrache pas toujours du cœur des parens les plus chrétiens, l'amour charnel & déreglé des enfans ; & l'on n'offre pas toujours au Seigneur, comme elle, ni ce qu'on a de meilleur, ni peut-être ce qu'il demande de nous. Si l'on démêle dans un enfant les premières eſpérances de ces talens qui font réuſſir dans le monde : s'il paroît plus propre que les autres à ſoutenir la gloire de ſon nom & l'eſtime publique, on le ſépare pour la terre ; on le regarde comme conſacré & deſtiné au ſiécle par ſa naiſſance ; le Seigneur n'a plus de droit ſur lui. En vain mille traits d'une vocation ſainte paroiſſent déja ſur ſa perſonne ; en vain mille déſirs de ſéparation & de retraite, que la grace opère déja dans ſon ame, laiſſent comprendre les deſſeins de Dieu ſur lui ; en vain, comme Moyſe, préférant l'opprobre de Jeſus-

Christ aux richesses de l'Egypte, se dérobe-t'il peut-être même pour s'enfuir au désert : on résiste à l'ordre de Dieu ; on regarde les plus saints mouvemens de la grace comme des légéretés de l'enfance ; on ne le croit pas encore capable de se choisir une voie, & on lui offre celle du siécle : on ne veut pas le détourner ouvertement d'un dessein louable ; mais sous prétexte d'éprouver la vocation, on la fait perdre ; on exige qu'il connoisse le monde auparavant, & on attend qu'il l'ait aimé : on veut laisser mûrir la raison ; & on laisse flétrir l'innocence & fortifier les passions : on se persuade qu'il faut l'engager dans des plaisirs qui éprouvent sa résolution ; & on le met dans des occasions qui corrompent son ame : & comme Noé, mais avec des intentions bien différentes, on envoye si souvent sur une terre inondée d'iniquités, cette chaste colombe, pour essayer si elle pourra s'y arrêter, qu'à la fin elle y reste, & ne revient plus dans le saint azile où le Seigneur l'avoit appellée.

Ce n'est pas que je prétende ici blâmer les précautions d'une prudence chrétienne ; mais je blâme les vains prétextes de la chair & du sang. Et en effet, lorsque vous trouvez les mêmes désirs de retraite dans ceux de vos enfans, qui par l'ordre de leur naissance, ou par la médiocrité de leurs talens, se trouvent moins propres au monde, & à seconder la vanité de vos projets ; êtes-vous si difficiles & si circonspects ?

prenez-vous tant de mesures, pour éprouver si c'est le bon esprit qui les pousse ? mettez-vous leur vocation à des épreuves si périlleuses ? Ah ! loin de vous défier de leur âge & de leur enfance, vous en abusez : loin de leur représenter les inconvéniens d'un choix téméraire, vous le leur inspirez : loin de leur faire connoître les plaisirs du monde, pour éprouver leur vocation, votre grande attention est de les en éloigner, & de leur en faire des peintures affreuses : au lieu de leur présenter avec neutralité le siécle & la retraite, vous les placez dans des situations où tout leur fait entendre ce que vous n'osez leur dire : vous faites de leur éducation une voie qui les conduit à vos fins : sous prétexte de les éloigner des dangers, vous dérobez de bonne heure le monde à des yeux, devant lesquels vous craignez qu'il ne paroisse trop aimable : vous ne les traînez pas, comme des victimes infortunées, à l'autel ; mais peut-être vous leur rendez la retraite un azile souhaitable, par les sévérités & les traitemens injustes qu'ils ont à essuyer auprès de vous. Après cela vous venez nous dire que vous êtes heureux dans l'établissement de votre famille. Vous êtes heureux ; mais vos enfans le sont ils ? & pouvez-vous appeller un bonheur pour vous, leur infortune, & l'inhumanité qui vous les a fait sacrifier à l'idole de votre ambition ?

Mais de plus, la honte de vos familles

devient aussi le partage du Seigneur. Ainsi les vases de rebut que vous n'avez pas trouvez dignes d'être placés dans votre maison, vous les choisissez pour être les vases d'honneur du Temple du Dieu vivant! ainsi ces pierres inutiles, que vous rejettez, comme incapables d'entrer dans l'édifice profane de votre fortune, vous les réservez pour être les pierres de l'angle, & les colomnes de la Maison du Seigneur! Eh quoi! mes Freres, l'art des arts, le gouvernement des ames demande-t'il moins de talens, que les occupations frivoles & les inutilités de la terre? Quoi! l'interprétation des mystères de la Foi, la défense de la vérité & de la doctrine; l'instruction des peuples, la dispensation des graces de l'Eglise; des devoirs si sublimes, ne doivent-ils donc être abandonnés qu'à des talens inutiles, & à des esprits vulgaires & médiocres? Quoi! la force, pour résister à l'erreur; la lumière & l'élévation, pour la découvrir & la confondre; le zèle, pour combattre le monde, avec ses abus & ses maximes; la sainteté, pour le corriger; la plénitude de l'esprit de Dieu, pour le toucher; l'éloquence sainte, pour le convaincre; l'intrépidité, pour ne pas le ménager; la grandeur d'ame, pour être au-dessus de ses menaces & de ses promesses sont-ce-là des ministères vulgaires & rampans? & faut-il, pour des fonctions si élevées, être nés moins heureusement, que pour les amusemens du monde, & les

agitations puériles qui en font les plus sérieuses occupations ?

Mais vous exigez vous-mêmes de nous tant de qualités rares & sublimes : vous voulez que nos mœurs soient irrépréhensibles, & que nous brillions par la sainteté de notre vie, comme des astres, au milieu des ténébres & de la corruption générale du monde : vous voulez que nous éclaircissions vos doutes, que nous redressions vos égaremens, que nous soutenions votre foiblesse, que nous consolions vos afflictions : vous voulez que nous soyons les dépositaires de la doctrine & de la vérité, les oracles de la terre, toujours prêts à rendre raison de notre foi, & à humilier toute hauteur qui s'éleve contre la science de Dieu. Mais c'est vous-mêmes, mes Freres, qui nous avez donnés à l'Eglise ; c'est de vos mains que le Seigneur nous a reçus. Et si vous ne présentez au Temple, que ce que vous avez de pire & de plus défectueux ; comment y trouverez-vous ce qu'il y a de plus rare & de plus excellent sur la terre?

Vous faites après cela vous-mêmes, mes Freres du déréglement ou de l'ignorance des personnes consacrées à Dieu, le sujet le plus ordinaire & le plus agréable de vos dérisions & de vos censures : mais n'est-ce pas l'ouvrage de votre orgueil & de vos intérêts sordides, que vous trouvez si digne de risée? ne sont-ce pas les mains de votre cupidité, qui ont placé sur

l'autel ces Idoles mépriſables que vous inſultez? S'il n'y avoit point dans l'Egliſe de parens avares, ambitieux, injuſtes, y verroit-on beaucoup de Miniſtres mondains, ſcandaleux, ignorans? ſi le Seigneur ſe choiſiſſoit lui-même ſes victimes ſeroient-elles ſi indignes de lui? & les aziles ſaints cacheroient-ils tant de dégoûts, de foibleſſes & de murmures? Eh! pleurez plutôt ſur des déſordres, dont vous êtes les ſeuls auteurs, & que la juſtice de Dieu vous imputera un jour: couvrez plutôt du voile du ſilence, des plaies que vous avez faites vous-mêmes à l'Egliſe: tournez contre vous-mêmes vos propres cenſures: que les ſcandales du Sanctuaire vous rappellent uniquement l'injuſtice de vos deſtinations ſur vos enfans: nos égaremens ſont toujours ou la peine, ou le fruit des vôtres.

D'ailleurs, que pourroit-il vous arriver de plus heureux, que de conſacrer au Seigneur ce qu'il y a de plus heureuſement né dans vos familles? de fournir à l'Egliſe des Miniſtres éclairés, des ouvriers puiſſans en œuvre & en parole; qui raménent les pécheurs, qui conſolent les Juſtes, qui fortifient les foibles, qui ſoient établis, comme aujourd'hui Jeſus-Chriſt, pour le ſalut de pluſieurs, pour être la gloire de leur peuple, la lumière des nations, la conſolation de l'Egliſe, le ſoutien de leurs freres? & quand même le Seigneur vous demanderoit, comme autrefois à Abraham,

& aujourd'hui à Marie, le seul héritier des promesses, le seul successeur de vos titres & de votre nom, ne seroit-ce pas une grace nouvelle dont il vous favoriseroit ? Le monde l'auroit infecté ; & le Seigneur le mettra à couvert dans le secret de son Tabernacle : vous eussiez été peut-être le pere infortuné d'une postérité maudite ; & vous aurez la consolation d'y avoir un Elu, que Jesus-Christ vous rendra dans le ciel. Peut-être même consacré au Seigneur, & revétu d'un caractère de dignité dans l'Eglise, recevra-t-il vos derniers soupirs sur la terre ; sera-t-il l'Ange tutélaire de votre mort ; vous fortifiera-t-il dans cette dernière heure par les paroles de la Foi, & les derniers remédes des mourans : peut-être baisserez vous sous sa main sacrée, devenue l'instrument de votre réconciliation, votre tête déja défaillante ; & comme le vieillard Jacob mourant, assisté de son fils Joseph élevé en dignité dans l'Egypte, vous aurez la consolation, comme lui, d'adorer le bâton de sa puissance pastorale, & la marque sacrée de son autorité : *Adoravit fastigium virgæ ejus.* Eh ! que vous sert d'avoir sur la terre des successeurs de votre nom, lorsqu'une fois vous dormirez dans la poussière du tombeau ? Il n'y a pour nous, dit saint Ambroise, de véritable postérité, que celle qui nous suivra dans le Ciel : ceux de notre race, que la justice de Dieu aura séparés de ses Saints, & attachés aux flammes éternelles, seront pour nous

Hebr. 11. 21.

comme s'ils n'avoient jamais été, dit l'Esprit de Dieu : *Nati sunt quasi non nati*; & nous ne devons compter parmi nos neveux, que ceux qui nous seront unis dans la sainte Jérusalem, par les liens immortels de la charité : *Illa enim vera posteritas, quæ non in terris, sed in cælo est.* *Eccli.* 44. 9. *S. Amb. de interp. c.* 3.

Voila les consolations temporelles, dont Dieu récompenseroit ici-bas même votre sacrifice : au lieu que ces vocations ménagées de loin, insinuées, inspirées, commandées ; ces sacrifices forcés de la cupidité, portent d'ordinaire, ici-bas même, la calamité & la désolation dans les familles en éteignent le nom, font sécher la racine d'une orgueilleuse postérité, voyent périr la gloire & la descendance des maisons dans les débauches d'un emporté, auquel on avoit sacrifié tous ses freres, & sont une source de chagrins amers, & de confusions éclatantes. On voit ses enfans ; que la chair & le sang avoient placés sur l'autel ; deshonorer leur ministère, devenir l'opprobre de l'Eglise ; que sai-je ? tomber quelquefois dans l'abîme, secouer le joug & perdre la foi, après avoir perdu la pudeur & l'innocence. Et si les intérêts de l'Eglise & de votre salut, sont trop foibles pour vous inspirer de l'horreur d'un abus si déplorable & si barbare, du moins que vos propres interêts, & le soin de votre gloire & de celle de votre nom, vous arrêtent ; & sous un Prince sur-tout si religieux sur le choix des sujets qu'il place

dans le Sanctuaire ; si peu touché du nom, des titres, de la naissance, des services rendus à l'état, & de tous les autres genres de mérite, si celui de la Doctrine, des talens & de la piété, ne les assortit ; & qui est si attentif à ne pas donner à l'Eglise des Ministres qu'elle rejette, & qui ne se sont pas donnés eux-mêmes.

Telles sont les instructions que la Foi découvre dans ce mystère. Consacrons-nous donc aujourd'hui au Seigneur avec Jesus-Christ ; mais consacrons-nous sans réserve ; ces offrandes défectueuses, ces conversions imparfaites, forment quelquefois un état plus dangèreux que le crime même. Répondons avec fidélité, comme Marie, aux desseins de Dieu sur nous ; soutenons-nous, comme elle, dans la voie où la grace nous a fait entrer ; ne traversons jamais par des cupidités injustes, cachées sous des prétextes saints, les vûes de la Providence sur nos destinées. Vivons sous la main de Dieu ; & joignons au sacrifice de notre cœur, cette fidélité qui le renouvelle sans cesse, qui l'étend à tout ce que Dieu demande de nous, & qui conserve jusqu'à la fin le trésor de la justice, pour en trouver la consommation dans le Ciel.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA FETE

DE L'INCARNATION.

Loquimur Dei sapientiam in mysterio, quæ abscondita est, quam nemo Principum hujus sæculi cognovit.

Nous annonçons la sagesse de Dieu cachée dans son mystère, que nul des Princes de ce monde n'a connue. 1. Cor. 2. 7. 8.

SI les voies de Dieu sont d'ordinaire éloignées de celles de l'homme, & si dans ses desseins la sagesse éternelle se plaît toujours à confondre les vains préjugés de la sagesse humaine, c'est principalement dans le Mystère que l'Eglise honore en ce jour. Oui, mes Freres, un Dieu qui descend de sa gloire pour nous y élever : qui se charge de nos infirmités & de nos souffrances, pour nous en soulager, qui s'unit à l'homme, pour réconcilier l'homme à Dieu; a été dans tous les tems un scandale, ou une folie, à la prudence de la

chair, & encore aujourdhui, la sagesse de Dieu dans ce Mystére, est tout-à fait inconnue au siécle : *Loquimur Dei sapientiam in mysterio, quæ abscondita est, quam nemo principum hujus sæculi cognovit.*

En effet, le monde ne connoît de véritable grandeur, que celle qui frappe les sens : le monde ne compte de vrai bonheur, que celui de vivre dans les plaisirs & dans l'abondance : le monde croit avoir seul la raison en partage, & rappelle toujours au jugement de ses propres lumières, les œuvres du Seigneur.

C'est sur ces trois erreurs que rouloit toute la sagesse des hommes, avant qu'il plût au Très-Haut de les visiter dans sa miséricorde. Les Juifs ne soupiroient qu'après la gloire & la grandeur temporelle d'un Messie charnel, qui devoit subjuguer tous les Empires, & rendre toutes les Nations tributaires de Jérusalem : les Philosophes n'attendoient le remède de leurs maux, que des vains efforts d'une raison malade : les Princes, les puissans & le peuple, cherchoient dans les plaisirs des sens, ce que l'Auteur de la nature n'y a point mis, & la félicité la plus indigne de l'homme. Et tel est encore, après l'accomplissement du grand Mystère de piété, l'état déplorable du monde.

Mon dessein donc aujourd'hui, est de montrer comment la sagesse de Dieu, cachée dans ce Mystère, confond ces trois erreurs principales, qui forment proprement

ment toute la sagesse humaine. Premièrement, le Verbe s'y anéantit; & cet anéantissement nous apprend que l'homme ne peut plus aimer l'élévation sans injustice. Secondement, le Verbe s'y charge de nos douleurs & de nos souffrances; & ce ministère nous découvre que l'homme ne peut plus aimer les plaisirs sans crime. Enfin, le Verbe s'y unit à notre chair; & en nous proposant cette union incompréhensible, comme l'objet de notre culte & la seule ressource de nos maux, il nous laisse comprendre que l'homme ne peut plus compter sur sa raison sans témérité. Un Dieu anéanti, rend les humiliations honorables; un Dieu chargé de nos douleurs, rend les souffrances aimables: un Dieu uni à l'homme fait taire la raison, & rend la Foi même raisonnable. Développons ces trois vérités; elles renferment toute la doctrine du grand Mystère de piété. *Ave, Maria.*

L'Orgueil a été de tout tems la plaie la plus dangéreuse de l'homme. Né pour être grand & maître de toutes les créatures, il a toujours conservé au-dedans de lui ces premières impressions de son origine. Trouvant sans cesse dans son cœur, je ne sais quels sentimens secrets de sa propre excellence, que sa chûte n'a point effacés, il se prêta d'abord à des penchans si doux: il ne chercha plus qu'à s'élever de dégré en dégré; & ne rencontrant rien ici-bas qui I. PARTIE.

pût satisfaire la grandeur d'une ame laquelle n'avoit été crée que pour régner avec son Dieu, il monta jusques au-dessus des nuées, & se plaça à côté du Très-Haut. De-là l'homme se fit rendre les honneurs divins; l'homme se rendit à l'homme même, & l'univers adora, comme ses auteurs, des insensés que l'univers avoit vû naître, & qui étoient venus tant de siécles après lui.

Cependant l'homme, depuis le péché, n'est plus qu'un vil esclave : tout ce qui l'éléve, le tire de sa situation naturelle, puisque l'honneur n'est dû qu'à l'innocence, & que l'abjection doit être le partage du vice; & s'il lui reste encore quelque espoir de recouvrer sa première grandeur, ce ne peut être que dans l'humble aveu de sa bassesse.

Mais comment persuader au monde une vérité si nouvelle, démentie par la doctrine de toutes les Sectes, par les préjugés de toutes les Nations, & par les sentimens les plus vifs du cœur humain? les Justes dans ces tems reculés, qui précédèrent l'avenement du Libérateur, en avoient, je l'avoue, laissé de grands exemples aux hommes. Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu Dieu! s'écrioit un saint Roi, que vous daigniez vous abaisser jusqu'à lui, & le visiter? avez-vous oublié que je suis devant vous comme une bête sans raison, & que le néant est le seul appui sur lequel toutes mes forces se soutiennent?

mais ce n'étoient-là que des instructions, & il falloit à l'homme des remédes : ces modèles étoient insuffisans. Car outre que les hommes ne pouvoient pas inspirer l'amour d'une vertu, dont ils étoient eux-mêmes touchés ; un coupable qui s'humilie, peut à la vérité faire haïr ses crimes, mais il ne fait pas aimer ses humiliations: l'orgueil humain avoit donc besoin d'un exemple, qui fût en même tems son remède : il falloit l'instruire & le guérir tout à la fois. Et voilà, mes Freres, le grand Mystère que la sagesse de Dieu, après l'attente de tant de siécles, les vœux de tant de Justes, les oracles de tant de Prophétes, opère aujourd'hui à Nazareth dans le sein de Marie.

Or, souffrez que pour tirer de ce Mystére adorable les instructions importantes que la sagesse divine y a cachées, je vous fasse remarquer quels sont les principaux caractères de l'orgueil humain, & l'opposition qu'ils ont avec l'anéantissement du Fils de Dieu, dans son union avec notre nature.

Le premier caractère de l'orgueil est cette erreur qui fait que nous sortons, pour ainsi dire, de nous-mêmes ; & que pour nous étourdir sur le sentiment intérieur & humiliant de notre misère, nous cherchons avec complaisance dans les choses qui sont hors de nous ; dans les biens, les titres, les dignités, la réputation, l'éclat de la naissance ; une gloire dont la

source ne devoit être que dans nous-mêmes.

Or, mes Freres, les circonstances extérieures de l'incarnation du Verbe, corrigent les hommes de cette première erreur. En effet, ne sembloit-il pas qu'un Mystère, dont les figures mêmes avoient été si pompeuses, les préparatifs si augustes, les promesses si magnifiques, les ombres, pour ainsi dire, si brillantes, auroit dû s'accomplir dans la plénitude des tems, avec encore plus d'éclat qu'il n'avoit été promis; & que puisque des signes si illustres avoient annoncé depuis tant de siécles aux hommes, que le Très-Haut devoit les visiter, sa venue auroit dû être accompagnée de tant de gloire & de majesté, qu'on n'eût pû le méconnoître?

Cependant rien de plus obscur aux yeux des sens, que ce qui se passe aujourd'hui à Nazareth. La sainte Fille, préférée à toutes les autres filles de Juda, & dans le sein de qui s'opére le secret ineffable de l'abaissement d'un Dieu, n'a rien qui la distingue dans sa Tribu, que sa pudeur & son innocence. L'éclat du sang qu'elle tire de David, est obscurci par la bassesse de sa fortune: son obscurité a presque fait oublier son origine. Les Cieux ne s'ouvrent pas, comme autrefois sur le Mont Sinaï, pour frayer une route de lumière au Dieu qui descend sur la terre: les Anges ne l'environnent pas pour annoncer aux hommes son avénement au bruit des éclairs

& des trompettes : les montagnes ne retentissent pas : des nuées de gloire ne s'abaissent pas pour enfanter le Juste : la maison même de Marie ne s'ébranle pas jusqu'aux fondemens, comme un autre Cénacle, pour marquer la sainte horreur dont elle est saisie à la présence du Dieu qu'elle reçoit. Un seul envoyé du Ciel, invisible à tous les hommes, apparoît à Marie dans le silence, sous la simplicité d'une forme humaine, comme pour honorer lui-même, en cachant sa gloire, l'anéantissement du Dieu dont il est le Ministre. Nazareth, la plus mépriſable ville de Juda, & d'où l'opinion publique étoit, qu'il ne pouvoit rien sortir qui fît honneur à la Judée ; Nazareth, dis-je, où ce Mystère se consomme, n'en est pas plus instruite que Jérusalem. Joseph lui-même ignore le secret de l'Ambassade céleste ; & le réduit, où Marie est cachée, est le seul confident d'un prodige où le monde entier a tant de part. Dans tous les autres Mystères, les abaissemens du Verbe sont mêlés d'éclat & de grandeur : ici tout est obscur ; rien ne parle aux sens, parce qu'ici le dessein de la Sageſſe divine est d'en corriger les erreurs, & de substituer les nouvelles vûes de la Foi, aux anciennes illusions de la sageſſe humaine.

En effet, mes Freres, jusques-là les hommes avoient crû que les prospérités temporelles étoient des faveurs du Ciel ; que la réputation étoit un bien solide ; que

les grands talens étoient d'heureux regards d'un Dieu favorable ; que les distinctions du rang & de la naissance, avoient un éclat véritable, & n'étoient pas indignes des soins & de l'estime des hommes. Mais dans ce Mystère, la sagesse de Dieu nous découvre un nouvel ordre de choses ; elle étale à nos yeux un monde nouveau tout spirituel ; de nouveaux biens, de nouveaux honneurs, une gloire nouvelle : & réformant nos jugemens, elle nous apprend que l'innocence & la vertu sont les seules richesses de l'homme ; que tout le mérite de l'ame fidèle est caché dans son cœur ; qu'un seul dégré de charité éleve plus haut le Chrétien, que l'empire du monde entier ; que la patience, l'humilité, la douceur, sont les plus grands talens d'un Disciple de Jesus-Christ ; que se vaincre soi-même sous les yeux de Dieu seul, est une gloire plus solide & plus immortelle, que la conquête des provinces & des Royaumes ; & qu'enfin, la grandeur qui est hors de nous, n'est qu'un prestige qui nous joue, & qu'on n'est grand qu'autant qu'on est saint.

Or, mes Freres, n'est-ce pas-là encore aujourd'hui une sagesse inconnue au siécle ? *Dei sapientiam, quam nemo principum hujus sæculi cognovit* : Où sont ceux qui regardent avec des yeux chrétiens le vain spectacle de la gloire humaine, & qui réservent toute leur admiration pour les dons de la grace & le mérite de sa sainteté ?

Qui s'attire plutôt nos hommages ; ou un ambitieux, qui à la tête d'un peuple d'hommes armés, remporte des victoires, & remplit l'univers du bruit de son nom & de sa vanité ; ou un Juste environné de sa seule innocence, qui sait souffrir une injure, soutenir une humiliation, étouffer un ressentiment ; qui sait combattre & vaincre pour le Ciel ? Par où cherchons-nous à nous distinguer nous-mêmes de nos freres ? est-ce par une charité plus vive ; par une foi plus abondante ; par une conscience plus pure ; par une fidélité plus inviolable à tous nos devoirs ? Hélas ! nous nous élevons d'une naissance illustre, comme si la gloire de nos ancêtres nous appartenoit, & qu'elle ne devînt pas un opprobre & une roture pour nous, dès que nous portons un nom vuide de leurs vertus. Nous comptons nos titres & nos exploits militaires, comme des distinctions glorieuses, qui nous élevent au-dessus des autres hommes ; & nous ne voyons pas que le hazard, la faveur, la témérité, les conjonctures, ont eu plus de part à ces honneurs, que le devoir & la vertu. Nous nous parons des dignités éminentes qui nous distinguent dans notre peuple ; & nous ne comprenons pas que les plus grandes places sont de plus grands écueils, & qu'elles multiplient nos devoirs, sans augmenter notre mérite. Nous nous glorifions de la supériorité de nos lumières & de nos talens ; & nous ignorons que les connois-

ſances les plus vaſtes de l'eſprit humain ſont des lumières puériles, ſi elles ſe bornent aux choſes préſentes, & nous font perdre de vûe les éternelles. Oui, mes Freres, les grandeurs & les diſtinctions de la grace & de la Foi, ne touchent perſonne; ce qui eſt éternel, nous le regardons comme s'il n'étoit pas. Mais qu'importe au Chrétien d'être obſcur ou de briller aux yeux des hommes, puiſqu'il n'eſt réellement que ce qu'il eſt devant Dieu, & que la Foi nous dépouille de tout ce qui eſt hors de nous, & ne voit de nous que nous-mêmes.

Cependant, le ſecond caractère de l'orgueil humain eſt cette foibleſſe qui ne compte pour rien le mérite de la vertu même, tandis qu'il eſt caché, & qui ne hait du vice que la confuſion & l'opprobre: comme ſi le vice & la vertu n'étoient que des opinions, & que l'homme ne pût être grand ou mépriſable que dans l'idée des autres hommes.

Or, l'anéantiſſement du Verbe dans ce Myſtère confond cette vaine attention aux jugemens humains. Et certes le Fils de Dieu ne deſcendoit ſur la terre, que pour glorifier ſon Pere, & reprendre dans le cœur des hommes, les hommages que les créatures lui avoient ravi. Ce deſſein demandoit, ce ſemble, qu'il ſe montrât à eux dans toute ſa gloire, reſplendiſſant comme ſur le Thabor, & qu'il leur parût auſſi glorieux & auſſi digne de leurs hommages,

ges, qu'il se laissa voir alors aux Disciples enchantés de la douceur de ce spectacle. C'est alors qu'il eût tout attiré après lui; & que Jérusalem incrédule n'eût pas vû ses Citoyens se partager sur la vérité de ses prodiges, & sur la sainteté de sa doctrine & de son ministère.

Néanmoins, ce n'est pas par l'éclat & la majesté, qu'il veut triompher de nos cœurs; c'est par les humiliations & les opprobres: il cache tout ce qu'il est: il ne donne pas sa gloire à un autre: mais il la dérobe: pour ainsi dire, à lui-même. Rien de ce qu'il avoit de grand dans le sein de son Pere, ne l'accompagne aux yeux des sens dans celui de Marie; la puissance se change en foiblesse; sa sagesse infinie n'est plus qu'une raison naissante & enveloppée; son immensité paroît renfermée dans les bornes d'un corps mortel; l'image de la substance du Pere est cachée sous la vile forme d'esclave; son éternelle origine commence à compter des tems & des momens; enfin, il paroît anéanti dans tous ses titres.

Aussi, dès qu'il paroîtra dans la Judée, l'incrédulité va lui disputer la suprême autorité de son Sacerdoce; *Quel est celui-ci*, dira-ton, *qui vient remettre les péchés?* La crainte des puissances de la terre refusera de le reconnoître pour Roi: & on lui fera payer le tribut comme à un esclave. La prudence de la chair prendra sa sagesse divine pour une folie; ses proches eux-mê- Luc. 7. 49.

mes le regarderont comme un insensé : *Marc. 3. 21* *Quoniam in furorem versus est.* L'envie le dégradera de sa naissance divine ; & ses Citoyens vont publier qu'il n'est que le Fils de Marie & de Joseph. Enfin, un faux zèle lui ravira l'éternité de sa durée ; & il sera presque lapidé, pour avoir osé dire seulement qu'il étoit avant Abraham.

Mais l'opinion des hommes ne changera rien à l'obscurité apparente de son ministère. Il se manifestera assez à la vérité, pour être connu des Juifs spirituels & fidèles ; ses œuvres, sa doctrine, Moyse, les Prophétes, les divines Ecritures rendront témoignage de lui ; & à qui aimera la vérité, il ne sera pas possible de le méconnoître. Mais il ne se manifestera pas assez pour éviter le mépris des Juifs charnels : l'éclat de son ministère sera sensible à un cœur humble & innocent ; l'obscurité de son ministère révoltera l'orgueil & l'incrédulité : il y mêlera assez de ténébres, pour recompenser la Foi de ceux qui croiront, & assez de lumières pour punir l'incrédulité de ceux qui refuseront de croire en lui.

D'où vient, mes Freres, une conduite si surprenante ? Après s'être caché durant tant de siécles, Dieu ne se montre-t'il enfin aux hommes que pour n'être pas connu d'eux ? Que ne venoit il dans toute sa gloire, s'il vouloit nous sauver en se découvrant à nous ? Laissons-là les autres raisons de l'obscurité de son ministère, qui

ne ſont pas de notre ſujet : mais celles qui nous regardent ici, c'eſt premièrement, qu'il vouloit nous apprendre à nous, qui ſommes chargés de la diſpenſation de ſon Evangile, à ne rien changer aux ordres de Dieu dans les fonctions de notre miniſtère, ſous prétexte de concilier plus facilement à ſa parole, les ſuffrages des hommes, à ne pas croire que Dieu ſoit plus glorifié par la gloire qui nous revient à nous-mêmes ; à ne pas intéreſſer le Seigneur, pour ainſi dire, dans notre propre cauſe : & nous perſuader qu'il a attaché le ſuccès de ſon Evangile, aux applaudiſſemens qu'il reçoit par notre bouche. Les contradictions qu'éprouve le miniſtre, font ſouvent toute la gloire & tout le ſuccès de ſon miniſtère. Annonçons les vérités que l'Egliſe nous a confiées ; n'y mêlons ni nos opinions, ni nos propres penſées. Plantons, arroſons, & laiſſons au Seigneur l'accroiſſement : ſa parole ne retournera pas à lui vuide, & elle ſera toujours ou la condamnation de l'incrédule, ou la conſolation du Fidèle.

Secondement, il vouloit vous apprendre à vous, mes Freres, que les jugemens des hommes ne doivent jamais décider de vos devoirs ; qu'il ne faut pas s'en tenir dans le ſervice de Dieu, à ce que le monde approuve : mais à ce que Dieu demande de nous ; que les cenſures & les dériſions ſont toujours la recompenſe de la piété véritable ; qu'il n'eſt pas poſſible de

plaire aux hommes; & d'être Serviteur de Jesus-Christ; que le zèle qui voudroit concilier les suffrages publics à la vertu, n'est qu'un orgueil déguisé, qui cherche à se les concilier à soi-même; que l'injustice du monde envers les gens de bien, fait ici-bas toute leur sûreté; que l'obscurité est le plus sûr azile de leur vertu; que ce n'est pas ici le tems de leur manifestation & qu'ils n'auront droit de paroître à découvert, que lorsqu'ils paroîtront avec Jesus-Christ dans sa gloire.

Cependant, si nous y prenons garde quelques justes que nous soyons d'ailleurs nous comptons les hommes pour beaucoup: nous ne vivons presque que pour les autres: ce que nous sommes à nos yeux & aux yeux de Dieu, nous intéresse peu; nous ne paroissons touchés, occupés que de ce que nous sommes aux yeux des hommes; & moins sensibles au soin de notre perfection, toute notre attention se borne à embellir cette idée chimérique de nous-mêmes, qui est dans l'esprit des autres. Aussi il ne nous arrive guères de nous demander à nous-mêmes, ce que nous sommes réellement; mais nous nous demandons sans cesse ce qu'on croit que nous soyons, ainsi, toute notre vie est imaginaire & fantastique. L'erreur même qui nous prend pour ce que nous ne sommes pas, flate notre orgueil: nous nous laissons toucher par des louanges que notre cœur désavoue; nous nous faisons hon-

neur de la mépriſe publique ; & nous ſommes plus flatés par l'erreur qui nous préte de fauſſes vertus, que nous ne ſommes humiliés par la vérité, qui nous fait ſentir nos défauts & nos miſéres véritables.

Auſſi le dernier caractère de l'orgueil, eſt cette impoſture de vanité, qui cherche la gloire dans les humiliations même ; & qui ne paroît s'avilir aux yeux des hommes, qu'afin que leurs applaudiſſemens aillent la placer encore plus haut que n'étoit le lieu d'où elle étoit deſcendue. Et certes, mes Freres, il n'eſt preſque point d'humilité ſincère : on ne ſe cache, que pour être découvert ; on ne fuit l'éclat, qu'afin que l'éclat nous ſuive ; on ne renonce aux honneurs, que pour être honoré ; on ne ſouffre le mépris, que lorſqu'il nous eſt glorieux d'être mépriſés. L'orgueil a mille dédommagemens imperceptibles à nous-mêmes ; & rien n'eſt plus rare qu'une humiliation volontaire, qui ne conduit qu'à l'humilité.

Or, voilà l'écueil que les anéantiſſemens du Verbe dans ce myſtère, nous apprennent à éviter. Il ſe revet de la reſſemblance du péché, mais c'eſt pour en porter toute la honte ; Il ſe charge de nos iniquités, mais pour en être la victime : il veut paſſer pour un Samaritain & pour un ennemi de la Loi, mais c'eſt pour être puni comme un ſéducteur : enfin, il ſe cache lorſqu'on veut le reconnoître pour Roi,

mais c'eſt pour mourir comme un eſclave. Les outrages les plus honteux vont être la récompenſe de ſes anéantiſſemens : les hommes le méconnoitront juſqu'à la fin ; & il mourra avec tout le mérite de ſon humilité.

Pour nous, mes Freres, ſi la calomnie nous trouve patiens, c'eſt parce que nous prévoyons que la vérité va la confondre, & qu'elle tournera à notre gloire. Les œuvres humiliantes ne nous plaiſent, que parceque notre rang ne permet pas d'ignorer que nous nous abaiſſions : nous aimons les opprobres paſſagers, & où notre vanité voit des reſſources promptes ; & aux ames les plus fidéles, il faut quelqu'autre attrait qui leur adouciſſe le mépris, que le plaiſir d'être mépriſé. On pardonne, mais en faiſant ſentir qu'on eſt l'offenſé, & qu'on ſe relâche de ſon droit : on fait une avance de réconciliation ; mais on n'eſt pas fâché qu'on ſache que la piété toute ſeule a part à cette démarche ; on dit du bien de ceux qui nous calomnient ; mais c'eſt pour ôter toute créance à leurs calomnies. Enfin, il eſt difficile de ne pas ſe chercher ſoi-même, & encore plus dans l'humiliation que dans l'éclat, parce que plus l'homme ſemble s'oublier, plus l'orgueil eſt attentif à faire enſorte qu'il ſe retrouve.

Rougiſſons de notre foibleſſe, mes Freres ; jettons ſouvent les yeux ſur notre modèle : adorons les premières diſpoſitions de l'Ame ſainte du Verbe incar-

né, dans ses nouveaux anéantissemens : pensons quelquefois que l'orgueil est presque notre seul crime ; & que si nous pouvions une fois nous oublier tout-à-fait nous-mêmes, nous serions exempts de mille taches secrettes, que nous ne connoissons pas, & qui éloignent Dieu de notre cœur. Reprochons-nous sans cesse cette alliance monstrueuse de nos misères avec nos vanités ; cette source de corruption que nous sentons en nous, avec ces désirs de gloire, qui entrent dans toutes nos œuvres ; cette loi de la chair qui nous humilie, avec ces sentimens d'élévation qui nous enflent en un mot, ce que nous sommes, avec ce que nous voudrions paroître. Et après être convenus que depuis l'anéantissement d'un Dieu, rien n'est plus injuste pour l'homme que de vouloir s'élever ; écoutez comment depuis qu'un Dieu anéanti s'est chargé de nos douleurs & de nos infirmités, rien n'est plus honteux à l'homme que de chercher une vie douce & heureuse sur la terre.

II. PART.

L'Homme innocent devoit mener une vie heureuse & tranquille. La terre n'avoit reçu la fécondité, que pour fournir à ses chastes délices ; ses sens n'étoient destinés qu'à le porter à la conservation de son être, par des impressions douces & agréables. Toutes les créatures devoient servir à sa félicité : puisque dans le dessein de leur Auteur, elle avoient été toutes rappor-

tées à son usage, & sous un Dieu juste, rien ne pouvoit le rendre malheureux, ni troubler ses plaisirs, tandis que rien ne donneroit atteinte à son innocence. Mais l'homme pécheur est né pour souffrir : tout plaisir dans la vie, est interdit à un coupable, qui ne mérite pas même de vivre ; la douleur est l'état naturel du désordre ; & c'est une injustice, que les créatures servent au bonheur d'un infortuné qui en a abusé, & qui s'est révolté contre le Souverain à qui elles appartiennent.

Cependant, le plaisir est encore le penchant dominant de cet homme criminel : malgré sa transgression, il veut vivre heureux ; & la faute qui lui en fait perdre le droit & l'espérance, n'a pu lui en faire passer le désir : les travaux qui sont devenus la peine inséparable de son crime, n'ont pu devenir le choix libre de son amour ; & condamné à souffrir, il n'a jamais pu aimer les souffrances. Il falloit donc qu'un grand exemple lui rendît aimable, ce qui lui étoit devenu nécessaire, & qu'un Dieu souffrît tout pour sauver l'homme, afin que l'homme apprît & aimât à souffrir pour appaiser son Dieu.

Aussi le ministère du Verbe incarné, est un ministère de croix & de souffrance. Dès le premier instant de son union avec notre nature dans le sein de Marie, il renonce à la joie sensible dont il pouvoit jouir, dit l'Apôtre, & embrasse la croix que la justice de son Pere lui présente :

dès-lors, victime de nos péchés, il abaisse son chef sacré sous la verge de la colère divine, & sent les premiers coups de la sévérité dûe à l'homme pécheur. Mais des rigueurs plus réelles l'attendent encore au sortir de cet humiliant séjour. A peine ses yeux s'ouvriront à la lumière, qu'on en verra déja couler des larmes précieuses ; ses travaux croîtront avec ses années ; la faim, la soif, la lassitude, qui sont les peines de notre crime ; deviendront l'exercice de son amour ; il n'annoncera que des croix & des tribulations ; il ne promettra son Royaume qu'à la violence ; il maudira les plaisirs ; il n'appellera heureux que ceux qui souffrent ; & de peur que dans la suite des tems, les hommes toujours ingénieux à se flatter, ne donnent à ses maximes des interprétations favorables à leur amour propre, il expiera entre les bras de la douleur, & sa doctrine ne sera que le récit de ses exemples.

Or je dis, que depuis que le Verbe incarné ; pour nous montrer la voie du Ciel, & satisfaire pour nous à la Justice divine, est venu mener ici-bas une vie triste & souffrante ; le Chrétien ne veut plus sans crime vivre au gré de ses sens, & se flatter d'arriver au salut par des routes douces & aisées. En effet, depuis que par ce mystère, Jesus-Christ est devenu nouveau Chef d'un Peuple saint, & source d'une nouvelle vie, nous ne pouvons prétendre au salut que comme membres de Jesus-

Christ : c'est-à-dire, comme faisant une portion de ce corps mystique & divin, qu'il est venu former sur la terre ; car ce corps mystique tout seul, pénétrera les Cieux, dit l'Apôtre, & entrera avec son Chef & son Pontife dans le véritable Sanctuaire. Or, mes Freres, qu'est ce qu'être membre de Jesus-Christ ? c'est être animé de son esprit c'est vivre de sa vie : c'est n'agir que par ses impressions ; c'est ne former au-dedans de soi que ses désirs & ses sentimens : *Hoc sentite in vobis quod* Philip. 2. 5. *& in Christo Jesu.* C'est, en un mot, suivre la destinée du Chef, & lui être conformes ; mourir à tout avec lui, être crucifié avec lui : ne pas chercher sa consolation en ce monde comme lui.

Or, je vous demande, mes Freres, languir toute la vie dans des mœurs indolentes & sensuelles ; se livrer sans cesse à tous ses gouts, pourvu qu'ils n'offrent point de crime ; n'être occupé qu'à égayer l'ennui de la vie mondaine, par la variété des plaisirs & des spectacles agréables aux sens, & couler doucement ses jours sans autres soucis que ceux qui naissent de la satiété elle-même & de l'abondance, est-ce être membre de Jesus-Christ, & animé de son esprit ? Eh ! qu'a de commun l'esprit de Jesus-Christ avec cette sagesse de la chair, qui n'est ingénieuse qu'à se justifier à elle-même, la mollesse des mœurs : qu'à condamner l'obligation des souffrances, comme une invention humaine & une loi

injuſte qui réduit toutes les maximes de l'Evangile à n'être ni impie, ni raviſſeur, ni fornicateur, ni adultère; qui confond la nature avec la grace, & regarde la Croix de Jeſus-Chriſt comme un objet étranger à la foi & à la piété?

Ah! ce n'eſt pas ainſi que ces hommes Apoſtoliques, qui les premiers vinrent annoncer Jeſus-Chriſt à nos peres, leur en parlerent, mes Freres : *Non ita didiciſtis Chriſtum.* L'eſprit de Jeſus-Chriſt eſt une ſainte avidité de ſouffrances, une attention continuelle à mortifier l'amour propre, à rompre ſa volonté, à réprimer ſes déſirs, à retrancher à ſes ſens tous les adouciſſemens inutiles : voilà le fonds du Chriſtianiſme & l'ame de la piété. Si vous n'avez pas cet eſprit, vous n'appartenez pas à Jeſus-Chriſt, dit l'Apôtre : en vain vous n'êtes pas du nombre de ces impudiques & de ces ſacriléges; qui n'auront point de part à ſon Royaume; vous n'en êtes pas moins étrangers par rapport à lui; vos ſentimens ne ſont pas les ſiens : vous vivez encore ſous la nature; vous n'appartenez pas à la grace du Sauveur : vous périrez donc, puiſque c'eſt en lui ſeul, dit l'Apôtre, que le pere a mis le ſalut de nous tous. *Epheſ.* 4. 20.

On ſe plaint quelquefois que nous rendons la piété rebutante & impratiquable, en interdiſant mille plaiſirs que le monde autoriſe. Mais, mes Freres, que vous diſons-nous? Permettez-vous tous les plaiſirs que Jeſus-Chriſt lui-même ſe fût per-

mis, la Foi ne vous en permet point d'autres : mêlez à la piété tous les adoucissemens que Jesus-Christ lui-même y eût pu mêler ; l'Evangile ne pousse pas plus loin la condescendance ; suivez tous les usages que Jesus-Christ lui-même eût pu suivre ; la Réligion n'a point d'autre régle : tout ce qui n'est pas expression des mœurs de Jesus-Christ, tout ce qui n'est pas impression de l'Esprit de Jesus-Christ, n'est pas toujours, à la vérité, une œuvre qui donne la mort ; mais ne sauroit être aussi une œuvre de vie, & est du moins toujours une démarche étrangère à ses membres : de laquelle il leur sera rendre compte.

Voilà, mes Freres, le fondement de toute piété, l'Evangile du Courtisan, comme du Solitaire ; du Prince, comme du peuple : voilà la source principale des régles des mœurs, & où il faudroit remonter pour trouver le point fixe, qui résout toutes les difficultés que vous nous proposez sans cesse pour autoriser tous les abus de la vie mondaine. C'est par votre conformité avec Jesus-Christ, qu'il faut décider si votre état est chrétien ou profane, innocent ou criminel ; toute autre régle est fausse pour vous, puisque Jesus-Christ seul est votre voie : les usages, les changemens des mœurs & des siécles, les opinions des hommes ne changent rien à cette régle, puisque Jesus-Christ étoit hier, est aujourd'hui & sera toujours le même. Mon Dieu ! que les décisions du monde sur les

nevoirs seront un jour étrangement renversées ! & qu'on verra la probité, la régularité mondaine, qui rassure ici-bas tant d'ames abusées par une apparence de vertu, bien changer de nom, lorsqu'on les placera à côté de Jesus-Christ crucifié, qu'on y cherchera sa ressemblance, & qu'on les jugera sur ce modèle !

Il est vrai que ce qu'il y a ici de consolant pour nous, mes Freres, c'est que Jesus-Christ en nous faisant une loi, par le caractère seul de son ministère, de la violence & du renoncement, nous rend en même-tems aimable la croix dont il nous charge. Souffrir ici-bas étoit pour nous un sort inévitable ; mais sans lui, l'homme eût souffert sans consolation & sans mérite ; il vient donc adoucir & sanctifier nos souffrances ; & loin de nous inspirer un nouveau joug, il vient rendre doux & léger celui sous lequel nos peres gémissoient depuis tant de siécles.

Premiérement, son exemple ôte aux souffrances tout ce qu'elles avoient d'abject & d'humiliant : il est beau de souffrir après lui, il est glorieux de marcher sur ses traces. Jesus-Christ a pleuré ; les larmes sont donc honorables à ses disciples : Jesus-Christ a souffert la faim & la soif ; les saintes rigueurs de l'abstinence consacrent donc le corps du fidèle : Jesus-Christ a été humilié, calomnié, mépriſé ; les saintes humiliations des disciples de la Croix sont donc devenues des titres d'honneur ; &

il est des ignominies souffertes pour la Justice, plus glorieuses même devant le monde, que toute la gloire du monde même.

Secondement, l'onction de sa grace adoucit ce que la violence & le renoncement avoit d'amer. Je conviens que se renoncer sans cesse soi-même; se disputer tout ce qui flatte; régler par la loi rigoureuse de l'esprit, les désirs les plus innocens de la chair; être né vain, magnifique, fastueux, & se réduire à une modestie simple & chrétienne; aimer la joie, les plaisirs, les amusemens de la société & des commerces, & renfermer la vivacité de ces penchans dans le silence, dans la prière & dans la retraite; avoir reçu de la nature un caractère mou, indolent, ennemi de la contrainte, excessivement amoureux de soi-même, & asservir une chair qui se refuse au joug, aux devoirs les plus gênans & les plus tristes: je conviens, dis-je, que cette situation est pénible; & que cet état de violence, s'il n'étoit mêlé d'aucun adoucissement, lasseroit bientôt la foiblesse de l'homme.

Mais la source des plaisirs véritables n'est pas dans les sens: elle est dans le cœur: or, c'est-là que Jesus-Christ porte le remède & la douceur de sa grace. Tandis qu'au dehors tout paroît triste, rebutant, douloureux pour l'ame fidèle, un consolateur invisible remplace ces amertumes par des délices que le cœur de l'homme charnel n'a jamais goûtées, & lui dit sans cesse au fond du

cœur, comme autrefois le pere de Samuel disoit à son épouse affligée: Pourquoi vous laisseriez-vous abattre par des maux qui ne sont qu'apparens ? retenez vos soupirs, & essuyez vos larmes : ne puis-je pas moi seul vous tenir lieu de tout ce qui vous manque & ma tendresse pour vous ne vaut-elle pas mieux que tout ce que vous pleurez ? *Anna, cur fles ? numquid non ego melior tibi sum, quam decem filii* ? En un mot, les plaisirs des sens la laissoient toujours triste, vuide, inquiéte; les rigueurs de la croix la rendent heureuse : les pointes de la pénitence qui percent sa chair, portent avec elles leur remède ; & semblable à ce buisson mystérieux, tandis qu'elle ne paroît offrir aux yeux des hommes, que des ronces & des épines, la gloire du Seigneur est cachée au dedans, & avec lui il n'est plus rien qu'elle ne possede. Saintes douceurs des larmes & de la tristesse de la pénitence ! divin secret de la grace, que n'êtes vous plus connu de l'homme pécheur ! 1. Reg. 1. 8.

Troisiémement enfin, les promesses de Jesus-Christ ôtent aux souffrances tout ce qu'elles avoient d'inutile & de désespérant. Avant sa manifestation dans notre chair, on souffroit pour la gloire, pour la patrie, pour la fortune, pour l'amitié : mais l'orgueil étoit un foible dédommagement dans les souffrances, pour l'homme sur-tout qui veut être heureux : les applaudissemens publics pouvoient charmer la douleur dans ces premiers momens, où l'yvresse & la

nouveauté de la gloire & d'un vain héroïsme surprend l'ame, & la tire comme d'elle-même, mais l'yvresse passée, l'homme sentoit bien son malheur & sa folie: loin des regards publics, tous ces héros de parade, ces martyrs de la vanité, retomboient sur eux-mêmes, & cherchoient d'autres adoucissemens à leurs maux, que ceux de la réputation & de la gloire : ainsi l'homme souffroit alors sans ressource, parce qu'il ne souffroit que pour les hommes.

Mais le fidèle qui souffre, qui se punit lui-même, qui porte sa croix, qui mortifie ses sens & réprime ses désirs, a un avenir éternel pour lui. Quand même ses peines seroient ici-bas sans consolations, l'espérance seule qui est caché dans son sein, les adouciroit : un coup d'œil sur les années éternelles, rend à l'instant la joie & la sérénité à son ame affligée : un Dieu manifesté en chair, est le garant de sa confiance : en Jesus-Christ, ses souffrances trouvent un prix & un mérite digne de Dieu : par Jesus-Christ, elles sont présentées comme un sacrifice de bonne odeur au Pere céleste : avec Jesus-Christ, elles ont déja reçu en sa personne la gloire & l'immortalité qu'il leur a promise.

Que ces vérités consolantes vous soutiennent, vous, mes Freres, qui êtes entrés depuis long-tems dans les voies de la justice & du salut : ne laissez point rallentir votre foi sous la pésanteur de la Croix que vous avez embrassée : ne vous découragez pas

des

des rigueurs & de la durée du chemin : ne vous laſſez pas dans ces routes ſaintes. Ah ! les jours de votre pélérinage vont bientôt finir : vous touchez déja à la couronne immortelle : ces momens rapides de tribulation paſſeront comme un éclair : attendez encore un peu, le Seigneur ne tardera pas : & il va paroître ; vous le voyez aujourd'hui deſcendre dans notre infirmité ; Ah ! vous le verrez bientôt venir dans ſa gloire. Qu'eſt ce que le cour eſpace de quelques jours de larmes & de deuil, qui vont auſſitôt ſe perdre & s'anéantir dans l'abîme de l'éternité ! mais que dis-je, ſe perdre ? ſe changer en une vie nouvelle, en un jour ſerein & éternel, où les larmes ſeront eſſuyées & le deuil conſolé. Rien ne périt pour le Juſte : vivez donc de la Foi : attendez l'inviſible comme ſi vous le voyez déja : penſez que toutes vos violences les plus ſecrettes, ſont remarquées par le Témoin fidèle que vous avez dans le ciel, que toutes vos œuvres les plus légères ſont comptées ; que toutes vos peines ſont miſes en dépôt dans les tabernacles éternels, & que vos ſoupirs fervens ſont conſervés parmi ſes parfums précieux, que les Vieillards préſentent autour de l'autel. Ainſi plus vous avancez vers le terme, plus vous ſentez votre ardeur croître & vos forces ſe renouveller. Quel bonheur, de voir dans peu, & comme en un clin d'œil, ce nuage de notre mortalité diſparoître, & le jour de l'éternité commencer !

Nous n'avons pas les mêmes paroles de consolation pour vous, mes Freres, qui vivez encore selon la chair : il seroit inutile de vous montrer des biens à venir, que vous ne goutez pas, que vous ne connoissez pas, que vous ne croyez peut-être pas. Il auroit donc fallu ici vous affermir dans la doctrine de la Foi, & finir, en vous montrant que l'union incompréhensible de l'homme avec Dieu dans ce Mystère, confond la raison humaine, & rend la Foi, non-seulement nécessaire, mais encore raisonnable : mais j'abrége.

III PARTIE

EN effet, mes Freres, ce n'étoit pas assez que la sagesse de Dieu dans ce Mystère, eût confondu l'orgueil de l'homme, en ne lui faisant trouver son salut que dans les humiliations & l'abaissement ; qu'elle eût mis un frein aux désirs déréglés de sa chair, en ne lui faisant pour partage que les croix & les souffrances : il falloit encore pour remédier à toutes ses plaies, qu'elle captivât sa raison, (qui depuis tant de siécles l'avoit fait si tristement égarer dans ses pensées,) en lui proposant pour l'objet unique de son culte, de son espérance, de sa consolation, de sa science, & de sa sagesse, l'union du Verbe avec notre chair ; c'est-à-dire, Jesus-Christ la folie de la raison humaine, & de toutes les contradictions la plus incompréhensible, & la plus insensée en apparence.

Le moyen le plus sûr d'arrêter ces désirs insatiables & inutiles, de tout savoir & de

tout comprendre, qui jusques-là avoient abusé les maîtres tant vantés de la sagesse humaine; cette vaine confiance qui promettoit la découverte de la vérité aux seuls effort de l'esprit: cette licence effrenée, qui tous les jours enfantoit de nouveaux monstres, en croyant trouver de nouvelles vérités: le moyen, dis-je, le plus sûr de l'arrêter, étoit la folie de l'Evangile; je veux dire le verbe fait chair, & la sagesse de Dieu inconnue aux Puissans & aux sages du siécle dans ce Mystère.

Par-là, vous comprenez d'abord, ô homme! que l'Auteur de votre être ne veut pas vous sauver par la raison, mais par la Foi; qu'il se cache à vous; qu'il ne faut plus le chercher par les vains efforts de l'esprit, mais par les mouvemens du cœur; que la vérité qui doit vous délivrer, ne vous est ici-bas montrée qu'en énigme; & qu'il faut croire pour comprendre: *Credite & intelligetis.* Ce n'est pas que la Réligion ne nous propose que des Mystères qui nous passent & qu'elle nous interdise tout usage de la raison: elle a ses lumières comme ses ténébres, afin que d'une part l'obéissance du fidèle soit raisonnable, & que de l'autre, elle ne soit pas sans mérite. Nous voyons assez pour éclairer ceux qui veulent connoître; nous ne voyons pas assez pour forcer ceux qui refusent de voir: la Réligion a assez de preuves pour ne pas laisser une ame fidèle sans assurance & sans consolation; elle n'en a pas assez pour laisser l'orgueil & l'incrédu-

lité sans réplique. Ainsi la Réligion par son côté lumineux, console la raison ; & son côté obscur, laisse à la Foi tout son mérite.

Cependant tout est plein aujourd'hui de Chrétiens philosophes, & de Fidèles juges de la Foi. On adoucit tout ; on donne un air de raison à tout : en retenant le fonds de la doctrine chrétienne, & de l'espérance en Jesus-Christ, on croit se faire une réligion plus saine, en se la faisant plus claire & plus intelligible: tout ce qui tient tant soit peu du prodige & du surprenant, on s'en défie : on forme des doutes sur ces flammes éternelles que la justice divine a préparées à l'impudique & à l'impie : on veut entrer dans les desseins de Dieu sur les destinées des hommes ; & par des idées toutes humaines de sa bonté, réformer ce qu'ils ont, ou d'effrayant, ou d'incompréhensible : on ose examiner si nous pouvons être les héritiers de la faute ou du châtiment de nos peres ; & si notre profonde corruption n'est pas l'ouvrage de la nature plutôt que du péché : on demande sans cesse, pourquoi des penchans de plaisir, qui semblent être nés avec nous, peuvent nous être imputés comme des crimes : on trouve des inconvéniens dans l'histoire vénérable de nos Livres saints : on s'érige en censeur de ces faits éclatans & merveilleux, que des hommes inspirés nous y ont conservés, & que le bras du Seigneur opéra autrefois pour la délivrance de son peuple : on cher-

che comment il a pu créer un monde qui n'étoit pas : exterminer toute chair dans les eaux du déluge, sauver la race des hommes & des animaux dans un seul azile ouvrir & fermer la mer, pour faciliter la fuite à son peuple ; le nourrir dans le désert d'un pain miraculeux ; le conduire dans une nuée éclatante ; & ordonner même au Soleil de prolonger sa course, pour achever de le rendre vainqueur des ennemis de son nom : que dirai-je ? on veut trouver dans les forces de la nature, la possibilité de ces prodiges éclatans, où la foi de nos peres a toujours reconnu le doigt de Dieu ; & l'on change l'histoire de la Réligion, & des manifestations du Seigneur aux hommes, en des événemens presque tous naturels, & des monumens trop vantés d'une prudence toute humaine. C'est ainsi, ô mon Dieu ! que l'homme insensé se dispute à lui-même la consolation de croire que vous avez opéré de merveilles en sa faveur, & qu'il se fait une étude d'infirmer les plus beaux titres de sa gloire & de son espérance.

Mais, mes Freres : depuis que vous adorez un Dieu fait homme, c'est une folie ; dit un Pere, de vouloir raisonner sur tout ce que la Réligion nous propose d'inaccessible à la raison. Il n'est plus rien d'incompréhensible que Jesus-Christ Homme-Dieu n'applanisse, & ne rende croyable : ou renoncez donc à Jesus-Christ, ou avouez que Dieu peut faire ce que vous ne pouvez comprendre : ou

blasphémez avec l'impie qu'il n'est plus que le Fils de Marie ou de Joseph, ou si vous confessez avec la piété qu'il est le Christ, Fils du Dieu vivant, cessez de trouver des difficultés dans les autres Mystères de la Foi : un Chrétien ne doit plus raisonner sur les voies de Dieu, s'il raisonne conséquemment. Ainsi l'Apôtre appelle Jesus-Christ l'Auteur & le Consommateur de notre Foi : *Auctorem fidei & consummatorem Jesum* : il en est l'Auteur, parce qu'il nous l'inspire ; il en est le Consommateur, parce qu'il en est, pour ainsi dire, la perfection & le plus haut point ; & qu'après lui, la Foi ne peut rien nous proposer de plus élevé, & de plus inaccessible à la raison humaine.

Heb. 12. 2.

Méditons donc sans cesse, mes Freres, le mystère de Jesus-Christ Homme-Dieu : en lui nous trouverons le dénouement de toutes les difficultés, parce qu'en lui nous trouverons un nœud encore plus inexpliquable : il éclairera notre raison en achevant de la confondre, & nous conduira à l'intelligence, en nous faisant sentir la nécessité de la Foi. Imitons la docilité de Marie, devenue aujourd'hui la Mere du Verbe incarné. L'envoyé du Ciel lui annonce qu'elle sera vierge & féconde ; que ce qui naîtra en elle, sera le Fils du Très-haut, & l'ouvrage unique de l'Esprit-saint : quoi de plus propre à révolter la raison toute entière ? cependant sans hésiter, sans examiner, sans demander de signe pour garant

d'un Myſtère ſi incroyable, elle croit & adore la puiſſance & les deſſeins de Dieu ſur elle. Zacharie avoit trouvé dans l'âge & dans la ſtérilité d'Elizabeth, des raiſons ſpécieuſes pour douter de la promeſſe divine; & malgré les exemples célébres de Sara & de la mere de Samuel, il héſite & ſe défie. Marie au contraire, dans un Myſtére où tout eſt nouveau & incompréhenſible, où elle ne trouve rien dans l'hiſtoire des merveilles du Seigneur, qui puiſſe la raſſurer par la reſſemblance, ne veut point d'autre garant de ſa foi, que la toute-puiſſance & la vérité de celui qui l'exige. Une Vierge ſimple & innocente, croit ſans héſiter: un Prêtre inſtruit dans la Loi, doute & ſe défie de la promeſſe divine. Les grandes connoiſſances ôtent toujours quelque choſe à la ſimplicité de la Foi; & par un deſtin inévitable à la recherche des ſciences humaines, inſéparable d'ordinaire de complaiſance & d'orgueil; la ſoumiſſion qui nous rend fidèles, ſemble perdre, d'un côté, ce que les lumières qui nous rendent habiles, gagnent de l'autre; comme ſi plus on étoit éclairé, plus on ne devoit pas voir clair dans la foibleſſe de la raiſon, & dans l'incertitude & l'obſcurité de ſes lumières.

Et certes, mes Freres, que ſervent les vaines réflexions ſur la doctrine ſainte? Si le ſalut étoit le fruit de la raiſon, vous auriez ſujet de vous défier de tout ce que vous ne pouvez comprendre. Mais la juſ-

tice vient de la Foi, & se perfectionne par la Foi : pourquoi craignez-vous donc, comme un écueil, de saintes obscurités, qui sont devenues votre voie & votre remède ?

Vivez donc de la Foi, mes Freres ; commencez par purifier votre cœur ; l'innocence est la source des véritables lumières : rappellez Jesus-Christ au-dedans de vous ; avec lui vous avez tous les trésors de la doctrine & de la sagesse : établissez vous dans la charité ; c'est le seul moyen de trouver la vérité : on ne connoît Dieu, que lorsqu'on l'aime. Souvenez-vous qu'un cœur corrompu ne sauroit avoir une raison saine & épurée ; que plus vous approcherez de Dieu par la grace, plus vous participerez à ses lumières ; plus vous avancerez dans la voie de ses commandemens, plus vous croîtrez de clarté en clarté : plus enfin, vous sentirez s'éclaircir dans votre esprit ces vérités divines, que nous verrons un jour à découvert, lorsque nous lui serons devenus semblables, comme il devient aujourd'hui semblable à nous.

Ainsi soit-il.

SERMON

SERMON

SUR LA PASSION DE NOTRE SEIGNEUR JESUS-CHRIST.

Ego in hoc natus sum, & ad hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati.

C'est pour cela que je suis né, & que je suis venu dans le monde, afin de rendre témoignage à la vérité. Joan. 18. 37.

L'Opposition à la vérité a toujours été le caractère le plus essentiel du monde, & la peine la plus universelle du péché. Depuis que l'homme eut effacé de son cœur la loi éternelle, que la main du Seigneur, en le formant, y avoit gravée pour l'éclairer & pour le conduire; & qu'il eut substitué à cette lumière divine, née avec lui, ses passions & ses ténébres; il se forma entre lui & la vérité,

une opposition invincible, qui alloit toujours croissant à mesure que le monde, tous les jours plus corrompu, s'éloignoit de la pureté de sa source, & que la malice des hommes se multiplioit sur la terre.

Il est vrai, mes Freres, qu'au milieu des ténébres qui couvroient la face de l'univers, Dieu faisoit luire encore de tems en tems sa vérité & sa lumière. De siécle en siécle paroissoient des hommes justes susçités d'en haut, pour rendre témoignage à la vérité & empêcher les erreurs & les passions de prescrire contre elle. Depuis le sang d'Abel jusqu'à Jean-Baptiste, le Ciel avoit fourni à la terre une tradition non interrompue de Prophétes, de Martyrs, & de témoins de la vérité : les uns avoient rendu témoignage à la vérité par leur sang comme Abel ; les autres par leur Réligion, comme Enos ; quelques-uns par leur innocence, comme Noé ; d'autres par la foi, comme Abraham : Isaac par son obéissance : Job par sa patience ; Moyse par ses prodiges : enfin : pour rendre le monde inexcusable, la vérité eut dans tous les siécles des témoins & des défenseurs, qui s'élevérent contre le monde ; & qui conservérent parmi les hommes le dépôt de la doctrine & de la vérité, que le monde, malgré ses précautions, n'avoit jamais pu éteindre tout à fait sur la terre.

Cependant cette nuée de témoins, com-

me parle l'Apôtre, qui de siécle en siécle avoient rendu témoignage à la vérité, avoient bien pu, je l'avoue, condamner le monde par la vérité ? mais ils n'avoient pas délivré le monde par elle. La vérité avoit donc besoin d'un plus grand témoignage : il falloit que celui qui est la sagesse & la lumière du Pere, vînt lui-même nous rendre témoignage de ce qu'il avoit vû ; qu'il confirmât sa doctrine par son sang ; que sa doctrine purgeât la terre des erreurs, qui jusqu'alors l'avoient inondée ? & que Jesus-Christ crucifié fût jusqu'à la fin des siécles, le grand témoin de la vérité contre l'aveuglement du monde & l'erreur de ses maximes.

Le mystère des douleurs & des ignominies du Sauveur, nous offre donc aujourd'hui deux spectacles bien différens : d'un côté le monde si aveugle, & si opposé à la vérité, qu'après avoir rejetté dans tous les siécles, le témoignage des Justes & des Prophétes, il rejette encore aujourdhui celui de Jesus-Christ lui-même ; d'un autre côté, Jesus-Christ sur la croix devenu le grand témoin de la vérité, pour confondre jusqu'à la fin l'aveuglement du monde : c'est-à-dire, la mort de Jesus-Christ devenue la plus grande preuve de l'opposition du monde pour la vérité, & le plus grand témoignage de la vérité contre le monde.

O mon Sauveur ! jusques ici nous avons offert comme le monde, un cœur rebelle

à la vérité de votre doctrine : nous avons écouté votre parole sainte, durant ces jours de pénitence & de salut, avec la même insensibilité que Jérusalem vous écouta autrefois durant les jours de votre ministère. Mais aujourd'hui, Seigneur ! où vous ne parlez plus que par vos douleurs & par vos opprobres, où vous ne faites plus entendre que la voix de votre sang ; aujourd'hui où attaché à ce trône d'ignominie, vous êtes devenu le grand témoin de la vérité contre le monde, ne permettez pas qu'une instruction si nouvelle & si touchante, nous trouve encore insensibles. Nous venons mettre aux pieds de votre croix, des cœurs à la vérité encore pleins de passions & d'attachemens injustes ; mais laissez couler sur nous une seule goute de ce sang, que vous offrez aujourd'hui pour nous à votre Pere, & nous serons purifiés : jettez sur nous, comme sur ce pécheur heureux, qui expire à vos côtés, un regard de miséricorde, & nous serons sauvés; délivrez-nous par la vérité, dont vous êtes aujourd'hui le grand témoin, & nous passerons de la servitude du monde & du péché à la sainte liberté des enfans de Dieu. C'est ce que nous vous demandons prosternés aux pieds de votre croix : *O Crux, ave.*

LE monde n'a jamais aimé la vérité, parce que la vérité a toujours condamné le monde; les hommes veulent jouir tranquillement de leurs erreurs & de leurs crimes; & comme cette fausse tranquillité ne peut durer, qu'auſſi long-tems qu'ils peuvent réuſſir à s'aveugler eux-mêmes, toute lumière qui ouvre les yeux à la vérité, les bleſſe & les révolte. I PARTIE.

De-là les Juſtes & les Prophétes, que le Seigneur dans ſa miſéricorde, ſuſcita de ſiécle en ſiécle à la terre, pour être les témoins de la vérité, furent toujours odieux aux hommes, & réprouvés d'un monde dont il venoient condamner les maximes. Iſaïe, malgré le ſang des Rois dont il eſt iſſu, vit tout Jéruſalem conſpirer ſa perte, & vouloir éteindre dans ſon ſang, la vérité qui ne meurt pas avec les Juſtes qui meurent pour elle. Jérémie ne fut pas plus favorablement traité de ſon peuple; & les chaînes & les priſons devinrent pour lui le prix de la vérité, dont les perſécutions des méchans ſont toujours ici-bas la récompenſe. Elie ne trouva dans Iſraël que des cœurs rébelles à la vérité, & les montagnes les plus inacceſſibles, purent à peine lui ſervir d'azile contre les embuches des impies. Enfin, le monde toujours oppoſé à la vérité, s'eſt toujours élevé contre ceux qui venoient le troubler dans la poſſeſſion paiſible où il étoit de ſes erreurs & de ſes maximes.

Cependant il eſt vrai que c'eſt par la condamnation & la mort de Jeſus-Chriſt, que le monde donne aujourd'hui la plus grande & la plus éclatante preuve de ſon oppoſition pour la vérité ; c'eſt-à-dire, pour la vérité de ſa doctrine, des Ecritures, de ſes miracles, de ſon innocence, & de ſa royauté ; ſuivons toutes ces circonſtances.

Je dis, premièrement, une oppoſition à la vérité de doctrine ; & c'eſt le reſpect humain, qui la forme, cette oppoſition, même dans ſes Diſciples. En vain le Sauveur les avoit préparés au ſcandale de ſa croix, en leur annonçant ſouvent qu'il falloit que le Chriſt ſouffrît, & qu'il entrât ainſi dans ſa gloire ; qu'ils ne devoient ſe promettre de part à ſon Royaume, qu'autant qu'ils en auroient à l'amertume de ſon calice ; & que bien-heureux ceux qui ſouffrent & qui ſont perſécutés : en vain toute ſa doctrine n'étoit qu'une préparation aux croix & aux fouffrances. Dès que le monde ſe déclare contre lui ; que les Prêtres s'aſſemblent ; que les Docteurs conſpirent ; que le peuple murmure, que tout Jéruſalem le rejette, ils chancélent, ils ſont découragés ; & voici juſqu'où le reſpect humain, & la crainte du monde les aveugle ſur la vérité de ſa doctrine.

Dans Judas elle forme un perfide, qui trahit ſon divin Maître, & qui ſe joint à ſes ennemis pour le perdre. Ce Diſciple infortuné, intimidé par le déchaînement des

principaux de Jérusalem contre le Sauveur ; ne se contente pas de l'abandonner ; il s'adresse aux Princes des Prêtres ; il devient le principal ministre de leur jalousie & de leur fureur : *Que voulez-vous me donner*, leur dit-il, *& je vous le livrerai* ? Mais que peut vous donner le monde, Disciple infidéle, qui puisse remplacer ce que vous allez perdre, & ce que vous aviez reçu de Jesus-Christ ? Quoi ? la gloire & l'estime des hommes ? mais votre nom étoit écrit dans le Ciel, & il va devenir à jamais l'opprobre & l'horreur de toute la terre : le monde autorise le vice ; mais au fond il n'estime que la vertu. Quoi ? des titres & des honneurs ? mais Jesus-Christ vous avoit établi Pasteur de son troupeau, colomne de son Eglise, Prince d'un nouveau peuple ; & pour remplacer ces titres augustes le monde va vous dégrader jusqu'aux ministères les plus vils & les plus infâmes : qu'on est grand, quand on est à Jesus-Christ ! & qu'on est mépriſable & dévoué à tout ce qu'il y a de plus bas & de plus lâche, quand on est esclave du monde ! Quoi ? des biens & des richesses ? mais Jesus-Christ vous avoit confié les trésors du Ciel : il vous avoit donné toute la terre pour votre partage : tout étoit à vous ; & le monde ne vous paye en échange que d'un vil prix qu'il vous fait attendre long-tems, & dont le premier instant de possession vous dégoûte : le monde promet beaucoup, & ne donne *Matth.* 26. 15.

rien ; Jesus - Christ donne toujours au-delà de ce que nous attendons, & ses dons surpassent toujours ses promesses. Quoi encore ? des plaisirs réels & une félicité durable ? mais Jesus-Christ vous auroit laissé la paix du cœur qui est l'héritage de ses Disciples, & la seule source des vrais plaisirs ; & le monde ne va vous laisser que des remords cruels, un affreux désespoir, & tout le poids de votre crime : le monde méne par les plaisirs aux amertumes des passions ; Jesus - Christ méne par les croix à la paix du cœur, & aux plaisirs tranquilles & solides de l'innocence. Que voulez-vous donc que vous donne le monde ? comme on n'en peut rien espérer, on n'en devroit aussi rien craindre.

Mais la crainte des hommes, qui avoit été la première source de la perfidie de Judas, devient celle de la défection des autres Disciples. Le Pasteur frappé, les brebis sont dispersées. Ils l'avoient suivi généreusement tandis qu'ils l'avoient vû maître de la mort & de la vie, & attirer après lui les Grands & le peuple par l'éclat de ses prodiges : il leur paroissoit beau alors d'être de ce petit nombre de Disciples qu'il avoit choisis ; ils ne rougissoient pas de lui appartenir, & ils s'en faisoient même une gloire devant les hommes. Mais dès qu'il est saisi, lié, mépriſé, ils se cachent ; ils ne le connoissent plus ; sa foiblesse les scandalise ; ses opprobres tant

de fois annoncés les découragent. La vertu applaudie, honorée, favorisée, ne manque jamais de sectateurs, la vertu méprisée ou persécutée ne trouve plus personne qui ose se faire un honneur de se déclarer tout haut pour elle.

Pierre lui-même, qui loin des dangers, se promettoit tout de son courage, n'est pas à l'épreuve d'une si dangéreuse tentation. On lui demande s'il n'est pas Disciple de cet homme : *Numquid & tu ex Discipulis es hominis istius ?* c'est-à-dire, s'il n'est pas du petit nombre de ces hommes heureux, à qui le Pere céleste avoit révélé le mystère du Christ : c'est-à-dire, s'il n'est pas de ces dépositaires de sa puissance, auſquels il a confié les clefs du ciel & de l'enfer ; le pouvoir de marcher sur les serpens, & de disposer à leur gré de toute la nature : c'est-à-dire, s'il n'est pas de ces fondateurs de son Evangile, qui vont planter la Foi au milieu des ténébres de l'idolâtrie, conquérir tout l'univers, renverser tous les autels profanes, confondre toutes les sectes, éclairer toutes les nations, rendre muette toute la science des Philosophes, soumettre les César, porter le salut à toute la terre ; & qui doivent à la fin paroître au milieu des airs sur douze trônes de lumière, pour juger les douze Tribus d'Israël : c'est-à-dire enfin, s'il n'est pas de ces nouveaux ministres de son Sacerdoce, qui vont être les premiers Pasteurs de son Eglise, les Pontifes des

Joan. 18. 17.

biens véritables, les Melchiſédechs d'un peuple ſaint : les médiateurs d'une alliance nouvelle, les conciliateurs des hommes avec Dieu, aux pieds deſquels les Princes & les Rois de la terre viendront courber leurs têtes ſuperbes, & mettre leurs ſcéptres & leurs couronnes ? *Numquid & tu ex Diſcipulis es hominis iſtius ?* Eſt-ce donc d'avouer tant de grandeur, tant de gloire & de magnificence, que vous rougiſſez, foible Diſciple ? *Numquid & tu ex Diſcipulis es hominis iſtius ?* Quelle folie ! de ſe faire une honte devant les hommes du titre de Diſciple de Jeſus-Chriſt ! Le monde avec toute ſa gloire a-t-il rien de ſi grand, de ſi haut, de ſi eſtimable, de ſi digne de la raiſon, que la vertu véritable ?

Cependant Pierre n'oſe s'avouer Diſciple du Sauveur ; une lâche timidité l'aveugle ; il déclare qu'il ne connoît point cet homme : *Non novi hominem* : il affecte d'ignorer juſqu'au nom de ſon divin Maître. Lâche Diſciple ? Mais c'eſt là ce Jeſus, qui de pêcheurs de poiſſons, vous avoit fait devenir pêcheurs d'hommes : & qui pour votre barque & vos filets, vous avoit établi le chef & le principal miniſtre de ſon Egliſe : *Non novi hominem* : il ne le connoît plus. Mais c'eſt là ce Fils du Dieu vivant que vous aviez confeſſé ſi généreuſement, & pour qui vous aviez tant de fois proteſté que vous étiez prêt de mourir : *Non novi hominem* : il ne veut plus le connoître. Mais c'eſt là ce bon Maître qui vous avoit

Matth. 26. 72.

honoré de ſa plus tendre familiarité : qui vous avoit admis à ſes plus ſecrettes faveurs, & toujours préferé à tous les autres Diſciples : il affecte d'en ignorer juſqu'au nom : *Non novi hominem.* Mais c'eſt là ce Seigneur qui vous ſoutenoit ſur les flots ; à qui les vents & la mer obéiſſoient, & que vous aviez vû ſur le Thabor environné de tant de gloire & d'immortalité : il ne le connoît plus : *Non novi hominem.* Mais enfin c'eſt là le Chriſt, à qui tous les Prophétes ont rendu témoignage ; cet Agneau de Dieu, que Jean-Baptiſte vous a montré ; que tous les ſacrifices avoient figuré ; que tous vos peres avoient demandé, que les hommes appelloient, il n'y a qu'un moment, les uns Elie, les autres Jean-Baptiſte, ou quelqu'un d'entre les Prophétes ; & que vous aviez reconnu vous-même, pour le Fils & l'Envoyé de Dieu, qui ſeul avoit les paroles de la vie éternelle : il ne le connoît plus : *Non novi hominem.* Il oublie ſes bienfaits, ſes miracles, ſa doctrine. Juſqu'où le reſpect humain n'aveugle-t-il pas un cœur foible & timide ! & quand on craint encore les hommes, de quoi peut-on répondre de ſoi-même à Jeſus-Chriſt ?

Quelle foibleſſe, mes Freres ! craindre les yeux du monde, quand on obéit à Dieu ! ſe glorifier de ſervir les Rois de la terre, & avoir honte de ſervir celui que les Rois eux-mêmes ſervent, & par qui ſeuls ils ont droit de régner ! avoir eu la

force de vieillir dans le service d'un monde misérable, d'en soutenir les amertumes, les caprices, les assujettissemens, les dégoûts; & n'avoir pas le courage de consacrer publiquement à Jesus-Christ les restes d'une vie mondaine; & de remplir à la vûe des hommes, la grandeur des devoirs qu'il nous impose, & la noblesse de ses maximes? Quelle foiblesse! s'être fait honneur de sacrifier au monde & souvent à des maîtres injustes & bizarres, son repos, sa santé, sa conscience: & n'oser pas même sacrifier du monde à Jesus-Christ, ses discours frivoles & ses vaines censures! O mon Dieu, le monde aura-t'il toujours des partysans déclarés de ses illusions puériles? & la sublime sagesse de votre doctrine, ne trouvera-t-elle jamais que des Disciples tremblans & timides; Foiblesse & timidité dans les Disciples, qui les aveugle sur la vérité de la doctrine de Jesus-Christ.

En second lieu, jalousie dans les Prêtres & les Docteurs, qui les aveugle sur la verité des Ecritures. C'est là que Jesus-Christ les avoit souvent renvoyés, comme au témoignage le moins suspect de la vérité de son ministère: *Lisez les Ecritures*, leur disoit-il souvent; *ce sont elles qui rendent témoignage de moi.* Le sceptre de Juda entre les mains d'un étranger ne leur permettoit plus de douter que les tems marqués ne fussent arrivés; & que celui qui devoit être envoyé, ne dût enfin paroître;

Joan. 5. 39.

les aveugles éclairés, les boiteux redressés, les pauvres évangélisés, & mille autres traits de son ministère, leur disoient assez que c'étoit de lui dont Isaïe & les autres Prophétes avoient parlé, lorsqu'ils avoient annoncé le Christ. Mais l'envie qui les aveugle, l'emporte sur la vérité qui les éclaire : la grande réputation de Jesus-Christ, & son zèle contre leur hypocrisie, forme en eux un aveuglement de jalousie, qui ferme leurs yeux à tout ce qu'ils doivent à la vérité : plus la sainteté de Jesus-Christ éclate, plus leur injuste passion s'aigrit & s'allume ; & en voici toutes les démarches & tous les caractères.

Premièrement, la mauvaise foi : *Que ferons-nous*, disent-ils ? *car cet homme fait plusieurs prodiges, & tout le peuple court après lui.* Ils ne peuvent se dissimuler à eux-mêmes la vérité de ses miracles : *Quia hic homo multa signa facit* : ils en conviennent ensemble ; mais c'est cela même qui les aigrit & les aveugle : ils se sentent diminuer dans l'estime du peuple, à mesure que la réputation de Jesus-Christ s'établit & s'augmente : que ferons-nous, disent-ils ? *Quid facimus* ? Aveugles, & conducteurs d'aveugles ! ce que vous ferez ? c'est de vous écrier avec le peuple : *Que le Seigneur a visité Israël, & qu'un grand Prophéte a été suscité parmi vous :* c'est de lui dire avec le Scribe instruit dans le Royaume des Cieux : *Maître, nous savons que vous êtes envoyé de Dieu ; car personne ne peut faire*

Joan. 11. 47.

Luc. 7. 16.

Joan. 3. 2.

les œuvres que vous faites, ſi Dieu n'eſt avec lui. Quid facimus? ce que vous ferez? c'eſt de dire avec l'Aveugle né : *Seigneur, nous croyons que vous êtes le Fils de Dieu*, avec une femme Tyrienne : *Fils de David, ayez pitié de nous*; avec le juſte Siméon : *Nous mourrons en paix maintenant, puiſque nos yeux ont vû le ſalut de Dieu*; avec les Diſciples : *A qui pourrions-nous aller déſormais, puiſque vous avez les paroles de la vie éternelle?* Enfin du moins avec les Démons : *Nous ſavons qui vous êtes, ô ſaint de Dieu! Quid facimus?* ce que vous ferez? Ah! Tyr & Sidon, où il n'a jamais opéré de prodiges, pourroient dire : Que ferons-nous? & qui nous montrera le ſalut promis à la terre? Les Nations qui le déſiroient depuis tant de ſiécles auroient eu droit de dire : que ferons-nous? nous avons attendu la lumière, & nous voici encore dans les ténébres. Les Rois & les Prophétes, qui avoient tant ſouhaité de le voir, auroient pû s'écrier : Que ferons-nous, puiſqu'il tarde tant de venir? & qui nous apprendra le jour de ſon arrivée? mais vous à qui la grace de Dieu notre Sauveur a apparu, vous dont les yeux ont été aſſez heureux, pour voir ce que tant de Prophétes avoient prédit, ce que tant de Juſtes avoient déſiré, ce que tant de nations avoient attendu, ce que le Ciel avoit promis depuis tant de ſiécles à la terre; vous à qui le Pere céleſte a montré ſon Fils bien aimé,

Joan. 9. 38.
Matth. 25. 22.
Luc. 2. 29. 30.
Joan. 6. 69.
Marc. 6. 24.

que pourriez-vous avoir à faire que de l'écouter, & recevoir le salut depuis longtems promis à vos peres ?

Et voilà le premier caractère d'une injuste jalousie ; la mauvaise-foi. On dispute tout haut à ceux dont on regarde l'élévation avec des yeux d'envie, des talens & des qualités louables, qu'on est forcé de leur accorder en secret ; on trouve à leurs vertus mêmes un mauvais côté, quand on ne peut les travestir en vices : la même jalousie nous éclaire sur ce qu'ils ont d'estimable, & nous le fait mépriser : on est ravi de mettre le public contre eux, tandis que notre conscience mieux instruite les justifie ; ainsi le plaisir qu'on a de tromper les autres à leur égard, n'est jamais parfait, parce qu'on ne sauroit réussir à se tromper soi-même.

Secondement, la bassesse. Ils cherchent eux-mêmes en secret un faux témoignage contre Jesus-Christ, & ils n'en sauroient trouver : *Et quærebant falsum testimonium contra Jesum, & non invenerunt.* S'ils en eussent cherché de véritable, ah ! tout eût répondu en faveur de l'innocent : le peuple se fût écrié : *Que Dieu n'avoit jamais donné une telle puissance aux hommes.* Tant de morts ressuscités, tant de malades guéris auroient protesté, *Qu'il est la résurrection & la vie.* Tant de pécheresses converties auroient publié qu'on ne peut résister *aux paroles de grace & de salut qui sortent de sa bouche.* Les pierres elles-mêmes du

Matth. 26. 59. 60.

Matth. 9. 8.

Joan. 11. 25.

Luc. 4. 22.

temple auroient crié a leur manière, *Que le zèle de la maiſon de ſon Pere le dévore.* Que de lumière s'ils avoient voulu voir ! & ſur combien de vérités faut-il s'aveugler, & à combien de baſſeſſes eſt on réduit à ſe livrer, quand on s'eſt une fois livré à cette paſſion injuſte !

Joan. 2. 17.

Et c'en eſt le ſecond caractère. Les voies que prend la jalouſie pour nuire, ſont toujours ſecrettes, parce quelles ſont toujours baſſes & rampantes. On ſe glorifie des autres paſſions, un ambitieux ſe fait honneur de ſes prétentions & de ſes eſpérances : un vindicatif met ſa gloire à faire éclater ſon reſſentiment : un voluptueux ſe vante de ſes excès & de ſes débauches. Mais il y a je ne ſais quoi de bas dans la jalouſie, qui fait qu'on ſe la cache à ſoi-même : c'eſt la paſſion des ames lâches ; c'eſt un aveu ſecret qu'on ſe fait à ſoi même de ſa propre médiocrité ; c'eſt un aveuglement, qui nous ferme les yeux ſur tout ce qu'il y a de plus bas & de plus indigne : on eſt capable de tout, dès qu'on peut être ennemi du mérite & de l'innocence.

Troiſièmement, la dureté. Ces Juges corrompus, livrent le Sauveur à l'inſolence & à la fureur de leurs ſerviteurs & de leurs miniſtres ; & la jalouſie toujours cruelle, leur fait voir avec un plaiſir inhumain les opprobres & les crachats dont on le couvre : le ſanctuaire même de la Juſtice & la majeſté du tribunal ſur lequel ils

ils ſont aſſis, ne peut ſervir d'azile à un innocent, contre les indignités & les outrages. Ah! l'Arche d'Iſraël fut en ſûreté dans le temple même de Dagon; & l'Idole elle-même reſpecta, en tombant à ſes pieds, la majeſté & la gloire de celui qui réſidoit en elle: & Jeſus-Chriſt, l'Arche du Nouveau Teſtament, eſt aujourd'hui outragé au milieu même de ſon ſanctuaire & de ſes Miniſtres: & ſi l'on tombe à ſes pieds en ſe proſternant devant lui, ce ſont des hommages de dériſion, qui inſultent à ſes douleurs & à ſes ignominies.

Qu'il reſte peu de ſentiment d'humanité dans un cœur, lequel après avoir regardé d'un œil d'envie & de triſteſſe, la proſpérité de ſon frere, voit ſes malheurs d'un œil d'allégreſſe & de complaiſance! troiſiéme caractère de cette injuſte paſſion; la dureté. Elle endurcit le cœur, & le ferme à tous ſentimens de piété & de tendreſſe: on voit avec une joye ſecrette les malheurs & la décadence de ſes freres: on ne peut être heureux que par leur infortune. Un air de jubilation & de réjouiſſance étoit répandu dans la maiſon d'Aman, au ſeul ſpectacle des malheurs & du ſupplice de Mardochée. C'eſt la paſſion d'un mauvais cœur; & c'eſt pourtant ce qui ſe paſſe tous les jours à nos yeux, & la paſſion dominante des Cours: cette paſſion cruelle fait de la ſociété un théâtre affreux, où les hommes ne ſemblent paroître enſemble

que pour se dévorer & se détruire, & où la décadence des uns fait toujours le triomphe & la victoire des autres. Quel aveuglement pour des Chrétiens, qui doivent se regarder comme freres, & comme héritiers des mêmes biens & des mêmes promesses !

Quatrièmement enfin, le sacrifice des intérêts de la patrie. Nous n'avons point d'autre Roi que César, s'écrient-ils : *Nos Regem non habemus nisi Cæsarem.* Eux qui se vantoient auparavant de n'avoir jamais été sujets ni esclaves de personne : *Nemini servivimus unquam* ; qui détestoient le joug des incirconcis ; qui avoient l'avantage d'être le peuple de Dieu, & de n'avoir que le Seigneur pour Roi & pour Pere : eux qui regardoient le sceptre des nations comme une tyrannie, & qui croyoient que tous les Rois & tous les peuples deviendroient tributaires de Jérusalem, ils sacrifient cette gloire, ces avantages qui les distinguoient de tous les autres peuples de la terre, au plaisir affreux de voir périr celui avec la réputation duquel, une secrette jalousie les rendoit irréconciliables : *Nos Regem non habemus, nisi Cæsarem* ; ils renoncent à la gloire d'être le Royaume du Seigneur, à l'espérance d'Israël, & aux promesses faites à leurs peres, pourvû que l'innocent périsse. O passion détestable, comment êtes-vous née dans le cœur de l'homme ! & faut-il que la ruine du peuple & de la patrie vous tou-

" Joan. 19. 15

Joan. 8. 33.

che moins, que le plaisir affreux de vous satisfaire ?

Oui, mes Freres, c'est ici son dernier caractère. on sacrifie tout, la Réligion, l'Etat, les intérêts publics, la gloire de la patrie à la bassesse de son ressentiment. Tout ce qui favorise les personnes que la jalousie nous rend odieuses, nous devient odieux : s'ils proposent des avis utiles aux peuples & à l'Etat, nous les rejettons : s'ils en rejettent d'injustes & de précieux, nous les approuvons. Cette passion aveugle se glisse jusques dans le sanctuaire des Rois & dans le conseil des Princes ; divise ceux que l'intérêt commun, le bien public, l'amour du Prince & de la patrie devoit réunir : on cherche à se détruire aux dépens des affaires & des nécessités publiques : les malheurs publics ont pris mille fois leur source dans les jalousies particulières : on oublie tout ce qu'on doit à la patrie & à soi-même, & il n'est plus rien de sacré pour un cœur que la jalousie aigrit & infecte. Telle est l'opposition que la jalousie des Prêtres met dans leur cœur aux promesses & à la vérité des Ecritures.

En troisième lieu, l'ingratitude, poussée jusqu'à la fureur, met dans le peuple une opposition insensée à la vérité des miracles du Sauveur. Témoins de tant de prodiges qu'il avoit opérés à leurs yeux, ils paroissoient en foule à sa suite avec ses Disciples ; ils l'avoient même accompagné depuis peu dans son entrée triomphante à

Jérusalem, faisant retentir les airs d'acclamations & de louanges ; & couvrant le chemin de branches d'olivier, comme pour en faire un trophée au Roi pacifique, qui venoit porter la paix & le salut dans Sion : cependant ce même peuple en furie se déclare aujourd'hui contre Jesus-Christ, le suit comme un séditieux, & demande sa mort à Pilate. Qu'il soit crucifié, s'écrient-ils : *Nous ne voulons pas que celui-ci régne sur nous.* Quelle ingratitude ! ils vouloient l'établir Roi sur eux dans le désert, lorsqu'il les rassasioit d'une nourriture miraculeuse ; & au milieu de Jérusalem, ils ne le connoissent plus, & regarde son joug comme une indigne servitude.

Luc. 19. 14.

C'est l'ingratitude, mes Freres, qui forme toutes nos inconstances dans les voies de Dieu. Touchés quelquefois de sa grace, & des bienfaits singuliers dont il nous a comblés en particulier, en nous ménageant mille événemens heureux pour notre salut, nous avons voulu le faire régner sur notre cœur ; nous l'avons suivi quelque tems : nous avons été touchés de reconnoissance sur les attentions de préférence & de bonté qu'il avoit eues pour nous. Mais le monde, mais notre foiblesse, mais des occasions pas assez évitées, ont bientôt effacé ces sentimens de notre cœur ; nous avons oublié ses bienfaits & nos promesses : & comme l'ingratitude & l'abus des graces en va toujours tarir la source

dans le sein de Dieu, il nous a livrés à toute la corruption de notre cœur ; nous nous sommes déclarés sans ménagement contre lui ; nous n'avons plus gardé de mesure dans le désordre ; & pour étouffer les restes de nos anciens sentimens de vertu, nous avons montré une nouvelle audace dans le crime.

Ainsi, mes Freres, l'inconstance dans les voies du salut, est le plus grand obstacle que la grace trouve à combattre dans nos cœurs. Nous ne sommes jamais un instant les mêmes : tantôt touchés de Dieu, tantôt enivrés du monde ; tantôt formant des projets de retraite, & tantôt d'ambition ; tantôt fatigués des plaisirs, tantôt sentant renaître un nouveau goût pour eux. Notre cœur nous échappe à chaque instant : rien ne l'arrête : rien ne le fixe : notre inconstance nous devient à charge à nous-mêmes. Nous voudrions pouvoir fixer notre cœur, & lui faire prendre une consistance durable dans le vice ou dans la vertu, & le premier objet le saisit & l'entraîne : nous vivons dans une variation perpétuelle, sans régle, sans maxime, sans principe ; ne pouvant nous répondre de nous-mêmes pour un moment : & ne prenant que dans les inégalités de l'humeur & de l'imagination les régles de notre conduite.

Et voilà ce qui nous rend si peu capables de vérité & de vertu ; c'est que la vertu demande une vie uniforme, & sacrifie constamment à l'ordre & au devoir, les inconst-

tances d'une imagination légére & variable. Nous avons beau nous laſſer de notre propre inconſtance ; nous nous laſſons encore bien plus de l'uniformité de la vertu : une vie toujours la même ; toujours aſſujettie aux mêmes loix ; toujours ſoumiſe aux mêmes régles ; toujours gênée par les mêmes devoirs ; nous décourage & nous rebute. Ah ! s'il ne falloit pour être ſaint, que faire une action héroïque de vertu, un ſacrifice éclatant ! une démarche généreuſe, il en coûteroit moins à la démarche des hommes : on trouve en ſoi aſſez de réſolution pour ſe faire une grande violence d'un moment : toutes les forces de l'ame ſemblent ſe réunir alors : & la courte durée du combat, en adoucit & en ſoulage la douleur. Mais ce qui laſſe dans la vertu, c'eſt qu'un ſacrifice fait, il s'en offre un autre qu'il faut faire ; c'eſt qu'une paſſion vaincue, renaît auſſitôt, & qu'il faut encore de nouveaux efforts pour la vaincre. Pierre aujourd'hui trouve en lui aſſez de généroſité pour tirer le glaive, & défendre ſon Maître contre les ſacriléges qui l'inſultent ; mais dès que la tentation recommence, il ſe décourage, & ſuccombe : il eſt aiſé d'être en certains momens héroïque & généreux ; ce qui coûte, c'eſt d'être par-tout conſtant & fidèle. Aveuglement d'ingratitude & d'inconſtance dans le Peuple, qui réſiſte à la vérité des miracles du Sauveur.

En quatr ème lieu, aveuglement d'ambition dans Pilate, qui réſiſte à la vérité de ſon innocence.

Le Sauveur du monde eſt traîné devant ce Magiſtrat infidéle : tout prouve à Pilate ſon innocence ; il avoue lui-même qu'il ne trouve pas cet homme digne de mort ; mais on le menace de Céſar : *Non es amicus Cæſaris.* Et voici tous les obſtacles qu'une lâche ambition met dans ſon cœur à la vérité qu'il connoît, & qu'il ne peut ſe cacher à lui-même. *Joan.* 19. 12.

Premièrement, un obſtacle de diſſimulation & de mauvaiſe foi. Ne pouvant s'aveugler ſur l'innocence du Sauveur à laquelle ſon ſilence, ſes réponſes, les accuſations des Juifs, les ſonges mêmes de ſa propre femme, tout enfin rendoit témoignage ; mais d'un autre côté ne voulant pas ſe mettre en danger d'exciter une ſédition dans Jéruſalem, qui auroit pû déplaire à Céſar, & lui attirer ſa diſgrace : il propoſe des expédiens pour ſauver Jeſus-Chriſt : il veut ſe ſervir de la circonſtance de la Pâque, où c'étoit la coûtume d'accorder au peuple la vie d'un criminel ; & par-là il leur fait entendre contre les lumières de ſa conſcience, que Jeſus de Nazareth a beſoin de grace ; & qu'il eſt digne de mort, ſi les ſuffrages du peuple ne font tomber ſur lui l'indulgence toujours accordée au tems de la Pâque.

Premier obſtacle que l'ambition met dans un cœur ; elle nous rend faux, lâches, timides, quand il faut ſoutenir les intérêts de la juſtice & de la vérité. On craint toujours de déplaire ; on veut tou-

jours tout concilier, tout accommoder; on n'eſt pas capable de droiture, de candeur; d'une certaine nobleſſe, qui inſpire l'amour de l'équité; & qui ſeule fait les grands hommes: les bons ſujets, les Miniſtres fidèles, les Magiſtrats illuſtres, les Héros chrétiens: on met en paralléle Jeſus & Barabbas, toujours prêt à ſacrifier l'un ou l'autre, ſelon que le tems & les occaſions peuvent le demander. Ainſi on ne ſauroit compter ſur un cœur en qui l'ambition domine: il n'a rien de sûr, rien de fixe; rien de grand; ſans principe, ſans maxime, ſans ſentimens: il prend toutes les formes; il ſe plie ſans ceſſe au gré des paſſions d'autrui; il dit ſans ceſſe, comme Pilate: *Quem vultis vobis de duobus dimitti?* Le quel voulez-vous que je délivre ou que je perde? prêt à tout également, ſelon que le vent tourne, ou à ſoutenir l'équité, ou à prêter ſa protection à l'injuſtice. On a beau dire que l'ambition eſt la paſſion des grandes ames; on n'eſt grand que par l'amour de la vérité, & lorſqu'on ne veut plaire que par elle.

Marc. 27. 21.

Secondement, un obſtacle de haine pour la vérité, qui fait qu'elle nous eſt à charge. La préférence que les Juifs donnent à Barabbas ſur Jeſus Chriſt, embarraſſe Pilate: *Que ferai-je donc de Jeſus, qu'on appelle le Chriſt*: leur diſoit-il? Le Sauveur eſt pour lui un embarras; ſon innocence lui péſe? il voudroit bien que les Juifs en fiſſent tout ſeuls leur affaire: *Tollite eum vos, & ſecundum*

Ibid. ℣. 22.

Joan. 18. 31.

eundùm legem vestram judicate; la cause de l'innocent lui est odieuse.

Second obstacle que l'ambition met dans un cœur; elle nous rend la justice & la vérité odieuse. On est embarrassé du bon droit; on voudroit que ceux qu'il faut perdre, pour plaire, eussent toujours tort: on regarde comme un malheur d'être chargé de leur cause; on cherche les moyens de s'en débarrasser; & loin d'embrasser avec joie l'occasion de prêter son ministère à l'innocent; on fuit la gloire d'une belle action, comme on devroit fuir l'infamie d'une bassesse.

Troisiémement, un obstacle d'hypocrisie, qui fait servir la verité même aux vûes de l'ambition. Pilate ayant appris que Jesus étoit Galiléen le renvoye à Hérode, sous prétexte que la Galilée obéissant à ce Prince, c'étoit à lui à juger de la cause de Jesus-Christ. Ce n'est pas le désir de conserver la vie à un innocent, qui détermine Pilate à cette démarche; c'est pour recouvrer l'amitié d'Hérode qu'il avoit perdue: il fait servir Jesus-Christ à ses fins, & le met à profit pour sa propre utilité.

Troisiéme obstacle; un cœur ambitieux est d'autant plus éloigné de la vérité, qu'il semble faire plus d'ostentation de l'aimer & de la suivre. C'est ce vice qui fait toutes les fausses vertus, & sous un régne sur-tout, où la vertu est devenue la route sûre des faveurs & des graces: on se sert, comme Pilate, de Jesus-Christ pour gagner la

bienveillance du Prince : après avoir tenté toutes les autres voies, c'eſt la dernière reſſource que l'ambition inſpire : elle emploie tout ce qu'il y a de plus ſaint & de plus ſacré, les apparences du zèle & de la vertu. Quel malheur, quand on eſt aſſez corrompu pour tourner Jeſus-Chriſt même à ſa propre perte ; pour faire de la vertu la voie des paſſions & l'attrait du vice ; pour employer la Réligion à favoriſer les déſirs du ſiécle qu'elle condamne ; pour changer les reſſources mêmes de la piété en des motifs de cupidité, & les armes mêmes de la vérité, en des inſtrumens de duplicité & de menſonge ! Qu'il reſte peu d'eſpérance de ſalut à une ame qui peut abuſer du don de Dieu, & ne faire point d'autre uſage de Jeſus-Chriſt, le Juge & l'ennemi du monde, que de l'employer à parvenir aux honneurs & à la bienveillance du monde même !

Enfin dernier obſtacle : un obſtacle de fauſſe conſcience, qui fait qu'en ſacrifiant la vérité à des intérêts humains, on croit encore n'avoir rien à ſe reprocher. Pilate voyant que ſes délais & ſes tempéramens ne ſervent qu'à aigrir & allumer de plus en plus la fureur des Juifs, livre enfin le Sauveur à leur vengeance : *Tradidit voluntati eorum*; mais en même tems il lave ſes mains : il conſent qu'on le faſſe mourir ; & il déclare qu'il n'eſt pas coupable de la mort de ce Juſte : *Innocens ego ſum à ſanguine Juſti hujus.*

Luc. 23. 25.

Math. 27. 24.

Dernier obſtacle que l'ambition oppoſe

à la vérité : on se fait une fausse conscience sur la plupart des démarches les plus opposées aux devoirs & à la règle; on se persuade que la nécessité, les conjonctures, les intérêts publics, les raisons d'Etat, les bienséances du nom ; le devoir des places, en rendant certaines transgressions, comme inévitables, les rendent en même-tems innocentes. Ainsi les complaisances qu'on a contre sa conscience & son devoir sont toujours nécessaires, dès-là qu'elles nous sont utiles : elles ont toujours certains côtés, par où elles ne nous offrent que les dehors de la sagesse & de la prudence ; enfin tout ce qui sert à nos projets est bientôt innocent : *Innocens ego sum.*

Aussi l'ambition, ce vice qui forme tant de haines, de jalousies ; de bassesse, d'injustices, ce vice, qui se glisse jusques dans nos vertus, & dont les plus justes sont à peine exempts : ce vice qui infecte tous les cœurs, & qui en est comme l'ame & le grand ressort qui donne le mouvement à tout : ce vice dis-je, est celui sur lequel on a le moins de remords ; & qu'on ne s'avise jamais de porter aux pieds du Tribunal de la pénitence. Les succès de l'ambition nous rassurent contre l'injustice de ses voies ? & il suffit d'avoir été heureux, pour se persuader qu'on n'est pas coupable.

J'ai dit en dernier lieu, un aveuglement d'impiété dans Hérode, qui tourne en risée la Royauté de Jesus-Christ. Il ne peut

se dissimuler à lui-même qu'il ne soit usurpateur du Trône de David, & étranger dans l'héritage de Sion : les frayeurs de son Prédécesseur, sur la naissance du nouveau Roi des Juifs, que les Mages venoient adorer, n'étoient ni si anciennes, ni si oubliées, & avoient été même marquées par des traits trop publics & trop sanglans, pour qu'elles ne fussent pas venues jusqu'à lui. Mais l'impiété traite toujours la vérité de superstition & de crédulité ; & voici ce qu'elle produit en Hérode.

D'abord, un mouvement de curiosité : il souhaitoit de voir cet homme, dont la renommée publioit des choses si merveilleuses ; il se promettoit d'en être lui-même le témoin, & de voir quelqu'un des prodiges que le Sauveur avoit opérés dans la Judée : *Sperabat signum aliquod videre ab eo fieri :* il ne cherche pas des instructions : il ne veut qu'un spectacle. Il fait à Jesus-Christ mille questions inutiles sur sa doctrine & sur son ministère : *interrogabat autem eum multis sermonibus* ; mais ce n'est pas pour connoître la vérité, c'est pour en faire des dérisions, & se confirmer dans son incrédulité. Demarches ordinaires de l'impiété : on voudroit des miracles pour croire : on ne se rend point à la voix de tous les siécles & de tous les peuples, qui publient les prodiges éclatans, ausquels l'Eglise doit sa naissance & son progrès : on ne veut pas voir que l'Evangile reçu, & subsistant dans l'Univers ; est le plus grand

Luc. 23. 8.

Ibid. ℣. 9.

miracle que Dieu ait pu opérer sur la terre: on veut être Chrétien par les sens : & on ne peut l'être que par la Foi. On souhaite de voir, comme Hérode, des hommes célébres par la singularité de leurs lumières, & par une réputation publique de zèle & de vertu : mais ce n'est pas pour s'instruire ; c'est pour proposer, comme Hérode, des doutes sans fin, & des questions vaines & frivoles: *Interrogabat autem eum multis sermonibus.* On se fait un bon air d'avoir des difficultés sur la croyance commune : on cherche à discourir sur la vérité, mais on ne cherche pas à la vérité: on parle toujours de Réligion, & on n'en a point : *Interrogabat autem eum multis sermonibus.*

Ceux qui interrogeoient Jesus-Christ pour s'instruire, se contentoient de lui demander : *Maître que faut-il faire pour mériter la vie éternelle ?* Ils en venoient d'abord aux devoirs : ils couroient au remède de leurs maux les plus pressés : ils vouloient qu'il leur apprît d'abord à vaincre leurs passions, à pratiquer les préceptes de la Loi, & à trouver la voie qui conduit à la vie : *Quid faciendo, vitam æternam possidebo ?* Ils vouloient aller à la vérité par les devoirs, & non pas douter de la vérité, pour se dispenser des devoirs. Ceux-ci au contraire, ne se proposent dans leurs questions & dans leurs doutes, que de se dire à eux-mêmes, qu'au fond tout est incertain : qu'on n'a rien de satisfaisant à leur répondre : & avoir l'audace de douter de la Luc. 10. 25.

vérité, est pour eux une preuve décisive contre elle. C'est ainsi, ô mon Dieu! que votre justice punit l'orgueil d'une foible raison, en la livrant à ses propres ténébres.

A la curiosité Hérode mêle la dérision : n'ayant pû même tirer de Jesus-Christ une seule parole, il le mépriſe, & toute sa Cour suit son exemple? *Sprevit autem illum Herodes cum exercitu suo.* Le silence du Sauveur, sa modestie, sa patience dans les humiliations dont il est couvert, son humilité qui lui fait cacher ses talens divins & ses œuvres admirables devant Hérode tout cela qui auroit du être auprès de ce Prince autant de preuves éclatantes de la sainteté de Jesus-Christ, ne sert qu'à le faire passer pour un homme d'un esprit foible, & d'une raison égarée : on le revêt d'une robe blanche : comme un insensé, & on le renvoye à Pilate : *Et illusit indutum veste albâ.*

Luc. 23. 31.

Ibid.

Et voilà, mes Freres, comme Jesus-Christ dans ses serviteurs, est tous les jours traité dans le monde, & sur-tout à la Cour des Rois. Si les gens de bien s'y dispensent de certains plaisirs : s'ils se taisent à certains discours, s'ils ne se conforment pas à certains usages, s'ils se font un scrupule de certains abus, que l'exemple commun autorise ; loin d'admirer en eux la force de la grace, & la grandeur de la Foi, qui peut résister au torrent des plaisirs & des exemples, on traite leur piété, & la magnanimité de leur vertu, de petitesse d'esprit.

On les regarde comme des hommes oiseux & bornés, qui manquent d'élévation & de courage, & incapables de suivre des routes plus brillantes, on croit qu'il faut laisser un certain détail de dévotion à ceux qui, par la médiocrité de leurs talens, n'ont rien de mieux à faire : on s'applaudit de ne pas leur ressembler : on s'estime trop soi-même pour se croire en état de remplir les devoirs sublimes de la Réligion : on se croit né pour de plus grandes choses, que pour servir Dieu, que pour sauver son ame, que pour mériter un Royaume immortel, que pour être reçu dans cette Cité éternelle, où tous les Citoyens seront Rois, & où toute grandeur anéantie, ils jouiront seuls de l'immortalité & de la gloire.

Monde profane ! vous mépriserez toujours Jesus-Christ, parce que Jesus-Christ vous condamnera toujours, sa Croix vous paroîtra toujours une folie, parce qu'elle confondra toujours votre fausse sagesse. Monde réprouvé ! vous rejetterez toujours Jesus-Christ, parce que Jesus-Christ vous a rejetté lui-même de son héritage : vous traiterez toujours ses Disciples d'insensés, parce que leur conduite vous fait sans cesse sentir que vous l'êtes vous-même. Monde misérable ! vous livrerez toujours Jesus-Christ, parce que Jesus-Christ, vous incommode, & vous embarrasse : vous sacrifierez toujours la conscience & le devoir à des intérêts vils & rampans, parce que vous ne connoissez pas Dieu, & que vous

n'aurez jamais d'autre divinité qu'une fortune de boue, qui vous coûte beaucoup & qui ne peut jamais réussir à remplir vos désirs & votre attente. Monde injuste ! vous persécuterez toujours Jesus-Christ, parce que Jesus-Christ n'est venu que pour détruire votre empire : vous soupçonnerez toujours l'innocence, la vertu, la droiture de ses serviteurs, parce qu'il vous importera toujours de vous persuader que la vertu n'est qu'une feinte, & que les plus gens de bien vous ressemblent. Mais insensé ! vous rougirez toujours de Jesus-Christ, vous vous cacherez toujours de la piété comme d'une foiblesse, parce que vous préférerez toujours la gloire des hommes à celle de Dieu. La vérité ne vous délivrera jamais, parce que vous la retiendrez toujours dans l'injustice ; & Jesus-Christ trouvera jusqu'à la fin au milieu de vous, comme aujourd'hui à Jérusalem, un aveuglement de respect humain, qui résistera à la vérité de sa doctrine : un aveuglement de jalousie, qui résistera à la vérité des Ecritures ; un aveuglement de légereté & d'ingratitude ; qui résistera à la vérité de ses miracles ; un aveuglement d'ambition, qui résistera à la vérité de son innocence : enfin, un aveuglement d'impiété, qui résistera à la vérité de sa Royauté. C'est ainsi que le monde fait éclater aujourd'hui toute son opposition pour la vérité, en condamnant Jesus-Christ : il faut voir comment Jesus-Christ sur la Croix devient aujour-

d'hui le grand témoin de la vérité, pour condamner le monde par elle.

LA mort de Jesus-Christ est le grand témoignage de la vérité contre les erreurs & les préjugés des passions humaines; & c'est aujourd'hui proprement que le pere a établi son fils, comme il est dit dans Isaie, le témoin de la vérité pour condamner le monde qui la rejette; *Ecce testem populis dedi eum.* II. PARTIE. *Isaie.* 55. 4.

Or, nous avons vû que le monde en rejettant aujourd'hui Jesus-Christ, s'aveugle sur la vérité des Ecritures, qui rendoient témoignage de lui; sur la vérité de sa doctrine, qu'il lui avoit tant de fois annoncée, sur la vérité de ses miracles, dont il avoit été témoin; sur la vérité de son innocence, dont il étoit convaincu; & enfin sur la vérité de sa Royauté, qu'il avoit auparavant reconnue. Jesus-Christ sur la Croix condamne aujourd'hui le monde, en rendant un grand témoignage à toutes ces vérités; à la vérité des Ecritures, en les accomplissant par sa mort; à la vérité de sa doctrine, en la confirmant par ses souffrances; à la vérité de ses miracles, en les renouvellant sur le Calvaire; à la vérité de son innocence, en priant pour ses bourreaux; enfin, à la vérité de sa Royauté, en établissant sa puissance, & conquérant le monde par la Croix. Et c'est ainsi qu'il n'étoit venu dans le monde que pour rendre témoignage à la vérité; *Ego in hoc na-* *Jonn.* 18. 37.

tus sum & ad hoc veni, ut testimonium perhibeam veritati.

En premier lieu, à la vérité des Ecritures, en les accomplissant par sa mort. Oui, mes Freres, la mort de Jesus-Christ devient aujourd'hui la grande preuve de la vérité des Ecritures, c'est elle seule, qui en justifie les Prophéties; qui en développe les prédictions, qui en éclaircit les obscurités: qui en explique les figures: c'est la clef sacrée, qui ouvre les septs sceaux de ce Livre fermé. Sans le dénouement de ce grand sacrifice, les Livres saints sont incompréhensibles: les ténébres des Prophéties deviennent impénétrables; le détail du culte & des cérémonies de la loi paroît puérile, une nuit épaisse est répandue sur ce Livre divin, mais la mort de Jesus-Christ y répand un nouveau jour à la faveur de ce mystère préordonné avant tous les siécles, on voit clair dans toutes ses figures: on découvre l'esprit de toutes ses cérémonies; on entre dans le sens de toutes ses Prophéties; on sent la vérité & la divinité de nos Livres saints. C'est ici cet Agneau occis depuis l'origine du monde, cet Abel, qui expire sous les coups d'une indigne jalousie; cet Isaac, obéissant jusqu'à la mort, & prêt à être immolé sur la Montagne sainte, ce Joseph livré par ses propres Freres, & devenu le Sauveur de l'Egypte: ce Job, l'homme de douleur, & méritant par sa patience, & par ses afflictions, de rentrer en possession de ses

biens & de sa gloire, ce David chassé de Jérusalem, montant sur la montagne couvert de honte & d'ignominie, accompagné des anathêmes & des dérisions de son Peuple, qui l'outrage & qui l'insulte; ce Jonas enseveli durant trois jours dans le sein de l'abîme & ressuscité pour sauver Ninive. Enfin depuis le commencement des choses, il semble que Dieu n'est attentif qu'à préparer les hommes à ce mystère sanglant, & en tracer de loin dans les Livres saints, les simboles & les figures. L'alliance de Sinai, confirmée par le sang nous annonçoit que le Sang de Jesus-Christ ratifieroit l'alliance nouvelle, que le Seigneur devoit contracter avec les hommes. L'amertume des eaux de Mara, adoucie par le bois mystérieux, nous figuroit la corruption des Nations, purifiée par le bois sacré de la Croix. Le serpent d'airain élevé: & devenu le remède des plaies du peuple, n'étoit que le simbole de Jesus-Christ élevé en Croix, & devenu le remède de nos plaies & de nos souillures. Enfin; on trouve que jusqu'aux moindres circonstances de la mort de Jesus-Christ, tout est prédit dans les Livres saints, & dès le commencement annoncé aux hommes, le fiel dont il devoit être abreuvé; les crachats dont on le couvre; les cloux, qui percent ses mains, & ses pieds sacrés; le sort, qui partage ses vêtemens: la perfidie du Disciple, qui le livre, & qui déchoit de son Apostolat; les deux malfaiteurs, au milieu desquels il

expire; la lance qui ouvre son côté; ses os, qui ne sont pas brisés; la forte clameur qu'il pousse vers son Pere; de sorte que les Prophéties ne paroissent plus qu'une histoire claire & anticipée des douleurs & des opprobres de la Croix.

C'est ainsi que la mort de Jesus-Christ confirme tout, comme dit l'Apôtre, accomplit tout, justifie tout. C'est ainsi que ce Mystère, qui révolte si fort la raison, & qui est la folie du Gentil, & le scandale du Juif, est pourtant lui-même la preuve de notre Foi, la certitude de nos livres saints, & la confusion de l'incrédulité. C'est ainsi qu'il falloit que le Christ souffrît, & mourût, afin que les Ecritures fussent accomplies: que les Peuples témoins de cet accomplissement, se soumissent à leur autorité; que ce Livre divin se répandît dans toutes les Nations, & qu'il fût jusqu'à la fin des siécles, le garant de notre Foi, le fondement de nos espérances, la régle immuable de notre culte, le rocher mystérieux, où tous les efforts de l'orgueil humain, & toute la violence des superstitions & des Sectes, viennent se briser; & enfin le monument éternel des miséricordes du Seigneur sur les hommes. Que de grandeur dans la bassesse de nos mystères! C'est ainsi, ô mon Dieu! que vous avez toujours voulu confondre l'orgueil de la raison, & vous jouer de la vaine sagesse des hommes, en cachant la sagesse & la sublimité de vos voies; sous des apparences viles & insen-

fées, en nous conduisant à la vérité par l'humilité, & révoltant les foibles lumières d'une vaine raison, pour en éclaircir les ténébres. Premier témoignage que Jesus-Christ rend aujourd'hui à la vérité des Ecritures, en les accomplissant par sa mort.

Il rend en second lieu, un témoignage à la vérité de sa doctrine, en la confirmant par ses opprobres & par ses souffrances. Il nous avoit appris que bienheureux ceux qui souffrent, & que la violence qu'on se fait à soi-même étoit l'unique ressource du salut: toute sa doctrine sembloit se réduire à humilier l'esprit & à mortifier les sens. Or, nul Philosophe jusqu'à lui n'avoit annoncé aux hommes qu'il fallût aller à la félicité par les humiliations & par les souffrances; c'étoit-là ce secret du Royaume des Cieux, jusques-là inconnu aux enfans du siécle. Il falloit donc que son exemple confirmât la nouveauté de ses préceptes; qu'il ne ressemblât point à ces faux sages qui l'avoient précédé, lesquels, en prêchant pompeusement le mépris de tout, jouissoient avec plaisir de tout; & que les humiliations & les douleurs de sa mort, devinssent le grand témoignage de la vérité de sa doctrine.

Je dis les douleurs de sa mort; & quelles douleurs! le fiel & l'absinte, dont on l'abreuve; l'infection des crachats, dont on couvre son visage adorable; les coups de fouet, qui déchirent son corps sacré; les soufflets barbares, qui le meurtrissent; la

couronne d'épines, qui le perce ; la pésanteur de la Croix, qui l'accable ; les cloux, qui l'y attachent : les efforts inhumains, qui le crucifient. Quelles douleur! son esprit affligé, par l'horreur de nos crimes ; son cœur contristé, par l'inutilité de ses souffrances ; son amour accablé, par l'ingratitude de son peuple, & par les malheurs qui vont fondre sur cette nation si chérie. Voilà le grand modèle qu'on nous montre aujourd'hui, du haut de la montagne sainte ; & la réponse décisive à tous vains prétextes.

Car, mes Freres, que peut opposer notre impénitence à ce grand exemple ? Quoi ? notre innocence ; une vie régulière, exemte de certains excès, & qui semble nous dispenser de cette vie de larmes & de mortification, qui ne paroît destinée qu'à punir les grands crimes ? Mais Jesus-Christ saint, innocent, séparé des pécheurs, ne remplit son Ministère, que par les souffrances ; n'opére notre salut ; que par la Croix: ne devient homme, que pour devenir l'homme de douleurs : ne suffit-il pas d'être son disciple, pour ne pouvoir se dispenser de marcher sur ses traces !

Mais d'ailleurs, notre innocence, Grand Dieu! vous nous connoissez : vous avez compté nos pas dès le sein de nos meres : vous avez suivi les routes les plus secrettes de nos passions : vous avez prévu nos chutes, avant même que nous fussions tombés, nos premières mœurs & nos dernières

voies, tout est également présent à vos yeux: *Tu cognovisti omnia, novissima & antiqua*; & vous savez, grand Dieu! quelle vie nous offrirons un jour à votre justice, quand le voile sera tiré; & que ce phantôme de vertu qui nous abuse, tombera & s'évanouira devant la lumière & l'éclat terrible de vos jugemens & de votre justice. Ps. 138. 5.

Quoi encore? notre rang & l'élévation où la Providence nous a fait naître? Mais Jesus-Christ, le successeur de tant de Rois, le Roi immortel des siécles, a-t-il cherché dans la grandeur de ses titres, des raisons qui le dispensassent de la Croix & de la violence? Au contraire, il veut souffrir avec toutes les marques de sa grandeur; son sceptre, sa pourpre, sa couronne; comme pour nous apprendre que la pénitence est encore plus nécessaire aux Grands qu'au Peuple, parcequ'ils ont plus de crimes à pleurer, plus de passions à vaincre, plus de scandales à réparer, plus de voluptés à expier; que les marques mêmes de leur grandeur ne sont que les sources & les instrumens de leurs souffrances; & que le privilége de leur état n'est pas de jouir de plus de plaisirs, mais d'en avoir plus à sacrifier que le commun des Fidèles.

Quoi encore? la foiblesse de la santé, & la délicatesse du tempérament? Mais le corps de Jesus-Christ, formé par l'Esprit-saint, & le plus sensible à la douleur qui eût jamais paru sur la terre, est meurtri & brisé pour nous. Mais d'ailleurs, quelle est

cette foibleſſe de tempérament, qui a tant de force pour ſoutenir la fatigue des Paſſions, & pour courir dans les voies de l'iniquité; & qui n'eſt foible & ſans courage, que lorſqu'il faut aller à Dieu, & faire un ſeul pas dans les voies de la juſtice.

Quoi donc? la bonté de Dieu, qui n'eſt pas un Maître ſi cruel, & qui nous aime trop, pour exiger que nous nous rendions malheureux pour lui plaire? Mais nous aime-t'il plus qu'il n'a aimé ſon Fils unique, & dans lequel ſeul nous ſommes dignes de ſon amour? Et cependant, quel calice lui a-t'il ordonné de boire? par quelles tribulations l'a-t'il fait paſſer? Si le Juſte eſt traité avec tant de rigueur, réſervera-t'il toute ſon indulgence pour les coupables.

Quoi enfin? les rigueurs & les difficultés de la pénitence? Mais, mes Freres, comparons la violence que la Réligion nous impoſe, aux ſouffrances de Jeſus-Chriſt; & ſoutenons, ſi nous pouvons, ce paralléle. Hélas! nos violences conſiſtent plutôt à nous priver de quelques plaiſirs, qu'à ſouffrir quelque peine; à retrancher quelques ſuperfluités, qu'à nous impoſer des privations douloureuſes; à ne pas tout accorder aux ſens, qu'à les mortifier: & encore ces privations légères; par combien d'endroits ſont-elles adoucies? la grandeur qui nous environne, l'abondance qui nous ſuit, l'élévation qui

nous

nous flatte, la magnificence qui nous éblouit, tous les avantages au milieu desquels nous sommes nés. Que souffrons-nous, mes Freres? & si nous ne souffrons pas, que pouvons-nous prétendre aux promesses qui ne sont faites qu'à ceux qui souffrent? Second témoignage que Jesus-Christ, sur la Croix, rend à la vérité de sa doctrine, en la confirmant par ses humiliations & par ses souffrances.

Il rend en troisiéme lieu, sur la Croix, témoignage à la vérité de ses miracles, en les renouvellant. Mais ce n'est pas tant en ouvrant les tombeaux, en brisant les rochers, en obscurcissant le soleil, & couvrant toute la terre de ténébres, qu'il confirme aujourd'hui sa puissance, & qu'il rend témoignage à la vérité de tous ses miracles; c'est en convertissant un scélérat qui expire à ses côtés: c'est en changeant le cœur du Centenier même qui préside à son supplice, en le forçant de confesser tout haut sa puissance & sa divinité: c'est en touchant les spectateurs de sa mort, & les obligeant de s'en retourner, frappant leur poitrine, & répandant des larmes de componction & de pénitence: *Et revertebantur percutientes pectora sua.* Voilà le grand miracle de la mort de Jesus-Christ; la conversion des grands pécheurs: & remarquez en effet, dans le caractère des pécheurs qu'il convertit sur la Croix, la grandeur de sa puissance dans sa foiblesse. *Luc.* 23. 48.

Le premier est un scélérat qui expire, lequel jusques-là avoit vécu sans Dieu dans ce monde, & n'avoit point apporté d'autre disposition à la mort, que les horreurs de la vie la plus criminelle. Cependant cet heureux pécheur, dans ce dernier moment où la conversion est presque toujours désespérée ; où les marques de repentir qu'on donne, on les donne plutôt à la punition qu'on craint, qu'aux crimes qu'on déteste ; où le pécheur est effrayé, mais où le cœur n'est presque jamais changé ; dans ce dernier moment où Dieu jusques-là méprisé, mépriſe à son tour, & se retire ; où la mesure est comblée, où les graces de repentir sont d'ordinaire refusées, dans ce dernier moment où le pécheur est déja jugé, & où la surprise de sa mort est d'ordinaire la juste punition de l'impénitence, & du désordre de toute sa vie : dans ce dernier moment, cet heureux pécheur trouve la grace & le salut. La première asperſion du sang de Jesus-Christ, qui coule de la Croix purifiant en un instant toutes les souillures de sa vie : il reconnoît la gloire & la divinité de son Libérateur, tout chargé d'opprobres qu'il le voit : après une vie toute de crimes, il reçoit en montant, de la bouche même de Jesus-Christ, l'assurance du pardon : & le dernier moment où il expire, devient le prix de son salut éternel.

Voilà, mes Freres, le grand miracle de la mort de Jesus-Christ ; la conversion

d'un pécheur mourant : & cependant il n'eſt point de pécheur, qui ne ſe promette le même prodige en ce dernier moment. On croiroit être inſenſé d'attendre que le Soleil s'éclipsât encore ; qu'on vit encore les tombeaux s'ouvrir, les morts reſſuſciter, le voile du Temple ſe déchirer ; que tous les miracles qui s'opérèrent alors, ſe renouvellaſſent encore : quelle folie donc de ſe promettre le miracle de la converſion opéré ſur un pécheur mourant ; prodige le plus grand & plus merveilleux, que tous les autres miracles qui ſe paſſent ſur le Calvaire ! Il falloit que ce grand ſacrifice, prédit dans tous les ſiécles & ſi néceſſaire au genre humain, fût marqué par des circonſtances uniques, & juſques-là inouies ; que tout y fût ſingulier ; que tout y rendît témoignage par ſa nouveauté, à la gloire & à la divinité du Fils de l'homme. Mais Jeſus-Chriſt mort une fois, il ne meurt plus, dit l'Apôtre ; les rochers ne ſe briſent plus, les morts ne reſſuſcitent plus, toute la terre ne ſe couvre plus de ténébres, le voile du Temple ne ſe déchire plus, les pécheurs mourans ne ſe convertiſſent plus : & les converſions au lit de la mort, n'ont que cet exemple & ce prodige pour elles.

Le ſecond pécheur, dont Jeſus-Chriſt ſur la Croix, opére la converſion, eſt un pécheur incrédule : un Centenier Gentil, qui juſques-là n'avoit regardé Jeſus-Chriſt qu'avec dériſion, & ſa doctrine comme

une imposture. Cependant l'incrédulité, qui ferme le cœur à toutes les graces, qui rend inutiles tous les secours de la Réligion, & change en poison les remédes mêmes, l'incrédulité devient aujourd'hui le triomphe de Jesus-Christ mourant. Ce Centenier est frappé des merveilles de sa mort: ce n'est pas en demandant des miracles, comme quelques-uns des spectateurs, qu'il arrive à la connoissance de la vérité: c'est en considérant Jesus-Christ, sa puissance dans ses opprobres, sa douceur envers ses ennemis, sa patience & sa majesté dans les tourmens, son amour pour les hommes, l'innocence de ses maximes; voilà le grand miracle qui le touche. il comprend que l'imposture n'auroit pas eu recours à un moyen si triste & si rebutant, pour séduire les hommes; qu'elle auroit flatté, ou leurs passions, ou leur orgueil: qu'elle leur auroit proposé, comme les autres Philosophes, une doctrine agréable aux sens, ou flateuse à l'esprit & à la curiosité: mais qu'il n'y avoit que le Fils de Dieu, qui pût se faire des disciples par la Croix; attirer les hommes, en ne leur proposant que des persécutions & des souffrances; en leur interdisant tous les plaisirs; ne leur promettant icibas point d'autre récompense de leur attachement à sa doctrine que les larmes, les croix, & les violences: mais qu'il n'y avoit que le Maître des cœurs qui pût préten-

dre d'attirer tous les hommes par une loi sévère & humiliante, qui les alloit tous révolter, & venir établir un nouveau culte, par les voies les plus propres à le renverser & à l'éteindre : *Verè filius Dei erat iste.* *Matth. 27. 54.*

Enfin, la troisiéme sorte de pécheurs, que Jesus-Christ convertit sur la Croix, est une troupe inutile de spectateurs, que la seule curiosité avoit attirés sur le Calvaire. Libres des passions qui animoient les Scribes & les Pharisiens, & n'opposant point d'autre obstacle à la grace, qu'une indifférence coupable pour le salut, presque toujours plus difficile à surmonter, que les passions les plus criminelles ; touchés du spectacle des souffrances du Sauveur, & des graces abondantes qui coulent avec son sang, ils sentent tout d'un coup leur cœur changé & brisé d'une sainte componction : *Et revertebantur percutientes pectora sua.* *Luc. 23. 48.*

L'oserai-je dire, mes Freres ? Dans le caractère de ces trois sortes de pécheurs, ne retrouvons-nous pas l'image de ceux qui viennent assister au récit & au spectacle des souffrances du Sauveur ? Des pécheurs scandaleux, & chargés de crimes, comme les deux scélérats qu'on attache à la croix à côté de Jesus-Christ, qui ne viennent aujourd'hui sur le Calvaire, & à ce saint spectacle renouvellé dans nos Temples, que comme à un supplice ; qui regardent ces saints jours, ces jours heureux que l'Eglise consacre aux mystéres douloureux

de Jesus-Christ, & où la liberté des plaisirs publics est suspendue, comme un joug odieux qu'une vaine réligion leur impose; qui en murmurent, & en comptent tous les momens, comme s'ils étoient sur la croix eux-mêmes des pécheurs incrédules, & qui n'assistent, comme le Centenier, à ce spectacle de Réligion, que pour satisfaire aux devoirs d'une Charge, pour remplir les bienséances de leur rang, pour ne pas manquer à ce que tout le monde lui-même exige d'eux; mais qui en secret, regardent la Croix comme une folie, & insultent peut-être aux souffrances de Jesus-Christ, & à la piété & au deuil public des Fidéles: enfin, des pécheurs mondains & oiseux, que la seule curiosité attire au recit de la mort du Sauveur, qui n'y apportent ni foi, ni componction, ni désir d'une vie plus sainte; qui suivent la multitude, & ne viennent sur le Calvaire, que comme spectateurs, que parceque la foule y court, & que le monde lui-même les y entraîne.

Renouvellez donc aujourd'hui à leur égard, ô mon Sauveur! les miracles du Calvaire: le moment où vous expirez, est le moment des graces & des miséricordes. Il sort de votre côté ouvert, des sources de bénédictions capables de purifier les ames les plus souillées & les plus rebelles. Tout est favorable aux pécheurs aux pieds de votre Croix: vos mains étendues pour les recevoir; votre cœur ouvert & prêt à

leur pardonner ; la soif extrême que vous avez de leur salut ; la forte clameur que vous poussez pour eux vers le Thrône de votre Pere. C'est aujourd'hui, ô mon Dieu ! le jour de vos miséricordes. Du haut du Bois sacré, jettez encore quelques-uns de ces regards puissans sur les pécheurs qui vous environnent ; & consacrez la mémoire de ce grand jour par quelques-unes de ces conversions éclatantes, qui fassent sentir la vertu de votre sang, & la perpétuité de votre sacrifice ! Troisiéme témoignage que Jesus-Christ, sur la Croix, rend à la vérité de ses miracles, en les renouvellant.

Il rend en quatriéme lieu, témoignage à la vérité de son innocence & de sa sainteté, en priant pour ses ennemis. En effet, mes Freres, le caractère le moins équivoque de la sainteté, c'est d'aimer ceux qui nous outragent, de prier pour le salut de ceux qui veulent nous perdre, & de combler de biens ceux qui nous chargent de malédictions & d'opprobres. Or, voilà le grand témoignage que Jesus-Christ rend aujourd'hui à son innocence : il meurt pour ceux qui le crucifient ; il meurt en demandant grace à son Pere pour ses ennemis. Il ne mépriſe pas leur fureur & leurs outrages ; c'eût été souffrir en Philosophe : il ne leur reproche pas ses bienfaits & leur ingratitude ; c'eût été souffrir en homme foible : il ne les menace pas de sa puissance ; c'eût été souffrir en homme vain : il ne se

console pas par l'esperance de leur punition ; c'eût été souffrir en homme piqué & sensible : il ne se plaint pas même de l'excès de leur barbarie ; c'eût été souffrir en homme vulgaire. Il prie pour eux ; il n'est occupé que de leur salut : il semble oublier dans ce dernier moment, ses Disciples les plus fidéles ; il ne demande rien pour eux à son Pere : il ne pense qu'à ses ennemis ; il ne prie, il ne parle que pour eux. Il ne demande que pour eux des graces à son Pere ; & c'est souffrir en Homme-Dieu : ils le maudissent, & il les bénit : ils demandent sa mort, & il demande leur grace : ils veulent prendre sur eux & sur leurs enfans, le crime de son sang répandu & il ne veut pas qu'on le leur impute.

Luc. 23. 34. *Pere, pardonnez-leur*, dit-il, *parcequ'ils ne savent ce qu'ils font.* Souvenez-vous, ô mon Pere, que le sang de cette nouvelle alliance, qu'ils répandent aujourd'hui, les met au nombre de vos enfans ; que par le prix du sacrifice que je vous offre, mes bourreaux deviennent mes cohéritiers & mes freres ; que vous n'êtes plus un Juge armé pour les perdre ; mais un Pere toujours prêt à les sauver ; & qu'en m'attachant à la Croix, ils se sont élevés un azile qui doit les mettre à couvert de vos foudres & de vos vengeances : *Pater, dimitte illis.* Ne regardez pas les mains qui m'ont percé ; ne regardez que le sang qui coule de mes plaies, pour appaiser votre justice, & effacer le crime de ceux qui

qui m'immolent : *Pater, dimitte illis.* Ils ignorent encore que c'eſt vous qui m'avez envoyé : pardonnez à des aveugles, qui croyent rendre gloire à votre nom, en me mettant à mort. Ils ne ſavent pas que ce ſang qu'ils répandent, va ſanctifier tout l'univers ; que cette victime qu'ils immolent, eſt le prix du ſalut de tous les hommes ; que cette Croix, où ils m'ont attaché, va devenir la vie & la réſurrection de ceux qui dorment dans les ombres de la mort, le reméde des maux du genre humain ; qu'elle va répandre dans toute la terre, la connoiſſance de votre nom, & vous former parmi tous les peuples, des adorateurs en eſprit & en vérité. Pere ſaint ! mais vous, qui voyez les grands avantages que le monde va retirer de ma Croix, ne leur imputez pas une faute ſi heureuſe ; & pardonnez-leur le crime de ma mort, en faveur des biens ineſtimables qui vont en revenir à la terre: *Non enim ſciunt quid faciunt.* Ils ne ſavent pas qu'en me faiſant mourir, ils vont me rendre à moi-même la gloire de l'immortalité qu'en effaçant mon nom de la terre des vivans, ils vont l'élever au-deſſus des Principautés & des Puiſſances ; qu'en me rejettant, ils vont me faire connoître de tous les peuples ; qu'en refuſant de me faire reconnoître pour Roi, ils vont m'établir Prince du ſiécle à venir, Juge de toutes les Tribus, Seigneur de toutes choſes, & m'aſſurer toute puiſſance dans le ciel & ſur la terre.

Pere ſaint ! mais vous, qui avez attaché la gloire que vous m'avez promiſe ; à mes opprobres & à mes ſouffrances, pardonnez à des aveugles qui ſervent, ſans le ſavoir, à l'exaltation de mon nom, & à l'agrandiſſement de mon Royaume : *Non enim ſciunt quid faciunt.* Ils ne ſavent pas que le crime de ma mort va combler la meſure de leurs peres ; que vont venir des jours ſur eux, où l'on appellera heureuſes celles qui n'ont point enfanté ; où Jéruſalem va devenir une affreuſe ſolitude ; où ſon autel ſera détruit, ſon Temple abandonné, & devenu une triſte mazure ; ſes citoyens, errans & fugitifs ; & votre héritage qu'ils ont ſouillé du ſang innocent, livré à une malédiction éternelle. Pere juſte ! mais vous qui leur préparez ces jours de viſite & de colère, contentez-vous de ces calamités temporelles dont vous allez les affliger : ſauvez les reſtes d'Iſrael ; épargnez les branches d'une racine ſainte ; ſauvez un peuple que vous avez choiſi ; ne perdez pas pour toujours mes freres ſelon le ſang, les os de mes os ; & la chair de ma chair : ne retirez pas votre ſalut de Juda, d'où le ſalut eſt ſorti : épargnez les enfans des Saints d'Iſraël : réuniſſez-les dans les derniers tems au trône dont ils ſe ſont ſéparés : rappellez-les dans l'enceinte de la véritable Jéruſalem, afin qu'il n'y ait plus qu'un bercail & qu'un Paſteur, & qu'ils vous offrent avec toutes les nations, non des

boucs & des taureaux, mais le renouvellement & les signes mystiques du grand sacrifice, que j'offre aujourd'hui à votre gloire. Quatriéme témoignage que Jesus-Christ, sur la Croix, rend à la vérité de son innocence, en priant pour ses ennemis.

Enfin, il rend en dernier lieu, témoignage à la vérité de sa royauté, en conquérant le monde par la Croix. Le monde lui avoit disputé la réalité & l'éclat de sa Royauté: il ne l'avoit traité de Roi que par dérision: toutes les marques de sa Royauté avoient été de nouveaux opprobres: le sceptre, un vil roseau; la pourpre, une robe d'ignominie; la couronne, une couronne de douleur; le trône, un bois infâme, & le lit de ses opprobres & de ses souffrances. Mais aujourd'hui ces marques honteuses, d'une Royauté si humiliante, deviennent les signes glorieux de sa puissance & de son empire. Ce foible roseau, qui lui sert de sceptre, va renverser tous les autels profanes, abattre toutes les idoles, confondre toutes les sectes, anéantir tous les Empires, frapper les géans de la terre, & détruire toute science qui s'éleve contre la science de Dieu. Cette couronne, qui le couvre de douleur & de confusion, va orner les têtes des Césars plus pompeusement, que les lauriers & les diadêmes les plus superbes: & un Roi du premier trône du monde, & du sang le plus auguste de l'univers, ira exposer sa vie & sa liberté, pour en rapporter en

triomphe, les débris précieux dans sa patrie ; plus glorieux d'avoir enrichi son Royaume de ce saint & précieux trésor, que s'il avoit conquis un Empire. Ce trône d'ignominie, où il est attaché, sera bientôt un trône de gloire ; aux pieds duquel les Princes & les souverains viendront courber leur têtes superbes : un trône de puissance & d'autorité, sur lequel il jugera toutes les nations de la terre : un trône de grace & de miséricorde, aux pieds duquel tous les peuples trouveront la vie & le salut : un trône de science & de doctrine, sur lequel il instruira jusqu'à la fin tous les hommes, & leur apprendra les vérités de la vie éternelle ; enfin un trône de sagesse & de conseil, d'où ce nouveau Salomon gouvernera tous les peuples dans la justice, dans la paix & dans l'abondance.

La puissance & le régne des Rois de la terre finissent avec eux ; le régne de Jesus-Christ ne commence à éclater que par sa mort, & ses opprobres sont la première source de ses grandeurs & de sa gloire. Pere saint ! votre Fils & véritable Joseph, que nous pleurons, vit donc encore ! la malice de ses freres, qui l'ont livré, n'a donc servi qu'à faire éclater sa grandeur & sa puissance : il est sorti du puits fatal où l'envie l'avoit enséveli ; & tous les peuples de l'Egypte & l'univers entier, reconnoît sa domination & son pouvoir suprême : *Filius tuus vivit, & ipse dominatur in omni terrâ Ægypti.* Gen. 49. 26.

Mais, mes Freres, tout reconnoît aujourd'hui la souveraineté de Jesus-Christ : sa Croix triomphe du Ciel & de l'Enfer ; de l'aveuglement des Juifs, de l'incrédulité des Gentils, de la barbarie des bourreaux, de l'endurcissement même, d'un pécheur mourant. Toute la nature le confesse, toutes les creatures le reconnoissent ; & nous lui fermerions tout seuls notre cœur, & nous nous obstinerions tout seuls à dire ; Nous ne voulons pas que celui-ci régne sur nous : *Nolumus hunc regnare super nos* ? Les morts entendent aujourd'hui sa voix, & sortent de leurs tombeaux ; & nous demeurerions encore ensévelis dans l'abîme de nos dissolutions, quoique sa voix puissante nous crie aujourd'hui au fond de nos cœurs, du haut de sa Croix : Levez-vous, ô vous ! qui dormez d'un sommeil de mort ; sortez de la profondeur de vos crimes & de vos ténébres ; & ce Jesus que vous voyez crucifié pour vous, vous rendra la vie & la lumière que vous avez perdue : *Surge, qui dormis, & exurge à mortuis, & illuminabit te Christus.* Les rochers se brisent, & nos cœurs plus insensibles ne sauroient s'amolir ? le voile du Temple se déchire ; & le voile impénétrable, qui est sur notre conscience, sur ce sanctuaire d'iniquité ; & qui nous empêche depuis si long-tems d'en manifester au Prêtre les souillures secrettes, ne peut s'ouvrir & se déchirer ; & nous tenons encore cachés au dedans de nous ces mystères d'a-

Luc. 19, 14.

Ephes. 5. 14.

bomination, qui font de notre cœur le temple des démons, l'azile des esprits immondes, & un théâtre affreux de remords, de confusion & de trouble? Ne sortirons-nous pas enfin de ce Royaume de ténébres, où nous vivons, pour entrer dans un Royaume de lumière? ne nous lasserons-nous pas enfin d'avoir été jusques ici les esclaves misérables d'un monde, qui n'a point de droit sur nous, qui n'est pas digne de nous, qui ne peut rien faire pour nous? & refuserons-nous de prendre Jesus-Christ, qui vient de mourir pour nous, pour notre Roi, & notre Seigneur véritable? O mon Sauveur! quelles ressources peut-il rester à vos miséricordes infinies pour les pécheurs, si tout ce que vous faites aujourd'hui pour eux n'excite pas leur amour, leur componction & leur reconnoissance; & s'ils s'obstinent encore à périr, malgré la voie que vous leur ouvrez aujourd'hui par votre sang, pour arriver à la vie éternelle?

Ainsi soit-il.

SERMON

SUR

LA RESURRECTION

DE NOTRE SEIGNEUR.

Traditus est propter delicta nostra, & resurrexit propter justificationem nostram.

Il a été livré à la mort pour nos pechés, & il est ressuscité pour notre justification. Rom. 4. 25.

C'Est avec raison, mes Freres, que l'Eglise a célébré dès le commencement le grand Mystère que nous honorons, comme le plus heureux de ses jours, & sa solemnité par excellence. C'est aujourd'hui le grand jour du Seigneur, ce jour que le Seigneur a fait, & qu'il a fait plus glorieux pour lui & pour son Eglise, que tous les autres jours. Oui, mes Freres, c'est en ce jour que le scandale est ôté; que tous les mystères ignominieux

de Jesus-Christ se développent; que le secret de ses souffrances est éclairci; que l'obscurité de ses paraboles est comprise, & le sens des Ecritures manifesté. C'est en ce jour que sa mission est autorisée, son ministère reconnu, ses promesses confirmées, ses prédictions accomplies, sa doctrine justifiée, tous ses travaux couronnés. C'est aujourd'hui que les Disciples chancelans se rassurent, que leur tristesse se change en joie, que leur incrédulité est guérie, que les ennemis de la Réligion sont confondus, que la Foi de tous les siécles est établie, que la vérité de nos Mystères est prouvée, que l'Eglise sort avec son Libérateur triomphante du tombeau; que la docilité de tous les peuples du monde est préparée, & tous les esprits d'erreur qui doivent s'élever un jour, convaincus de contradiction ou d'imposture. C'est aujourd'hui enfin, que l'immortalité nous est assurée; les tribulations de la chair adoucies; les souffrances de notre exil consolées; & une vie toute spirituelle proposée aux Chrétiens.

Oui, mes Freres, Jesus-Christ étoit mort pour crucifier le vieil homme; il ressuscite pour former le nouveau: il étoit mort pour délivrer des esclaves; il ressuscite pour apprendre aux enfans à user saintement de leur liberté: il étoit mort pour payer nos dettes; il ressuscite pour nous combler de ses graces; il étoit mort pour sauver des coupables; il ressuscite pour

instruire & perfectionner des Justes : il étoit mort pour fermer les portes de l'Enfer, il ressuscite pour nous ouvrir celles du Ciel : en un mot, il étoit mort pour nos péchés ; il ressuscite pour notre justification : *Traditus est propter delicta nostra, & resurrexit propter justificationem nostram.*

Pourquoi cela, mes Freres ? pour deux raisons que je vous prie d'écouter avec attention. Premièrement, il ressuscite pour notre justification ; parceque sa résurrection renferme les motifs les plus pressans que la Réligion puisse nous fournir, pour persévérer dans la grace de la justification, que nous venons de recevoir dans les Sacremens ; c'est mon premier point : en second lieu, parce que sa résurrection nous propose les moyens les plus sûrs d'y persévérer ; c'est le second. La résurrection de Jesus-Christ nous anime à persévérer dans la grace reçue ; nous apprend à y persévérer ; elle est le motif & le modèle de notre persévérance. Voilà le sens des paroles de mon texte : *Traditus est propter delicta nostra, & resurrexit propter justificationem nostram :* c'est-là tout le sujet de ce discours.

I. PART.

LEs principales sources de l'inconstance des hommes dans les voies de Dieu, sont ou dans un affoiblissement de la Foi, qui commence à s'éteindre, & à jetter une espéce de nuage sur les vérités de la doctrine sainte ; ou dans la tiédeur de l'espé-

rance, qui n'ouvre plus le sein de la gloire à leurs yeux, & ne réveille plus en eux le désir des biens éternels. Or, la piété chrétienne trouve dans le Mystère de la résurrection, des préservatifs contre ces deux écueils: & des motifs très-puissans pour persévérer dans la grace, où la participation aux saints Mystères a dû vous établir en ces jours solemnels.

En effet, en premier lieu, si l'affoiblissement de la Foi est d'ordinaire la première source de nos rechutes; s'il y a toujours une sorte d'incrédulité qui devance le crime; s'il faut que l'esprit doute en quelque manière des vérités que le cœur abandonne; & que la Réligion s'affoiblisse dans une ame, où la piété s'éteint; qui peut douter que le résurrection de Jesus-Christ ne soit le grand témoignage de la Foi chrétienne, & que tous les autres Mystères ne trouvent en celui-ci leur vérité & leur certitude? En effet, si Jesus-Christ n'est pas ressuscité, disoit autrefois l'Apôtre aux Fidéles de Corinthe, notre prédication est inutile, votre foi est vaine, & nous sommes nous-mêmes des imposteurs. Mais par une raison contraire, si Jesus-Christ est ressuscité, notre ministère vient donc du Ciel, votre foi est certaine, la doctrine de l'Evangile est divine, ses promesses sont infaillibles.

Oui, mes Freres, si la vertu du Pere a délivré Jesus-Christ d'entre les morts, Jesus-Christ étoit donc un Envoyé du Ciel, pour annoncer aux hommes la doctrine du

salut. Le Dieu véritable & fidèle n'auroit pas voulu autoriser l'imposture, en la revêtant du caractère de la vérité, & l'honorant d'une grace, dont jusqu'à Jesus-Christ aucun homme mortel n'avoit été favorisé, puisqu'il ressuscite pour ne plus mourir; prodige que Jesus-Christ lui-même avoit promis à ses disciples & à ses ennemis, comme le témoignage le plus décisif de la vérité de son ministère. Donc, sa résurrection une fois établie, tous ses Mystères sont prouvés, dit S. Augustin, & la foi des Chrétiens n'a besoin que de ce seul témoignage: *Resurexit Christus, absoluta res est.* S. Aug.

Or, comme je parle ici à un peuple fidèle, qu'il faut édifier, & non pas convaincre, je ne m'arrête pas à vous montrer que tout établit aujourd'hui la vérité du miracle éclatant de la résurrection du Sauveur. Premiérement, les précautions mêmes de ses ennemis: ils avoient scellé le tombeau; ils l'avoient environné de soldats; ils n'avoient rien oublié pour éviter une surprise. Ils se souvenoient que ce Jesus qu'ils ont crucifié, avoit prédit qu'ils ressusciteroit le troisiéme jour; ils ne paroissoient attentifs qu'à empêcher les Disciples d'enlever le corps de leur divin Maître: des ennemis si puissans, si vigilans, si intéressés à n'être point surpris, n'avoient garde de se laisser surprendre. Secondement, la déposition des Soldats; ils leur font publier, que pendant qu'ils dormoient, les Disciples sont venus

enlever le corps de leur Maître. Mais si un profond sommeil ne leur a pas permis de le voir, comment peut-il leur permettre de l'assurer? D'ailleurs une multitude de satellites destinés à veiller sur le sépulchre & à le garder, peuvent-ils tous de concert & en même tems, s'être livrés au sommeil, & à un sommeil si profond & si durable, qu'étant presque assis sur la pierre qui fermoit le tombeau, ils ayent donné le tems aux Disciples de l'ouvrir, d'en tirer le corps du Sauveur, sans qu'un ouvrage si long, si difficile, si impraticable, sans bruit & sans agitation n'ait éveillé quelqu'un des Soldats, & déconcerté une entreprise si téméraire & si insensée? De plus, ces Disciples doutent eux-mêmes; ils n'espérent plus l'accomplissement des promesses de Jesus-Christ; ils refusent même de s'en rapporter au témoignage des saintes Femmes: des esprits si grossiers & si incrédules, sont bien éloignés de publier ce qu'ils ne croyent pas eux-mêmes. Troisiémement, les apparitions du Sauveur. Ce n'est pas une seule fois qu'il se montre à ses Disciples; on eût pu se défier de l'illusion; c'est fort souvent: ce n'est pas en passant; l'imagination frappée peut pour un peu de tems, suppléer à la vérité par ses images, & transporter au dehors ses propres songes; c'est pendant quarante jours: ce n'est pas de loin, & au milieu des airs, où le prestige eût été probable; c'est au milieu d'eux, mangeant, buvant avec eux, se laissant voir

de leurs yeux & toucher de leurs mains, & les instruisant, & leur parlant du Royaume de Dieu : ce n'est pas à un seul ; il est des esprits plus crédules que les autres ; c'est à tous en commun, & à plusieurs en particulier : ce n'est pas sous une figure nouvelle : le changement eût été suspect ? c'est avec ses plaies, & tous les traits auxquels on pouvoit encore le connoître. Enfin, le martyre des Apôtres, pour rendre témoignage à la verité de ce miracle, dont ils avoient été témoins: *Cujus nos omnes testes sumus*. Quel intérêt ont-ils de le publier, si Jesus-Christ n'est pas ressuscité ? Quoi ! ils vont s'exposer aux plus cruels tourmens pour établir une doctrine qu'ils croyent eux-mêmes fausse ; il vont tromper le genre humain, sans attendre d'autre prix de leur imposture que les feux, les roues & les gibets ! Une fausse persuasion, en matière de Réligion sur-tout, peut pousser des esprits simples & crédules à des excès & à des démarches extraordinaires. Mais que des pécheurs grossiers, que des hommes sans lettres, & de la lie du peuple, entreprennent, de sang froid, d'aller séduire l'univers, & de braver tous les genres de morts les plus affreux, pour publier que leur Maître est ressuscité, & qu'ils soient persuadés qu'il ne l'est pas ; c'est une sorte d'extravagance dont les hommes ne sont pas capables, & qui deviendroit un plus grand prodige, que tous ceux-mêmes que l'incrédulité conteste à la foi des Chrétiens.

D'ailleurs ces Disciples ont abandonné Jesus-Christ pendant sa vie, tandis qu'ils le regardoient encore comme le Libérateur promis à leurs peres, & le Christ Fils du Dieu vivant; & ils le confesseront généreusement sur les échafauts après sa mort, lorsqu'ils ne doivent plus le regarder que comme un séducteur, qui n'est pas ressuscité selon sa promesse! ils verseront tous leur sang pour un homme qui a abusé de leur crédulité? ils se répandront dans tout l'univers, comme des désespérés, pour débiter un fait qu'ils croyent fabuleux? & parmi tous les hommes foibles & timides, aucun d'eux ne se démentira, & ne confessera au milieu des tourmens, sa fureur ni son extravagance? Mais je sens que j'insiste trop long-tems sur une vérité si éclatante, & que votre réligion est blessée des soins que je semble prendre pour la justifier.

Or voilà, mes Freres, comme la résurrection du Sauveur soutient la Foi de l'homme juste: il voit dans ce Mystère toute la Réligion assurée; les châtimens dont elle menace, certains; ses promesses, infaillibles; ses préceptes, nécessaires; ses conseils, importans; ses observances, respectables; le plus simple détail de son culte, digne de nos hommages. Dès-là que Jesus-Christ est ressuscité, ah! dès-lors je ne trouve plus rien de si grand que la vertu; rien de plus à craindre que le vice; rien de plus insensé que de négliger le soin de son

ame ; rien de plus sage que de sacrifier au salut. Dès-là les dérisions des impies sur la sainteté de nos Mystères, sont des extravagances que j'ai peine à comprendre, & des blasphêmes dont j'ai horreur ; les réflexions des sages du monde sur les saintes obscurités de la Foi, des discours d'enfant. Dès-là l'Evangile me paroît ma seule régle : les exemples de Jesus-Christ, mon modèle, les terreurs de la piété, des dons de Dieu ; la sécurité des libertins ; une fureur désespérée ; en un mot, l'infidélité aux graces reçues, & les rechutes dans les premiers désordres, le plus grand des malheurs, & le caractère des réprouvés.

Or, mes Freres, quoi de plus propre à mettre un frein à l'inconstance du cœur de l'homme, & l'établir dans une piété solide & durable, que ces grandes vérités ? Ah! aussi les Disciples, témoins de la résurrection de Jesus-Christ, ne se démentent plus : ils persévèrent tous jusqu'à la fin dans la prière, & dans le ministère de la parole sainte, il ne se trouve plus parmi eux de Judas, qui abandonne la vérité connue. Dès que le Seigneur a apparu à Pierre, cet Apôtre ne retombe plus, & confirme même ses freres. A peine Thomas a-t-il touché les cicatrices glorieuses de ses plaies, qu'il adore son Seigneur & son Dieu, & demeure à jamais fidèle. Les Disciples d'Emaüs ne l'ont pas plutôt reconnu à la fraction du pain, qu'ils retournent à Jérusalem se réunir aux autres Dis-

ciples. Ah, mes Freres? ne sommes-nous pas tous ici les témoins de la résurrection de Jesus-Christ? ne sommes-nous pas les enfans des Saints, qui le virent & qui l'adorerent sur la montagne de Galilée? Nous avons vû de leurs yeux, & touché de leurs mains: nous avons même senti, en ces jours heureux, Jesus-Christ ressuscité au dedans de nous par la grace des Sacremens. Eh! pourquoi retournerions-nous donc encore en arrière? pourquoi rentrerions-nous dans nos premières voies? Si ce Mystère rend notre Foi inébranlable, pourquoi laisseroit-il encore des inconstances à notre cœur? s'il seroit monstrueux après tant de preuves, dit S. Augustin, de ne pas croire; l'est-il moins de croire, & de vivre comme si l'on ne croyoit pas? Un Fidèle persuadé qu'il ressuscitera pour jouir d'un bonheur éternel, ou pour être livré à des flammes éternelles; peut-il oublier un si grand intérêt, durant le seul instant qu'il paroît sur la terre? & si les biens fugitifs, qui n'ont rien de réel, & que nous ne goûtons qu'un moment, peuvent nous séduire, la véritable félicité, des biens sans fin & sans mesure, une éternité de gloire, & de magnificence, de vrai bonheur, qui nous est aujourd'hui montrée, ne sauroit-elle nous détromper, & dissiper pour toujours l'erreur qui nous a fait prendre le change, prendre l'ombre pour la vérité, la terre pour le Ciel, & un tems qui se précipite & qui va finir demain, pour l'éternité?

Second

Second motif que je prens dans ce myſtère, pour nous animer à conſerver la grace reçue en ce jour ſaint. Non-ſeulement ce Myſtère affermit notre foi, mais encore premiérement, il raſſure notre eſpérance; ſecondement, il la conſole, troiſiémement il la corrige. La réſurrection de Jeſus-Chriſt raſſure notre eſpérance. Nous ſavons dit l'Apôtre, que nous lui ſerons un jour ſemblables, & que nous ſuivrons la deſtinée de notre Chef; nous ſavons qu'étant le prémier-né d'entre ſes freres, il ne doit être que les prémices heureuſes de ceux qui dorment pour reſſuſciter: & qu'une portion de notre nature n'a été délivrée en lui de la mort & de la corruption, que pour ſervir de gage à l'eſpérance de la nature entière: nous ſavons que ſa réſurrection ſeroit inutile, ſi nous ne devions pas reſſuſciter avec lui; qu'il ſeroit dans le Ciel, ſans Egliſe, ſans ſacerdoce, ſans ſacrifice; & qu'il n'y ſeroit pas notre Pontife éternel, s'il n'offroit pas éternellement ſon corps myſtique à ſon Pere. Ainſi nous ſavons que nos freres, qui nous ont précédés avec le ſigne de la Foi, & qui dorment en Jeſus-Chriſt dans le ſommeil de la paix & de l'unité, n'ont pas péri ſans reſſource; qu'ils ont diſparu à nos yeux, mais qu'ils attendent la bienheureuſe eſpérance; que leurs corps ont été brûlés, traînés, déchirés, mis en pouſſière, la pature des oiſeaux du ciel, ou des animaux de la terre: mais que celui qui appelle les choſes qui ne

ſont, pas comme celles qui ſont, raſſemblera des quatre vents les portions diſperſées de leur chair; démêlera dans toutes les créatures ce qui appartient à ſes Elus; reprendra leurs reſtes précieux que la révolution des tems, & la viciſſitude des choſes a confondus, & qui ſont connus de lui ſeul, & que pas un cheveu de leur tête ne périra.

Or, dans ce ſouvenir, mes Freres, que de puiſſans motifs pour affermir une ame dans la grace & dans le ſervice de Dieu! Je reſſuſciterai avec cette chair que je vais deshonorer; je la porterai aux yeux de Jeſus-Chriſt & de ſes Anges, encore marquées des taches honteuſes de mes iniquités. Hélas? ſi tout devoit mourir avec moi, je pourrois tout permettre à mes déſirs corrompus: mais l'impie reſſuſcitera comme le Juſte: la trompette fatale éveillera ſans égard, tous ceux qui ſe repoſeront ſous l'empire de la mort: il faudra reparoître ſur la ſcéne à la face de tout l'univers; & voir revivre des œuvres de ténébres, que je croyois enſévelies dans un éternel oubli. Quoi? pendant toute l'éternité, la honte de l'action que je vais commettre, me ſera reprochée? ni les ſiécles, ni les années, ni les tourmens, n'effaceront jamais cette circonſtance honteuſe de ma vie? un plaiſir ſi rapide, qui n'eſt déjà plus lorſque je le goûte, & dont je me diſpute moi-même, en le goûtant, la fauſſe douceur, par des remords & des agita-

tions secrettes, ce moment si fugitif sera écrit dans le Livre des vengeances du Seigneur en caractères immortels; sera scellé dans les trésors de la colère divine, & durera autant que la justice de Dieu même? Grand Dieu! puisque mes actions, mes paroles, mes pensées, mes désirs, doivent vivre à vos yeux pendant les années éternelles, soutenez ma foiblesse; & faites entendre à mon cœur, qu'un Chrétien ne doit plus rien se permettre, qui ne soit digne de l'éternité!

En second lieu, la résurrection de Jesus-Christ console notre espérance. Car, mes Freres, si la piété a ses douceurs, elle a aussi ses amertumes; & les combats éternels, ou qu'il faut se livrer à soi-même, ou qu'il faut soutenir du côté de presque tous les objets qui nous environnent, en sont les épines & les violences. La vertu ne se conserve que par des sacrifices continuels; & si vous vous relâchez un moment, vous êtes perdu, les passions renaissent, ce semble, de leur propre défaite: vous croyez avoir résisté jusqu'au sang, & remporté la victoire, qu'il faut recommencer le combat. Or, on se lasse d'être toujours aux prises avec soi-même, de porter toujours un Royaume divisé au-dedans de soi, on panche naturellement à vivre d'intelligence avec son propre cœur, & à jouir tranquillement de soi-même: & voilà la source la plus commune de nos rechutes.

Or, dans ces dangéreuſes épreuves, rien ne ſoutient & ne conſole l'ame fidèle comme l'eſpérance de la réſurrection : elle fait que ce corps de péché qui l'appéſantit, ſera bientôt conforme à la reſſemblance de celui de Jeſus-Chriſt glorieux & reſſuſcité. Ainſi loin de s'abattre ſous le poids de ſa chair, elle ſent que ſa délivrance s'approche : plus l'ange de Satan la preſſe, plus le déſir d'être délivrée de ce corps de mort, augmente : plus l'aiguillon du péché ſe fait ſentir, plus elle ſouhaite ſa diſſolution & ſa réunion avec Jeſus-Chriſt : elle trouve dans ſa foibleſſe une nouvelle force ; ſes tentations portent avec elles leur remède : & tous les mouvemens qui l'avertiſſent du fond de ſa corruption, la conſolent par l'eſpérance de l'immortalité, qui la délivrera de toutes ſes misères.

Dans les tribulations qui arrivent au Juſte, du côté des créatures, il n'en eſt aucune que cette eſpérance n'adouciſſe. Job, ſur ſon fumier, voit tranquillement
Job. 19. 25. 29. ſon corps tomber en piéces : *Je ſais*, dit-il *que mon Rédempteur eſt vivant ; que je reſſuſciterai de la terre au dernier jour ; que je verrai mon Dieu & mon Sauveur avec cette même chair, dont les vers & la pourriture ont déja fait un cadavre. Cette douce eſpérance eſt cachée dans mon ſein.* Et il ne faut que cela, mes Freres, pour conſoler toute la rigueur de ſes peines : *Repoſita eſt hæc ſpes mea in ſinu meo.* Nous nous réjouiſſons dans les tribulations, diſoient les
Ibid. 27.

premiers Fidèles, parce que nous attendons Jesus-Christ du haut du ciel, qui réformera la bassesse de notre corps, afin de le rendre semblable à la gloire & à la clarté du sien, & que notre espérance est certaine. Dans cette attente, on nous maudit, & nous bénissons : on nous charge de chaînes, & nous sommes libres : on nous foule aux pieds, & nous ne sommes point abbattus ; & nous avons toujours la tête levée pour voir notre délivrance qui approche. Ainsi parloient autrefois par la bouche de l'Apôtre, des Fidéles opprimés, persécutés, proscrits, traînés dans les prisons & sur les échaffauds ; il n'étoit plus de tourmens si affreux qui ne leur parussent doux dans la vûe de la bienheureuse espérance.

Aussi, mes Freres, ils croyoient sans cesse voir arriver Jesus-Christ du haut des airs : ils croyoient que chaque jour alloit être le jour tant désiré de son avenement : c'étoit une erreur d'amour. On croit toujours toucher à ce qu'on désire avec ardeur & les Apôtres avoient besoin de toute leur autorité pour calmer là-dessus la vive impatience de ces saints Disciples. Jesus-Christ lui-même avoit crû devoir prévenir les piéges qu'on pouvoit tendre un jour sur ce point à la vivacité de leurs empressemens, & à leur crédulité, en les avertissant de n'ajouter pas foi trop facilement à ceux qui viendroient leur annoncer qu'il alloit paroître : *Nolite credere.* De-là au *Matth. 24. 23.*

milieu des tourmens, ils défioient, avec une sainte fierté, la barbarie des tyrans : vous pouvez bien déchirer nos corps, leur disoient-ils, le Spectateur céleste de notre confession nous les rendra plus glorieux & plus éclatans ; les plaies cruelles, dont vous défigurez nos membres, se changeront en des rayons de lumière ; & votre inhumanité augmentera notre gloire. Tel étoit l'esprit de ces siécles heureux : une vaine spiritualité n'avoit pas encore interdit ces divines consolations à la vertu : on n'avoit pas encore fermé le sein de la gloire aux Fidèles : pour les en rendre plus dignes ; on n'avoit pas encore fait une perfection monstrueuse d'être indifférent aux promesses de la Foi, pour y arriver plus surement : on auroit eu horreur de penser que le salut dût être le fruit affreux du désespoir, ou de l'indifférence pour le salut même : & la bienheureuse espérance étoit alors toute la piété & toute la perfection des Fideles.

En effet, le Juste seroit à plaindre, s'il n'y avoit pour lui d'espérance qu'en cette vie. Si Jesus-Christ n'est point ressuscité, disoit autrefois l'Apôtre, & que nous n'espérions en lui que pour cette vie, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes : *Si in hac vita tantum in Christo*
2. Cor. 15. 19. *sperantes sumus? miserabiliores sumus omnibus hominibus*; telle est la destinée du Chrétien. L'Evangile en un sens ne fait que des malheureux selon le monde, ses maximes

sont tristes, & ne promettent rien de trop agréable ici-bas ; & s'il n'y a plus rien à espérer après cette vie, rien n'égale l'infortune d'un Disciple de Jesus-Christ. Or ; sur cette vérité inconteſtable, vous n'avez, mon cher Auditeur, qu'à vous décider vous-même, pour connoître si vous êtes disciple de Jesus-Christ, ou enfant du siécle, & par conséquent enfant de mort & de perdition : la régle est sûre. S'il n'y avoit point de résurrection à espérer, seriez-vous à plaindre ? Si vous n'attendiez qu'un anéantissement éternel après cette vie, vous faites-vous assez de violence en celle-ci, prenez-vous assez sur vous-même mortifiez-vous assez tous vos désirs, crucifiez-vous assez votre chair, souffrez-vous assez le mépris & les injures, fuyez-vous assez les plaisirs, vivez-vous assez séparé du monde, veillez-vous assez sur vos sens êtes-vous assez détaché de la gloire, des biens périssables, pour dire avec l'Apôtre: *Si nous n'espérons en Jesus-Christ que pour cette vie, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes* ! Quand la Réligion seroit un songe, qu'y perdriez-vous, quand tout ce qu'on nous dit de la Résurrection à venir, & des promesses de la Foi, seroient des fables, seriez-vous fort trompé dans vos mesures ? quand tout mourroit avec vous, auriez-vous de grands reproches à vous faire au lit de la mort, sur ce que vous n'auriez pas fait votre bonheur de la vie présente ; sur les plaisirs dont vous ibid.

vous y êtes abstenu, sur les sacrifices, les violences, les austérités, les privations que vous avez souffert pour une éternité & un avenir chimérique ! Si l'on venoit vous déclarer que la Foi des Chrétiens est une invention humaine, trouveriez-vous beaucoup à changer dans vos mœurs, dans vos projets, dans vos affaires, dans toute votre conduite ! Ah ! les premiers Fidèles avoient droit de dire, que si Jesus-Christ n'étoit pas ressuscité, tout étoit perdu pour eux. Des infortunés qui sacrifioient tout à cette espérance, qui souffroient la faim, la soif, la nudité, l'exil, l'infamie, la perte des biens & de la vie, pour lui plaire & dans la seule espérance d'aller jouir de lui : *Tantum ut Christo fruar* ; des hommes qui n'avoient aucune consolation sur la terre ; qui se disputoient les plus légers plaisirs, qui regardoient la vie présente comme un exil, comme une vallée de larmes ; ces hommes pouvoient assurer hardiment, que s'il ne devoit point y avoir de resurrection, rien n'égaloit leur malheur sur la terre. Mais vous à qui la Foi en Jesus-Christ ne coûte rien ; vous qui ne sacrifiez à ses promesses, ni plaisirs, ni goûts, ni superfluités, ni penchans ; vous qui sous l'Evangile vivez aussi doucement, aussi agréablement, aussi mollement, que sai je ! aussi licentieusement peut-être, qu'on vit parmi ces nations infidèles, ou son nom n'est point connu : qu'il soit ressuscité, ou qu'il ne le soit pas, vous n'en

êtes

êtes ni plus ni moins à plaindre ; la fausseté ou la vérité de ses promesses, ne change rien à votre destinée : & dès-là vous n'êtes plus Chrétien ; vous n'appartenez plus à Jesus-Christ ; vous n'avez plus de droit à son espérance.

Et voilà en dernier lieu, comme la résurrection de Jesus-Christ non-seulement assure & console, mais encore corrige notre espérance, en nous proposant les moyens, qui seuls nous donnent droit d'espérer ; en nous faisant entendre qu'il n'est pas possible de chercher sa félicité sur la terre, & d'espérer en Jesus-Christ, & que le fidèle qui ne souffre rien ici-bas, ne sauroit aussi rien espérer pour l'avenir.

Mais ce n'est pas par cet endroit seul que la résurrection de Jesus-Christ corrige notre espérance. En effet, une des causes les plus ordinaires de nos rechutes après la solemnité, est de nous persuader que le retour à la grace est facile, & ainsi d'espérer contre l'espérance. Or, le Mystère de la résurrection de Jesus-Christ corrige cette erreur si commune & si dangéreuse : car le bienfait de la résurrection n'a été en lui que le prix du plus douloureux de tous les sacrifices ; & il n'a mérité sa délivrance du tombeau, qu'en devenant l'homme de douleurs. Or la résurrection de Jesus-Christ est le modèle de la nôtre ; c'est-à-dire, que si nous retombons, il faudra passer par de terribles épreuves, pour arriver au renouvellement de la pénitence. Si je retombe,

ô Dieu ! que ce plaisir rapide & frivole va me coûter cher ! quel calice à boire, pour recouvrer la vie & l'innocence que je vais perdre ! Je ne sais déja que trop moi-même ce qu'il en coûte pour revenir à Dieu, quand on a eu le malheur de s'éloigner de lui ; & ce que les commencemens d'une conversion ont de terrible pour le cœur : est-ce qu'après une rechute, cette entreprise auroit moins de difficulté ? Mais mes mauvais penchans seront encore plus difficiles à surmonter, mes chaînes se seront fortifiées, mes foibles désirs de salut refroidis, les yeux du public même plus redoutables, par les inégalités de ma conduite ; tout demandera de nouveaux efforts, tout deviendra plus dégoûtant & plus pénible : or, si j'ai eu tant de peine à faire une première démarche que tout sembloit faciliter ; comment pourrois-je si fort compter sur une seconde, où tout m'offrira de nouveaux obstacles ? Ainsi s'affermit dans la persévérance une ame fidèle.

Mais, d'ailleurs, la grace d'une seconde pénitence vous sera-t'elle accordée ? Seconde raison que nous fournit ce Mystère. Savez-vous bien ce que c'est que la grace de la conversion ; cette grace qui nous fait passer de la mort du péché à la vie, à la résurrection de la Justice ? Ecoutez l'Apôtre, qui va vous l'apprendre : La même vertu surérninente de Dieu, dit-il, qui a opéré sur Jesus-Christ pour le délivrer d'entre les morts, doit opérer sur

nous ; pour nous retirer des voies de la mort & de la perdition, pour nous faire revenir à la vie de la grace ; c'eſt-à-dire, qu'il eſt vrai que la réſurrection ſpirituelle du pécheur, eſt un ouvrage auſſi grand pour Dieu que la réſurrection corporelle de Jeſus-Chriſt ; que le miracle eſt ici égal ; qu'il a beſoin d'une vertu auſſi éclatante pour l'un que pour l'autre ; & que s'il y a quelque différence à faire, c'eſt qu'en reſſuſcitant ſon Fils, il commande à la mort, & il eſt obéi, & la mort qui entend ſa voix ne réſiſte point à ſes ordres ; au lieu qu'en reſſuſcitant le pécheur, il commande à un cœur corrumpu, & ce cœur ſe défend ; & ce cœur ou ne veut pas l'entendre, ou même après l'avoir entendu, réſiſte à ſes ordres, & repouſſe la main, qui vient le retirer du tombeau, & des ombres de la mort. Or, êtes-vous en droit d'attendre de lui une ſeconde fois une faveur auſſi ſignalée ? pouvez-vous vous flater qu'il opérera encore une fois pour vous un prodige, qu'il n'a opéré qu'une fois en faveur de ſon Fils ? Qui êtes-vous donc pour vous promettre témérairement des coups ſi miraculeux de la Puiſſance divine ? De toutes les graces, celle de la converſion, eſt la plus rare ; & vous la regarderiez comme une faveur de tous les jours ? Que ſavez-vous ſi le Seigneur, après avoir fait une fois éclater ſur vous les merveilles de ſa miſéricorde, en rompant les chaînes de la mort & du péché qui lioient votre ame,

& en vous faisant revivre avec Jesus-Christ ressuscité d'une vie nouvelle, ne manifestera pas à l'avenir en vous la sévérité de sa Justice, en vous livrant pour toujours aux désirs de vos passions insensées? Nous lisons bien dans les Livres saints que Lazare, que la fille de Jaïre, que le jeune homme de Naïm furent ressuscités; mais nous ne lisons pas que ce bienfait signalé leur ait été encore accordé. La seconde mort fut pour eux la dernière; & dans cette image, on veut nous faire comprendre, que le miracle d'une seconde résurrection est rarement accordé au pécheur.

Conservons donc précieusement, mes Freres, un trésor si difficile à recouvrer, si nous avons été assez heureux que de ressusciter avec Jesus-Christ dans la participation des saints Mystères. Ah! si vous connoissiez, mes Freres, ce que vous perdez en perdant la grace sanctifiante: si vous saviez que la perte de l'Univers entier n'est rien à son égal: si vous pensiez que c'est le prix du Sang de Jesus-Christ, & le seul fruit des souffrances dont vous venez d'être témoin: si vous faisiez réflexion que c'est la dragme précieuse dont on achéte l'éternité: si vous pouviez comprendre que vous perdez tout ce que vous pouvez perdre de plus grand; tout ce que les créatures, & le monde entier ne sauroit vous remplacer; que vous perdez ce que vous ne pouvez plus recouvrer de vous-même, ce que celui seul que vous offensez peut vous ren-

dre; que vous perdez ce que tant de réprouvés souhaiteront pendant toute l'éternité, ce qui sera la félicité de tant de Justes dans le Ciel, ce qui est refusé à tant de pécheurs sur la terre; si vous le pouviez comprendre, sans doute ce souvenir vous animeroit à persévérer dans le service de Dieu, où la grace des Sacremens vient de vous faire entrer. Vous venez d'en voir les motifs dans la résurrection de Jesus-Christ; il faut vous en découvrir les moyens que nous fournit le même mystère.

II. PART.

Jesus-Christ ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus, dit l'Apotre; *la mort n'a plus d'empire sur lui*, parce que sa Résurrection renferme un renouvellement en entier & parfait; qu'il n'a plus rien de terrestre au sortir du tombeau; & que *la mort a été absorbée dans sa propre victoire*. Or voilà le modèle & le moyen de notre persévérance. Voulez-vous donc ne plus retomber, mes Freres; il faut que tout ce qui étoit en vous de terrestre & de mortel soit détruit, pour ainsi dire, & que vous soyez un homme tout renouvellé & tout céleste. Une passion négligée conserve toutes les autres; une seule plaie flatée attire sur elle les mauvaises humeurs de tout le corps. Ainsi votre attention doit redoubler, votre vigilance croître: & comme Jesus-Christ n'a compté ses travaux finis, & sa victoire assurée, que lorsque la mort a été entière-

Rom. 6. 6.

I. Cor. 15. 54.

ment absorbée en lui, & qu'elle n'a plus eu ni armes, ni aiguillon, pour parler avec l'Apôtre; tandis qu'il vous restera des passions à combattre, des désirs à réprimer, des vertus à perfectionner, vous devez regarder votre résurrection comme imparfaite, & avancer sans cesse dans la ressemblance de l'homme nouveau.

Cependant, l'erreur commune regarde le tems Pascal comme un tems de relâchement, de repos, de liberté & de plaisirs. Mais si je le répéte, si vous voulez conserver la grace de la résurrection, il doit être pour vous un tems de renouvellement & de ferveur: en voici les raisons; elles me paroissent dignes de votre attention.

En premier lieu, il n'est que trop vrai que la plupart des Fidèles croyent avoir droit de se délasser, & de donner moins de soins à leur salut éternel, quand une fois ils sont arrivés au bout de cette carrière de pénitence; qu'ils ne font consister le privilège de la résurrection que dans des mœurs plus douces, dans un usage plus libre des plaisirs de la table, du jeu, des spectacles, & dans la rareté des prières publiques & des autres devoirs de la Réligion. Or, pour faire sentir d'abord l'illusion d'une erreur si vulgaire, & injurieuse à la sainteté de ce tems, il suffiroit de vous dire que l'allégresse de l'Eglise en ces jours heureux, n'est fondée que sur la victoire que Jesus-Christ & tous les Fidéles avec lui, remportent aujourd'hui sur le péché: que

votre retour à la grace fait tout le sujet de ses cantiques de joie ; & que si vous êtes encore dans le péché, elle est encore couverte d'un deuil invisible, & gémit en secret devant son Epoux : qu'ainsi, elle ne paroît en ce jour triomphante, & environnée de gloire, que pour célébrer le triomphe de la grace sur vos cœurs ; & qu'elle vous regarde comme autant de captifs, qu'elle vient de délivrer de l'empire de la mort, & de la puissance des ténébres. En un mot, c'est la destinée de votre conscience qui décide toujours de sa joie, ou de sa tristesse. Car d'ailleurs le tems de la vie présente n'est pas le tems de sa joie : étrangère, éloignée de son Epoux, déchirée par les schismes & les contentions, deshonorée par les scandales, affligée par les chutes de ses enfans, elle gémit sans cesse ; elle soupire après sa délivrance : & ses chants de joie ne sauroient être que des desirs d'éternité, & de vifs empressemens d'être réunie à l'Eglise du Ciel, dont son Epoux est le Pontife visible. Mais laissons-là les raisons qui la regardent elle-seule : & arrêtons-nous à celles que nous fournissent nos propres dispositions.

En effet, en second lieu, si après des mœurs désordonnées, & une vie toute criminelle, vous avez été assez heureux, pour récouvrer en ces jours votre innocence par la grace des Sacremens, & vous réconcilier avec Dieu, vous êtes donc de nouveaux enfans de la grace ;

vous ne faites que de naître dans la justice & dans la sainteté : or, dans cet état d'enfance & de foiblesse, comme vous êtes plus aisé à séduire & à ébranler, il vous faut aussi plus de précautions, & plus de secours pour vous soutenir. Dailleurs, si vous ne faites que de sortir de vos mœurs criminelles, vous n'avez donc encore rien fait pour les expier : vous avez gémi au Tribunal, il est vrai ; vous vous y êtes déclaré pécheur ; vous y avez porté des sentimens vifs de componction, & une détestation sincère de vos crimes : nous y avons essuyé vos larmes, recueilli vos soupirs, & consolé votre douleur, qui nous rempliſſoit nous-mêmes de consolation ; mais sont-ce là les seuls fruits de la pénitence ? une vie entière de plaisirs & de dissipation seroit-elle effacée par quelques larmes passagères ? & le péché seroit-il expié dès qu'il est remis ? Or, si vous êtes un nouveau Pénitent, eh ! où sont ces transports de zèle, cette indignation contre soi-même, cette avidité de souffrances, qui sont toujours les prémices de l'Esprit de Dieu dans un cœur touché ? Vous n'avez pas encore commencé ; & vous voulez vous permettre des adoucissemens, que les plus justes, après de longues années de pénitence, n'oseroient encore s'accorder ? Est-il tems de se reposer à l'entrée même de la carrière ? Il peut arriver quelquefois que sur la fin de la course, on se relâche ; & que la ferveur se rallentisse

après plusieurs années d'austérité : mais du moins les commencemens ont été fervens. Le Roi de Ninive se met sous la cendre, déchire ses vêtemens, afflige sa chair par le jeûne & par le cilice : c'est le caractère de la première grace : les efforts qu'elle inspire d'abord sont héroïques ; & c'est alors que le pécheur nouvellement touché, a besoin de frein, & qu'il faut que la sagesse d'un conducteur modère les saillies, & arrête l'impétuosité du zèle, & de l'esprit qui l'anime.

Mais vous, mon cher Auditeur, si vous commencez par la chair, comment finirez-vous par l'esprit ? si vos premières démarches commencent par être tièdes & languissantes, comment soutiendrez-vous les secousses, les ennuis, les dégoûts inséparables des suites & de la durée ?

De plus, votre propre expérience vous apprendra que les tentations ne sont jamais plus violentes, que dans un commencement de nouvelle vie. C'est alors que le démon furieux d'avoir laissé échapper sa proie, met tout en œuvre pour la recouvrer : c'est alors qu'il multiplie les attaques, qu'il change tout en piéges, qu'il réveille toutes les passions encore à demi vivantes, qu'il répand des dégoûts & des amertumes sur toutes nos démarches, qu'il rassemble tous les obstacles, qu'il grossit les difficultés ; en un mot, qu'il épuise tous ses artifices, pour rentrer dans la maison de

notre ame avec sept esprits impurs encore plus méchans que lui. Or, si les tentations sont d'un côté plus vives, la piété de l'autre est alors plus foible. C'est une étincelle à peine allumée, & qu'il faut entretenir à force de soins & de ménagemens : c'est une jeune plante que le vent le plus léger est capable d'abattre : la moindre ardeur des tentations, de faire sécher. En quels tems donc la fidélité & la vigilance furent jamais plus nécessaires ? Seriez-vous sage de ne penser qu'à vous reposer & de n'être point sur vos gardes, dans une conjoncture où tout se dispose à vous attaquer ? N'est-ce pas alors que la retraite, la prière, l'éloignement du monde & des plaisirs, le commerce des gens de bien, la pratique des œuvres de miséricorde, la lecture des livres saints sont plus que jamais de saison ; & qu'aller exposer un trésor ; que vous portez dans un cœur, si peu instruit encore à se défendre, c'est vouloir sûrement le perdre ?

Enfin, je n'ajoute pas que l'Eglise en ce saint tems, fournissant moins de secours extérieurs à la piété des fidèles, vous devez remplacer ce défaut par un renouvellement de zèle & d'attention. En effet, dans les jours de pénitence, dont nous venons de sortir, il semble que la foi & la piété étoient soutenues par les dehors tout seuls du culte. L'assistance plus assidue à nos Temples ; la parole de l'Evangile plus souvent & en plus de lieux annoncée ; les

prières de l'Eglise plus longues & plus solemnelles ; tout cet appareil de deuil & de tristesse dont elle étoit couverte ; le souvenir des mystères douloureux qu'elle nous rappelloit ; la loi des jeûnes & des abstinences, les plaisirs publics suspendus : la liberté des tables modérée ; le crime obligé presque de se cacher, ou du moins de se ménager ; le devoir Pascal, auquel si vous exceptez un certain nombre de pécheurs invétérés, & absolument abandonnés de Dieu, tout le reste se mettoit en état de satisfaire : tout cela pouvoit servir de soutien à une piété naissante. Mais dans le tems où nous allons entrer, la vertu ne trouve presque plus rien dans les dehors de la Réligion, qui l'aide, qui la réveille ; qui la défende ; toute la beauté de la Fille du Roi est, pour ainsi dire, au dedans. L'Eglise supposant que nous sommes devenus des hommes tout spirituels & célestes par la Résurrection, fournit à notre piété moins de secours sensibles ; les jeûnes cessent : les prières publiques diminuent : les chaires chrétiennes se taisent ; les cérémonies du culte sont plus unies & plus simples, les solemnités finissent ; la révolution des Mystères s'accomplit ; l'Eglise de la terre ressuscitée est une image de celle du Ciel, ou l'amour, l'adoration, l'action de graces & de silence tiennent lieu d'hymnes & de cantiques, & forment toute sa réligion & tout son culte.

Or, pour vous, qui êtes encore foible

dans la foi, cette privation de secours sensibles, cette vie intérieure & parfaite à ses dangers. Il est à craindre que ne trouvant plus autour de vous les appuis extérieurs de la piété, vous ne puissiez vous soutenir tout seul : il est à craindre que la fin des abstinences ne soit pour vous un attrait d'intempérance & de volupté ; que l'éloignement des choses saintes ne vous jette dans l'oubli de Dieu ; que l'usage plus libre des plaisirs ne vous fraye le chemin au crime ; que la rareté des prières publiques ne vous défacoutume d'élever votre cœur à Dieu ; que le silence des chaires chrétiennes ne vous endorme sur les vérités du salut ; en un mot, que la sainte liberté de ce tems ne soit pour vous une occasion de rechute & de libertinage.

Et pour mieux vous développer cette vérité, (car on ne sauroit trop vous faire entrer dans l'esprit de l'Eglise sur l'ordre & sur la fin de ses solemnités & de ses Mystères : puisque c'est là toute la piété de cet exil & de notre pélérinage :) remarquez, je vous prie, mes Freres, que depuis la naissance du Sauveur, jusqu'à sa résurrection, & à l'effusion de son Esprit saint que nous attendons, l'Eglise vous a tenu sous ses aîles, pour ainsi dire, comme des petits qu'elle enfantoit, & qu'elle vouloit former à Jesus-Christ ; elle vous a fait croître successivement par la grace de chaque mystère ; elle ne vous a point perdu

de vûe, & vous a donné tous ſes ſoins. Mais déſormais les myſtères de la Réſurrection, & de l'effuſion de l'eſprit ſaint accomplis, elle regarde ſon ouvrage comme achevé en vous ; elle ſuppoſe que vous êtes des hommes céleſtes, remplis de tous les dons d'enhaut, parvenus à la parfaite reſſemblance de Jeſus-Chriſt glorifié, & qui n'avez plus beſoin des ſecours dont elle avoit juſques-là ſoutenu votre enfance. Elle vous laiſſe à vous-mêmes, elle ſe retire dans le ſecret de ſon Sanctuaire ; elle ne propoſe plus à votre piété, que le myſtère ineffable de l'unité de l'eſſence divine, & de la Trinité des Perſonnes, qui fait la ſeule occupation, tout le culte, toute la réligion des Eſprits céleſtes, & des Bien-heureux dans le ciel : elle croît que menant déſormais ſur la terre une vie toute céleſte, elle ne doit plus offrir à votre piété que le même objet que l'Egliſe du ciel offre à ſes Elus, & qu'elle n'a plus qu'à vous offrir le ſein de la gloire, & le myſtère ineffable de la Trinité, loin de vous ſuivre encore, & de vous ſecourir, comme elle a fait juſqu'ici, au milieu des périls & des écueils qui ſont ſur la terre. Jugez ſi ces jours de perfection, de gloire, de vie céleſte, de plénitude de l'Eſprit ſaint pour des Chrétiens, peuvent devenir des jours de relâchement & de licence ; & ſi vous devez vivre ſelon les ſens, dans un tems où l'Egliſe ſuppoſe que votre vie eſt enfin toute cachée en Dieu avec Jeſus-Chriſt.

Mais après tout, quand une vie molle, sensuelle, moins attentive, moins accompagnée de toutes les précautions & de toutes les violences de la piété, ne seroit pas dangéreuse après la sainte solemnité, elle seroit du moins injuste pour la plûpart de vous, mes Freres, qui m'écoutez. Et certes, mes Freres, ces jours de pénitence dont nous venons de sortir, ont-ils assez exténué votre chair, pour vous donner droit à vous délasser de vos peines? qu'avez-vous souffert durant ce tems consacré par l'Eglise à la mortification & aux souffrances de Jesus-Christ? en quoi l'avez-vous distingué des autres tems de l'année? Avez-vous paru dans nos Temples sous la cendre & sous le cilice? avez-vous mêlé votre pain avec l'amertume de vos larmes? a-t-on vû plus de prières, plus de retraite, plus d'austérité, ou du moins plus de régularité dans vos mœurs? avez-vous seulement satisfait aux loix de l'Eglise, & fait gémir sous le devoir austère du jeûne, accompli dans toute son étendue, un corps que vous ne sauriez trop châtier; Ah! le Juste arrivé au bout de cette carrière, a droit d'essuyer ses larmes, de laver son visage, de parfumer sa tête, de se revêtir de ses vêtemens de gloire & d'allégresse: de prendre part à la joie publique de l'Eglise, & de goûter avec elle les consolations sensibles de ce saint tems; lui qui, loin de se dispenser de la sévérité de ses loix, y a ajouté des rigueurs de surcroît,

Mais vous qui, au lieu d'avoir été pénitent, avez été prévaricateur de la loi commune même de la pénitence ; vous qui portez au myſtère de la réſurrection une chair auſſi rebelle, des paſſions auſſi vives & auſſi entières qu'elles l'étoient avant ces jours de macération & d'abſtinence. Ah ! loin de vous permettre aujourd'hui des délaſſemens que vous n'avez pas mérités ; vous devez vous mettre en état de réparer votre lâcheté paſſée, d'accomplir ce qui a manqué à votre pénitence, de changer ce tems de joye en un tems de deuil & de triſteſſe, & de commencer une carrière que vous n'avez pas encore fournie.

Et ſi vous ſouhaitez d'apprendre avant que je finiſſe, en quoi conſiſte ce renouvellement qu'on vous demande, & quels ſont en détail les moyens de conſerver la grace de la réſurrection, ce qui doit être le fruit de tout ce Diſcours ; je vous réponds que la grace ne peut ſe conſerver, que par les mêmes voies par où on l'a recouvrée ; que les ſentimens d'amour, de componction, qui l'ont attirée dans votre ame, ſeuls peuvent l'y entretenir ; & qu'il en eſt de l'homme ſpirituel comme de l'homme terreſtre, c'eſt-à-dire, que ſa conſervation n'a rien qui ne reſſemble à ſa première formation. Or, je vous demande, comment vous y êtes-vous pris en ces jours ſolemnels, pour recouvrer la grace de la ſanctification, s'il eſt vrai que vous l'ayez recouvrée ? qu'elles ſont les voies

par où vous êtes arrivé à cet état heureux ? les larmes, la componction, une vive horreur de vos fautes, un éloignement infini des occasions qui vous avoient séduit, une conviction sincère de votre foiblesse, & du besoin que vous aviez de prière & de vigilance, un dégoût véritable du monde & de ses plaisirs, un goût de Dieu & de tous les devoirs de la piété, une crainte effective de mourir enfin dans votre péché. Eh bien, mon cher Auditeur, voilà le plan de vos devoirs jusqu'à la fin. Suivez toujours ces routes heureuses, qui vous ont conduit à votre délivrance ; voilà votre voie. Souvenez-vous que votre propre corruption combattant sans cesse en vous la grace de la sainteté, il faut faire les mêmes efforts pour la conserver, que vous avez fait pour la recouvrer ; & qu'ainsi vous relâcher, c'est tout perdre, & risquer tout le fruit de vos travaux passés.

Voilà, mes Freres, les motifs & les moyens de persévérance que nous fournit aujourd'hui la Résurrection de Jesus-Christ. Souffrez donc, mes Freres, que je finisse ce discours, cette carrière sainte, & l'ouvrage de mon ministère, en vous adressant les mêmes paroles que l'Apôtre adressoit autrefois aux Fidèles nouvellement convertis à la Foi. Mes Freres, leur disoit-il, demeurez donc fermes, & ne vous rengagez plus sous le joug de la dure servitude dont la grace de Jesus-Christ vient de vous délivrer : *State, & nolite*

Galat. 5. 1.

nolite iterùm jugo servitutis contineri. Tout ce que vous venez de souffrir pour purifier votre conscience, pour en éclaircir les abîmes au Tribunal sacré ; ces larmes, cette honte, ces aveux qui ont tant coûté à votre foiblesse, ces déchiremens du cœur ; tout cela, l'auriez-vous souffert en vain ? *Tanta passi estis sine causa ?* N'allez donc plus reprendre des chaînes, dont vous n'avez pu vous-même soutenir la pésanteur : ne faites plus renaître au milieu de votre cœur ce ver dévorant, que vous n'avez jamais pû calmer : ne rentrez plus dans ces voies amères de l'iniquité, que vous avez trouvé vous-même si tristes & si difficiles : *State, & nolite iterùm jugo servitutis contineri.* Comparez l'état où la grace des Sacremens vient de vous établir, à celui où vous étiez avant que d'en approcher. Ne sentez-vous pas une joie secrette au fond de la conscience : une douceur, une paix, que le monde & les passions ne vous avoient jamais donnée ? vos troubles ne sont-ils pas calmés, vos remords appaisés ? Ne revoyez-vous pas avec plus de plaisir ce temple, ces autels, tous ces spectacles pompeux que l'Eglise étale aujourd'hui à vos yeux ? n'entendez-vous pas ces chants d'allégresse, & son innocente harmonie, comme un prélude du cantique éternel de la céleste Sion ? N'écoutez-vous pas la parole du salut qu'on vous annonce, avec une consolation sensible, au lieu qu'elle étoit auparavant pour *Ibid.* 3.4.

vous un glaive perçant, qui portoit l'effroi & la douleur jusqu'au fond de votre ame ? Rappellez vos jours de dissolution & de ténébres : ont ils rien de comparable à ce que vous sentez aujourd'hui ? N'est-ce pas ici véritablement pour vous, ce jour, ce grand jour que le Seigneur a fait ? & en avez-vous jamais vû dans la région de la mort, dont vous venez de sortir, de si serain, de si heureux & de si auguste ? Demeurez donc fermes dans les voies du Seigneur, où vous venez d'entrer; & ne vous lassez jamais d'un joug, qui fait tout le bonheur & toute la consolation de ceux qui le portent : *State, & nolite iterùm jugo servitutis contineri.* Vous êtes devenus des enfans de lumière; soutenez cet heureux titre : vous venez d'être faits héritiers du Ciel; mépriſez avec une sainte fierté tout ce qui est au-dessous d'une si magnifique espérance : vous voilà devenus la victoire de Jesus-Christ, le fruit de sa mort, & le trophée de sa résurrection; ne diminuez pas la gloire de son triomphe, en vous rengageant encore sous la servitude dure & honteuse de son ennemi : *State, & nolite iterùm jugo servitutis contineri.* Que dirai-je de plus, mes Freres ? Les Anges qui environnent le trône de l'Agneau dans le Ciel, & vos freres, qui vous ont précédés avec le signe de la Foi; les saints Protecteurs de cette Monarchie, qui ont annoncé Jesus-Christ à nos peres, vous regardent avec joie du haut de la

demeure céleſte, ils célébrent dans le ſéjour de l'immortalité votre délivrance, votre heureux retour à la grace, & votre réunion avec eux & avec toute l'Egliſe du Ciel : ils chantent aux pieds du trône le Cantique de louange & d'actions de grace. Voudriez-vous fermer encore les Cieux ſur vous, vous ſéparer encore de la charité des Citoyens de la Jéruſalem céleſte, & rompre des liens ſi heureux & ſi déſirables pour vous. Demeurez donc fermes : & ne paſſez plus de la ſainte liberté des enfans de Dieu, à l'eſclavage affreux du démon & du péché : *State : & nolite iterùm jugo ſervitutis contineri.* Que puis-je vous dire enfin ? Vous avez même rejoui les Anges de la terre, les Miniſtres de l'Egliſe, qui ont été les témoins de vos larmes, de vos ſoupirs, de la douleur de votre confeſſion, de la ſincérité de votre pénitence, ils vous ont appliqué avec joie le ſang de l'Agneau, & le remède de vos ſouillures : ils vous ont réconcilié avec l'autel, & avec le Dieu qu'on y adore : ils vous ont donné le baiſer de paix : ils vous regardent comme leur ouvrage en Jeſus-Chriſt, comme des enfans de la Foi qu'ils viennent d'enfanter, & de former pour le Ciel, par leurs prières, par leurs gémiſſemens, & par les douleurs les plus vives du zèle Sacerdotal. Voudriez-vous remplir leur cœur d'amertume, par une indigne apoſtaſie : les obliger de gémir encore entre le viſtibule & l'Autel, de

demander à Dieu contre vous la vengeance de son Sang profané ; & au lieu que vous êtes leur couronne, leur joie, & leur consolation, devenir la plaie la plus douloureuse de leur cœur ? Ne rendez donc pas, mes Freres, les soins de leur zèle, & les travaux de votre pénitence, inutiles : *State, & nolite iterùm jugo servitutis contineri.* Conservez le trésor que vous venez de recevoir, jusqu'au jour du Seigneur, afin que vous puissiez le lui présenter à la résurrection générale, comme le gage & le prix de la bienheureuse immortalité.

Ainsi soit-il.

AVIS.

LE Discours suivant est une instruction familière, faite dans quelque Assemblée de charité le jour de la Pentecôte. Il n'est pas écrit dans le goût des Sermons ; mais il n'est ni moins solide, ni moins touchant ; & peut-être que l'air de simplicité qui y régne ne le déprisera point aux yeux des connoisseurs.

SERMON

POUR LE JOUR

DE LA

PENTECOTE.

Sur les caractères de l'Esprit de Jesus-Christ & de l'esprit du monde.

Nos autem, non spiritum hujus mundi accepimus, sed Spiritum qui ex Deo est.

Pour nous, nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu. 1. Cor. 2. 12.

L'Esprit de Dieu & l'esprit du monde, dit S. Augustin, forment ici-bas deux cités, Babylone & Jérusalem, qui ont chacune leurs loix, leurs maximes, leurs citoyens, & qui s'élevant depuis le commencement du monde sur la terre, ont toujours séparé invisiblement & aux yeux de Dieu; les enfans du Ciel, des enfans du siécle.

Ces deux esprits partagent tout l'univers, les villes, les empires, les familles: ils sont répandus sur tous les états, les Grands & le peuple; dans tous les lieux, le monde & la retraite, la Cour & les cloîtres. Qui que vous soyez, vous qui m'écoutez, vous appartenez à l'un de ces deux esprits: vous êtes citoyen de l'une de ces deux cités; c'est-à-dire, que vous appartenez, ou à Babylonne, ou à Jérusalem: vous êtes animé, ou de l'Esprit de Jesus-Christ, ou de l'esprit du monde. Il est impossible d'être en même tems à tous les deux, dit Jesus-Christ: il est encore plus impossible de n'être ni à l'un ni à l'autre: on ne peut ni se partager, ni ne pas se donner; & comme il faut nécessairement qu'un domine dans notre cœur, il est nécessaire que notre cœur appartienne à un maître, à l'amour du monde, ou a l'amour de Jesus-Christ.

Voilà la situation de tous les hommes; nous avons tous opté entre ces deux partis. Nous sommes encore confondus ensemble à la vérité, par des dehors qui nous sont communs; par des devoirs extérieurs que nous rempliſſons tous également; par les nécessités corporelles auſquelles nous sommes tous encore assujettis: mais un esprit invisible nous sépare & nous distingue: nous portons au-dedans un homme intérieur bien différent; le principe qui nous pousse & qui nous anime, n'est pas le même; & Dieu qui ne juge de

nous, que par ce que nous sommes au-dedans, fait bien démêler dans cette confusion où nous vivons, ceux qui ne sont pas à lui, de ceux qui lui appartiennent.

Il s'agit donc aujourd'hui de nous démêler nous-mêmes: de nous demander à qui nous appartenons; de quel côté est notre cœur; quel est l'amour dominant répandu sur nos actions, sur nos désirs, sur nos pensées; en un mot, si nous vivons de l'esprit du monde, ou de l'Esprit de Jesus-Christ.

Il est si aisé de se faire illusion à soi-même, & de se calmer sur quelques apparences de bien, sur l'éloignement de certains excès, sur la participation même des saints Mystères, tandis que le cœur est mondain, corrompu, mort aux yeux de Dieu; que nous ne saurions trop reveiller là-dessus nos craintes & notre défiance.

Or, mes Freres, pour nous juger nous-mêmes, selon les régles de la Foi, & éviter de nous séduire, nous n'avons qu'à examiner ici ce que c'est que l'Esprit de Jesus-Christ, & ce que c'est que l'esprit du monde; & en remarquant les caractères différens que les Livres saints leur attribuent, décider auquel des deux nous appartenons, & si nous pouvons dire en ce grand jour avec la même confiance que l'Apôtre: Pour nous, nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu.

Le

LE premier caractère de l'Esprit de Jesus-Christ c'est d'être un Esprit de séparation, de recueillement & de prière. A peine les Apôtres en ont été remplis, qu'ils renoncent à tous les autres soins extérieurs pour ne vaquer plus qu'à la prière, & au ministère saint de sa parole. Ces hommes, qui auparavant ne pouvoient soutenir une heure entière de recueillement avec Jesus-Christ ; qui ignoroient même comment il falloit s'y prendre pour prier ; qui méritoient même que Jesus-Christ leur reprochât, que jusques-là ils n'avoient rien demandé en son nom : ces hommes, dès que l'Esprit de Jesus-Christ est descendu sur eux, & qu'il a pris possession de leur cœur, ils persévèrent, dit Saint Luc, dans la prière avec les Fidèles ; ils se rendent assiduement au Temple aux différentes heures de la journée, pour y lever leurs mains pures au Ciel. Si la Sinagogue les persécute, ils trouvent dans la prière la consolation la plus solide de leurs peines : si l'on les enferme dans des prisons, ils font retentir ces lieux d'horreur, de cantiques d'allégresse & d'actions de graces : si Pierre, dans les liens & enlevé au troupeau, leur fait craindre que le Pasteur frappé, les brébis ne se dispersent, ils ont recours tous ensemble à la prière ; & ce sont, dit Saint Luc, leur supplications ferventes & continuelles, qui obtiennent

I. REFLEX.

de Dieu la délivrance de cet Apôtre. Enfin, ces hommes si charnels, si dissipés, si ennemis du recueillement & de la contrainte, deviennent tout d'un coup des hommes de prière, des hommes intérieurs, spirituels, recueillis, dont la conversation est dans le Ciel; & qui sont au milieu de Jérusalem; aussi occupés de Jesus-Christ aussi pleins de ses merveilles & de ses bienfaits, que s'ils étoient encore sur la montagne de Galilée.

Voilà, mes Freres, le premier changement de l'Esprit de Dieu opéré dans une ame. Comme il prend la place de l'esprit du monde dans son cœur, qu'il change ses désirs, ses vûes, ses inclinations, ses pensées, qu'il lui rend, ou indifférens, ou odieux, tous les objets qui l'environnent, sur lesquels auparavant elle trouvoit tant de plaisir à se répandre, & qu'il rappelle dans son cœur le Dieu de paix & de consolation, qui jusques là en avoit été banni: il lui fait trouver tout son bonheur & tout son plaisir en elle-même: la plus douce occupation de cette ame que l'esprit de Dieu pousse & remplit, c'est de se rappeller à elle-même. Comme c'est au dedans d'elle qu'elle trouve son Dieu, elle n'en sort qu'à regret, pour ainsi dire, elle y revient sans cesse au milieu même des dissipations & des devoirs extérieurs, que la bienséance rend inévitables, & qui devroient, ce semble, l'en distraire: elle se fait au milieu même du tumulte & des en-

tretiens du siécle, une solitude secrette dans son cœur, où elle s'entretient sans cesse avec le Seigneur qui y fait sa demeure; où elle se plaint à lui de la triste nécessité qui l'engage encore en des occupations & des bienséances mondaines; où elle lui fait réparation par des retours continuels d'amour & de zèle, de tous les outrages dont elle est forcée d'être témoin! où elle en appelle à sa Loi & à sa vérité, de toutes les fausses maximes qu'elle entend sans cesse débiter parmi les hommes, où enfin, elle vit & réside bien plus que dans les dissipations extérieures où son état l'engage, mais où son cœur ne se trouve pas.

Et voilà pourquoi S. Paul appelle l'homme Chrétien, l'homme spirituel & intérieur: & l'homme mondain & pécheur, l'homme extérieur. C'est-à-dire, que dès qu'une ame a reçu l'esprit de Dieu, & qu'elle en est véritablement animée, toute sa vie est presque invisible & intérieure; tout ce qu'elle fait, part de ce principe divin & invisible qui la remplit. Les actions même les plus communes deviennent saintes par la foi secrette qui les purifie: qu'elle mange, qu'elle se réjouisse, qu'elle pleure, qu'elle soit dans l'élévation ou dans l'obscurité, dans l'abondance ou dans la misère, dans la santé ou dans la maladie, elle trouve dans tous ses états, des sources de réflexions saintes. Tout ce qu'elle voit, elle ne le voit plus qu'avec

les yeux de la Foi. Les événemens & les viciſſitudes du monde ; les révolutions des Etats & des Empires ; la décadence ou l'élévation des familles ; l'abondance ou le malheur des ſiécles ; la licence ou le renouvellement des mœurs, les chutes des Juſtes, ou la converſion des pécheurs : l'affoibliſſement ou le régne de la vérité parmi les hommes ? la diſſenſion ou la paix des Paſteurs & des Egliſes ! les diſgraces ou la faveur des particuliers, enfin, toutes ces révolutions éternelles, que la figure du monde offre ſans ceſſe à nos yeux, & qui ne réveillent dans les ames mondaines, que les paſſions du monde, & des penſées de chair & de ſang, ſont des inſtructions ſecrettes & continuelles à une ame remplie & animée de l'Eſprit de Dieu. Tout la rappelle aux vérités de la Foi ; tout lui montre dans un nouveau jour, le néant des choſes humaines, & la grandeur des biens éternels : le monde entier n'eſt plus qu'un livre ouvert, où elle découvre ſans ceſſe les merveilles de Dieu, & l'aveuglement prodigieux de preſque tous les hommes.

Ce n'eſt pas que les objets des ſens ne puiſſent quelque fois la ſurprendre & la ſéduire ; qu'elle ne ſe laiſſe en certains momens, emporter au torrent ; que ſa foi moins attentive ne céde quelquefois à l'impreſſion des préjugés & des maximes humaines ; & que les diſſipations du monde ne l'emportent ſouvent hors d'elle-même,

& ne lui faſſent perdre de vûe la préſence du Dieu qu'elle porte dans ſon cœur. Mais ce ne ſont-là que des ſurpriſes, & des abſences d'un moment, pour ainſi dire; avertie d'abord de ſon égarement par les reproches ſecrets de l'Eſprit de Dieu qui habite en elle, recueille auſſi-tôt ſon cœur égaré; elle rentre dans ſon ame, d'où le monde l'avoit comme tirée, elle revient dans ce ſanctuaire domeſtique, y faire réparation à ſon Dieu de ce moment d'abſence & de diſſipation par des gémiſſemens ſecrets, & par des aveux touchans & ſincères, que plus elle ſe répand au dehors, plus elle trouve que le monde n'eſt qu'un grand vuide; & qu'un cœur où Dieu habite, eſt la ſource des vrais plaiſirs.

Voilà cet eſprit de Foi, de recueillement & de prière, qui nous rend témoignage que nous avons reçu l'Eſprit de Dieu & qu'il habite en nous: voilà cette vie intérieure & ſpirituelle qui diſtingue les Juſtes des mondains, & qui eſt le caractère le plus eſſentiel de la piété chrétienne.

Auſſi les Juſtes, dans les livres ſaints, ſont ceux qui vivent de la Foi, dont la converſation eſt dans le Ciel; qui n'ont de goût que pour les choſes d'en haut: qui uſent de ce monde comme s'ils n'en uſoient pas; qui le regardent comme une figure qui paſſe; qui n'arrêtent pas leurs yeux ſur les choſes viſibles, mais qui attendent les inviſibles comme s'ils les voyoient déja: qui ne jugent pas de tout ce que les hom-

mes eſtiment ſur ce qui paroît, mais ſur la vérité qui ne paroît pas; qui ſont étrangers & voyageurs ſur la terre; qui ſont citoyens du ſiécle à venir? qui rapportent tout à cette Patrie éternelle vers laquelle ils marchent ſans ceſſe, & ne comptent pour rien tout ce qui paſſe, & ne doit pas demeurer toujours.

En effet, dès que l'Eſprit de Dieu eſt devenu l'eſprit dominant qui nous conduit & qui nous anime, il doit régler nos déſirs, réformer nos jugemens, renouveller nos affections, ſpiritualiſer nos vûes, nous rendre à nous-mêmes, nous ne devons plus voir que par les yeux de Eſprit, agir que par l'impreſſion de cet Eſprit, ne plus deſirer que les biens ſpirituels: enfin, toute notre vie doit être ſpirituelle, & comme la vie de Dieu en nous. Car un cadavre animé par un eſprit étranger, n'a de mouvement que par lui; point d'impreſſions que les ſiennes; point de penſées que celles que l'eſprit qui habite, forme en lui; il n'eſt plus à lui, pour ainſi dire; il eſt à l'eſprit qui le remplit & qui le poſſéde.

C'eſt à nous maintenant, mes Freres, à nous juger ſur cette regle. Trouvons-nous en nous-mêmes ce premier caractère de l'Eſprit de Dieu? Examinons ce qui domine dans nos jugemens, dans nos déſirs, dans nos affections, dans nos vûes, dans nos projets, dans nos eſpérances, dans nos joies, & dans nos chagrins: enfin, dans tout le détail de notre vie. Je ne demande

pas si l'Esprit du monde nous séduit quelquefois. Hélas ! où est l'ame fidèle, qui au milieu des périls dont nous sommes environnés, ne se laisse souvent surprendre par ses illusions & par ses artifices ? Mais je demande, si c'est l'Esprit de Dieu, ou l'esprit du monde, qui nous possède & qui domine en nous.

Et quand je dis que je le demande, ce n'est pas que je l'ignore : ce n'est que pour vous obliger à vous le demander à vous-mêmes ; car d'ailleurs, les régles de la Foi ne me permettent pas de douter que la vie de la plupart des personnes qui m'écoutent de celles mêmes qui vivent dans la profession extérieure de la piété, ne soit une vie toute pleine de l'esprit du monde, & par conséquent, vuide de l'Esprit de Dieu, indigne du salut & des promesses éternelles.

Premiérement, parce que c'est une vie toute extérieure, qui se passe toute hors de notre cœur, & par conséquent, loin de Dieu. Les bienséances nous amusent, les devoirs nous occupent, les plaisirs nous dissipent, les affaires nous inquiétent, l'inutilité nous lasse, rien de tout cela ne nous rappelle à nous-mêmes & à notre cœur. Les œuvres mêmes de la piété ne sauroient fixer la dissipation de notre ame, notre cœur est au monde, tandis que nous consacrons notre corps à des exercices pieux : notre esprit erre sur mille vains objets, tandis que notre bouche s'ouvre pour réciter

de saints cantiques : notre imagination est pleine de phantômes dangéreux, tandis que nous voulons y retracer le souvenir des mystères du salut : enfin dans des mœurs reglées au dehors, & louables aux yeux des hommes, nous sommes toujours pourtant étrangers à nous-mêmes : nous nous fuyons nous-mêmes ; nous cherchons les amusemens qui nous dissipent : nous craignons de nous retrouver avec nous-mêmes ; marque infaillible que Dieu n'y habite pas. Car si Dieu habitoit en nous, nous nous plairions avec nous-mêmes ; nous ne craindrions pas notre cœur, ou nous trouverions notre trésor & le Dieu de toute notre consolation : nous aurions de la peine même à nous quitter, parce que nous ne trouverions rien au dehors qui pût remplacer la présence du Dieu dont nous nous éloignons. Mais comme en revenant à nous, nous n'y trouvons que nous-mêmes : c'est-a-dire, un cœur vuide de vrais plaisirs & de biens solides, plein de passions, de désirs & d'inquiétudes, nous ne pouvons durer avec nous-mêmes ; & de-là nous justifions les inutilités & les plaisirs qui nous aident à nous oublier ; nous soutenons qu'ils sont innocens, parce que nous en banniſſons tout ce qui peut aller au crime : mais nous ne voyons pas que nous en retenons tout ce qui dissipe & empêche le recueillement, & que c'est-là notre grand crime.

Secondement, je dis que notre vie est une vie pleine de l'esprit du monde, &

vuide de l'Esprit de Dieu ; non-seulement parce que notre vie n'est pas intérieure & recueillie, mais encore parce que c'est l'esprit du monde qui en forme les désirs, qui en conduit les affections, qui en régle les jugemens, qui en produit les vûes qui en anime toutes les démarches. Sur toutes les choses qui nous environnent, sur tous les événemens qui nous frappent, sur tous les objets qui nous intéressent, nous pensons comme le monde ; nous jugeons comme le monde ; nous sentons comme le monde ; nous agissons comme le monde. Les afflictions nous rebutent, les prospérités nous élevent, les mépris nous révoltent, les honneurs nous flattent. Ceux qui réussissent dans le monde, nous les appellons heureux ; ceux qui échouent, nous paroissent dignes d'être plaints. Nous envions la fortune ou la faveur de nos supérieurs : nous souffrons impatiemment celle de nos égaux : nous regardons avec mépris la condition de ceux que la nature nous assujettit. Les talens que le monde admire, nous les admirons dans les autres ; nous nous les souhaitons à nous-mêmes : la valeur, la réputation, la naissance, les agrémens du corps & de l'esprit, nous les envions, s'ils nous manquent : nous nous en applaudissons, si nous les avons : enfin, nos vûes, nos jugemens, nos maximes, nos désirs, nos espérances sont toutes mondaines. Il se peut faire que nous parlions du monde avec mépris ; mais dans le détail de

la conduite, nos vûes, nos jugemens, nos affections ſont toujours mondaines. Il ſe peut faire même que nous y mêlions quelques ſentimens chrétiens; qu'en certaines occaſions nous ayons des vûes conformes à celles de la Foi, que ſur certains événemens, nos diſpoſitions ſoient chrétiennes & ſpirituelles : mais ce ne ſont-là que des étincelles de Foi pour ainſi dire, qui nous échappent, que des intervalles de grace qui n'interrompent que pour un inſtant le cours de nos diſpoſitions mondaines. Ce qui domine dans la conduite, ce qui fait comme le corps de toute notre vie, ce que nous ſommes, même indépendamment de nos réflexions, & lorſque nous agiſſons naturellement; en un mot, le principe conſtant & comme univerſel de tous nos ſentimens intérieurs & de toutes nos démarches extérieures, c'eſt l'eſprit du monde; nous n'avons qu'à ſonder notre cœur pour en convenir. Or, l'Eſprit de Dieu n'eſt point où régne l'eſprit du monde : il nous pouſſe peut-être, il nous excite, il nous inſpire de ſaints déſirs, il réveille notre peu de foi; mais il ne régne pas dans notre cœur : il heurte à la porte; mais nous ne l'avons pas encore reçu : il laiſſe tomber ſur notre ame quelques étincelles de ſon feu divin, mais il n'y eſt pas encore venu lui-même.

Nous appartenons donc encore au monde & à ſon eſprit. Sous des dehors réligieux & réglés, notre cœur eſt donc en-

core mondain ; avec des apparences de vie ; nous demeurons donc encore dans la mort & dans le péché : & voilà sur quoi on ne s'examine guères. On juge de soi par la conduite extérieure qui est irréprochable, par certaines œuvres de Réligion auſquelles le monde attache le nom & la réputation de la piété ; mais on se n'avise guères de se demander à soi-même : Est-ce l'esprit du monde, ou l'Esprit de Jesus-Christ, qui me conduit & qui m'anime? ressemblai-je encore au monde par mes désirs, par mes vûes, par mes jugemens, par mes joies, par mes chagrins, par mes envies, par mes animosités, par mes délicatesses, par mon orgueil ; enfin, par toutes les disposítions de mon cœur ? Je n'appartiens donc pas à l'Esprit de Jesus-Christ ; le monde est donc encore l'Esprit invisible, qui m'anime & qui me possède. Si mon cœur ne change & ne se renouvelle, je périrai donc avec le monde, puisqu'il est déja jugé, que le salut n'est pas pour lui, & que sa condamnation est inséparable de la mienne, tandis que nous ne formerons qu'un même esprit & un même tout avec lui. Première Réflexion.

II. Reflex.

LE second caractère de l'Esprit de Dieu, c'est qu'il est un esprit de renoncement & de pénitence ; & ce caractère est une suite nécessaire du recueillement & de la vie intérieure dont nous venons de parler.

En effet, mes Freres, dès que l'Esprit de Dieu nous rappelle à nous-mêmes, &

qu'il nous fait habiter dans notre cœur : il nous découvre nous-mêmes à nous-mêmes. Il nous montre toute l'horreur de nos mœurs passées : il nous fait appercevoir en nous mille passions & mille misères, que la dissipation & l'aveuglement de la vie mondaine nous avoient cachées ; il nous développe toute la corruption de nos penchans, toute l'enflure de notre cœur, toute l'opposition que nous portons en nous au bien & à la justice, toutes les plaies que le monde & les passions ont faites à notre ame, il nous convainc que nous sommes dans un désordre universel, par rapport aux biens véritables, que notre volonté, notre esprit, notre imagination, nos sens, notre corps : que tout est déréglé en nous, & révolté contre l'ordre, la vérité & la justice : *Arguet mundum de peccato*, dit Jesus-Christ.

Or, il est impossible qu'en nous découvrant ce déréglement secret & uuiversel de toutes les facultés de notre ame, il n'opère en nous deux dispositions : la première, de rétablir l'ordre que le péché a troublé en nous, la seconde, de venger la justice de Dieu que ce désordre a outragée.

Je dis premiérement, de rétablir l'ordre que le péché a troublé en nous : car les lumières dont l'Esprit de Dieu remplit un cœur, ne sont pas des lumières stériles : ce sont des lumières vives & efficaces : il opère par-tout où il est ; il fait aimer les vérités qu'il enseigne, parce qu'il change le

cœur qu'il éclaire. Les ames mondaines peuvent à la vérité connoître le déréglement de leur cœur ; & la corruption de leurs penchans : mais elle ne le connoissent que par rapport à leur repos qui en souffre & non pas à l'ordre qui en est troublé, & comme ces lumières ne sont que des reproches secrets de leur amour propre, elles leur font bien haïr leurs maux, mais elles ne leur en font pas aimer le remède.

Mais une ame que l'Esprit de Dieu a renouvellée, hait en elle tout ce qu'elle y découvre d'opposé à la vérité & à la justice. Les lumières nouvelles qui lui montrent presque sur chaque action le déréglement de ses affections & de ses penchans, l'animent du saint zèle, pour les rapprocher de l'ordre & de la régle.

Ainsi, à mesure qu'elle sent dans le détail de sa conduite, que son cœur encore corrompu par l'orgueil, se révolte contre la plus légère humiliation, elle les cherche & lui en ménage : qu'il se livre à des antipathies & à des animosités secrettes, elle le punit par des marques extérieures de complaisance & de charité, ausquelles elle se condamne ; qu'il a un goût violent pour les dissipations & pour les plaisirs, elle le châtie par le recueillement & par la retraite : qu'il conserve encore des attachemens vils & frivoles, pour la parure & pour la vanité, elle le réduit par la simplicité & par la modestie : que les désirs de plaire infectent presque encore toutes ses actions, elle

en fuit les occaſions, ou elle en néglige les moyens; que certains devoirs le trouvent toujours indocile & rebelle, elle y ajoûte même des œuvres de ſurcroît, afin qu'en l'obligeant d'aller même au-delà, elle lui rende la régle plus ſupportable.

Enfin, toute ſon attention eſt de rétablir dans ſon cœur, par des violences continuelles, l'ordre que des paſſions injuſtes y avoient troublé; elle ne ſe pardonne rien: ce qu'elle ne peut encore corriger, elle le déteſte; elle a recours aux gémiſſemens, quand les ſoins & les efforts ſont inutiles; & elle ſouffre plus de misères qu'elle ne peut encore guérir, que des violences qu'elle ſe fait pour ſe délivrer de celles dont la grace la purifie.

Voilà la première diſpoſition de cet eſprit de renoncement & de pénitence, que l'Eſprit de Dieu opére en nous; & de-là, il eſt aiſé de juger ſi nous l'avons reçu, ou ſi nous vivons encore de l'Eſprit du monde.

Car l'eſprit du monde eſt un eſprit de pareſſe & d'immortification; un eſprit d'indulgence pour tous nos penchans déréglés; d'attention à les ſatisfaire, d'habileté à les juſtifier, d'amour propre qui les régle & les retient ſur les tranſgreſſions eſſentielles, pour s'en épargner les remords, mais qui ſur-tout le reſte s'y livre & s'y laiſſe entraîner. Car il ne faut pas croire que l'eſprit du monde nous porte toujours aux déſordres groſſiers & déclarés; c'eſt

un esprit artificieux qui, comme l'Esprit de Dieu, sait prendre différentes formes : *Multiformis spiritus*, ce qu'il cherche, c'est de corrompre le cœur & de le dérégler ; pourvû qu'il y réussisse, il lui est égal que ce soit par des passions grossières, ou par une multitude de penchans mondains, qui quoique séparément peut-être, & considerés chacun en soi, ne soient pas criminels, tous ensemble néanmoins, & subsistant habituellement dans le cœur, en font un cœur mondain, & s'y forment un état de mort & de péché, qui nous sépare de Dieu & nous prive de son Esprit, comme la vie la plus criminelle.

Ainsi j'appelle un cœur mondain & vuide de l'Esprit de Dieu, dans une vie même d'ailleurs réglée, un cœur immortifié, ennemi de la violence, & qui sur tout ce qui régarde ses désirs, ou indifférens, ou légérement mauvais, ne cherche qu'à se satisfaire ; & ne sauroit rien prendre sur lui-même : un cœur qui ne veut s'interdire que ce qui l'éloigne visiblement de Dieu : & qui encore sur les devoirs essentiels, pousse la paresse & l'indulgence pour ses passions, jusqu'aux dernières bornes qui l'approchent du crime & de la transgression, si même elles ne forment pas la transgression aux yeux de Dieu : un cœur qui se livre à ses animosités & à ses antipathies, pourvu qu'elles n'aillent pas jusqu'à une haine amère & furieuse ; à ses impatiences & à son humeur, pourvu qu'il ne les porte pas jus-

qu'à l'éclat & au ſcandale ; aux diſſipations & aux plaiſirs, pourvu qu'on en banniſſe les excès & le crime : aux déſirs de plaire, pourvu qu'ils n'ayent pas de ſuite marquée & criminelle ; à l'amour de l'élévation & de la fortune, pourvu qu'on n'y employe pas des meſures, ou odieuſes, ou injuſtes ; à la recherche des aiſes & des commodités, pourvu qu'on n'y mêle pas des voluptés coupables, à la vanité & à la magnificence, pourvu que le monde lui-même n'en ſoit pas bleſſé, & qu'on y ajoûte quelques largeſſes ſaintes ; enfin, à tous les adouciſſemens poſſibles ſur les devoirs, pourvu qu'on paroiſſe ſauver les devoirs eux-mêmes.

Voilà ce que j'appelle un cœur mondain, & où l'Eſprit de Dieu n'habite pas parce que tous les penchans du monde y ſubſiſtent, au lieu que l'Eſprit de Dieu fait en nous, dit l'Apôtre, des diviſions & des ſéparations douloureuſes, retranche, coupe juſqu'au vif, va juſques dans les plus ſecrets penchans de notre cœur ſéparer la chair de l'eſprit, les affections humaines des mouvemens de la Foi, l'artifice des paſſions, des opérations de la grace : *Vivus & efficax, pertingens uſque ad diviſionem animæ ac ſpiritus.*

Or, eſt ce-là l'eſprit que nous avons reçu ? Notre vie eſt préſentement exempte de grands crimes, mais qu'elle violence faiſons-nous à tous nos penchans ? que nous en coûte-t'il pour nous combattre à tous momens,

momens, & pour nous convaincre ? que refusons-nous à notre cœur & à nos désirs ? qu'avançons-nous par l'usage de la piété dont nous faisons profession, sur nos inclinations mondaines & déréglées ? où plaçons-nous les sacrifices & les violences dans le détail de notre vie ? Le monde nous en ménage ; la situation de notre fortune nous en fait naître ; la malice des hommes nous en fournit des occasions : où sont celles que nous nous ménageons à nous-mêmes ; où sont celles que la Foi nous rend nécessaires & où l'Esprit de Dieu nous pousse ? que souffrons-nous pour être à Dieu ? qu'en coûte-t-il à nos passions, à nos commodités, à notre paresse ? La régularité de nos mœurs est peut-être une suite du tempérament, ou une bienséance que l'âge & le monde lui-même nous impose ; nous n'avons eu rien à prendre sur nous pour en venir là : ainsi, ne refusant rien d'ailleurs à toutes nos inclinations, toute notre vie est une vie d'immortification & de paresse ; nulle violence, nul renoncement, nul sacrifice de nos affections mondaines ; & par conséquent nous appartenons encore au monde, & l'esprit de Dieu n'est point en nous.

La seconde disposition de cet esprit de renoncement & de pénitence, qui est le caractère de l'Esprit de Dieu, est de venger la justice de Dieu, que le désordre de nos passions a outragée : c'est-à-dire, que ce qui nous rend la violence indispensable,

n'est pas seulement le besoin que nous avons de régler & de réformer notre cœur, en réprimant ses affections déréglées ; mais encore l'obligation où nous sommes de satisfaire à la justice de Dieu que nous avons irritée par le déréglement de nos affections. Aussi est-ce ce premier sentiment que l'Esprit de Dieu opére dans une ame renouvellée ; il la fait entrer dans les intérêts de la justice divine contre elle-même ; il la pénétre de la crainte de ses jugemens ; il l'anime d'un saint zèle contre une chair qui a servi à l'iniquité. L'esprit que je vous promets, disoit Jesus-Christ à ses Disciples, convaincra le monde touchant la justice & touchant le jugement : *Arguet mundum de justitia & judicio* ; c'est-à-dire, il fera connoître aux hommes combien ils sont devenus redevables à la justice de Dieu par leurs égaremens ; ce qu'ils doivent souffrir pour la satisfaire ; ce que j'ai souffert moi-même pour les réconcilier avec elle, & jusqu'où la justice demande que le pécheur se punisse lui-même, pour expier ses crimes, & pour prévenir la sévérité des jugemens du Seigneur qui ne peut les laisser impunis : *Arguet mundum de justitia & judicio.*

Joan. 8. 46.

Pour connoître donc si nous avons reçu l'Esprit de Dieu, il n'y a qu'à rentrer dans notre cœur. Sentons-nous ce zèle de pénitence, que les larmes, que les gémissemens, que les violences ne sauroient satisfaire, parcequ'il ne croit jamais lui-mê-

me avoir assez satisfait à la justice de Dieu? Faisons nous des devoirs de notre état, des incommodités inséparables de la vie humaine, de toutes les créatures qui nous environnent, autant d'occasions de sacrifices & de souffrance? Nous plaignons-nous devant Dieu de la foiblesse de notre chair, & de ne pouvoir en faire par des satisfactions rigoureuses, l'instrument de notre pénitence, comme elle l'a été de nos crimes? La punissons-nous du moins selon ses forces, si notre lâcheté & sa foiblesse ne nous permettent pas d'aller au-delà? Nous regardons-nous comme des criminels à qui tous les plaisirs sont interdits, & qui ne peuvent éviter la mort éternelle qu'ils ont encourue par leurs crimes, qu'en se condamnant à une mort temporelle; c'est à-dire, en mourant tous les jours par la pénitence au monde, à leur chair, à ses desirs & à toutes les créatures?

Hélas! tous nos soins se bornent à flâter une chair que la justice de Dieu ne regarde plus qu'avec horreur & d'un œil d'indignation & de colère: nous ne sommes ingénieux qu'à nous justifier à nous-mêmes notre immortification & notre molesse: nous regardons l'obligation de la pénitence, que nos crimes passés nous rendent si nécessaire & si essentielle, comme une obligation indifférente & de surcroît. Loin d'être animés d'un saint zèle contre notre corps, nous avons horreur de tout ce qui le gêne & le mortifie; loin d'entrer dans les inté-

rêts de la justice de Dieu, nous plaidons sans cesse pour nous contre elle-même. Nous trouvons mauvais qu'elle exige tant de notre foiblesse; nous soutenons qu'on pousse trop loin la sévérité de ses prétentions; nous adoucissons la rigueur de ses maximes; nous leur donnons des interprétations favorables à notre amour propre; nous diminuons ses droits pour augmenter ceux de notre cupidité; enfin, notre corps nous est plus cher que la justice de Dieu qui demande sa punition; & l'esprit qui nous anime, n'est pas un esprit de zèle & de pénitence inséparable de l'Esprit de Dieu; c'est un Esprit de chair & de sang, qui ne possédera jamais le Royaume promis à la croix & à la violence.

III. REFLEX

ENfin, le dernier caractère de l'Esprit de Dieu, c'est d'être un Esprit de force & de courage. Comme c'est un Esprit qui a vaincu le monde, qui a renversé les Idoles, anéanti les superstitions, confondu les préjugés, condamné les erreurs & les sectes, combattu les passions; en un mot, comme c'est un Esprit plus fort que le monde, il ne craint pas le monde. Aussi les Apôtres, auparavant foibles & timides; eux que la voix d'une femme avoit intimidés; eux que la mort de Jesus-Christ avoit dispersés; & qui cachés dans Jérusalem, n'osoient s'exposer à la fureur des Juifs, & rendre témoignage à l'innocence de leur Maître, & à la vérité de sa doctrine: dès

que l'esprit de Dieu est descendu sur eux, ils ne connoissent plus ces timides ménagemens; ils paroissent avec une sainte fierté au milieu de Jérusalem, ils annoncent devant les Prêtres & les Docteurs, ce Jesus dont ils n'osoient auparavant se déclarer les Disciples. Non-seulement-ils ne craignent plus les discours publics; mais ils mépriset les menaces; ils bravent les supplices; ils répondent hardiment qu'il est plus juste d'obéir à Dieu qu'aux hommes; & comme si la Judée n'avoit pas offert assez de périls & assez de persécutions à leur courage, ils se répandent dans tout l'univers; & la férocité des peuples les plus barbares, & l'horreur des tourmens, & la cruauté des tyrans, & l'attente de la mort la plus affreuse, & le monde entier révolté contr'eux, ne fait qu'aumenter leur fermeté & leur constance.

Telle est une ame pleine de l'Esprit de Dieu. Cet esprit qui humilie ou qui éléve à son gré les personnes; qui se joue des Grands & des Puissans: qui renverse ou qui affermit les noms & les fortunes; qui forme ou qui détruit les Royaumes & les Empires: cet esprit, source de toute grandeur dans le ciel & sur la terre, & devant lequel tout est néant, éléve une ame qu'il remplit, au-dessus d'elle-même: il la fait participer à sa grandeur & à sa souveraineté: il imprime en elle ses caractères divins de liberté & d'indépendance: il va la placer jusques dans le sein de Dieu, d'où cette ame jet-

tant les yeux sur cet univers, les grandeurs & les puissances de la terre ne lui paroissent plus qu'un vain atôme incapable de l'intimider, & indigne meme de ses regards & de ses attentions.

Rien n'approche donc de l'élévation, de la noblesse, de la fermeté d'une ame que l'Esprit de Dieu possède. L'élévation & la fermeté que le monde donne, est toujours mêlée de ménagement & de bassesse; par cequ'elle est toujours soumise au monde, & par quelque endroit dépendante de lui: autant que nous tenons au monde, nous craignons le monde. Mais une ame juste ne le craint plus, parcequ'elle n'y tient plus: ses jugemens lui sont indifférens; ses discours & ses dérisions ne l'ébranlent pas plus que le son d'une cymbale retentissante: elle fait gloire de la vertu devant ceux-mêmes qui la mépriſent; elle ne défère qu'à la vérité: elle ne ménage que la charité; elle n'a point de ces timides complaisances dont la piété souffre; & qui loin d'édifier les pécheurs qui les exigent de nous, les confirment dans les erreurs injustes. Voyez aujourd'hui les Disciples; on traite leur zèle d'ivresse, & leur zèle ne fait que s'enflammer; on les prend pour des insensés, & l'injustice des discours publics ne sert qu'à les confirmer dans leur sainte folie; on les regarde comme des séducteurs, & ils ne font rien pour mettre le monde de leur côté, que ce qu'ils ont fait pour le révolter contr'eux: c'est-à-dire, le condamner, l'édifier & le reprendre.

L'esprit du monde est un esprit de souplesse & de ménagement. Comme l'amour propre en est le principe, il ne cherche la vérité, qu'autant que la vérité lui peut plaire; il ne se déclare pour la piété, qu'autant que la piété trouve de partisans favorables; il ne se fait honneur de la vertu, que dans les lieux où la vertu l'honore. Et voilà l'esprit qui nous régit & qui nous gouverne; un esprit de timidité & de complaisance: on craint d'être à Dieu, & dans toutes les occasions où il s'agit de se déclarer pour lui: on mollit & on se ménage: & dès qu'il faut s'exposer pour sa gloire à la dérision & à la censure des hommes, on recule, & on se fait de sa lâcheté une fausse prudence; & dès qu'il est question de déplaire pour ne pas manquer au devoir, on en croit la transgression légitime; & la premiere chose qu'on examine dans les demarches que Dieu demande de nous, c'est si le monde y donnera son suffrage; & pour ne pas perdre l'estime du monde, on paroît encore mondain; on parle son langage, on applaudit à ses maximes, on s'assujettit à ses usages; & pour éviter même d'être ennuyeux, on entre dans ses plaisirs, on est de ses dissipations, on participe peut-être à ses crimes.

Nous n'avons qu'à nous juger de bonne-foi, pour convenir que c'est-là notre caractère. Toute notre vie n'est qu'une suite de ménagemens & de complaisances, que la Loi de Dieu réprouve: partout nous sa-

crifions les lumières de notre conſcience aux erreurs & aux préjugés de ceux avec qui nous vivons. Nous connoiſſons la vérité, & cependant nous la retenons dans l'injuſtice : nous applaudiſſons aux maximes qui la combattent ; nous n'oſons réſiſter à ceux qui la condamnent ; nous donnons tous les jours à la flaterie & au déſir de ne pas déplaire, mille choſes que notre conſcience nous reproche, & d'où notre goût même nous éloigne : en un mot, nous ne vivons pas pour nous-mêmes & pour la vérité ; nous vivons pour les autres & pour la vanité : nous voulons plaire ; nous ne pouvons nous paſſer du monde ; nous tenons à lui par des vûes de gloire, de fortune, d'établiſſement, de crédit, de réputation, d'amuſement, même d'amitié & de ſociété ; & de-là vient que dès que la vérité eſt en concurrence avec quelqu'une de ces paſſions, & qu'il faut leur donner atteinte en ſe déclarant pour elle, nous l'abandonnons ; nous nous ménageons, nous diſſimulons, nous nous faiſons de fauſſes maximes pour juſtifier nos tempéramens injuſtes ; nous nous perſuadons que la vie du monde, ou nous ſommes engagés, nous les rend inévitables. Ainſi toute notre vie ſe paſſe à déférer aux autres, à nous accommoder à leurs paſſions, à ſuivre leurs exemples, à conſentir à leurs maximes : nulle fermeté, nulle réſiſtance, nul courage ; tout nous ébranle, tout nous entraîne ; la complaiſance eſt le grand reſſort de

de toute notre conduite : & n'ayant peut-être point de vices à nous, nous devenons coupables de ceux de tous les autres, & nous ne pratiquons aucune vertu.

Cependant comme nous conservons dans le cœur un reste d'amour pour la vérité, que nous ne nous livrons au monde qu'à regret, que nous en évitons les égaremens, que nous nous distinguons de lui par les actions extérieures de la piété, nous croyons ne pas lui appartenir comme ces ames mondaines qui en sont enivrées : mais nous nous trompons ; il est sûr du moins que nous n'appartenons pas à l'Esprit de Dieu ; que ce n'est pas lui qui nous conduit & qui nous possède. Car cet esprit divin est un Esprit de force, de fermeté, de courage : il ne craint pas le monde, parce qu'il méprise le monde : il ne veut pas plaire au monde, parce qu'il est crucifié au monde : il ne cherche pas les suffrages du monde, parce qu'il juge les jugemens du monde : il ne ménage pas l'amitié du monde, parce qu'il est ennemi du monde : il ne se laisse pas ébranler par les exemples du monde, parce qu'il a vaincu le monde. Le caractére le plus opposé à l'Esprit de Dieu, c'est ce caractère de la lâcheté & de la complaisance ; & la marque la plus sûre que Dieu n'est pas dans un cœur, & qu'on est encore au monde, c'est lorsqu'on le craint plus que la vérité, qu'on le ménage aux dépens de la vérité, qu'on veut lui plaire malgré la vérité, & qu'on lui sacrifie sans cesse la vérité.

Grand Dieu ! répandez aujourd'hui dans nos cœurs ce triple esprit de recueillement, de renoncement, de fermeté, qui répandu autrefois sur vos Disciples, en fit des hommes nouveaux, les vainqueurs du monde, & les témoins de la vérité : anéantissez en nous cet esprit du monde, cet esprit de dissipation, d'immortification, de complaisance & de lâcheté, qui ferme depuis si long-tems dans nos cœurs l'entrée à votre Esprit divin : renouvellez en ce jour nos désirs, nos affections, nos sentimens, nos pensées. Venez, Esprit de vérité, dans nos cœurs, prendre la place du monde misérable qui nous déplaît, & auquel nous n'avons pas la force d'oser déplaire ; & après avoir établi ici-bas en nous votre demeure, faites que nous devenions les temples éternels de votre gloire & de votre vérité.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA FETE

DE L'ASSOMPTION

DE LA Ste. VIERGE.

Sur la consolation & la gloire de la mort de la sainte Vierge.

Indica mihi, quem diligit anima mea, ubi pascas, ubi cubes in meridie.

O vous qui êtes le bien-aimé de mon ame, montrez-moi où est le lieu de votre repos & de vos pâturages éternels. Cant. 1. 6.

TEL est le langage de l'ame fidèle sur la terre. Eloignée de son époux, que les nuages de la mortalité lui dérobent encore; ne trouvant rien ici-bas qui puisse consoler son amour de cet éloignement, que l'espérance de le voir bientôt finir; soupirant sans cesse après cet heureux mo-

ment, qui doit lui ouvrir les Cieux, & lui montrer l'Epoux immortel qu'elle aime ; & faisant de la durée & des amertumes de son exil, l'exercice de son amour, & tout le mérite de sa foi & de sa patience ; *O vous*: s'écrie-t'elle sans cesse, *qui êtes le bien-aimé de mon cœur, montrez-moi où est le lieu de votre repos, & de vos pâturages éternels.*

Mais comme les illusions des sens mêlent toujours à la foi des ames les plus pures, mille attachemens inévitables, qui partagent ici-bas leur amour ; qui rallentissent en elles le desir des biens éternels ; & qui font, selon l'Apôtre, qu'elles voudroient bien à la vérité être revêtues de l'immortalité, mais sans être dépouillées de la mortalité qu'elles aiment encore : *Nolumus expoliari, sed super vestri* : on peut dire que cette disposition de détachement universel de la vie & de toutes les créatures, cette tristesse sur la longueur de cet exil, cette joie & ce tréssaillement à la vûe de la mort, & de l'heureuse délivrance, n'a été parfaite que dans Marie ; & qu'elle seule, en ce jour consacré par l'Eglise à sa sortie de la terre, & à son exaltation dans le Ciel, a droit, comme la véritable épouse, de tenir ce langage d'amour : *O vous qui êtes le bien-aimé de mon cœur, montrez-moi où est lieu de votre repos & de vos pâturages éternels.*

En effet, les amertumes & les abaissemens de sa vie mortelle trouvent aujourd'hui dans sa mort, & dans son heureuse

Assomption, leur consolation & leur gloire. A l'exemple de son cher Fils, la terre avoit été pour elle un lieu d'opprobres & de souffrances. Fille de douleur ; dégradée de tous ses titres ; inconnue dans tous ses dons ; confondue avec les autres meres de Juda, il étoit juste enfin que la gloire de son Fils fût réparée en sa personne ; & que toujours semblable à lui, les merveilles de sa mort corrigeassent l'obscurité de sa vie.

Ce sont donc les consolations & la gloire de la mort de Marie, que nous allons développer aujourd'hui, & qui renferment tout le Mystére que l'Eglise propose à la piété des Fidèles. Les consolations de sa mort, qui composent les amertumes intérieures dont son ame sainte avoit toujours été affligée durant sa vie, la gloire de sa mort, qui répare les humiliations qui l'avoient toujours accompagnée sur la terre : voilà tout le sujet de ce Discours. Nous avons besoin de son entremise pour obtenir les lumiéres de l'Esprit saint. *Ave*, *Maria*.

ON peut dire que Marie avoit éprouvé trois sortes d'amertumes durant le cours de sa vie mortelle ; & que ç'avoient été là comme les trois traits qui avoient percé son cœur, & consommé le sacrifice de ses douleurs & de ses peines : une amertume de délaissement, une amertume de zèle, & une amertume de desir. Or à ces trois amertumes, répondent trois consolations à sa mort, qui vont nous développer la I. PART.

première circonstance de ce Mystère : une consolation de force & de courage ; une consolation de paix & de joie ; une consolation de possession & de jouissance. Entrons dans le détail, & m'honorez de votre attention.

J'appelle en premier lieu l'amertume de délaissement que Marie avoit éprouvée, l'indifférence & les rigueurs apparentes dont Jesus-Christ avoit toujours semblé payer sa tendresse & ses plus saints empressemens. Nous ne voyons nulle part qu'il la distingue par les égards & les tendres attentions, que sembloit demander l'autorité qu'elle avoit sur lui, & l'amour qu'il avoit pour elle. Caché dans le Temple à l'âge de douze ans, il paroît blâmer l'inquiétude où l'avoit jettée la crainte de la voir perdu ; & loin d'être touché des allarmes & des empressemens de son amour, il ne lui parle que du Pere qu'il a dans le ciel, comme s'il avoit oublié qu'il eût une mere sur la terre. Aux nôces de Cana, de peur, ce semble, que Marie ne partageât avec lui dans l'esprit des conviés la gloire du prodige qu'il alloit opérer, il déclare qu'il n'a rien de commun avec elle, & que c'est à son Pere seul à lui marquer les tems & les momens où il doit se manifester par des miracles, comme c'est de lui seul qu'il tient la puissance de les opérer. Si les femmes de Jérusalem appellent heureuses les entrailles qui l'ont porté, il semble ravir à Marie une louange que l'Ange

lui-même lui avoit donnée, & leur annonce qu'il n'y a d'heureux sur la terre, que ceux qui observent la Loi de Dieu. Si dans une autre occasion on le fait souvenir que sa mere & ses freres l'attendent avec impatience, il répond, qu'il ne reconnoît pour sa mere & pour ses freres, que ceux qui font la volonté de son Pere qui est dans le Ciel. Enfin par-tout elle paroît oubliée, & toutes les fois que les Evangélistes nous en parlent dans l'histoire de son Fils, c'est pour nous rapporter quelque rigueur apparente de Jesus-Christ envers elle.

Telle avoit été la conduite de Dieu sur cette sainte fille de Juda. Toujours éprouvée par des délaissemens & par des rigueurs de la part de Jesus-Christ; toujours conduite par des voies dures & rigoureuses, elle devoit servir de modèle & de consolation aux ames que Dieu éprouve, auxquelles il ne fait jamais sentir un seul trait de consolation dans l'observance de ses commandemens; & qu'il livre à tous les dégoûts & à toutes les sécheresses d'une vertu triste & amère. Elle devoit leur apprendre que cette voie de délaissement, si pénible au goût des sens & de la nature, a son mérite & ses avantages aux yeux de la Foi; que c'est d'ordinaire la voie des ames pures & parfaites; que les goûts sensibles sont souvent les appuis de la foiblesse, plutôt que les fruits de la vertu; que la Foi seule des promesses doit soutenir l'ame fidèle; que suivre Jesus-Christ par le seul

attrait des consolations attachées à son joug, c'est courir après soi-même ; que le caractère de la Foi est d'attendre, de soupirer & de souffrir ; que le tems de la vie présente est le tems des privations, & non des consolations ; que le Seigneur est ici-bas un Dieu caché ; & que plus il veut s'unir une ame par une Foi vive & fervente, plus il la prive de ces consolations humaines, pour lui rendre cet exil encore plus insupportable ; pour allumer chaque jour en elle le désir de cette patrie immortelle, où pleins du Dieu qui nous rendra heureux, nos cœurs ne pourront plus goûter que ce bien inestimable ; & où la vérité vûe à découvert, paroîtra toujours aimable, parce que nous la verrons toujours telle qu'elle est.

Et en effet, l'état de la Foi où nous vivons, ne consiste pas seulement dans la soumission de l'esprit à des vérités qui ne nous sont pas encore montrées par des lumiéres claires & évidentes ; mais encore par l'adhérence du cœur à des biens invisibles & éternels, dont la beauté ne se fait pas encore sentir à nous par des goûts & des plaisirs sensibles. La Foi renferme donc deux privations essentielles, une privation de lumiére & une privation de plaisir : il faut pouvoir croire ce qu'on ne voit pas, & aimer, pour ainsi dire, ce qu'on ne sent pas encore. C'est l'état de la patrie de voir toujours la vérité, & de sentir toujours qu'elle est aimable : mais il faut mé-

riter cet état heureux, en sacrifiant sans cesse nos propres lumières, aux lumières & aux vérités que nous ne voyons pas, & les plaisirs sensibles qui nous environnent, aux plaisirs invisibles & seuls dignes du cœur, que nous ne sentons pas encore.

Ce n'est pas que le Seigneur n'avance quelquefois à des ames justes & privilégiées ces dons ineffables qui leur sont préparés dans le ciel. Il en est qu'il favorise de lumières extraordinaires, & auſquelles il révéle, comme à Paul, des secrets & des mystères, qu'il n'est pas presque permis à l'homme de publier. Il en est d'autres sur lesquelles il verse abondamment ces plaisirs secrets & indicibles, que le cœur de l'homme n'a jamais goûtés, & qui ne pouvant porter la plénitude du Dieu de toute consolation qui les remplit, sont obligés de lui demander qu'il suspende l'abondance de ses dons, ou qu'il les modère. Mais ces faveurs sortent de la voie commune de la Foi: l'illusion même y est à craindre: notre siécle & les siécles passés en ont fourni de tristes exemples. Les singularités de la piété dégénérent souvent en fanatisme. Tout esprit ne vient pas de Dieu; souvent ces lumières extraordinaires qu'on croit venir du Ciel, sont des lueurs trompeuses, qu'une imagination échauffée & séduite produit, & qu'une vanité secrette consacre. & les Priscilles nous ont instruits à nous défier d'une voie, qui sous prétexte

de nous mener à la perfection, nous conduit dans le précipice : souvent ces goûts sensibles & abondans, qu'on croit être le fruit de la grace, sont des sentimens humains, qu'une tendresse naturelle excite, & qui flatent la cupidité sans corriger la vertu ; & tandis qu'on se croit plein de Dieu, on n'est rempli que de soi-même. La voie des privations est toujours la plus sûre, parce quelle est la plus conforme à l'état ordinaire de la Foi. Ainsi loin de se décourager des dégoûts qu'on éprouve dans les voies de Dieu, & de se persuader que nos hommages ne lui plaisent pas : parce que nous n'y trouvons aucun plaisir nous-mêmes ? il y a bien plus de lieu de présumer que plus les devoirs que nous lui rendons, nous coûtent, plus ils ont de mérite à ses yeux ; & que les mêmes dégoûts qui font la peine & la tristesse de notre vertu, en font en même tems la sûreté & l'excellence.

Voilà les délaissemens que Marie avoit éprouvés sur la terre. Il étoit donc Juste que la présence visible de Jesus-Christ fût la première consolation de sa mort ; qu'il fût le spectateur de ce dernier combat ; qu'il vînt la soutenir dans cette dernière heure ; qu'elle fît entre ses bras le sacrifice de sa vie ; qu'il fût lui-même son Ange consolateur ; & qu'il se hâtât d'autant plus de venir se montrer à cette ame impatiente d'être réunie à lui, qu'il avoit paru presque toujours se refuser & se cacher, pour ainsi dire, à elle sur la terre.

La seconde amertume que je remarque dans la vie de la sainte Vierge, est une amertume de zéle. Avec quelle douleur voyoit-elle l'inutilité des prodiges, des instructions & de tout le ministère de Jesus-Christ dans la Judée! Les piéges que les Scribes & les Pharisiens dressoient à son innocence; la défection même de ses Disciples; sa mort cruelle & ignominieuse; l'ingratitude & l'endurcissement d'un peuple qui le rejettoit; toutes les promesses faites à leurs peres, tous les soins que le Seigneur avoit pris autrefois de Jérusalem, terminés par sa réprobation & par sa perte. Le malheur de ses freres selon la chair faisoit son occupation la plus triste & la plus ordinaire: elle offroit sans cesse pour eux les vertus de leurs ancêtres, des Abrahams des Davids, des Prophétes, pour appaiser la colère de Dieu, & adoucir par la mémoire de ces hommes fidèles, les crimes de leurs descendans. Aussi dans l'Evangile on nous la représente partout, recueillie, occupée des malheurs de Jérusalem & des desseins de colère que le Seigneur alloit faire éclater sur cette ville infidéle.

Il falloit qu'elle apprît aux ames justes, & à celles sur-tout qu'un saint azile met à couvert des périls du monde, à s'occuper souvent aux pieds des autels des maux & des besoins de l'Eglise; à gémir sur les scandales qui la deshonorent: à solliciter les graces du Ciel pour leurs freres selon la

chair, que le torrent des plaisirs & des tentations humaines emportent, & qui vivent dans un oubli entier des choses du Ciel.

Ce fut un des principaux motifs qui détermina le saint Fondateur des Vierges * ferventes qui m'écoutent, à élever ces pieux aziles, où elles répandent aujourd'hui avec tant d'édification sur toute l'Eglise la bonne odeur de Jesus Christ. Il voulut assembler sous les mêmes loix de la charité & du dépouillement réligieux des ames innocentes, qui cachées dans le secret du Sanctuaire, pussent gémir, comme la colombe, sur les maux qui affligent l'Eglise; demander tous les jours au Seigneur, des Pasteurs vigilans pour la conduire, des Docteurs éclairés pour la défendre, des Prêtres irréprehensibles & zèlés pour l'édifier : des Princes réligieux pour la protéger & pour l'étendre : demander l'extinction des schismes & des erreurs; le triomphe de la vérité : la cessation des contentions & des troubles, l'établissement de la paix & de la charité; demander des lumières & des secours puissans pour les Ministres de la parole qui sont chargés de l'œuvre de Dieu, & qui travaillent à rappeller les pécheurs de leurs voies égarées; enfin être auprès du Seigneur comme les médiatrices continuelles des Fidéles, les ressources des maux de l'Eglise, les victi-

* *Les Religieuses de la Visitation de Chaillot, où étoit la Reine d'Angleterre.*

mes des péchés d'autrui ; & dans les larmes & les privations de leur retraite, prendre sur elles-mêmes les iniquités de leurs freres. C'est ce zèle de la gloire de Dieu, du progrès de la Foi & de la piété, ce desir de la conversion des pécheurs & de l'accroissement du régne de Jesus-Christ sur la terre, qui est comme l'ame & le caractère particulier de ce saint Institut. D'autres se dévouent aux saintes rigueurs & aux macérations continuelles de la pénitence ; ici on se consacre aux gémissemens de la prière, & aux saintes amertumes du zèle & de la charité.

Et voilà cette amertume de zèle & de douleur, qui avoit toujours occupé le cœur de Marie dans tous les états de sa vie mortelle. Elle ne comptoit pour rien sa propre gloire, son élévation de grace, de lumière & de dignité, tandis qu'elle voyoit le nom de son Fils blasphémé par son propre peuple, son ministère rejetté, ses prodiges soupçonnés d'imposture, ses Disciples persécutés, & Israël périr sans ressource. Car l'amour, lorsqu'il est parfait, est moins touché de ses propres intérêts, que des intérêts de l'objet qu'il aime. Vous reconnoissez à ces traits, Vierges saintes, la foi & le zèle ardent de la pieuse * Princesse qui vous anime ici par ses exemples ; l'égarement & l'incrédulité de ses peuples la touche plus que leur révolte & leur défection ; & elle gémit bien plus sur la perte de leur

* *La Reine d'Angleterre.*

foi, que sur celle de sa couronne.

Il falloit donc que ce zèle d'amertume & de douleur, qui avoit rempli tout le cours de la vie de Marie, se changeât à sa mort en une consolation de paix & d'allégresse. C'est alors que les nuages de sa mortalité étant déja dissipés, & son ame sainte entrant déja dans la lumière inaccessible des conseils de Dieu, elle voit à découvert les raisons profondes & adorables de la sagesse divine sur les événemens de sa vie, qui avoient tant contristé son zèle & sa tendresse. Elle voit l'utilité qui devoit revenir aux hommes des opprobres de son Fils, & de l'endurcissement des Juifs; les grands avantages que l'Eglise alloit retirer de leur haine envers Jesus-Christ; ce nombre infini de Martyrs qui rendoient gloire à Dieu par leurs tourmens & par leur patience; cette multitude de Fidèles, qui remplacera abondamment la Jérusalem incrédule, & qui croîtra du sang même des Martyrs; les Tyrans désarmés par la foiblesse de l'Evangile; les Césars convertis par l'opprobre de Jesus-Christ; les Philosophes ramenés par la folie de la Croix; la pompe & la magnificence de l'Eglise succéder à l'obscurité de ses tristes commencemens; la gloire de son Fils rejaillir sur elle-même, & son culte devenir une des plus consolantes ressources de la piété des Fidèles.

C'est ainsi qu'une ame juste au lit de la mort découvrira avec consolation toutes

les raisons de la sagesse divine dans les divers événemens de sa vie. C'est alors qu'elle commencera à voir les rapports secrets que ces disgraces, ces afflictions, ces situations désagréables où elle avoit presque toujours vécu, avoient avec sa sanctification éternelle. C'est alors que l'ordre des desseins éternels sur elle lui étant d'avance manifesté, elle verra que tout avoit ses raisons & ses utilités dans les voies par où la main de Dieu l'avoit conduite; que tout à son insçû coopéroit à son salut; que les contradictions mêmes qu'on suscitoit à sa piété, étoient des miséricordes de Dieu sur elle; que la malice & la perfidie qu'elle avoit éprouvée de la part de ceux mêmes qui lui devoient une inviolable fidélité, n'étoit qu'un moyen dont Dieu se servoit pour purifier sa foi; que ces événemens si tristes, & qui en renversant sa fortune, paroissoient en même-tems si funestes à la Réligion, n'étoient que des voies sûres & secrettes, par où Dieu vouloit la sanctifier; & que la justice de Dieu sacrifioit des peuples & des royaumes entiers qu'il livroit à un esprit d'erreur & de révolte, qu'elle les sacrifioit, dis-je, à sa sûreté & à sa sanctification particulière. Elle verra que la propagation du schisme & de l'erreur, qui avoit si fort contristé son zèle & sa piété, servoit à fortifier dans la Foi un petit nombre d'ames justes, qui vivoient au milieu de la contagion, sans en être infectées; que les maux de l'Eglise, dont elle gémissoit,

contribuoit à ſa gloire & à ſon triomphe ; & qu'enfin, en n'exauçant pas les déſirs de ſon cœur, le Seigneur les accompliſſoit d'une manière plus glorieuſe à la Foi, & plus utile à ſon ſalut.

Hélas ! mes Freres, on regarde préſentement l'obſcurité où vivent les ames juſtes, leur éloignement du monde, de ſes intrigues, de ſes prétentions, de ſes eſpérances, de tout ce qui réveille les paſſions humaines, on le regarde comme une vie rampante, inutile, oiſeuſe : on regarde les œuvres des miſéricorde, & les ſaintes agitations, dont elles ſe font des affaires ſerieuſes, comme de pieuſes inquiétudes que la vivacité ou la ſimplicité de leur zèle conſacre. Mais dans ce dernier moment tout ce que nous aurons fait de plus éclatant pour le monde, nous paroîtra inſenſé & puérile ; ces actions célébres que les hommes avoient ſi fort admirées ; ces entrepriſes conduites avec tant de ſecret & de ſageſſe ; ces victoires, ces ſuccès, ces talens éminens qui nous feront jouer un ſi grand rôle dans nos hiſtoires, tout cela nous ne le regarderons plus alors que comme des ſcénes puériles, & des amuſemens d'enfant. Toute notre vie nous paroîtra une enfance continuelle : tout ce que nous avons ſouffert pour le monde, ces ſoins pour acquérir une vaine réputation ; ces efforts pour parvenir ; ces complaiſances & ces aſſujettiſſemens qui avoient tant coûté à notre fierté ; ces attentions pour de

des maîtres, qui en avoient si peu pour nous, de toutes ces peines il ne nous en restera que le regret inutile de les avoir perdues. Nous verrons que tous nos desirs & tous nos soins n'avoient pour objet que des phantômes; que nous courrions comme des insensés après une fumée qui s'évanouit; & que l'accomplissement même de nos désirs auroit été la plus terrible de nos infortunes. Nous nous dirons alors à nous-mêmes: falloit-il tant s'agiter pour ne rien faire? hélas! falloit-il mener une vie si laborieuse, pour ne trouver au bout que le chagrin de s'être trompés, & ressembler à ceux qui se sont fatigués en suivant une fausse route, & qui ne se raviſent enfin que lorsque les forces leur manquent, & qu'il n'est plus tems d'en chercher une nouvelle? Que ne placions-nous mieux nos soins & nos peines? Les faveurs de la terre se sont éloignées de nous à mesure que nous courions après elles; les faveurs du Ciel, les biens éternels, il suffisoit de les désirer pour les obtenir.

Aussi la dernière amertume de la vie de Marie sur la terre, avoit été une amertume de désir. Depuis surtout que son cher Fils eut quitté la terre, tous les désirs de son cœur le suivirent dans le séjour de l'immortalité: elle ne regarda plus cette vie mortelle que comme un long & triste exil: séparée de l'objet unique de son amour, tous ses vœux, toutes ses pensées, tout son cœur fut dans le Ciel. Ainsi étrangère sur

la terre, cachée aux yeux des hommes, inconnue au monde, elle disoit sans cesse comme l'Epouse : *O vous, le bien-aimé de mon cœur, montrez-moi où est le lieu de votre repos & de vos paturages éternels.* Sans cesse, comme le Prophéte, elle se plaignoit de la durée de son pélérinage : sans cesse elle disoit comme lui. *Quand irai-je, ô mon Dieu, dans votre demeure éternelle ? quand paroîtrai-je devant la face de mon Seigneur ?* Morte à toutes les créatures ; plus unie à son Fils par les efforts vifs & continuels d'un cœur qui s'élevoit sans cesse vers le Ciel, qu'attachée à la terre par les foibles liens qui l'y retenoient encore ? déchirée pour ainsi dire, & par le mouvement rapide qui portoit sans cesse son ame vers son Seigneur, & par le poids d'un corps terrestre qui l'arrêtoit encore ici-bas, elle mouroit tous les jours d'amour & de tristesse ; & la véhémence de ses désirs, qui faisoit la plus parfaite de ses vertus, faisoit aussi la plus vive de ses amertumes.

Nous ne sentons pas jusqu'où peut aller l'excès de cette peine, nous que mille liens attachent encore à la terre ; nous qui tenons encore à tout ce qui nous environne, au monde, à nos biens, à nos proches, à nos amis, à nos dignités, à notre fortune, à nous-mêmes. Nous ne sentons pas ce que souffre une ame, qui n'aime plus rien ici-bas, qui ne vit plus que pour son Dieu, & qui est obligée de vivre loin de lui dans ce lieu de larmes & de tentations,

sans cesse exposée à le perdre, & jamais sûre de le posséder. Nos dégoûts de la vie sont ces dégoûts de nos passions ? sont des inquiétudes secrettes de nos crimes ; sont des mécontentemens d'un monde qui nous a trompés ; sont un rassasiement de toutes les créatures, dont nous avons abusé ; sont des recherches de nous-mêmes. Nous sommes fâchés de ne rien trouver ici-bas, qui puisse nous rendre heureux ; & nous voudrions, parmi les objets sensibles qui nous environnent, en rencontrer quelqu'un où notre cœur pût se reposer, & qui fût capable de le fixer & de le satisfaire.

Parmi les ames mêmes consacrées au Seigneur, il en est peu qui sentent la tristesse de cet exil, & l'éloignement où nous y vivons de Dieu. On sent la durée de la croix qu'il faut porter pour être disciple de Jesus-Christ ; on sent la tristesse & les amertumes de la vertu : mais on ne sent pas la privation des biens ineffables que Dieu, prépare à ceux qui l'aiment ; on ne sent pas les ténébres d'une raison déchûe de sa dignité, toute enveloppée dans les sens, & qui ne voit plus que confusément les lumières éternelles de la vérité, en quoi consistoit toute sa félicité & toute son excellence : on ne sent pas la foiblesse & l'impuissance d'une volonté née pour jouir de Dieu, & qui a besoin de se faire une violence continuelle pour se défendre de l'amour injuste des créatures, & pour aimer l'Etre suprême : on ne sent pas en un mot,

cette contrariété de désirs entre la loi des membres & la loi de l'esprit, qui rend la servitude du corps si humiliante & si insupportable à l'ame fidèle. Ces grandes sources de larmes & de la tristesse des Saints sur la terre, & qui forment proprement l'état & la vie de la Foi, n'entrent pour rien dans notre piété; & la raison en est, qu'avec le nom & les apparences de la vertu, nos cœurs sont encore sur la terre. Mille attentions étrangères nous occupent encore; mille attachemens frivoles partagent, affoiblissent encore l'amour que nous devons à Dieu; mille erreurs, qui naissent de la foiblesse de notre foi, nous font perdre de vûe les vérités éternelles. Et ce qu'il y a de plus triste, c'est que souvent la charité étouffée par cette multitude d'amours injustes, le desir des biens éternels absolument éteint, parmi tant d'objets sensibles qui nous occupent & qui nous attachent, nous perdons la grace à notre insçû. Nous sommes morts devant Dieu, que nous nous croyons encore vivans, & sans que nous sachions par lequel endroit la mort est entrée dans notre ame.

Mais l'ame sainte de Marie ne trouvoit plus rien en elle, qui ne vînt de la grace: plus de desirs que pour le ciel: plus de mouvement que pour son Dieu: plus de joie que dans l'espérance de voir son bien-aimé. Cette ame pure, donc le cœur n'étoit pas répandu comme le nôtre sur mille objets vains & injustes, & toute recueillie

dans la charité, sentoit toute la désolation qu'inspire un amour violent, lorsqu'il est séparé de ce qu'il aime. Aussi sa mort n'est que le terme de ses soupirs, la consolation de sa tendresse, le but de tous ses désirs. Elle retrouve ce qu'elle avoit comme perdu : elle va réjoindre ce cher Fils, que la malice des hommes, ou plutôt les ordres rigoureux de son Pere avoient séparé d'elle. Mais ce n'est pas seulement son cœur qui va se réunir à ce qu'elle aime : son amour n'a plus rien à désirer : on rend sa félicité entière & accomplie. On ne laisse pas attendre à son corps la rédemptiom parfaite sous l'empire de la mort : on lui avance ce moment heureux de délivrance, qui n'est marqué pour les Elus qu'au jour de la révélation ; & elle va voir dans sa chair son Sauveur, qui en étoit le chaste fruit. Quelles furent alors les consolations ineffables de cette union si long-tems désirée ! & qui pourroit exprimer ici les transports du cœur de Marie à la vûe de son Fils glorieux & immortel, adoré des Anges & des Saints, & lui découvrant les richesses incompréhensibles de sa divinité & de sa gloire ? Mais ce sont-là des secrets que l'œil n'a jamais vû, & que le langage de l'homme ne sauroit faire comprendre.

Ce qui nous regarde, mes Freres, c'est que la mort n'a rien que de consolant pour une ame juste. Elle ne la sépare que de ce qu'elle n'avoit jamais aimé ; d'un monde, qu'elle avoit trouvé plein d'ennuis & de

piéges ; d'une terre, où elle avoit toujours vécu comme étrangère ; d'un corps, qu'elle avoit toujours haï, combattu, crucifié, & qui avoit été la matière de toutes ſes tentations & la ſource de toutes ſes peines ; de toutes les créatures, qui en ſoulageant ſes beſoins, les multiplioient, & aggravoient ſa ſervitude. Elle s'applaudit d'avoir mépriſé des biens qui vont lui échapper ; de n'avoir pas mis ſa confiance dans des hommes qui ne peuvent plus rien pour elle ; de ne s'être pas bâti une cité permanente dans un monde qui va périr : & de n'avoir pris des meſures que pour une autre vie, où les conditions ne changeront plus. Elle touche enfin à ce moment heureux, qui va la rendre à ſon Seigneur, en qui ſeul elle avoit toujours mis toute ſa confiance : à ce moment, qui va finir une vie triſte, mortifiée, périlleuſe, lugubre, & commencer le jour ſerein de l'Eternité.

Oui, mes Freres, le véritable ſecret de trouver la mort douce & conſolante, c'eſt de ſe détacher par avance de tout ce qu'elle nous enlevera ; c'eſt de mourir chaque jour à quelqu'un de ces attachemens ſi chers qu'elle rompra : c'eſt de s'accoutumer à vivre ſeul avec Dieu au milieu de toutes les créatures qui nous environnent ; puiſque la mort n'eſt que la ſolitude éternelle de l'ame avec Dieu. Le pécheur meurt bien plus, pour ainſi dire, que le juſte : il meurt à tout ce qui l'environne ; parce qu'il tenoit à tout. Autant de liens

qu'il faut rompre, autant de morts particulières qu'il endure : il meurt à son corps, qu'il avoit toujours idolâtré : il meurt à ses biens & à ses places, qui avoient fait l'unique objet de ses soins & de ses désirs : il meurt à ses plaisirs, dont il étoit l'esclave ; à ses espérances, sur lesquelles il s'appuyoit ; à ses édifices superbes, au milieu desquels il croyoit s'être fait une demeure éternelle ; à toutes les créatures presque, qui servoient toutes à ses passions. Quel déchirement, quand il faut rompre tout à la fois tous ces liens injustes, qui l'attachent encore à la terre ! Il souffre mille morts dans une seule : toutes ces séparations portent chacune leur nom particulière dans son ame ; & le Prophéte a raison de dire, que la mort du pécheur est la plus douloureuse & la plus amère de toutes.

Heureuse donc l'ame qui, comme Marie, morte à tout depuis long-tems, n'éprouve alors de nouveau que le plaisir de n'avoir plus rien à sacrifier à l'Epoux céleste ; & qui habitant déja par le cœur dans le ciel, ne laisse sur la terre que les exemples d'une vie sainte, & le souvenir d'une mort précieuse. Mais si la mort de Marie fut toute remplie de consolations, qui la dédommagèrent des amertumes qu'elle avoit éprouvée durant sa vie, elle fut aussi accompagnée d'une gloire qui répara les abaissemens qu'elle avoit soufferts sur la terre.

II. PART. PLus le Seigneur veut élever une ame à un dégré sublime de grace, de lumière & de dignité, plus il l'abaisse & l'avillit aux yeux des hommes; comme s'il étoit jaloux que ses serviteurs brillassent d'un autre éclat que du sien, il est, ce semble, attentif à les dépouiller de cette grandeur que le monde donne, pour les rendre plus dignes de cette grandeur véritable, qui est le fruit tout seul de la justice & de la sainteté.

Les abaissemens de Marie sur la terre sont une preuve de cette vérité. Comme les desseins de Dieu sur elle lui préparoient la plus haute élévation où la simple créature puisse atteindre, les voies par où elle y est conduite, sont des voies d'humiliation & d'obscurité. Or je remarque trois sortes d'abaissemens dans la vie de la sainte Vierge; un abaissement de privation, un abaissement de dépendance, & un abaissement de confusion & de mépris: & je dis que son Assomption dans le ciel, lui rend aujourdhui une triple gloire, proportionnée aux abaissemens de sa vie mortelle; une gloire d'élévation & d'excellence, une gloire de puissance & d'autorité, une gloire de vénération & d'hommage. Continuez à m'honorer de votre attention.

Plus on considére la vie de la sainte Vierge sur le terre, plus on y découvre une suite non-interrompue de privations tristes & humiliantes: première sorte d'abaissement.

ment. Aucune créature n'avoit jusques-là reçu du Ciel des titres plus augustes & plus sublimes que cette sainte fille de Juda. Elle étoit née du sang de David ; le privilége de sa grace avoit prévenu même celui de sa naissance ; elle étoit Vierge dans sa fécondité ; enfin l'auguste qualité de Mere de Dieu, rehaussoit en elle tous les autres titres qu'elle tenoit de la naissance & de la grace : & cependant aucun de ces titres pompeux n'a paru en elle, tandis qu'elle a vécu sur la terre. Sa naissance fut toujours obscurcie par la médiocrité de sa fortune : l'excellence de sa grace fut toujours cachée sous une vie simple & commune : l'élévation de sa dignité, & le titre auguste de Mere de Dieu fut comme démenti par la ressemblance de l'homme que son Fils avoit prise ; la Judée la regarda simplement comme la mere de Jesus de Nazareth ; rien ne la distingue des autres meres de Juda. Elle laisse les hommes dans l'ignorance des grandes choses que le Seigneur avoit opérées en elle : elle ne s'empresse pas de les détromper, & de découvrir les merveilles de Dieu : elle souffre la privation de tout ce qu'elle a de grand ; c'est-à-dire, de la plus grande gloire qui puisse être communiquée à une pure créature : elle porte ce dépouillement avec joie : il ne lui échappe rien, pas un mot, pas une démarche qui puisse trahir le secret de son humilité ; & ravie de vivre dans cette privation, elle souhaite seulement que la gloire de son

Fils soit connue, & son Royaume établi sur la terre.

C'est ainsi que par des privations continuelles, la sagesse de Dieu préparoit cette ame céleste à la gloire où elle est en ce jour élevée. Tout son soin avoit été de se cacher aux yeux des hommes, & de se confondre avec les autres meres d'Israël, & il semble que l'attention unique de Dieu est de la glorifier au jour de sa mort, & de la distinguer par un privilège singulier, & qui devoit rendre témoignage dans tous les siécles à son auguste qualité de Mere de Dieu. Son corps pur & sacré, comme celui de son Fils, ne voit pas la corruption; la vertu du Pere la délivre d'entre les morts : les Cieux s'ouvrent pour la recevoir, comme Jesus-Christ, triomphante & glorieuse : elle sort du tombeau environnée de lumière, pour aller prendre possession de sa gloire à la droite de son Fils, avec la même chair qu'elle lui avoit fournie pour ouvrir le Ciel à tous les hommes; elle est placée au-dessus de toutes les Principautés & de toutes les puissances. C'est cette Arche d'Israël ? dit le saint Evêque de Genève, qui après avoir été quelque tems sous des tentes dans le désert : c'est-à-dire, dans un état obscur & peu digne d'elle, est enfin introduite avec pompe & avec éclat par le véritable David dans la Jérusalem céleste.

Il semble en effet que Jesus-Christ n'auroit pas ressuscité tout entier, & qu'une

partie de sa chair adorable auroit été assujettie en sa sainte Mere à la corruption, si Marie n'eût participé au privilège de sa résurrection glorieuse. Etoit-il convenable qu'on laissât sous l'empire de la mort, la mere de celui qui étoit la résurrection & la vie? Etoit-il juste qu'une chair, de laquelle avoit été formée la victime qui venoit d'ouvrir le Ciel aux hommes, n'y fût pas d'abord elle-même introduite; qu'un corps qu'elle avoit préservé par une grace singuliére des souillures inévitables aux enfans d'Adam, participât à leur malédiction, & devînt la proie des vers & de la pourriture? qu'un corps! qui avoit été sur la terre le sanctuaire vivant du Verbe fait chair, ne fût pas d'abord reçu lui-même dans le sanctuaire éternel? & c'est pour honorer cette mort & cette résurrection miraculeuse, & satisfaire à la piété des Fidèles, que l'Eglise a depuis long-tems institué la Fête qui nous assemble. Voilà le prix que la magnificence de Dieu réservoit aux privations humiliantes de la vie de Marie. C'est en souffrant avec joie que les hommes ayent ignoré jusqu'à sa mort tout ce que la grace avoit opéré en elle de grand, que le Seigneur le fait éclater par un privilége, qu'une tradition sainte a rendu vénérable à toute l'Eglise, & que la piété de nos peres a fait passer jusqu'à nous? comme le gage, immortel de leur zèle & de leur respect pour Marie.

Pour nous, mes Freres, loin de souffrir

avec joie les privations qui nous humilient, & qui laiſſent ignorer aux hommes ce que nous ſommes : hélas ! tout notre ſoin eſt de nous montrer : toute notre vie eſt une étude de vanité, qui nous montre toujours par les endroits par où nous croyons nous diſtinguer & plaire. Lors même que touchés de Dieu, & revenus de nos égaremens nous avons pris le parti d'une vie chrétienne, nous voulons que le monde conſerve encore le ſouvenir des talens malheureux & des vains avantages que nous avons ſacrifiés en rompant avec lui. Nous ſommes flatés qu'on faſſe encore valoir parlà tous les jours notre ſacrifice ; qu'on nous faſſe honneur de ce que nous avons jugé nous-mêmes digne de mépris. Nous nous en élevons même en ſecret au-deſſus des autres, comme ſi nous avions plus donné à Dieu ; comme ſi, plus nous paroiſſions nés pour le monde & pour les plaiſirs, plus il n'avoit pas fallu que la grace, qui nous en a dégouté, fût forte & abondante ; comme ſi les miſéricordes du Seigneur ſur nous pouvoient devenir le titre de notre ingratitude, & nous faire oublier nos miſéres. Ainſi ce qui a été l'occaſion de nos chutes & de nos malheurs, devient ſouvent dans la piété même le motif de notre vanité déplorable : ce qui devroit nous rendre plus mépriſables à nos yeux, ne ſert ſouvent qu'à nous inſpirer du mépris pour nos freres. Ainſi nous voulons participer en même-tems à la gloire du

monde & à la gloire de la vertu : nous voulons qu'on loue en nous & les merveilles de la grace, & les talens de la vanité ; & loin de cacher, comme Marie, aux yeux des hommes ce que nous sommes ; nous voulons même qu'ils voyent encore en nous ce que nous sommes fachés d'avoir été.

Oui, mes Freres, rien de plus rare que de vouloir sincérement que les hommes oublient ce qui peut nous faire honneur dans leur esprit. Nous regardons cet oubli comme une injure, nous voudrions que tout le monde lût sur notre front, pour ainsi dire, nos talens, nos vertus, notre rang & notre naissance ; & jusques dans ces azyles saints, où l'on a mis au pied de l'autel les dépouilles du monde & de toute sa gloire, on reprend souvent d'une main tout ce vain étalage, qu'on avoit semblé sacrifier de l'autre. On étale encore, sous l'obscurité du voile saint, le faux éclat du monde & de la naissance, on remonte encore sur une vaine boue, qu'on avoit foulée aux pieds : on veut retrouver dans le lieu de l'humilité, les distinctions qu'on avoit méprisées dans le monde : & dans le sanctuaire même de l'Epoux, on se fait valoir par d'autres titres, que par le titre sublime de son Epouse.

Mais s'il est rare de porter avec soi cet abaissement de privation, dont Marie nous donne l'exemple, il l'est encore plus de soutenir avec courage l'abaissement de dé-

pendance où elle vecut toujours. Toujours soumise sur la terre ; & dans tous les états de sa vie mortelle, elle avoit toujours respecté cette voie de dépendance, comme celle par où la grace vouloit la conduire ; tantôt vivant dans une soumission entière aux volontés de Joseph ; tantôt attachée aux ordres & à la destinée de son Fils ; tantôt confiée au Disciple bien-aimé, & le regardant comme le maître de ses actions & l'arbître de sa conduite, tantôt enfin paroissant à la suite des Disciples, après la mort de Jesus-Christ comme une des autres femmes fidèles ; ne paroissant entrer en rien ; ne s'attribuant rien ; ne voulant pas partager avec les Apôtres le gouvernement de l'Eglise naissante : se soumettant à leurs loix & à leur autorité ; n'affectant aucune prééminence dans cette sainte assemblée ; tout s'y passant sans qu'il soit fait aucune mention d'elle sans qu'elle affectât aucune autorité ; & se comportant comme une simple fille de l'Eglise, elle qui en étoit la protectrice & la mere. Oui, Marie comblée de tous les dons & de toutes les lumiéres : revétue de la dignité éminente à la quelle une pure créature ait jamais pu prétendre ; le plus ferme appui sur la terre depuis la mort de son Fils, de l'Eglise naissante, en laisse tout le soin aux Apôtres & ne se reserve que la gloire de se soumettre la première à leurs décisions. Quelle leçon pour réprimer l'orgueil & l'inquiétude des Fidèles, qui sans participer à l'éminence

de ses dons & de ses lumières, ne peuvent imiter sa soumission & sa dépendance.

Pour nous, mes Freres, ce n'est pas la soumission à l'Eglise qui nous coûte : cette soumission ne blesse, ni notre orgueil, ni nos penchans, ni notre ambition, ni notre fortune. Ce qui nous blesse, c'est de dépendre de ceux que nous croyons fort au-dessous de nous, c'est de porter le poids d'une autorité qui paroît mal placée. Nous adoucissons même les dépendances les plus inévitables de notre état, par le mépris secret de ceux de qui nous dépendons : nous nous vengeons de leur élévation par nos censures : notre orgueil, forcé de leur obéir, se console en les méprisant : leurs ordres nous rendent ingénieux à découvrir leurs défauts, & il est rare que nos supérieurs & nos maîtres ; ayent sur notre cœur la même autorité qu'ils ont sur notre personne.

Aussi le second caractère de gloire, à laquelle Marie est aujourd'hui élevée, opposé à ce caractère de dépendance qu'elle avoit tant aimé, est une gloire d'autorité & d'empire. Elle reprend aujourd'hui dans le ciel, à la droite de son Fils, cette puissance qu'elle n'avoit pas voulu exercer sur la terre : elle rentre dans tous ses droits : elle est établie sous Jesus-Christ, la médiatrice des Fidèles, le canal des graces, l'espérance & le soutien de l'Eglise, l'azile des pécheurs, la protectrice des Justes, la ressource des peuples & des Empires,

la Reine du Ciel & de la terre. Oui, mes Freres, la puiſſance de Marie n'a point d'autres bornes que celles de l'amour de ſon Fils pour elle. Il partage, pour ainſi dire, avec elle ſon autorité : il la rend la diſtributrice de ſes graces : il veut que nous nous adreſſions à elle, ſi nous voulons tout obtenir de lui ; & rien n'eſt plus éloigné de l'eſprit de la Foi, que de croire honorer la puiſſance de Jeſus-Chriſt, en diminuant celle de ſa ſainte Mere. C'eſt lui que nous honorons en elle, ce ſont ſes dons que nous exaltons, en exaltant les dons ineffables de Marie, c'eſt ſa puiſſance que nous réclamons, en réclamant celle de ſa ſainte Mere ; & elle & nous, nous ne ſommes ce que nous ſommes, que par lui : & notre confiance en elle ne prend ſa ſource, que dans les merveilles que Jeſus-Chriſt veut bien opérer par elle.

Ce n'eſt pas, mes Freres, qu'il ſuffiſe de ſe mettre ſous la protection de Marie, & de lui rendre quelques hommages, pour aſſurer ſon ſalut : le ſalut éternel eſt le prix de l'obſervance ſeule de la Loi de Dieu. Quiconque aime le monde, quiconque ſe livre aux déſirs de la chair, quiconque ne rompt point ſes paſſions criminelles, il a beau ſe déclarer ſerviteur de Marie, elle ne le connoît pas : elle le regarde comme l'ennemi de ſon Fils : elle déteſte la confiance qu'il met en elle ; comme injurieuſe à la Réligion, & ſur-tout

à la gloire de Jesus-Christ. Elle aide de son entremise les pécheurs qui veulent revenir de leurs égaremens : mais elle sollicite elle-même la punition de ceux qui se font de son entremise une sécurité & une raison pour y persévérer.

Et certes, mes Freres, si Jesus-Christ lui-même ne reconnoît pour sa mere & ses Freres, que ceux qui font la volonté du Pere céleste ; Marie reconnoîtroit-elle pour ses enfans, les transgresseurs de cette sainte volonté, & les ennemis de la doctrine & de la Croix de son Fils ? Si Jesus-Christ, malgré les acclamations populaires des femmes de Juda, ne fait pas consister le bonheur de Marie dans l'honneur qu'elle a eu de le porter dans son chaste sein, mais dans sa fidélité à écouter la parole de vie, & en observer les saintes maximes, nous nous croirions heureux, nous, en portant sur notre corps des marques consacrées au culte de Marie, sans avoir l'amour de Jesus-Christ & de sa vérité, gravé dans notre cœur ? Marie ne seroit donc plus que la protectrice des passions que son Fils condamne ? sa puissance renverseroit donc l'œuvre de l'Evangile, & ouvriroit aux hommes une autre voie de salut, que celle que Jesus-Christ lui-même leur a frayée ? Quelle illusion, mes Freres, de prendre dans le respect que l'Eglise nous inspire envers Marie, le motif de notre sécurité dans le crime, & de se persuader qu'il suffit de

se confier en sa protection, pour obtenir après une vie toute de crimes & de passions, la grace du répentir & du pardon à la mort? Eh! quoi, mes Freres, notre confiance en Jesus-Christ lui-même, qui est l'auteur de la vie & du salut, seroit vaine si nous ne vivions pas comme ses Disciples, & notre confiance en Marie seroit plus puissante, quoique nous marchions dans les voies du monde & des passions! Tous ceux qui diront à Jesus-Christ lui-même, Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le Royaume des Cieux; & tous ceux qui diroient à Marie, notre Reine, notre refuge, notre espérance, seroient admis dans la gloire que Jesus-Christ n'a promis qu'aux observateurs de sa loi sainte? Tous ceux même qui ont publié la gloire de Jesus-Christ sur la terre, qui ont prophétisé en son nom, qui ont annoncé sa doctrine & aggrandi son Royaume, ne seront pas pour cela comptés parmi ces ouvriers fidèles, qu'il couronne de justice, si la sainteté de leurs mœurs n'a soutenu celle de leur ministère; & nous croirions que tous ceux qui ont publié la gloire de Marie, qui ont paru zélés pour son culte, qui en ont augmenté l'éclat & la magnificence, & chargé peut-être ses autels de dons & d'offrandes, seroient comptés parmi ces serviteurs vigilans, à qui la récompense des Justes est promise, si l'innocence de leur vie & la pureté de leur cœur n'a sanctifié la pompe de ces hommages? Non,

mes Freres, l'Eglise a toujours regardé Marie comme le soutien de notre foiblesse & non comme l'azyle de nos passions : comme la ressource de nos nécessités, & non comme la protectrice de nos crimes. Marie ne compte pour siens que ceux qui appartiennent à Jesus-Christ : elle ne regarde dans les hommages qu'on lui rend, que la pureté & la fidélité du cœur qui le lui offre, & n'aime dans ses serviteurs que l'innocence, la foi, la charité, & toutes les vertus qui la rendirent elle-même agréable aux yeux de Dieu. C'est ainsi que sa puissance & son autorité dans le ciel, couronnent aujourd'hui l'abaissement de dépendance où elle avoit toujours vécu sur la terre.

Enfin, le dernier abaissement de Marie pendant sa vie mortelle, avoit été un abaissement de mépris & de confusion. Soupçonnée par Joseph, elle avoit porté dans le silence toute la honte d'un soupçon si humiliant & si triste. Elle adoroit en secret les ordres du Seigneur sur elle ; & sans découvrir à Joseph le mystère ineffable qui venoit de s'opérer dans son sein, elle laissoit à la sagesse du Très-Haut le soin de manifester l'innocence de sa servante. Elle unissoit cette humiliation à celle que le Verbe fait chair commençoit à éprouver dans ses chastes entrailles ; elle se soumettoit, comme lui, à porter quelque tems la ressemblance du péché, à faire un sacrifice de son innocence aux ordres inconnus &

adorables de la sagesse divine, & à se réjouir même par avance de l'utilité que Dieu sauroit bien retirer pour l'accomplissement de ses desseins éternels, de son humiliation & de son opprobre.

Telle étoit la disposition de Marie : & voilà pourquoi sa mort est suivie d'une gloire de vénération & d'hommage ; dernier caractère. Tous les peuples & toutes les nations ont entendu parler des merveilles de Dieu en elle, par-tout où la gloire de Jesus-Christ a trouvé des adorateurs, la sienne a trouvé des honneurs & des hommages. A peine eut elle disparu de la terre, que les hommes apostoliques lui adressèrent des vœux : ces siécles heureux & si honorables à la Foi, furent les premiers dépositaires du respect des Fidèles envers Marie ; & il falloit bien que l'Eglise, encore naissante, rendit déja des honneurs solemnels à cette Reine du ciel : puisqu'il s'éleva dès-lors, parmi les Fidèles, des hommes ignorans & superstitieux, qui frappés de l'éminence de sa gloire & de sa dignité, changerent la piété en superstition & en idolâtrie, lui offrirent des sacrifices, & lui rendirent des honneurs qui ne sont dûs qu'à l'Eternel. Ainsi à mesure que la foi se répandit, le culte de Marie s'établit sur la terre : à mesure que l'Eglise, favorisée par les Césars, vit l'éclat & la magnificence, accompagner la sainteté de ses mystères : les hommages rendus à Marie devinrent plus pompeux & plus solemnels.

En vain parurent alors des esprits inquiets & superbes, qui oserent lui disputer l'auguste qualité de Mere de Dieu. Leurs blasphêmes ne servirent qu'à réveiller la piété des Fidéles : de toutes parts s'élevérent des autels & des Temples magnifiques, consacrés sous sa protection & sous son nom, à la gloire de son Fils : la Réligion des peuples opposa des monumens publics élevés à l'honneur de Marie, aux secrettes entreprises de ses ennemis : des Conciles s'assemblerent pour lui conserver ses droits augustes, & laisser à la postérité dans leurs décisions, les titres vénérables de leur respect, de celui de leurs peres envers Marie ; & l'erreur, comme il arrive toujours, ne réussit qu'à établir avec plus d'éclat la vérité.

Que dis-je, mes Freres ? les Villes & les Empires se mirent sous sa protection puissante : de saintes Sociétés assemblées à son nom, & dévouées à son culte, s'élevérent de toutes parts : les fléaux publics cessérent par les vœux & les hommages qu'on lui adressa : nos Villes & nos Provinces, frappées de la main de Dieu, virent tomber par son entremise, le glaive qui les châtioit ; & un de nos Rois, dont la mémoire nous sera toujours chère, parce qu'il fut un Roi juste & clément, fit pour immortaliser le souvenir d'un bienfait si signalé, un hommage public à cette Reine des cieux de tout son Royaume qu'elle venoit de conserver & de délivrer de la plaie, qui

semblait annoncer sa désolation & sa ruine.

L'Angleterre elle-même, avant qu'un schisme infortuné en eût fait un Royaume de trouble & d'erreur, se distingua par sa piété envers Marie, ses Rois la regarderent comme la protectrice de leurs Etats: ses plus saints Evêques furent les défenseurs les plus zélés de son culte; c'est un dépôt sacré qu'ils avoient reçu de ces hommes Apostoliques, qui sous les ordres du grand Pontife saint Grégoire, vinrent établir dans cette Isle célebre, la Foi de Jesus-Christ sur les ruines de l'idolâtrie. La science qui distingua bientôt cette Eglise florissante, loin de refroidir son zèle envers Marie, le rendit plus fervent & plus solemnel; sa piété augmenta avec ses lumières: l'orgueil & les passions seules ont détruit ce qu'une foi humble & éclairée avoit d'abord édifié. Le Seigneur a retiré son Esprit du milieu de cette Eglise infidèle: il l'a livrée à un esprit de mensonge & de révolte: mais ses châtimens ne sont jamais sans miséricorde. Il a voulu la punir; il ne veut pas l'abandonner & la perdre: il s'est encore réservé au milieu d'elle un petit nombre d'Israélites fidèles, que la contagion générale n'a pas infectés, & qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal: cette sainte semence que la bonté de Dieu laisse encore au milieu de ces Villes rebelles, fructifiera en son tems, & les empêchera d'éprouver le même sort que Sodôme & que Gommorre. Et encore tous les jours une grande Reine, plus il-

luſtre par les couronnes qu'elle a ſacrifiées à la conſtance de ſa foi, que par la puiſſance & les grandes qualités qui les avoient miſes ſur ſa tête, trouve ici aux pieds de Marie, la plus douce conſolation de ſes peines; lui offre ſans ceſſe un Royaume que l'héréſie a infecté, des ſujets que l'eſprit de rébellion, toujours inſéparable de l'héréſie, fraſcinés s avance aux pieds des autels, les momens de la miſéricorde; & contribue plus à la converſion de ſes peuples & au rétabliſſement de la royauté indignement violée, par les ſoupirs fervens qu'elle ne ceſſe de répandre dans le ſecret du Sanctuaire, que toutes les Puiſſances de la terre ne ſauroient y contribuer par la ſageſſe de leurs conſeils & par la force de leurs armes.

Voilà, mes Freres, le comble de gloire où les humiliations paſſagères ont conduit Marie, & telle eſt preſque toujours la deſtinée des Juſtes, qui ont éprouvé des revers & des humiliations ſur la terre. Chaque ſiécle en fournit des exemples: & encore ſous nos yeux un Roi * détrôné, expoſé pendant ſa vie & à la cenſure des inſenſés; lui qui avoit vû ſa foi taxée de foibleſſe, ſon zèle d'imprudence, & ſes malheurs imputés à lui ſeul, reprend après ſa mort le droit qu'il avoit ſur l'eſtime & ſur la vénération publique; & s'attire des hommages mille fois plus éclatans, que ceux qui avoient environné ſon trône.

Pour l'uſurpateur qui s'eſt levé par des

* *Jacques* II. *Roi d'Angleterre.*

voies injuſtes ; qui a dépouillé l'innocent & chaſſé l'héritier légitime pour ſe mettre à ſa place, & ſe revêtir de ſa dépouille ; hélas ! ſa gloire ſera enſevelie avec lui dans le tombeau, ſa mort développera la honte de ſa vie. C'eſt alors que la digue qu'oppoſoient aux diſcours publics ſes ſuccès & ſa puiſſance, étant ôtée, on ſe vengera ſur ſa mémoire des fauſſes louanges qu'on avoit été contraint de donner à ſa perſonne ; c'eſt alors que tous les grands motifs de crainte & d'eſpérance, n'étant plus, on tirera le voile qui couvroit les circonſtances les plus honteuſes de ſa vie ; on découvrira le motif ſecret de ſes entrepriſes glorieuſes, que l'adulation avoit tant exaltées ; & on en expoſera l'indignité & la baſſeſſe. On regardera de près ces vertus héroïques, que l'on ne connoiſſoit que ſur la bonne-foi des éloges publics ; & on n'y trouvera que les droits les plus ſacrés de la nature & de la ſociété, foulés aux pieds : on le dépouillera alors de cette gloire barbare & injuſte, dont il avoit joui : on lui rendra l'infamie & la mauvaiſe-foi de ſes attentats, qu'on avoit bien voulu ſe cacher à ſoi-même. Loin de l'égaler aux héros, on l'appellera un fils dénaturé ; un de ces hommes, dont parle ſaint Paul, ſans culte, ſans affection & ſans principe ; ſa fauſſe gloire n'aura duré qu'un inſtant, & ſon opprobre ne finira qu'avec les ſiécles, la dernière poſtérité ne le connoîtra que par ſes crimes ; que par la piété filiale foulée aux pieds à la Face des Rois & des nations,

nations, qui ont eu la lâcheté d'applaudir à son usurpation; enfin, par l'attentat qu'il lui a fait détrôner un pere & un Roi juste, pour se mettre à sa place. Les histoires, fidèles dépositaires de la vérité, conserveront jusqu'à la fin son nom avec sa honte; & le rang où il s'est élevé aux depens des loix de l'honneur & de la probité, en le faisant entrer sur la scène de l'univers, ne servira qu'à immortaliser son ambition & son ignominie sur la terre.

Quelle instruction pourrois-je vous laisser à vous, mes Freres, en finissant cet éloge de la mort & de l'éxaltation de Marie, sinon de l'opposer encore à la mort du pécheur? Oui, mes Freres, la mort finit toute la gloire de l'homme qui a oublié Dieu pendant sa vie; elle lui ravit tout, elle le dépouille de tout, elle l'anéantit dans tout ce qu'il étoit de grand aux yeux des hommes; elle le laisse seul sans force, sans appui, sans ressource, entre les mains d'un Dieu terrible. Ce nombre d'amis, de flateurs, d'esclaves, de sujets, au milieu desquels il se croyoit immortel, ne peuvent plus rien pour lui: semblables à ceux qui voyent périr de loin un homme au milieu des flots, ils peuvent tout au plus, accorder des larmes à son malheur, ou faire des vœux inutiles pour sa délivrance. Ainsi seul aux prises avec la mort, il tend en vain les mains à toutes les créatures qui lui échappent. Le passé ne lui paroît plus qu'un instant fugitif, qui n'a fait que briller & dis-

paroître ; l'avenir eſt un abîme immenſe, où il ne voit ni fin, ni iſſue, & où il va ſe perdre & s'engloutir pour toujours, incertain de ſa deſtinée. Le monde qu'il croyoit éternel, n'eſt plus qu'un phantôme qui ſe diſſipe ; l'éternité qu'il regardoit comme une chimère, eſt un objet affreux qu'il a ſous les yeux, & qu'il touche déja de ſes mains. Tout ce qu'il avoit cru réel & ſolide, s'évanouit : tout ce qui lui avoit paru frivole & chimérique, ſe montre & ſe réaliſe ; & ſon malheur lui donne de nouvelles lumières, mais ne lui donne pas de nouveaux penchans, & un nouveau cœur : il meurt détrompé ſans mourir changé : il meurt déſeſpéré, & ne meurt pas pénitent.

Mais l'ame juſte ; ah ! elle voit alors le monde & l'éternité, des mêmes yeux qu'elle les avoit toujours vûs : rien ne change, rien ne finit pour elle dans ce dernier moment, que ſes humiliations & ſes ſouffrances. Ainſi libre de tous les attachemens du monde & de la vanité, pleine de bonnes œuvres, ſoutenue de la foi des promeſſes, mure pour le Ciel, elle ferme les yeux ſans regret à tous les vains objets qu'elle n'avoit jamais vûs qu'avec peine ; elle s'envole dans le ſein de Dieu, d'où elle étoit ſortie, & où elle avoit toujours habité par ſes déſirs ; & rentre avec paix & avec confiance dans la bienheureuſe Eternité.

Ainſi ſoit-il.

SERMON

POUR LA FETE

DE LA VISITATION

DE LA Ste. VIERGE.

Exurgens autem Maria in diebus illis, abiit in montana cum festinatione, in civitatem Juda.

Un peu après, Marie partit avec promptitude, & s'en alla dans les montagnes de Judée, en une ville de la Tribu de Juda. Luc. 1. 39.

QUEL est ce nouveau prodige, mes Freres? une Fille timide, foible, jusques-là élevée, dit un Pere, dans le calme & dans la pudeur de la retraite, elle qui n'a guéres, ne pouvoit soutenir, sans trouble & sans embarras, la présence même d'un Ange, se montre aujourd'hui en public, s'expose à la vûe des hommes, & ne compte même pour rien les allarmes & les périls d'un long & pénible voyage.

Incrédule, veut elle avoir pour garant de sa maternité, le miracle de la fécondité d'Elizabeth ? incertaine ; vient-elle lui confier le secret de l'ambassade de Gabriel, pour savoir ce qu'elle en doit croire ? fière de sa nouvelle dignité, se hâte-t-elle par un de ces secrets empressemens qu'inspire une vaine joie, d'en aller annoncer la nouvelle à sa Cousine ?

Ah ! s'écrie saint Ambroise, tout publie ici la foi & l'humilité de Marie. Convaincue que le Tout-puissant se plaît à faire de grandes choses, elle sait qu'il ne lui est pas plus difficile d'allier la fécondité avec la virginité, qu'avec une honteuse stérilité. Elle commence à découvrir que l'histoire des Saras & des Annes, n'avoit été qu'un prélude de ce qui se passe à ses yeux ; & rentrant dans son néant, à mesure que Dieu s'approche d'elle pour l'élever, Mere du Libérateur de Sion, que tant de siécles avoient promis, que tant de Justes avoient annoncé, que tant de Rois & de Prophétes avoient souhaité ; elle va rendre à Elizabeth les mêmes devoirs, que son Fils doit un jour rendre à Jean-baptiste ; & comme lui, elle se croit obligée d'accomplir toute justice : *Sic enim decet nos implere omnem justitiam.* Matth. 3. 15.

Ni la bienséance, continue ce Pere, sur laquelle son sexe est si délicat, & qui si souvent lui tient lieu de vertu ; ni la difficulté des chemins, ni la longueur du voyage n'allarment pas sa délicatesse ; peu attentive

à tous les obſtacles que l'amour propre groſſit & multiplie toujours avec tant d'art & de ſuccès, elle ſe livre au divin penchant qui l'entraîne, & ſuit ſans balancer les impreſſions du Dieu qu'elle porte dans ſon ſein : *Non à publico virginitatis pudor, non à ſtudio aſperitas montium, non ab officio prolixitas itineris retardavit.* S. Amb.

Souffrez, mes Freres, que je m'arrête à ces trois reflexions. Si je n'approfondis pas le myſtére, c'eſt que nous avons encore plus beſoin d'être touchés, que d'être inſtruits. Ces faits miraculeux ſur quoi la Réligion eſt fondée, conſolent à la vérité la raiſon, & la mettent preſque d'intelligence avec la Foi ; mais d'ordinaire ils laiſſent au cœur toute ſa tranquillité : ce ſont des lueurs qui nous réjouiſſent pour un moment, ſelon l'expreſſion de l'Evangile ; mais qui ne nous embraſent preſque jamais. Ramenons donc à l'édification de nos mœurs toutes les circonſtances de ce myſtère.

Quels ſont les obſtacles que notre amour propre oppoſe preſque toujours à la grace ? c'eſt premièrement, une fauſſe bienſéance qui nous fait ménager le ſiécle & nous empêche de nous déclarer tout haut pour Jeſus-Chriſt ; c'eſt en ſecond lieu, la difficulté de la vertu qui nous allarme : enfin, c'eſt la durée du chemin qui rallentit notre zèle, & nous perſuade qu'on peut uſer d'adouciſſemens & chercher des ſentiers détournés & commodes, pour aider notre

foiblesse. Or, Marie entreprenant ces voyages toute seule, nous confond sur ces raisons infinies de bienséance, qui ne nous permettent pas de suivre l'attrait du ciel : c'est ma première réflexion. Marie, malgré la délicatesse de son âge & de son sexe, allant joindre Elizabeth à travers les montagnes & les chemins les plus difficiles, condamne notre lâcheté, que la difficulté de la vertu effraye & retient dans le vice : c'est ma seconde réflexion. Enfin, Marie se hâtant toujours malgré la longueur du voyage, nous apprend à ne pas user de détours, ni adoucir par nos lenteurs & nos ménagemens, les rigueurs de la voie évangélique : c'est ma dernière réflexion. Voilà tout le dessein de ce discours. Demandons au Saint-Esprit ses lumières par l'entremise de cette Vierge sainte. *Ave, maria.*

I. PART. DE toutes les erreurs qui ont aujourd'hui cours dans le monde, il n'en est pas de moins contagieuse que celle qui attache de la gloire au vice, & de la honte à la vertu. Je le sais, mes Freres, & je ne veux pas ici prêter au siécle des désordres imaginaires. L'iniquité malgré tout le déréglement du cœur humain, n'a pu encore trouver parmi nous une protection publique : on ne voit gueres de ces ames désespérées, qui se fassent honneur de leur confusion, comme dit l'Apôtre, & qui mettent leur gloire dans leur infamie : le crime traîne toujours après soi certaine bassesse, dont

on eſt bien aiſe de dérober le ſpectacle au public ; & je ne ſais par quels reſtes de droiture le ſiécle lui-même ne peut s'empêcher de condamner tout haut, ce que ſa corruption lui fait autoriſer en ſecret.

Mais il eſt des vices moins odieux, des déſordres plus heureux, des crimes polis, ſi je l'oſe dire, qui ſemblent avoir preſcrit contre l'Evangile, que le ſiécle place honorablement parmi les vertus, & qui tout à coup n'offrant rien de trop noir, retiennent toute la malignité du vice, ſans en retenir la honte & les horreurs.

Or, je dis que c'eſt de la fauſſe idée qu'on attache à ces prétendues vertus, qui ſont, hélas ! des vices trop réels, que naiſſent ces égards ſi peu chrétiens, ces frayeurs coupables qui font que nous rougiſſons de Jeſus-Chriſt : je dis que de-là vient que nous faiſons tant d'actions, malgré le cri ſecret de la conſcience ; que nous en omettons tant d'autres dont nous ſentons au dedans de nous la néceſſité ; le tout, pour ne pas choquer le monde. Comment ne pas ſe conformer, dit-on, à des uſages qui ont prévalu ! comment s'élever au-deſſus de la multitude qui ne s'en fait point de ſcrupule ? Il eſt clair que le monde ne blâme point telle choſe : eſt-il auſſi clair que l'Evangile l'a réprouvé ? faut-il que je condamne tout le monde par mes ſingularités ? De-là il arrive que la piété craintive & timide, cherche les ténébres ; ou bien elle eſt obligée de s'ajuſter aux manières des mondains,

& de se contrefaire comme David dans la Cour du Roi Achis : elle n'ose presque jamais paroître tout ce qu'elle est tandis que le vice applaudi affecte l'éclat, loin de craindre de se montrer. Eh ! n'étoit ce pas assez que la foiblesse & la corruption de notre cœur, nous rendît la vertu pénible & dégoûtante ? falloit-il que le déréglement de l'esprit y attachât encore de la honte & du mépris.

Trouvons aujourd'hui dans la conduite de Marie de quoi confondre le siécle sur un point aussi important. Quel est le motif qui l'éloigne de Nazareth ? Un Ange vient de lui annoncer qu'Elizabeth, malgré son âge & sa stérilité, étoit devenue féconde ; qu'elle-même avoit été remplie de la vertu du Très-Haut, & que l'Emmanuel promis depuis tant de siécles, descendu dans son sein, alloit enfin être la lumière des nations & la gloire d'Israël. Mais cette ambassade si auguste, si extraordinaire, est un secret pour le public. Peut-elle compter d'en être crue sur sa parole ? ne doit-elle pas s'attendre aux discours des insensés, & aux railleries des esprits qui se piquent de raison ?

D'ailleurs, sortie du sang des Rois de Juda, & depuis peu illustrée par la qualité de Mere de Dieu, ne paroît-il pas contre la bienséance, & n'est-ce pas trop avilir ce nouveau rang : que de s'aller abaisser jusqu'aux offices les plus vils envers une femme qui étoit si fort au dessous d'elle ?

Enfin,

Enfin, les loix d'une austère pudeur s'accommodent-elles bien avec les hazards & les contre-tems assez inévitables dans un long voyage ?

Ainsi s'abuse, ô mon Dieu ! une raison malade : ainsi trop ingénieuses à se tromper, se flattent tous les jours ces ames foibles, qui ont assez de foi pour souhaiter d'atteindre à ces montagnes saintes de la Tribu de Juda, mais qui n'en ont pas assez pour entrer dans les voies qui peuvent les y conduire ?

Que de raisons ne se dit-on pas à soi-même pour s'étourdir ! dans combien de mauvais prétextes l'amour propre ne se retranche-t'il pas ?

Un Grand gémit du tumulte qui l'environne ; & livré aux soins de sa fortune, aux devoirs de sa charge, aux bienséances de son état, il oppose ses foibles raisons à la voix du ciel qui l'appelle, veut mettre Dieu même dans les intérêts de sa foiblesse ; & croit que l'assujettissement à des loix que le caprice ou la vanité des hommes ont inventées, est une bonne raison aux yeux de Dieu pour la dispense des loix divines de l'Evangile.

Je ne saurois me donner des airs de singularité, ni me condamner à une retraite éternelle, vous dira une femme Chrétienne ; je voudrois bien que l'usage autorisât une vie plus obscure & plus retirée dans les personnes de mon rang ; & que le monde ne nous fit pas une loi de certain traças,

dont je me passerois sans beaucoup de peine ; mais quelle apparence que je me donne du ridicule par des manières singulières & que par piété j'aille devenir extraordinaire.

Mais dans le jour terrible de vos vengeances, ne jugerez-vous pas les Grands & le peuple sur le même Evangile, ô mon Dieu ? une fausse bienséance qui étouffe dans tant de cœurs les semences de grace que vous y jettez, cette loi du siécle, cet Evangile des mondains, fera-t'il une exception dans les maximes générales de l'Evangile de Jesus-Christ ? Eh, si votre justice pouvoit souffrir des adoucissemens dans une loi dont vous avez prédit l'accomplissement jusqu'au point le plus léger ; seroit-ce en faveur des Puissans du siécle que vous vous relâcheriez, eux qui vous ont disputé la plus mince mortification ; & qui pour l'amour de vous n'ont jamais pu se retrancher sur un seul plaisir ; ou en faveur de ces infortunés, qui par les ménagemens secrets de votre Providence, en proie ici-bas, à la faim, à la soif & à tant d'autres calamités, accablés sous la pesanteur du joug, n'ont pu toujours posséder leurs ames dans leur patience ?

Quel est ici mes Freres, notre aveuglement ? on ne veut pas d'une piété qui se fasse remarquer, & qui nous mette sur le pied d'homme extraordinaire. Mais si la contagion est universelle, pouvez-vous vous en sauver sans être singulier ; mais si

la foule entre dans la voie large, comment voulez-vous suivre le sentier évangélique, & n'être pas remarqué ? Eh ! quoi ! parce que l'inondation alloit être générale, Noé ne devoit donc pas bâtir une Arche, & se sauver avec sa seule famille ? Il falloit donc que Loth, pour éviter la singularité, attendît tranquillement l'incendie de Sodome ? Detrompez-vous, mes chers Auditeurs ; les Saints ont toujours passé pour gens singuliers, nous sommes devenus, disoit autrefois saint Paul, un spectacle aux Anges & aux hommes ; la vie commune ne sauroit être une vie chrétienne ; & l'on se damne à coup sur, quand on ne veut se sauver qu'avec la multitude, parce que la multitude ne connoît & ne fréquente que cette voie large & spacieuse, qui méne à la perdition. Et ne sentez-vous pas vous-mêmes, mes Freres, si vous êtes de bonne foi là dessus, l'illusion de la créature ? Quoi ! il y aura toujours des raisons pour elles d'offenser son Dieu, & de vivre pour le monde que nous devons haïr & détester, comme notre plus cruel ennemi ; & il n'y en aura jamais de revenir à ce Dieu si bon, si tendre pour nous, si bienfaisant, & de le servir ; tandis que tout nous crie, que n'étant fait que pour Dieu : ce n'est que pour Dieu que nous devons vivre ? Chaque âge, chaque état se fera des bienséances incompatibles avec l'Evangile ; Une grande jeunesse servira de prétextes à celui-ci ; une vieillesse infirme & languis-

ſante à un autre ? Si tout nous rit, on s'excuſera ſur le tumulte & ſur les embarras de la fortune ? ſi la main du Seigneur s'appéſantit ſur nous ; plus occupés de nos malheurs, que des crimes qui nous les ont attirés, on remettra ſa converſion à des tems plus calmes & plus tranquilles. Jouit-on d'une ſanté parfaite ? il faut fournir à mille ſoins, ſe prêter aux bienſéances & aux diſſipations de ſon rang & de ſon état. Eſt on frappé d'une infirmité qui nous arrache au commerce du monde, ce ne ſont que ſoucis & meſures pour la ſanté. L'affaire de l'Eternité demande trop d'attention; on n'eſt capable de rien, dit-on : on a ſur la conſcience des abîmes qui n'ont jamais été bien approfondis, & qui demandent du loiſir & de la liberté d'eſprit: enfin, on craint de n'aigrir ſes maux par les reflexions mêmes qui ſeules devroient les ſoulager.

Ainſi nous échappent tous les momens de la grace : ainſi repouſſons-nous la main ſalutaire qui frappe à la porte de notre cœur, & l'on eſt ſi ingénieux dans le ſiécle à ne pas laiſſer échapper ces conjonctures favorables qui nous offrent des eſpérances de fortune & d'établiſſement ! Les Grands ont leurs momens, dit-on : & le point ; c'eſt de ſavoir les prendre : mais la clémence divine n'a-t'elle pas les ſiens ? Eh ! quoi ! mes Freres croyons-nous que notre Dieu ſoit un Dieu de toutes les heures ; qu'il diſtribue ſes graces ſelon nos caprices ; & que mille fois rebuté, lorſqu'il

s'eſt offert à nous, il ne ſe laſſera pas enfin de nos délais & de nos mépris? Ah! diſons-le à notre honte; les enfans du ſiécle ſont plus prudens que les enfans de lumière: rien n'échappe aux premiers, parceque leur cupidité eſt vive & agiſſante; & nous, nous laiſſons perdre les occaſions les plus favorables, parce que notre charité eſt foible & languiſſante.

Car, ô mon Dieu! combien de fois m'avez-vous averti, ſollicité, importuné, d'entrer dans vos voies! combien de fois au ſortir même du crime, loin de lancer ſur moi les foudres de votre juſtice, m'avez-vous tendu une main favorable, & profité du moment, où la paſſion ſatisfaite & plus calme, laiſſoit à la raiſon la liberté des réflexions, pour m'expoſer les ſuites terribles d'une vie criminelle! Ah! l'homme le plus barbare ſe laiſſeroit attendrir, ſi dans le tems même qu'il nous enfonce le poignard dans le ſein, nous prenions des meſures pour ſa ſûreté; & mon ame toujours rebelle & toujours animée a pu tenir juſques-ici contre tous les efforts de votre tendreſſe?

Mais ne vous laſſerez-vous pas enfin de vos pourſuites & de mes rebuts, ſerez vous toujours, Seigneur, à la porte de mon cœur pour en ſolliciter l'entrée? ma converſion dépend-elle de vous ou de moi, & ces graces offertes que je refuſe, pourrai-je les r'avoir à mon gré? ne m'avertiſſez-vous pas qu'un tems viendra où je vous

chercherai, & où je ne vous trouverai plus ; & qu'une mort funeſte, en finiſſant mes crimes, commencera enfin mon éternel ſupplice.

Mais encore, dites-moi, ô homme ſi éclairé ſur les bienſéances ! lorſque par vos diſſolutions & votre vie licencieuſe, vous étiez le ſcandale de votre ville, la bienſéance étoit-elle un frein aſſez puiſſant pour vous arrêter, lorſqu'oubliant votre caractére, Miniſtre du Seigneur, vous deſcendiez de l'autel ſacré pour vous donner en ſpectacle au public, & violer vous-même des loix dont vous étiez le dépoſitaire & le protecteur, les diſcours publics vous ont-ils jamais coûté un ſeul plaiſir, lorſque des engagemens d'éclat, & une conduite peu reguliére, rendoient cette femme la fable de ſon quartier & la honte de ſa famille ; que les amis & les proches lui en faiſoient des ouvertures ſi touchantes ; qu'un mari juſtement irrité en frémiſſoit ; qu'un ménage en tomboit à vûe d'œil en décadance ; régloit-elle ſes emportemens ſur des loix génantes & trop auſtéres de la bienſéance ? ah, la paſſion alors la plus forte la rendoit inſenſible à tout. Ce n'eſt qu'avec vous, ômon Dieu ! que l'on eſt timide & circonſpect ; on n'excéde en précautions, que lorſqu'il s'agit de vous ſervir : on péſe alors ſur-tout : on eſt ſenſible à tout ; on épaiſſit même de vaines ombres & l'on tremble à l'aſpect des phantômes que l'on s'eſt formés.

Ah ! je sens là-dessus toute l'injustice de ma conduite. Quand il a été question de vous offenser, on m'a vû la tête levée, me faire honneur de mes désordres, & être pécheur de bonne-foi : tranquille alors sur les intérêts de mon honneur, de ma fortune, de ma conscience, de l'amitié ; je sacrifiois sans scrupule ma réputation, mes biens, mes amis, mon salut. Faut-il revenir à vous ? faut-il de cette région de ténébres, passer à une région de lumière ? ah ! toute ma force m'abandonne ; je sens expirer au premier obstacle tous mes projets de conversion ; je crois enfoncer comme Pierre, lors même que vous me tenez par la main : ah ! c'est que votre amour ne domine pas dans mon cœur, comme y dominoit alors la passion. Lorsqu'il a établi son empire dans un cœur, cet amour sacré, il n'est plus de difficulté qui rebute ; les peines même sont délicieuses ; & saintement séduit par le divin attrait de la grace, loin de se grossir à soi-même les obstacles, le cœur devient ingénieux à se les cacher. Tel est l'exemple que nous donne aujourd'hui Marie ; les vaines raisons de la chair & du sang ne l'arrêtent pas ; *Exurgens abiit*. La difficulté même des chemins les montagnes les plus inaccessibles n'allarment pas la foi : seconde instruction pour ceux que la difficulté du salut empêche d'entrer dans la voie évangélique ; c'est ma seconde réflexion.

I. PART. Il régne dans le siécle deux erreurs fort opposées, mais également dangereuses, sur la difficulté du salut ; & c'est à ces deux erreurs qu'il faut rapporter les vices & les fausses vertus des Chrétiens.

La première erreur, & celle que je combats maintenant, est de ceux qui vivement frappés de l'idée qu'ils se font de la perfection chrétienne, effrayés au seul aspect de la montagne évangélique, en croyent la route inaccessible ; & sans se souvenir que ce qui est impossible aux hommes ne l'est pas à Dieu, ils ne vieillissent dans l'iniquité, que parce qu'ils ne comptent pas pouvoir jamais atteindre à la véritable justice : illusion dangereuse qui outrage la grace du Sauveur.

Or, la conduite de Marie nous fournit aujourd'hui de quoi détromper le siécle sur cette première illusion. Inspirée d'enhaut sur la route qu'elle doit tenir, les montagnes les plus inaccessibles n'allarment pas sa foiblesse : *Abiit in montana.* Eh ! dit saint Ambroise, quelle autre route pouvoit-elle choisir ? la grace approche toujours le cœur de ces montagnes éternelles où se trouve notre trésor : *Quò enim jam Deo plena, nisi ad superiora conscenderet ?* Voilà l'instruction qui s'adresse à ceux, qui comptant trop peu sur la grace, désespérent de pouvoir jamais atteindre à cette sainte Cité située sur la montagne.

Je sens toute ma foiblesse, me dites-

vous; j'ai de l'horreur pour le crime; & je ne voudrois pas avoir fait tort à mon prochain : mais il y a mille choſes que le Prédicateur foudroye tous les jours en chaire, & ſur quoi je ne ſaurois me gagner. Je conviens qu'à vivre ſur le pied de l'Evangile, il faudroit s'y prendre d'une toute autre manière : Je ſais que Jeſus-Chriſt menace d'une éternité de peines, ceux qui n'en ſouffrent point ici-bas; que ceux qui cherchent trop à ménager leur ame, la perdent; qu'il faut porter ſa croix, & ſe renoncer ſoi-même, pour être ſon diſciple : que la vie chrétienne eſt une profeſſion publique de pénitence; & que comme on ne peut avoir accès auprès de Dieu, ſans être incorporé en Jeſus Chriſt, on ne peut être incorporé en Jeſus-Chriſt, ſans être crucifié avec lui : je le ſais, & c'eſt juſtement ce qui me fait déſeſpérer d'être jamais homme de bien. Auſſi je ſuis de bonne-foi; je n'abuſe point là-deſſus. Je connois toute l'étendue de mes obligations; & ſi j'embraſſois le parti de la vertu, je ne l'embraſſerois pas à demi; je n'imiterois pas tant d'autres qui veulent allier Dieu & le monde, l'Evangile & les plaiſirs; & qui pour vouloir être, & au ſiécle & à Jeſus-Chriſt, ne ſont au goût ni de l'un, ni de l'autre.

Mais, ô homme! quel eſt ici ton égarement! Tu ſens ta foibleſſe, & ton impuiſſance : mais ignores-tu que la grace eſt le remède de ta foibleſſe? n'entends-tu pas

ces paroles consolantes du Sauveur des hommes : *Venez à moi, vous tous qui êtes foibles & fatigués, & je vous soulagerai.* Il nous déclare, il est vrai, que sans lui nous ne pouvons rien faire : mais n'est-ce pas nous assurer en même-tems qu'avec lui, il n'est rien que nous ne puissions, & qu'il n'est point d'obstacles que sa grace ne surmonte, & point de foiblesse qu'elle ne guérisse ? Voilà, ô homme ! où tu dois chercher la force qui te manque. Que penseroit-on d'un malade, qui, atteint d'une langueur dangéreuse, ne voudroit plus prendre de mesures pour sa santé ; seulement parcequ'il se seroit apperçu qu'il est malade ; eh ! c'est la maladie elle-même qui vous avertit qu'il faut avoir recours à l'art & aux remedes.

La difficulté de l'entreprise vous arrête, mon Frere ? Ah ! s'il falloit, comme autrefois, vous exposer à la fureur des tyrans : souffrir la perte des biens, de l'honneur, de la vie pour la Foi de Jesus-Christ, vous auriez quelque sujet de trembler à la vûe de votre foiblesse, quoique vous dussiez dire alors avec l'Apôtre : Je puis tout en celui qui me fortifie : mais Dieu n'en exige pas tant. Tranquille au milieu de vos proches & de vos amis ; ne craignant, ni pour votre fortune, ni pour votre vie, que vous demande-t-on ? le seul sacrifice de vos passions, l'éloignement du vice, la haine du monde & de ses maximes, la pratique des vertus évangéliques ; un peu plus d'habi-

tude avec la prière, plus d'amour pour la retraite, plus de ferveur dans la fréquentation de nos Sacremens ; un usage plus chrétien de votre tems ; plus d'attention sur vous-mêmes : moins d'horreur pour la croix de Jesus-Christ : & rebuté, allarmé, découragé, vous osez tenter cette entreprise ; & vous sacrifiez follement l'espérance d'une éternité de bonheur, à votre molleſſe & à votre lâcheté ?

Généreux Fidéles des premiers tems, hélas ! les plus cruels supplices ne pouvoient vous séparer de la charité de Jesus-Christ : vous auriez tremblé pour votre vertu, & vous auriez douté de votre amour pour lui, si cet amour ne vous eût coûté tout votre sang : on vous regardoit comme ce qu'il y a de plus infâme sur la terre ; & votre douce consolation étoit de n'en avoir point ici-bas, & d'être jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom du Sauveur. Et en ces derniers tems on croit qu'il en coûte trop pour être Chrétien, quand il en coûte un seul plaisir le ciel à ce prix-là, paroît trop cher. Sommes nous les successeurs de votre Foi ? avons-nous une espérance différente de la votre, & le Dieu que nous adorons, est-il devenu moins digne de nos empressemens.

Et d'ailleurs, Chrétiens, vous vous figurez des amertumes dans le parti de la vertu : mais sans parler des divines consolations, que Dieu prépare ici-bas même

à ceux qui l'aiment ; sans parler de cette paix intérieure, fruit de la bonne conscience, qu'on peut appeller en même-tems ; & un avant goût & le gage de la félicité qui est réservée dans le ciel aux ames fidéles ; sans vous dire avec l'Apôtre, que tout ce qu'on peut souffrir sur la terre n'est pas digne d'être comparé avec la récompense qui nous attend : si vous étiez de bonne-foi, & que vous vou'ussiez nous exposer ici naïvement tous les désagrémens qui accompagnent la vie du siécle ; que ne diriez-vous pas ; & que ne dit-on pas tous les jours là dessus dans le siécle même ? *Beata quæ credidisti* ! s'écrie-t'on, comme autrefois Elizabeth, quand on voit une ame désabusée du monde ; Qu'un tel est heureux ! il sait se passer de ce que la Réligion nous oblige de haïr ; il est sage ; il pense à une autre vie ; il choisit la meilleure part ; que n'avons-nous le courage de faire comme lui ? c'est bien-là ce qu'il y a de plus solide ; tout le reste n'est qu'amusement : & on n'y trouve point de plaisir qui ne se fasse acheter par mille chagrins.

En effet, quelles sont les fureurs d'un mariage mal assorti, d'une passion méprisée, d'un jeu malheureux, d'un établissement manqué, d'une amitié trahie, d'un rang perdu, d'une réputation flétrie, d'un procès douteux, d'une saison cruelle, d'une taxe qui vous abîme, d'une alliance qui vous deshonnore, d'un nom qui va s'éteindre, d'une mort qui vous enléve une per-

ſonne, ou chere, ou néceſſaire ; d'une famille mal élevée, d'une diſgrace encourue, d'une préférence injuſte.

Avez-vous évité tous ces contre-tems, ah! vous ne ſauriez vous éviter ces même. Car enfin, ô mon Dieu, le pécheur a beau s'étourdir, un reſte d'éducation chrétienne plaide long-tems pour vous dans le fonds de ſon cœur, & empoiſonne ſes douces joies : on ſent le vuide du plaiſir ; il eſt des momens de réflexion qui vous tuent : le cœur, fait pour une felicité plus ſolide, s'amuſe, mais ne ſauroit ſe ſatisfaire ; il voltige autour des créatures, mais il ne peut s'y fixer ; il porte partout un fonds d'inquétude & d'ennui, qui le réveille même au milieu des joies & des amuſemens : enfin, on trouve ſon remède dans le mal même, le dégoût dans la jouiſſance ; & l'on ne ſent de vivacité pour le plaiſir que dans le moment qui le précéde.

C'eſt là deſſus que roule le ſiécle ; on le ſent, on s'en plaint, & on s'y aime : on ſe familiariſe avec des chagrins que rien ne partage, dont rien ne dédommage ; & on frémit au ſeul ſouvenir des ſaintes rigueurs de l'Evangile, que la foi conſole, que l'eſpérance ſoutient, que la charité adoucit ; Eh! que ne puis-je à mon tour vous expoſer ici le cœur d'un juſte, & vous y faire remarquer cette chaſte volupté, cette paiſible félicité qui ſuit l'innocence ! Quelles ſecrettes délices ne trouve-t'il pas à vivre de la Foi, à ſe regarder comme étranger

sur la terre, à soupirer sans cesse après sa patrie ! quels transports durant le cours de ces prières ferventes : où les vûes de la Foi plus vives lui rapprochent l'éternité, & ne lui laissoient voir qu'en éloignement le siécle & sa figure, quel dégout au sortir de là pour les vaines joies des mondains ? il les plaint, il déplore leur égarement, il les regarde comme des frénétiques qui rient au lit de la mort, ou comme des coupables destinés au supplice, & qui sans le savoir se réjouissent, tandis qu'on les y conduit.

Mais que ne pouvez-vous le dire ici à ma place, Vierges saintes qui m'écoutez ? instruites sur ces chastes délices qui accompagnent l'innocence & la piété, que de merveilles de la grace nous découvririez-vous ? eh ! que pourroit opposer le siécle à un exemple si consolant ? L'âge, le sexe, la naissance, prétextes si frivoles & si souvent allégués, seroient ici confondus : puisqu'on y voit l'âge le plus tendre, le sexe le plus délicat, la naissance la plus distinguée, ajoûter même aux rigueurs de l'Evangile des rigueurs de surcroît, & trouver dans la sainte pratique des vertus réligieuses plus de véritables douceurs que le siécle tout entier n'en peut offrir à ses plus déclarés partisans.

Et c'est ici où je veux confondre l'iniquité par l'iniquité même. Un homme livré à l'ambition se laisse-t'il rebuter par les difficultés qu'il trouve sur son chemin ! il se

refond, il se métamorphose, il force son naturel; & l'assujettit à sa passion. Né fier & orgueilleux, on le voit d'un air timide & soumis, essuyer les caprices d'un Ministre; mériter par mille bassesses la protection d'un subalterne en crédit, & se dégrader jusqu'à vouloir être redevable de sa fortune à la vanité d'un Commis, ou à l'avarice d'un esclave: vif & ardent pour le plaisir, il consume ennuyeusement dans des antichambres, & à la suite des Grands, des momens qui lui promettoient ailleurs mille agrémens: ennemi du travail & de l'embarras, il remplit des emplois pénibles, prend non-seulement sur ses aises, mais encore sur son sommeil & sur sa santé; de quoi y fournir: enfin d'une humeur serrée & épargnante, il devient libéral, prodigue même; tout est inondé de ses dons: & il n'est pas jusqu'à l'affabilité & aux égards d'un Domestique, qui ne soient le prix de ses largesses.

A-t-on un engagement profane? vous le savez, ah! on ne connoît plus d'obstacles, rien ne coûte; quand il s'agit de satisfaire une passion: les difficultés mêmes ragoûtent, piquent, réveillent. Ce n'est que dans l'affaire du salut, où l'on se souvient que l'on est foible, & où l'on trouve des montagnes inaccessibles.

Ah! mes Freres, le voluptueux, l'ambitieux s'éléveront contre nous au jour du Seigneur; & par le souvenir de toutes les peines qu'ils ont essuyées pour satisfaire

leur cupidité, ils nous confondront devant le tribunal de Jesus-Christ, sur les excuses que nous alléguons pour justifier notre foiblesse.

Eh! disons-nous donc à nous-mêmes dès-à-présent ce que cette voix du ciel, disoit autrefois à S. Augustin effrayé, comme nous, de la difficulté du salut: *Tu non poteris quod isti & istæ?* & pourquoi ne pourrois-je pas faire ce que tant d'autres ont fait avant moi, & font encore tous les jours! Faut-il que je me traîne, ô mon Dieu, dans le siécle, & que je me laisse emporter au torrent, tandis qu'à mes yeux, tel & telle échappent au naufrage, & marchent heureusement vers le port? n'êtes-vous pas mon Dieu comme le leur? mon ame n'est-elle pas sortie de vos mains, & lavée dans le sang de votre Fils? n'ai-je pas la même espérance? ne suis-je pas appellé au même héritage? Ah! il n'est que ma lâcheté qui m'empêche de suivre: mille fois votre grace m'a fait faire le premier pas; mais rebuté par les plus petits obstacles, je suis rentré dans mes voies. Ordonnez-moi, Seigneur, encore une fois d'aller à vous; mais ordonnez-le-moi de cette voix forte & puissante à laquelle un cœur dur ne résiste pas; & comme Pierre, me dépouillant de tous ces vêtemens qui m'embarrassent & m'arrêtent, libre & dégagé j'irai vous joindre, même à travers les flots de la mer: oui, Seigneur, j'irai à vous à travers les orages du siécle,

siecle, où les écueils sont si glissans, les naufrages si ordinaires, & le salut si difficile.

LE monde est sujet à une autre erreur sur la difficulté du salut, bien différente de celle que je viens de combattre ; & cette erreur, quoique moins spécieuse, est cependant plus universelle, & moins aisée à corriger : or, voici en quoi elle consiste. S'il est des gens que la sévérité des maximes évangéliques rebute, & empêche d'entrer dans la voie qui conduit à la vie, comme nous venons de le voir, il en est aussi qui aiment à se persuader que le salut ne renferme pas de si grandes difficultés. Ces personnes nées avec un caractère tranquille & uni, ne croyent rien trouver dans l'Evangile, qui gêne trop l'amour propre. Elles se font un plan de vertu, où entrent sous des noms déguisés l'ambition, le luxe, la molleſſe, la vanité, & d'autres passions encore plus délicates : leur régularité consiste bien plus dans la fuite du mal, que dans la pratique du bien ; & tranquilles sur leur salut, elles plaignent l'égarement des pécheurs qui refusent de se sauver presqu'à moins de frais que l'on ne se damne : illusion grossière, injurieuse à la croix de Jesus-Christ, & que l'exemple de Marie va pareillement confondre. III. REFLEX.

En effet, elle n'examine pas si l'on peut arriver à la cité de Juda par des chemins moins rudes & moins fatiguans : elle choi-

ſit ſans différer, la voie la plus pénible & c'eſt dans la difficulté qu'elle trouve ſa ſûreté. Telle eſt l'inſtruction que Marie donne par ſon exemple à ceux qui vous croient arriver à la céleſte Jéruſalem par des voies commodes & applanies, & ſans franchir les montagnes ſaintes, ſur leſquelles elle eſt fondée. En effet, détrompons-nous, mes Freres; il faut qu'il en coûte pour ſe ſauver; & le royaume des cieux ne peut-être le prix que des violences continuelles que nous aurons exercées ſur nous-mêmes. Cependant le monde eſt plein de ces fauſſes maximes en matière de réligion. L'auſtérité des Cloîtres eſt ſainte, dit-on; mais il ne ſeroit pas raiſonnable d'en faire une obligation à ceux que le ciel n'y appelle pas; il y a pluſieurs demeures dans la maiſon du Pere céleſte; & pour ne pas mériter les premières, il ne s'enſuit pas qu'on doive être exclus de toutes les autres; enfin il eſt des joies honnêtes que l'Evangile n'ordonne pas de s'interdire.

Et là deſſus, qu'une femme ne donne point d'atteinte à la foi conjugale; qu'elle ne ſoutienne pas un jeu outré; qu'elle évite certains excès, dont le monde poli même ne s'accommode pas: que dans ſes diſcours elle ne ſorte jamais de cette bienſéance de ſi bon goût dans ſon ſexe; qu'elle paroiſſe dans nos temples aux jours ſolemnels pour y participer à la chair ſacrée de l'Agneau; qu'elle ſe ſoit réglée à certaines libéralités pour le ſoulagement des membres de Je-

sus-Christ : la voila calme sur l'affaire du salut; un Confesseur n'a plus rien à faire ; & tout revêtu qu'il est de l'autorité de Jesus-Christ ; il ne seroit pas bien reçu à vouloir déconcerter ce train de vie. Mais elle est sur son rang d'une délicatesse à ne rien passer ; mais elle aime le faste & l'éclat ; mais elle cultive des amitiés tendres ; elle fournit à des conversations vives ; elle sourit à un profane qui enveloppe agréablement une ordure ; & en faveur de l'esprit, elle fait grâce à la corruption du cœur. Mais elle a sur sa beauté des délicatesses ridicules ; pour sa parure des soins, que vous payeriez, ô mon Dieu, d'une éternité de bonheur, s'ils étoient employés à parer l'ame des vertus célestes. Mais l'abnégation de soi-même est un nom qu'elle ne connoît même pas, & il ne lui est peut-être jamais arrivé de se gagner pour Jesus-Christ sur un seul désir : & enfin toute sa réligion se réduit aux intérêts de son honneur & aux soins de ce corps de boue qu'elle idolâtre. Ou l'Evangile est une loi outrée, ou cette personne n'est pas chrétienne. Car, quoi de moins compatible avec l'Evangile, par conséquent avec le Christianisme, que cette molesse, cette fierté, cet amour-propre, cette délicatesse dont elle ne fait aucun scrupule ! N'importe ; l'usage veut qu'elle se rassure, & qu'elle se croie dans le bon chemin, parcequ'elle n'est pas encore au fond du précipice.

Tel est aujourd'hui l'entêtement du siè-

cle, de s'y faire des plans de réligion ; d'imaginer une morale de bon goût, qui réconcilie Jesus-Christ avec Bélial ; qui ente sur un fonds chrétien les plus pures maximes du paganisme ; qui retienne du monde les plaisirs, l'inutilité, la molleſſe, l'ambition ; & de l'Evangile une foi morte & inutile ; c'eſt-à-dire, qui d'une part retranche les crimes, & de l'autre les vertus.

Et c'eſt là-deſſus qu'on vit tranquillement dans le ſiécle, & qu'on attend ſans frayeur, ô mon Dieu, votre jugement redoutable ; tandis que le Juſte, au fond d'un réduit obſcur, le viſage pâle & défait, le corps affoibli & extenué par les travaux d'une longue pénitence, le cœur purifié par tant d'oraiſons ferventes, vous conjure avec le Prophéte de n'entrer pas en jugement avec lui ; repaſſe dans l'amertume de ſon cœur quelques fautes légéres que ſa piété lui groſſit, & que la ſeule ſurpriſe a arrachées de ſa foibleſſe, & ne peut ſe raſſurer ni ſur le tréſor infini de vos miſéricordes, ni ſur le pénible amas de tant d'œuvres ſaintes en qui ſa foi découvre des taches. *Quid iſtâ cœcitate tenebroſius?* s'écrie S. Chriſoſtome. Le crime conduit quelque fois au repentir ; mais cette vie mondaine aboutit toujours à une triſte & funeſte impénitence.

Sur quoi l'eſprit humain ne peut-il pas ſe ſéduire, puiſqu'il a pu prendre ici le change ! Que pouvoit-on ajouter, ô mon Dieu, aux précautions que votre ſageſſe avoit

prises pour faire sentir aux hommes que les croix & les souffrances leur sont aussi indispensables, que le Sacrement qui les régénère ; & qu'il est aussi peu possible d'être un vrai chrétien sans souffrir, qu'il est possible d'être chrétien sans être baptisé? A quoi se réduit l'Evangile tout entier qu'à cette vérité ? Combien de fois y est-elle répétée ? sous combien d'images sensibles l'y avez-vous enveloppée ?

Et après cela la Réligion, dit-on, n'interdit pas tous les plaisirs. Mais pratiquez ; mon Frere, toutes les austérités qu'elle ordonne, & on vous permettra les plaisirs qu'elle ne défend pas. Grimpez-vous sur la montagne comme Marie ? Puisque sans la pénitence & la mortification il n'y a point de salut, cet œil qui vous scandalise, l'arrachez-vous ? cette croix qui vous accable, la portez-vous? cette volonté propre qui vous tyrannise, la rompez-vous ? cette chair qui vous est si chère, la chatiez-vous? ce calice dont il faut boire pour être assis à la droite de Jesus-Christ, en buvez-vous?

Mais que le siécle s'abuse sur ce point, je n'en suis pas surpris : tout y roule sur l'erreur & le mensonge, & de tout tems il est en possession de juger peu sainement de ce qui concerne le salut. Mais cette illusion trouve des partisans parmi ceux mêmes qui font profession de piété ; & l'on peut dire ici que les Elus tomberoient presque dans cet erreur, s'il étoit possible.

Tel depuis une conversion d'éclat, vit de bonne-foi sur sa réputation de piété, qui encore livré à tous ses défauts, vif, colère, vain, attaché, n'a pour toute vertu, qu'un train de vie mêlé de foiblesses & de bonnes œuvres, de tiédeur & de dévotion, de grace & d'amour propre, de sacremens & de rechutes.

Telle croit avoir renoncé au monde & à ses pompes, qui n'a renoncé qu'au tumulte & à l'embarras. Elle s'interdit les parties d'éclat; mais elle en assortit tous les jours de moins tumultueuses & de plus délicates: elle n'est plus livrée au public, & exposée à tous les importuns d'une ville; mais au milieu d'un monde choisi elle goûte tout le plaisir de la conversation, sans en goûter les désagremens: elle a banni un jeu outré; mais elle n'a pas banni l'inutilité & la perte du tems: elle n'a plus des empressemens profanes pour se faire aimer: mais elle n'est pas fâchée de plaire: enfin le seul nom de passion allarme sa vertu; mais peut-être n'est-ce que du nom dont elle s'allarme.

Une autre croit avoir déja le Ciel en engagement, qui parmi ses vertus ne sauroit guères compter qu'un Directeur de parade, quelques confessions réglées, & son nom écrit dans toutes les assemblées pieuses d'une ville.

Enfin celle-ci se figure avancer à pas de géant dans la voie de la justice, qui n'y marche que par caprice. Elle se hâte à certaines reprises; tantôt c'est une aumone, puis

une austérité, une autrefois une retraite : Dieu a ses intervalles si je l'ose dire, & le monde a le fond. Il semble que votre loi, ô mon Dieu, plus durable que le ciel & la terre, soit une loi souple & variable. On y retranche, on y ajoûte à son gré ; on l'ajuste à l'humeur, à l'âge, à l'état : en un mot, chacun se fait un Evangile à part, où il trouve le secret de faire entrer ses foiblesses.

Oui, mes Freres, l'esprit de la réligion est peu connu de ceux mêmes qui passent pour en pratiquer les maximes ; & le reproche que Jesus-Christ faisoit autrefois à ses Apôtres, on peut le faire encore aujourd'hui à la plûpart de ceux qui font profession de le suivre ; *Nescitis cujus spiritûs estis* : Vous ne savez à quel esprit vous êtes appellés. Luc. 9. 55.

Ah ! que l'exemple de Marie les instruise. Que sa fidélité nous apprenne que ce n'est pas une portion de nous-mêmes, des intervalles de notre tems, quelques accès de ferveur, que Dieu demande de nous : mais tout notre cœur, mais tous nos désirs, mais toutes nos actions, en un mot, une entière conformité avec l'Evangile, qui doit être notre régle en ce monde, puisqu'il sera notre juge dans l'autre. Oui, mes Freres, soyons fidéles à Dieu ; après cela espérons tout de sa miséricorde. Voyez de combien de bénédictions la fidélité de Marie est suivie : le Verbe commence son ministère, & sanctifie Jean-Baptis-

te le précurseur tressaillit avant que de naître : Elizabeth prophétise : Marie elle-même, jusques-là si retenue sur les merveilles que Dieu avoit opérées en elle, les découvre par un saint transport, & exalte la puissance & la miséricorde du Seigneur.

Quand sera-ce donc, ô mon Dieu ; qu'ayant franchi à son exemple ces montagnes fatales qui me séparent de vous, je pourrai, comme elle, célébrer les merveilles de votre grace ? Honteux de ma tiédeur & de ma négligence, je fais de vains efforts pour m'approcher de vous ; mais, hélas ! à peine me suis-je gagné sur une foiblesse, qu'affoibli par la victoire même, je retombe sous mon propre poids, & me laisse rentraîner par une autre. Lassé d'être toujours aux prises avec moi-même, je compose enfin avec mon amour propre ; & pour être tranquille sur mes passions, je ne leur refuse que le crime, & leur abandonne tout le reste.

Et encore, Seigneur ! cette aversion qui me reste pour le crime, vient-elle de votre grace ! Ah ! si le souvenir d'un plaisir profane pouvoit périr avec le plaisir même ; si je pouvois me vaincre sur ces retours cruels que traîne après soi l'offense mortelle, & devenir tranquillement pécheur ; que sai-je ce qu'une occasion n'arracheroit pas de ma foiblesse ? que sai-je si tous mes projets de vertu n'y viendroient pas tristement échouer ? Non, ce n'est pas le crime que je hais ; c'est ma tranquillité que j'aime.

Ah

Ah! si votre grace étoit le principe sacré de ma haine, je haïrois tout ce qui vous déplaît : on ne me verroit pas de propos délibéré tomber tous les jours en tant d'infidélités qui donnent des atteintes si sensibles à votre amour ; on ne m'entendroit pas m'informer si souvent s'il y a de l'offense mortelle à me permettre un tel plaisir ; il me suffiroit de savoir qu'il vous déplaît. Non, encore une fois, ce n'est pas l'innocence que je cherche ; c'est l'inquiétude que je fuis : heureux si de cette paix fausse & périlleuse, je ne passe pas à un trouble éternel, banni pour toujours de la paix véritable qui accompagne la félicité de vos Saints ! Je vous la souhaite.

Ainsi soit-il.

DISCOURS

SUR LES ŒUVRES

DE MISÉRICORDE.

Prononcé dans une Assemblée de Charité.

Dans quel esprit il faut les pratiquer.

Si Spiritu vivimus, Spiritu & ambulemus.

Si nous vivons par l'Esprit, conduisons-nous par l'Esprit. Gal. 5. 25.

CE n'est pas seulement pour vous exhorter à la miséricorde, & vous exposer sur cette vertu les obligations de la piété chrétienne, que je viens ici vous entretenir, Mesdames : il me paroît peu utile de borner tout le fruit de ce Discours à établir un devoir que vous accompliſſez déja, & annoncer la loi de la charité à des

perſonnes que la charité elle-même aſſemble.

Lorſque nous parlons au commun des Fidèles, nous pouvons leur montrer dans les Livres ſaints ces maximes déciſives qui nous ordonnent de ſecourir nos freres affligés, parceque la plupart d'entr'eux les ignorent : nous pouvons leur redire ces anathêmes terribles que l'Eſprit de Dieu y prononce contre ceux qui ne font pas de leur abondance un azile & une reſſource aux malheureux, parcequ'il s'y trouvent des ames dures & impitoyables, qu'il faut ébranler par ces vérités étonnantes : nous pouvons leur ouvrir le ſein de la gloire; & en leur faiſant voir un Royaume éternel devenu la récompenſe d'un verre d'eau froide, étaler tout le prix du plus léger office de miſéricorde, parceque parmi ceux qui nous écoutent, il en eſt toujours dont la charité tiéde & indolente a beſoin d'être ranimée.

Mais ici, Meſdames, où la miſéricorde eſt une vertu commune, il ſeroit inutile d'entreprendre de l'inſpirer : ici, où l'on porte des cœurs ſenſibles aux calamités de nos freres, ces maximes effrayantes des Livres ſaints contre l'inhumanité envers les pauvres, ſeroient mal placées : ici enfin où la charité ſe ſoutient par une ſociété de zèle, & s'anime par de ſaints exemples, on peut ſe diſpenſer de l'encourager; il n'eſt preſque plus beſoin que de l'inſtruire.

Mon deſſein donc aujourd'hui, Meſ-

dames, est de vous entretenir sur l'esprit de la Foi dans la pratique des œuvres de miséricorde, persuadé que ces œuvres, dans la plûpart des ames, ne sont pas toujours les fruits de cette charité qui n'opère jamais en vain; que les mécomptes de l'amour-propre détruisent souvent à notre insû ce que la piété édifie; que l'œuvre du Seigneur, entre les mains de l'homme, y contracte plus communément qu'on ne croit, je ne sais quoi d'humain & de défectueux, capable d'en anéantir tout le mérite; & qu'il n'arrive que trop souvent, hélas! que nos foiblesses ont la meilleure part à nos vertus.

Je vais donc ramener à trois régles principales tout l'esprit de la piété chrétienne sur les offices de la miséricorde; & en opposant ces régles évangéliques aux abus que la cupidité ne cesse d'y mêler, faire le discernement de l'or d'avec la paille; séparer ce que l'homme y met du sien, d'avec ce que la charité toute seule opère; & établir des marques infaillibles, afin qu'on ne puisse pas s'y méprendre.

I. Regle. LA première régle sur l'esprit dans lequel on doit pratiquer les œuvres de miséricorde, c'est qu'il faut les regarder comme des devoirs que nous acquittons.

En effet, Mesdames, une mépriſe assez ordinaire parmi les personnes consacrées aux œuvres saintes, est de se figurer que ces pieuses occupations ne sont pas renfer-

mées dans le devoir ; & de les envisager plutôt comme des pratiques louables qu'une charité abondante embrasse, que comme des obligations réelles qu'une loi indispensable nous impose. L'amour-propre favorise d'autant plus cette erreur, que l'accomplissement du devoir tout seul n'a rien qui nous flatte, parce qu'il n'a rien qui nous distingue : au lieu que les œuvres sur-ajoûtées, en nous laissant plus de singularité, nous laissent aussi plus de complaisance. On aime à se dire en secret que le Juste ne borne pas sa fidélité aux seuls préceptes de la loi ; que son zèle doit aller au-delà & que ces bornes imparfaites n'ont été mises, comme dit l'Apôtre, que pour la foiblesse de l'homme encore charnel : ainsi l'on se persuade qu'on est arrivé à la perfection des conseils, & l'on s'applaudit presque tout bas comme si l'on en faisoit de reste.

Cependant, Mesdames, il s'en faut bien que la Foi ne mette les offices de charité rendus à nos freres, au rang de ces œuvres arbitraires que la Réligion laisse au choix des Fidèles ; & parmi tous les devoirs de votre état, la doctrine de Jesus Christ n'en connoît presque pas de plus sacrés & de plus inviolables.

Car vous n'ignorez pas, premiérement, que tout chrétien est chargé du soin de son frere affligé, & que la loi qui nous ordonne de l'aimer, nous fait en même-tems un devoir de le secourir : puisqu'on n'aime pas, tandis qu'on peut être insensible aux mal-

heurs de ce qu'on aime. En effet, Mesdames, le précepte de l'amour du prochain, si solemnel dans l'Evangile, si essentiel à la Foi, si inséparable de la piété chrétienne, ne se borne pas à nous defendre seulement de ravir ce qui appartient à nos freres, de blesser leur réputation, de nuire à leur fortune, d'attenter à leur personne, de troubler leur repos. Les payens & les peuples les plus barbares ont eu des loix qui les obligeoient de n'être ni injustes, ni ravisseurs, ni fourbes, ni cruels : ce sont-là des devoirs qui suivent la nature; & jusques-là vous n'êtes pas encore chrétien.

La loi de la charité, particuliére à la Réligion de Jesus-Christ, va donc encore plus loin. Ce n'est rien pour elle de ne point haïr, il faut qu'elle aime: ce n'est pas assez de ne pas nuire, il faut qu'elle aide : c'est peu d'avoir les mains pures du bien d'autrui, il faut qu'elle donne le sien. c'est-à-dire, que vous êtes injuste, si vous n'êtes pas bienfaisant; que vous haïssez votre frere affligé, si vous ne le soulagez pas, lorsque vous le pouvez; que vous devenez l'auteur de son infortune, si vous n'en êtes pas l'azile; en un mot, que vous usurpez ce qui lui appartient, si vous lui refusez votre bien propre.

Ce n'est donc pas ici une œuvre de surcroît, dont le zéle puisse s'applaudir; c'est une loi commune, imposée à toute ame fidèle. Car, Mesdames, par la grace qui

dans le Batême nous associa à l'assemblée des Saints, nous devinmes tous les membres d'un même corps, & les enfans d'un même pere. Dès lors nous contractâmes des liaisons intimes & sacrées avec le reste des Fidèles : dès lors nous ne fûmes plus étrangers à leur égard, & ils ne le furent plus au nôtre : dès-lors ils ne furent plus pour nous ni esclaves, ni nobles, ni roturiers, ni riches, ni indigens ; ils furent nos freres : dès-lors leurs calamités devinrent les nôtres, & leurs besoins nos besoins : dès-lors l'auguste qualité de Chrétien, qui nous unissoit à eux, ôta ce mur orgueilleux de séparation, & ces différences vaines de rang, de titres, de naissance, que la nature, ou les loix du siécle, avoient mises entr'eux & nous : tout ce qui arriva dans le corps sacré des Fidèles, devint notre affaire propre : dès-lors qu'un membre souffrit, nous dûmes souffrir aussi : & sans renoncer à ce lien divin qui nous unit tous sous Jesus-Christ notre chef, & qui est le seul fondement de notre espérance & de notre droit aux promesses éternelles, nous ne pûmes plus refuser aux besoins communs, nos soins, notre attention, & notre ministère. Aussi les premiers Fidèles ne possédèrent d'abord rien en propre, parceque depuis leur vocation à l'Evangile n'etant plus qu'un cœur & qu'une ame ensemble, il leur parut inutile de demeurer possesseurs particuliers des biens, qui étoient devenus les biens de leurs freres, & dont la nécessité toute seule devoit regler l'usage.

Je ne vous dis pas en second lieu, que plus vous êtes élevés dans le siécle, plus votre obligation est ici rigoureuse; & sans entrer dans les grandes raisons qui établissent cette maxime, souffrez que je me borne à une réflexion toute seule. La prospérité & l'abondance des biens de la terre ne nous dispensent ni de la frugalité, ni de la simplicité, ni de la violence évangélique. En vain avons nous amassé, comme ces Israélites, plus de manne que nos freres, nous n'en pouvons réserver pour notre usage que la mesure prescrite par la loi: *Qui multùm non abundavit*: autrement Jesus-Christ n'auroit défendu la molleſſe, le luxe & les plaisirs qu'aux pauvres & aux malheureux, à qui l'infortune de leur condition rend cette défense assez inutile.

2. Cor. 8. 15.

Or, Mesdames, cette grande vérité supposée, si, selon la régle de l'Evangile, il ne vous est pas permis de faire servir vos richesses à la félicité de vos sens, & de jouir de votre abondance; si le riche est obligé de porter sa croix, de ne chercher pas sa consolation en ce monde, & de se renoncer sans cesse soi-même comme le pauvre; quel a pu être le dessein de la Providence en repandant sur vous les biens de la terre? & quel avantage peut-il vous en revenir à vous-mêmes? Seroit ce de fournir à des passions désordonnées? mais vous n'êtes plus redevables à la chair pour vivre selon la chair. Seroit-ce de soutenir l'or-

gueil du rang & de la naissance ? mais votre vie doit être cachée en Dieu avec Jesus-Christ ; Seroit-ce d'amasser pour vos neveux ? mais vous ne devez plus thésauriser que pour le Ciel. Seroit-ce de couler vos jours avec plus de tranquillité & d'indolence ? mais si vous ne pleurez pas, si vous ne souffrez, si vous ne combattez pas, vous êtes perdus. Seroit-ce de vous attacher plus à la terre ? mais le Chrétien n'est pas de ce monde, il est citoyen du siécle à venir. Seroit-ce d'orner plus superbement vos palais ? mais cette vaine magnificence est réprouvée dans le riche de l'Evangile. Seroit-ce de charger vos tables de mets plus exquis ? mais la chair & le sang ne posséderont pas le royaume de Dieu ? & si vous ne faites pénitence, vous périrez. Seroit-ce de vous élever à de nouvelles dignités dans le monde ? mais cette élévation, selon les vûes de la Foi, n'est que le haut d'un précipice. Seroit-ce d'agrandir vos possessions & vos héritages ; mais vous n'aggrandiriez jamais que le lieu de votre exil ; & le gain du monde entier vous seroit inutile, si vous veniez à perdre votre ame. Repassez sur tous les avantages que vous pouvez retirer, selon le monde, de votre prospérité ; ils vous sont presque tous interdits par la loi de Dieu.

Ce n'a donc pas été son dessein de vous les ménager, en vous faisant naître dans l'abondance : ce n'est donc pas pour vous même que vous êtes nés grands : ce n'est

pas pour vous, comme le disoit autrefois le sage Mardochée à la pieuse Esther, que le Seigneur vous a élevée à ce point de grandeur qui vous environne : c'est pour vos freres ; c'est pour son peuple affligé ; c'est pour être la protectrice des infortunés : *Et quis novit, utrùm idcircò ad regnum veneris, ut in tali tempore parareris ?* Si vous ne repondez pas aux desseins de Dieu sur vous, il se servira de quelqu'autre qui lui sera plus fidèle ; il transportera cette gloire & cette couronne qui vous étoit destinée. Ah ! il saura bien pourvoir par quelqu'autre voie à la délivrance de son peuple : car il ne permet pas que les siens périssent : mais vous & la maison de votre pere périrez : *Per aliam occasionem liberabuntur Judæi ; & tu, & domus patris tui, peribitis.* Vous n'êtes donc dans les desseins de Dieu, que les ministres de sa providence envers les créatures qui souffrent ; vos grands biens ne sont donc que des dépôts sacrés, que sa bonté a mis entre vos mains comme pour y être plus à couvert de l'usurpation & de la violence, & conservés plus sûrement à la veuve & à l'orphelin : votre abondance n'est donc que la portion de vos freres : votre élévation dans l'ordre de la sagesse éternelle, n'est donc destinée qu'à leur servir d'azile ; votre autorité qu'à les protéger ; vos dignités qu'à venger leurs intérêts ; l'éclat de votre nom qu'à les consoler par vos offices ; votre rang qu'à leur adoucir l'inégalité de la condition & le

Esther. c. 14.

Ibid.

malheur de leur destinée, en vous abaissant jusqu'à leur rendre les plus vils ministères; vos exemples qu'à les affermir dans la Foi, & dans la soumission au Dieu qui les frappe. En un mot, tout ce que vous êtes, vous ne l'êtes que pour eux. Votre élévation ne seroit plus l'ouvrage de Dieu, & il vous auroit reprouvés en répandant sur vous les biens de la terre, s'il vous les avoit donnés pour un autre usage.

Et certes, Mesdames, lorsque des infortunés voyent une ame fidèle, malgré la naissance, les biens, le crédit, les dignités qui la distinguent, renoncer aux plaisirs qui rendent la prospérité si digne d'envie, fuir un monde qui la cherche, se dérober aux honneurs qui l'environnent, percer jusques dans leurs plus sombres retraites, & là faire de leur lépre même un spectacle agréable à ses yeux, abaisser ses mains charitables jusqu'à leurs plus dégoûtantes misères, verser de l'huile sur leurs plaies, respecter leur chair hideuse comme le temple de l'Esprit saint, soulager leur douleur par des paroles de consolation, calmer leur impatience par les maximes de la Foi, prévenir leur honte & leurs besoins par de saints artifices, les tirer de l'occasion & du péril par de sages ménagemens, & enfin tout souffrir, ou pour adoucir leurs peines, ou pour assurer leur salut: ah! c'est alors qu'ils lévent les yeux au Ciel; qu'ils reconnoissent un Dieu sage, dispensateur des choses d'ici-bas, & pere commun de

pauvre comme du riche ; c'eſt alors qu'ils publient les merveilles de ſa providence. Que vous êtes riche en miſéricorde, Seigneur ! lui diſent-ils ; vous n'abandonnez jamais ceux qui eſpèrent en vous ; votre œil attentif aux beſoins de vos créatures, ne permet jamais qu'elles ſouffrent au-delà de leurs forces. C'eſt alors qu'ils regardent leur infortune avec des yeux chrétiens ; & qu'ils commencent à comprendre combien Dieu eſt grand, & digne d'être ſervi, puiſqu'il peut ſe former au milieu même de la corruption du grand monde, & des périls de la proſpérité, des ſerviteurs ſi fidèles. Voilà, Meſdames, à quoi la naiſſance & les biens doivent ſervir : vous n'êtes puiſſans ſur la terre, que pour faire bénir par ceux qui ſouffrent, la bonté de Dieu & les richeſſes de ſa miſéricorde, qui leur a ménagé dans votre abondance des reſſources ſi conſolantes.

mais je laiſſe ces grandes maximes, ſi ſouvent ſans doute ici répétées ; & je dis, en troiſiéme lieu, que quand même on n'auroit aucun égard aux obligations communes qu'impoſe là deſſus la Réligion, & le rang que vous tenez dans le monde : pour vous en particulier qui m'écoutez, les ſaintes occupations de la miſéricorde, & l'attention particulière à l'œuvre qui nous aſſemble, ne ſeroient pas moins des devoirs indiſpenſables. Renouvellez, je vous prie, votre attention.

Car, premièrement, qui que vous

soyez, qui marchez aujourd'hui dans des voies saintes, & qui détrompés des erreurs du monde & des passions, ne connoissez plus rien de solide que la crainte du Seigneur & la gloire de le servir; vos mœurs ont-elles toujours été reglées par la loi? vos exemples n'ont-ils pas été autrefois un modèle de luxe, de plaisir, & de mollesse? En repassant sur vos jours de ténébres, & sur ces premières années où vous ne connoissiez pas encore le don de Dieu, n'y trouvez-vous rien à vous reprocher sur les soins d'une vaine beauté, sur des attentions déplorables à corrompre les cœurs, sur des indécences de parure dont la piété des ames justes gémissoit alors, sur des licences que le monde autorise, & où vos freres ont tant de fois trouvé l'écueil de leur innocence; que sai-je? sur des foiblesses qui font aujourd'hui devant Dieu le sujet de vos soupirs & la matière de votre pénitence? Vos citoyens, vos proches, vos amis, vos domestiques n'ont-ils pas mille fois péri sous vos yeux? votre rang ne donnoit-il pas du crédit à vos passions & à vos exemples? Combien d'ames, lorsque vous suiviez des routes injustes, avez vous entrainées, à votre insû, avec vous dans le précipice?

Eh! ne faut-il donc pas qu'aujourd'hui des exemples contraires réparent le scandale? ne faut-il pas que vous soyez une odeur de vie pour vos freres, comme vous avez été une odeur de mort? ne faut-il pas

que vous leviez, pour ainſi dire, ſans rien craindre ; l'étendard de la piété, comme vous aviez levé, autre fois celui du monde & des plaiſirs? Une vertu obſcure & privée peut-elle remplacer des maux publics ? & quand les offices d'une charité publique ne ſeroient pour les autres que des pratiques arbitraires d'une piété édifiante, ne deviennent-il pas pour vous des devoirs indiſpenſables ;

Secondement : Autre fois, lorſque vous ne connoiſſiez rien de grand que le monde & ſes vanités, n'aviez-vous pas peut-être donné du ridicule à la piété par des dériſions injuſtes ? n'aviez-vous pas regardé les offices publics de miſéricorde, comme des indiſcrétions de zéle, ou des empreſſemens de vanité ? loin de reſpecter les perſonnes qui s'y conſacroient, n'affectiez-vous pas d'en faire le ſujet le plus ordinaire de vos cenſures ? ne diſiez-vous pas d'elles, comme autre fois Pharaon des Iſraélites qui vouloient aller ſacrifier dans le déſert ; que c'étoit l'oiſiveté toute ſeule, & une vie inutile qui leur faiſoit chercher ces ſortes d'occupations & ces pieux amuſemens ? *Vacatis otio, & idcircò dicitis : Eamus, & ſacrificemus Domino* ? Ne diſiez-vous pas comme ces Gouverneurs des Provinces voiſines de Jéruſalem, lorſqu'ils voyoient Néhémias & les principaux du peuple de Dieu, occupés à rebâtir le Temple : A quoi s'amuſent les foibles Juifs ? *Quid Judæi faciunt imbecilles* ! prétendent-ils donc que

Exod. 5. 17.

2. Eſdr. 4. 2.

le monde les laisse faire, & qu'on ne parle pas d'une conduite si bizarre & si singulière ? *Num dimittent eos gentes ?* veulent-ils donc tout faire à la fois, & gagner le Ciel en un seul jour ? *Num sacrificabunt, & complebunt in una die?* veulent-ils que les cendres de leur ville se changent tout d'un coup en des bâtimens superbes, & passer en un instant d'une extrémité à l'autre ? *Numquid ædificare poterunt lapides de acervis pulveris qui combusti sunt ?* Car tels sont encore aujourd'hui, ô mon Dieu ! les discours insensés du monde contre la vertu. N'étoient-ce pas là autrefois les vôtres ? Il faut donc que vos œuvres publiques rendent à la piété l'honneur que vos dérisions profanes lui avoient ôté : il faut donc que vous pratiquiez vous-mêmes ce que vous avez si injustement blâmé dans les autres Fidéles : il faut désavouer la témérité de vos censures, en vous exposant vous-mêmes à celles du monde ; & réparer le tort que vous avez fait à la vertu, en donnant des marques éclatantes de la vénération que vous avez pour elle. *ibid.* *ibid.* *ibid.*

Troisiémement : Quel usage faisiez-vous autrefois de vos richesses ; vos biens immenses pouvoient-ils suffire aux jeux, au luxe, aux caprices, aux passions ? Vous faisiez servir les dons de Dieu à l'iniquité : or tout ce que vous employiez à des usages injustes, vous l'usurpiez sur le pauvre & sur l'affligé. Eh ! comment voulez-vous réparer cette injustice, que par de saintes

profusions & des largesses plus abondantes ?

Quatriémement enfin, cette première saison de votre vie que vous avez consacrée au monde & à ses erreurs, vous l'avez passée dans les plaisirs & dans une molle indolence : la félicité de vos sens étoit alors votre unique affaire : vous n'étiez attentives qu'à réveiller tous les jours par de nouveaux artifices le dégoût & la satiété inséparable de tout ce qui plaît hors de Dieu : vous ne viviez que pour votre corps.

Ah ! une vertu oiseuse, douce, aisée, ne seroit donc plus pour vous qu'une illusion dangéreuse. Vous avez ménagé à vos sens tout ce qui pouvoit les flatter : il faut donc vous appliquer à les crucifier ; aller dans ces lieux de miséricorde, où la piété appelle tant d'ames saintes, vous approcher des Lazares puans & couverts de plaies ; ne pas refuser votre ministère & le secours de vos mains à leurs besoins extrêmes ; & malgré les frémissemens secrets de la nature, accoutumer votre délicatesse à ces œuvres de réligion ; & surmonter par votre foi & par l'ardeur de votre amour, la foiblesse d'une chair qui a si souvent triomphé de vous-mêmes. Vous croyiez, en vous consacrant à des exercices charitables, aller au-delà de vos devoirs ; & vous voyez que vous n'avez pas encore rendu un pour mille, & qu'il s'en faut bien que la compensation ne soit égale.

Ce qui vous abuse ici, Mesdames, vous

que

que la miséricorde de Jesus-Christ a détrompées du monde & appelées à son service, & qui sait que vous comptez si fort sur le mérite de vos œuvres saintes; c'est, premièrement, qu'une erreur secrette & délicate de vanité vous persuade que les titres qui vous distinguent, donnent un nouveau mérite devant Dieu à vos œuvres de réligion; que leur prix croît à proportion de votre rang; que les démarches les plus légéres de piété sont illustres, pour ainsi dire, aux yeux du Seigneur par l'éclat qui vous environne. On se repose sur cette vaine complaisance, que d'injustes adulations nourrissent; on fait entrer dans l'idée que l'on a de ses œuvres, celle qu'on a de soi-même; & on se persuade que ceux qui sont nés dans la foule, en faisant mille fois plus que nous, méritent encore moins. Comme si la charité toute seule ne discernoit pas nos mérites; comme si en Dieu il y avoit acception de personnes; comme si ceux qui ont plus reçu, n'étoient pas ceux dont on demande d'avantage. Secondement, c'est que vous ne jettez d'ordinaire les yeux sur vous-mêmes, qu'en vous opposant à ces personnes mondaines de votre état & de votre rang, livrées aux plaisirs, aux passions insensées, à leurs propres égaremens, & qui négligent tout-à-fait le soin de leur salut. Alors ce parallèle grossit à vos yeux votre propre mérite: vos œuvres comparées à leurs inutilités & à leurs plaisirs, vous paroissent des abondances de

uſtice ; tout ce que vous faites pour le ſalut au-deſſus d'elles, vous croyez le faire au-delà de vos devoirs ? & la tiédeur où vous vivez, oppoſée à leur déréglement, ſe change à vos yeux en vertu héroique. Semblables à cet Evêque de l'Apocalypſe, qui malgré la tiédeur & l'indolence de ſes mœurs, ſe croyoit riche en bonnes œuvres, parcequ'il jugeoit ſans doute de ſa vertu par la chute & les excès des faux Docteurs qui enſeignoient la doctrine de Balaam, & en ſuivoient les voies honteuſes ; lui qui étoit aux yeux de celui qui eſt un témoin fidèle & véritable, pauvre, miſérable, nud, & ſur le point d'être rejetté de ſa bouche.

Cette régle eſt donc dangereuſe. Ce n'eſt pas par ces parallèles trompeurs qu'il faut meſurer ce que nous ſommes devant Dieu ; c'eſt par la ſainteté de la loi ; c'eſt par la ſublimité de nos devoirs ; c'eſt par l'excellence de notre vocation ; c'eſt par la grandeur du maître que nous ſervons ; c'eſt par la multitude des iniquités que nous avons à expier ; c'eſt par les foibleſſes journalières que notre tiédeur voit multiplier à l'infini ſans aucun changement ; en un mot, ce n'eſt pas en nous comparant aux pécheurs, qu'il faut faire honneur à nos foibles vertus, c'eſt en nous oppoſant aux Saints qui nous ont précédés, aux ames juſtes qui marchent à nos yeux, & qui nous laiſſent ſi loin après elles dans la voie, qu'il faut confondre notre langueur & notre im-

pénitence. Si la Péchereſſe de Jeruſalem eût jugé de la profuſion de ſes parfums, & de l'abondance de ſes larmes, par l'inſenſibilité des autres femmes mondaines de la Paleſtine, ah! ſans doute, elle n'eût pas eu tant de honte de ſe préſenter devant le Sauveur, & n'eût pas choiſi ſes pieds comme pour dérober à ſes yeux les ſaints miniſtères de ſa charité, qui lui paroiſſoient ſi diſproportionnés aux déſordres de ſa vie; ſi la femme Cananéenne eut oppoſé ſa démarche ſi pleine de foi à l'aveuglement des autres femmes de Tyr, ſans doute elle ne ſe fût jamais comparée à un vil animal: ſi David lui-même n'eut jugé de ſa pénitence, de ſes jeûnes, de ſes larmes & de ſes macérations, que par la molleſſe des autres Cours & l'exemple des Rois ſes voiſins, plutôt que par ſes crimes, ah! ſans doute il n'eût pas prié le Seigneur de n'entrer pas en jugement avec lui. Les déréglemens de nos freres n'ajoûtent donc rien au mérite de nos œuvres; & nous pouvons être plus juſtes que le monde, ſans l'être encore aſſez pour Jeſus-Chriſt.

II. REGLE.

LA ſeconde réglé à obſerver dans la pratique des œuvres de miſéricorde, eſt que non-ſeulement il faut les regarder comme des devoirs que nous acquittons, mais encore en faire des rémedes journaliers contre nos foibleſſes de tous les jours.

Je m'explique. Vous le ſavez, Meſdames; les œuvres extérieures de la piété

n'ont de mérite devant le Seigneur, qu'autant qu'elles servent à perfectionner notre homme intérieur : car le Royaume de Dieu est au-dedans de nous ; & tout ce que nous faisons pour le salut est inutile, s'il ne se rapporte au réglement du cœur, & à l'entière mortification des vices & des désirs, qui mettent encore obstacle en nous à la grace de notre parfaite délivrance. Or, sur cette maxime de la Foi, soulager nos freres, les revêtir, les visiter, les consoler, les servir même, n'est encore que corps de la piété : ce sont les offices du Chrétien : ce n'est pas le Chrétien lui-même. Il faut donc que la vertu croisse & se purifie dans ces devoirs publics de miséricorde ; que nos imperfections y trouvent leur remède : & que chaque œuvre sainte serve à affoiblir en nous quelqu'une de nos passions : c'est à-dire, Mesdames, que pour entrer dans l'esprit de la Foi sur la pratique des œuvres charitables, il faut, avant que de s'y engager, mettre notre ame sur nos mains, l'envisager aux pieds de Jesus-Christ ; & dans la lumière de sa grace, examiner sous ses yeux quels sont encore nos penchans déréglés, & choisir les offices de miséricorde qui leur sont le plus opposés, & qui paroissent les plus propres à les déraciner de notre cœur.

Ainsi vous aimez encore le monde, les plaisirs, les dissipations des jeux & des commerces : préférez les œuvres qui vous

en séparent le plus, & qui vous renferment plus souvent dans la prière, dans le silence & dans la retraite. Vous êtes nées avec des dispositions de mollesse & d'indolence que vous ne sauriez presque surmonter ; vous ne prenez jamais rien sur vous-mêmes ; votre vertu n'est presque qu'un éloignement naturel du tumulte & des agitations du monde que vous n'aimez pas, & une vie plus douce & plus oiseuse qu'on ne la méne d'ordinaire dans le siécle : ah ! les œuvres les plus dures, les plus pénibles de la miséricorde, les soins les plus dégoûtans, les misères les plus hideuses, c'est-là votre partage. Vous aimez dans la vertu même tout ce qui éclate, tout ce qui distingue, tout ce qui attire les regards publics : entrez dans les œuvres les plus obscures, qui vous confondent le plus avec le peuple, les plus opposées aux dérisions des insensés : laissez aux autres le premier rang & tout l'honneur des entreprises de piété, & reservez en pour vous les soins & les fatigues. Vous retombez sans cesse dans les mêmes vivacités ; tout vous blesse ; tout vous allume ; & vous décriez dans l'esprit de ceux qui vous approchent, la vertu par des foiblesses qui vous sont propres : choisissez les œuvres où il faut plus de douceur, plus de patience, être redevable aux sages & aux foux, & supporter même les plaintes, les chagrins, les humeurs, les outrages quelquefois de ceux qu'on veut soulager. Vous

ſentez des éloignemens injuſtes, & des antipathies ſecrettes ſur leſquelles vous traitez votre cœur avec trop d'indulgence ; vous bornez preſque toute votre vertu à fuir ce que vous ne pouvez aimer : recherchez les œuvres qui vous approchent, qui vous donnent de nouvelles liaiſons avec les perſonnes que leur piété toute ſeule devroit vous rendre chères ; & accoutumez ainſi votre cœur à voir avec plaiſir ce qu'il doit aimer ſans feinte. Enfin, faites de vos œuvres de miſéricorde les exercices des vertus qui vous manquent.

Zachée, après avoir reparé ſes injuſtices, fit des largeſſes abondantes, & ſa maiſon même devint l'azile de ſon Libérateur : mais c'eſt qu'il vouloit par ces profuſions achever d'éteindre dans ſon cœur cette ſoif inſatiable des richeſſes, qui juſques-là l'avoit tyranniſé, & qui ne s'éteint pas d'un ſeul coup. Magdelaine répandit des parfums, & eſſuya de ſes cheveux les pieds ſacrés de ſon Maître : mais c'eſt qu'elle ſentoit encore ſans doute un reſte d'attachement pour les inſtrumens déplorables de ſes vanités & de ſes plaiſirs, & que ſon amour ſe hâtoit d'en achever le ſacrifice. Les femmes des Iſraélites offrirent pour la conſtruction du Tabernacle, ce qu'elles avoient de plus précieux : mais c'eſt que ces dépouilles de Pharaon, dont le Seigneur les avoit revétues, étoient un écueil pour leur foibleſſe, & leur faiſoient regretter encore tous les jours la pompe & les treſors de l'Egypte.

Les œuvres extérieures de la piété ne sont saintes, Mesdames, qu'autant qu'elles nous sanctifient ; & elles ne nous sanctifient qu'autant qu'elles nous corrigent. Car si Jesus-Christ est la fin de la Loi, tous les devoirs qu'elle nous impose ne tendent donc qu'à former Jesus-Christ en nous : l'accomplissement de chaque précepte doit donc ajoûter comme un nouveau trait à cet homme spirituel. Nos œuvres ne sont comptées que par les progrès de cet ouvrage divin. S'il n'avance pas, en vain nous couvrons, nous visitons, nous consolons nos freres, nous ne faisons rien aux yeux de Dieu ; parce qu'il ne voit de nous que notre ressemblance avec son Fils, & que c'est en Jesus-Christ seulement que nous sommes dignes de ses regards ; tout ce qui ne perfectionne pas cette ressemblance, n'ajoûte rien à notre mérite. Or, Jesus-Christ ne croît en nous que sur les ruines du vieil Adam : il faut que l'un diminue, afin que l'autre croisse ; il n'est que ce qui mortifie les inclinations de la chair, qui augmente la vie de l'esprit ; il n'est que ce qui contredit la nature corrompue, qui conduise à sa perfection l'être chrétien ; il n'est que ce qui affoiblit ces penchans infinis qui s'opposent encore en nous à la Loi de Dieu, qui donne de nouvelles forces aux inclinations de la grace. Tout est presque sacrifice dans la vie du Chrétien, Mesdames ; car il vit de la Foi ; & tout ce qui part de la Foi coûte, parcequ'il contredit

toujours la vie des ſens. Ainſi les œuvres de miſéricorde doivent être comme les ſacrifices journaliers de l'ame fidèle : l'Apôtre lui-même ne leur donne pas d'autre nom : c'eſt par de telles hoſties, dit-il en exhortant les Fidèles aux pieux offices de la charité envers leurs freres, qu'on ſe rend Dieu favorable : *Talibus enim hoſtiis promeretur Deus.* Heb. 13. 19.

Or, on viole cette régle de la piété en deux manières. Premiérement, de tous les offices de miſéricorde, nous choiſiſſons preſque toujours les plus conformes à notre goût, à notre caractère, à nos penchans. On eſt vif, actif, entreprenant, ennemi du repos, du recueillement, & de la retraite : on entre dans toutes les entrepriſes de piété ; on veut avoir part à tout ; on a des ſoins de toutes les ſortes ; on ne vit pas un moment pour ſoi : & cependant, on auroit beſoin de recueillir plus ſouvent ſon ame aux pieds de Jeſus-Chriſt, pour y réparer les dommages inſéparables des Miniſtères tumultueux, & renouveller les forces que les diſſipations les plus ſaintes ne laiſſent pas d'affoiblir.

On a apporté en naiſſant un cœur tendre & miſéricordieux ; on aime à ſoulager ceux qui ſouffrent, par une compaſſion toute humaine. On eſt né chagrin, auſtére, impérieux : on embraſſe des miniſtères qui nous établiſſent ſur les autres, & qui nous rendant arbitres de leur conduite, fourniſſent à l'amour-propre l'occaſion de ſatisfaire

satisfaire ce penchant naturel qu'on a de corriger & de reprendre. On a plus de goût pour une œuvre, ou pour un établissement; tous les autres besoins nous trouvent insensibles. Enfin, pour éviter ici trop de détail, si l'on l'examine de prés, on verra que nos penchans déréglés ne souffrent jamais rien de ces exercices religieux; que jusques dans la piété, on évite tout ce qui gêne & qui déplaît: que l'on ne fait que se prêter à soi-même, lorsqu'on s'imagine opérer des œuvres de salut: & qu'on n'est encore qu'homme, tandis qu'on croit être Chrétien.

Ce n'est pas qu'il faille résister à ces penchans heureux qui inclinent notre ame à la miséricorde; ou qu'on rempliſſe ces pieux devoirs sans mérite, dès qu'on les remplit sans répugnance. Non, Mesdames, la Foi sait faire servir la nature à la grace, & ces dispositions favorables que nous portons en naissant par la vertu, sont des dons du Créateur, lesquels dans ses desseins de miséricorde sur nous, doivent être comme les prémices de notre sanctification. Mais il faut prendre garde de ne pas borner là tous vos efforts, la piété va plus loin que la nature. On peut suivre ce que nos penchans nous inspirent de louable: mais si vous en demeurez-là, vous n'avez encore rien fait; vous n'êtes qu'au commencement de la voie: car elle est rude & difficile; & quelqu'heureux que soient vos penchans, vous n'y entre-

rez jamais bien avant, tandis que vous ne ferez que vous prêter à eux, & les suivre : cependant le tempérament seul fait presque toute la vertu de la plupart de ceux qui en font profession. La régle donc, c'est que les offices extérieurs de piété, qui nous laissent toujours aussi sensuels : aussi immortifiés, aussi imparfaits que nous sommes n'en ont que l'apparence, & n'en peuvent avoir la force & la vertu.

La seconde manière dont on viole cette régle est encore plus coupable. Non-seulement on se borne à une vertu toute naturelle, & les œuvres de miséricorde que l'on choisis sont toujours celles qui ne coûtent rien à l'amour propre : & qui ne nous corrigent jamais de nos foiblesses ; mais encore elles ne servent souvent qu'à nous y entretenir.

En effet : combien de ces ames abusées, qui dans une vie toute mondaine, toute sensuelle, toute profane, se rassurent sur quelques pratiques de miséricorde, & sur l'abondance de leurs largesses ? ce sont de ces Filles de Tyr dont parle le Prophéte, qui vivant dans l'infidélité, croyent appaiser la justice du grand Roi, en mêlant à leurs plaisirs quelques pieux offices de charité, & le mérite de quelques libéralités & de quelques offrandes ; *Filiæ Tyri in muneribus vultum tuum deprecabuntur.* On se persuade que la miséricorde supplée à tout ; que la prière, la retraite, le renoncement à soi-même, la haine du

Ps. 44. 13.

monde, la fuite des plaisirs, la garde des sens, & toutes les maximes les plus inviolables de la vie chrétienne, sont des devoirs que l'on peut racheter, pour ainsi dire à prix d'argent; que la Foi connoît ces sortes de compensations; & qu'une indolence miséricordieuse ne sera pas distinguée de la vertu & de la justice. Mais ô mon Dieu! que votre Croix seroit douce! que votre doctrine seroit favorable aux sens, que la voie qui conduit à la vie seroit aisée: & que la couronne de l'immortalité seroit un prix attaché à de légers efforts, s'il n'en coûtoit pour l'obtenir que quelques largesses, dont nos plaisirs mêmes, nos passions, notre luxe, notre sensualité ne souffrent rien?

Non Mesdames: le Seigneur n'a pas besoin de nos biens; mais il demande notre cœur. La miséricorde aide à expier les crimes dont on se repent, il est vrai; mais elle ne justifie pas ceux qu'on aime: elle est le secours de la pénitence, je le sais: mais elle n'est pas l'excuse de la volupté: elle supplée aux foibles efforts du pécheur qui revient à Dieu? la Foi nous l'apprend, mais elle ne met pas en sûreté l'ame mondaine qui refuse de se convertir à lui: en un mot, elle est le fruit de la vertu, & non pas la ressource du vice. Car ce qu'il y a ici de déplorable, c'est que des mœurs qui nous paroîtroient dangereuses, si elles n'étoient accompagnées de quelques offices de piété, perdent à nos yeux tout ce

qu'elles ont de douteux, dès que ces œuvres extérieures les soutiennent. Et si quelquefois les vérités du salut entendues, ou la grace plus forte trouble cette fausse paix, & jette des terreurs dans la conscience, ah! la nudité couverte, la faim rassasiée, la misère consolée, l'innocence protégée s'offrent à l'instant, & calment cet heureux orage. Ce sont des signes de paix qui dissipent à l'instant nos allarmes; c'est cet arc trompeur dont parle le Prophéte, *Arcus doloſus*, lequel au milieu des nuages & des tempêtes heureuses, que le doigt de Dieu commençoit à exciter dans le cœur: vient nous promettre une fausse sérénité; & divertit notre esprit de l'image présente du danger. On s'endort sur ces tristes débris de Réligion, pour ainsi dire; comme s'ils pouvoient nous sauver du naufrage; & des œuvres chrétiennes qui devroient être le prix de notre salut, deviennent l'occasion de notre perte éternelle.

Oſée 7. 16.

Ah! Seigneur, éclairez ces ames abusées. Si parmi tant de personnes pieuses qui m'écoutent, il s'en trouvoit quelqu'une de ce caractère: ne permettez pas que la miséricorde, qui délivre, qui sauve, qui purifie, se change jamais pour nous en voie de perdition & de scandale. Défendez-vous même des illusions de la cupidité, une vertu que vos livres saints nous ont rendue si chére: & en nous donnant ce cœur miséricordieux & sensible aux misères de nos Freres, donnez-nous en même

rems ce cœur chrétien, qui ne sait, ni dissimuler, ni se pardonner ses misères propres.

Je ne dis rien de la troisiéme régle qui consiste à prendre garde qu'il ne se mêle rien d'humain dans l'intention, & que la vûe des hommes cachée au fond de nos cœurs, & presque imperceptible à nous-mêmes, ne nous fasse perdre devant Dieu tout le mérite de la miséricorde.

Je finis en vous disant seulement avec saint Augustin : Vous êtes ici devant Dieu ; interrogez votre cœur : *Ante Deum es, interroga cor tuum*, ne vous en tenez pas à la surface de vos désirs qui vous trompe, en ne vous offrant rien que de louable : allez à la source, sondez-en les vûes les plus secrettes : *intùs vide* ; & là, voyez ce que vous avez fait jusqu'ici, & quels en ont été les motifs les plus réels & les plus enveloppés dans le cœur, *Vide quid feciſti & quid appetiſti.* Voyez si les œuvres obscures, & qui n'ont pour témoin que l'œil invisible du Pere céleste, réveillent aussi vivement votre zèle, que celles qui sont publiques, & exposées aux regards & aux louanges des hommes ; *Vide, &c.* Voyez si dans celles où l'éclat est inévitable, vous êtes bien-aise qu'on vous oublie, qu'on vous confonde dans la foule des personnes qui s'y employe : & si votre charité ne se réfroidit point, dès que vous n'en avez pas les premiers honneurs, *Vide &c.* Voyez si les entrépriſes pieuses que le monde

S. Aug.

Ibid.

Ibid.

blâme, ne vous trouvent pas un peu plus indifférente : & si les œuvres privées de l'approbation des hommes, ne vous en sont pas un peu moins chères : *Vide &c.* Voyez si le succès qui le suit vous blesse, & si vous êtes ingénieuse à en rejetter toute la gloire sur les autres : *Vide &c.* Voyez enfin, si vous n'agissez que sous les yeux de Dieu ; si les hommes sont pour vous comme s'ils n'étoient pas : si vous êtes aussi aise que le Seigneur soit glorifié par vos opprobres, que par votre réputation ; si c'est vous-même, une vaine gloire, ou votre salut, que vous cherchez :

S. Aug. *Vide quid feciſti & quid appetiſti, ſalutem tuam an laudem humanam.*

Bon Dieu ! s'écrie ce Pére, que d'œuvres saintes sur lesquelles nous comptons ici-bas, seront un jour rejettées, lorsque le Seigneur viendra juger les justices ! que de fruits de la charité, lorsque nous croirons en paroître devant lui les mains pleines se trouveront gâtés par le ver secret d'une dangereuse complaisance, & qu'il nous restera peu de choses, lorsque le Juge de nos actions ne nous laissant pour notre partage éternel, que les œuvres qui auront été les fruits & les dons de sa grace, nous aura dépouillés de toutes celles qui paroissoient lui appartenir, mais qui n'appartenoient qu'à nous-mêmes? Et ne croyez pas Mesdames, que les régles de la Foi sur les offices de la charité, telles que je viens de les exposer ; qui semblent deman-

der des précautions si pénibles. soient capables de dégoûter les ames fidéles de ces pieuses pratiques. Ah ! rien au contraire n'est plus propre à soutenir la vertu, à ranimer le zèle, à consoler la piété & la miséricorde. Car que vous disons-nous ? que ces pratiques saintes sont des devoirs; que vous ne devez pas les regarder comme des œuvres de surcroît, & que la miséricorde est la vertu la plus nécessaire à ceux qui naissent dans l'abondance ? mais quoi de plus persuasif pour vous la rendre aimable ? Le commandement de Jesus-Christ lui ôteroit-il quelque chose de ses charmes ? & seroit-elle moins chère à ses Disciples, pour l'avoir été davantage à leur Maître ?

Que vous disons-nous ? que les œuvres de miséricorde doivent être les remédes journaliers de vos foiblesses de tous les jours ? Mais que peut-on dire de plus consolant, que de vous découvrir dans ces offices réligieux; une nouvelle source de mérite, & des trésors cachés que la plupart des Fidèles n'y cherchent point ? que peut-on vous découvrir de plus heureux pour vous; que de vous apprendre qu'ils peuvent se servir d'exercices à toutes les vertus qui vous manquent; que tous vos maux peuvent y trouver leurs remédes; que la patience, la pudeur, l'humilité, la douceur, l'amour de la prière & de la retraite, si vous voulez, naîtront de la miséricorde; & que dans un seul devoir de piété, vous

recueillerez le mérite de tous les autres ?

Que vous disons-nous enfin, qu'il faut agir sous les yeux de Dieu seul & ne compter pour rien l'approbation ou la censure des hommes, mais que sont devant Dieu tous les hommes ensemble, qui puissent mériter que l'ame fidèle fasse des attentions sur eux? L'estime du monde qu'elle mépriſe, qu'elle fuit, auquel elle a renoncé, lui paroîtroit-elle un prix digne des actions qui peuvent lui valoir une félicité éternelle? Est ce rallentir sa charité, de lui apprendre que le monde entier n'est pas digne d'elle; que Dieu seul mérite d'être spectateur des œuvres que lui seul peut récompenser; & que pour le mettre en sûreté, il suffit de n'y chercher point d'autre gloire que celle qui ne périra jamais? Ah, l'esprit de la Loi n'est point opposé à la Loi même. Plus on avance dans la vérité, plus on croit dans la charité; plus on connoît la loi de l'amour, plus on l'aime. L'erreur perd infailliblement quand on l'approfondit; mais la vérité n'en étale que de nouveaux charmes. Ainsi ce sera lorſque nous la verrons telle qu'elle est, que nous l'aimerons sans tiédeur, sans mélange, sans retour, & sans inconstance.

Ainsi soit-il.

DISCOURS

PRONONCÉ

DANS LA CÉRÉMONIE

DE L'ABSOUTE,

Pour rappeller le ſouvenir de la ferveur des premiers Chrétiens.

Rememoramini autem priſtinos dies.

Rappellez en votre mémoire les premiers tems. Hebr. 10. 32.

IL n'en eſt pas de la naiſſance de l'Egliſe, mes Freres, comme de celle des ſuperſtitions & des ſectes. Leur origine a toujours quelque choſe de honteux. Comme l'orgueil & la licence en furent les premières ſources, il faut tirer le voile ſur ces premiers tems, qui les établirent parmi les hommes. On y voit les paſſions les plus honteuſes préſider à la naiſſance de ces

ouvrages de ténébres ; leur donner la forme, l'accroiſſement & le progrès : & ſemblables à ces enfans infortunés, qui ſont le triſte fruit du crime de leurs peres, il ne faut pour les couvrir de confuſion, que les rappeller à leur origine.

Mais pour nous, mes Freres, nous pouvons vous dire avec confiance : *Rappellez les anciens jours : Rememoramini autem priſtinos dies.* Les premiers âges de l'Egliſe ſont les âges de ſa ferveur & de ſa gloire.

Souvenez-vous de ces tems heureux, où la Foi encore naiſſante formoit tant de Martyrs généreux, tant de Pénitens auſtères, tant de vierges pures, tant de Paſteurs fidèles, tant de Miniſtres irrépréhenſibles : *Rememoramini, &c.*

Rappellez ces ſiécles d'or, où l'Egliſe encore animée des prémices de l'Eſprit qui venoit de la former, paroiſſoit ſans tache & ſans ride ; ſous des dehors triſtes & obcurs, brilloit d'un éclat céleſte & divin ; empruntoit toute ſa majeſté de ſes opprobres & de ſes ſouffrances ; & foulée aux pieds de ſes perſécuteurs, devenoit pourtant un ſpectacle digne des Anges & des hommes : *Rememoramini, &c.*

Souvenez-vous de ces jours glorieux, où le Chriſtianiſme ne comptoit que des Saints au nombre de ſes enfans ; où ſes vaſes les plus fragiles étoient plus forts que toute la force d'un ſiécle profane ; & où la Foi formoit parmi les ſimples & les ignorans, ces Sages & ces Héros, que la

philoſophie n'avoit fait juſques-là, ou qu'imaginer, ou que promettre : *Rememoramini autem priſtinos dies.*

Rappellez cette ferveur primitive, où l'innocence des mœurs étoit, j'oſe le dire, le crime auquel on reconnoiſſoit les Chrétiens ; où ils ne devenoient ſuſpects aux tyrans ; qu'en paroiſſant peu conformes au monde corrompu, & où la fuite des plaiſirs publics étoit le ſeul indice dont on ſe ſervoit pour dénoncer les Fidéles, *Rememoramini autem priſtinos dies.*

Rappellez cette rigueur de diſcipline, où les chutes publiques ne s'expioient que par des châtimens publics : où le ſpectacle de la pénitence effaçoit le ſcandale du crime ; où la longueur & la ſévérité des expiations, paroiſſoient encore une indulgence dans la rémiſſion des fautes : où les pécheurs regardoient la pénitence la plus rigoureuſe comme une grace : où ils ſollicitoient eux-mêmes le droit de punir leurs crimes, & de les pleurer, & où, proſternés aux portes de nos Temples, couverts de cendre & de cilices, ſéparés de l'autel ſaint, après avoir long-tems gémi dans cet état d'humiliation & de peine, ils recevoient le bienfait de la paix & de la réconciliation, non pas comme le prix de leurs longs travaux, mais comme le fruit de la charité & de la clémence de l'Egliſe : *Rememoramini autem priſtinos dies.*

Au ſouvenir de ces jours heureux à la vûe de ces foibles veſtiges que la cérémo-

nie d'aujourd'hui nous en retrace ; à l'immense disproportion que nous trouvons entre nos peres & nous ; entre leur ferveur & notre létargie : leur innocence & nos déréglemens ; leurs austérités & nos mœurs sensuelles : les larmes & les expiations de leur pénitence, & les démarches languissantes de la nôtre : dans quelles dispositions de terreur & de confusion ne devons-nous pas entrer ? C'est la réflexion la plus naturelle que nous fournit cette cérémonie, & la seule à laquelle je m'arrête.

L'Eglise n'exige plus il est vrai, ces épreuves longues & publiques par où il falloit passer pour obtenir le pardon de ses fautes. Nous ne voyons plus ces différens dégrés de pénitens séparés du reste des Fidèles, & admis successivement & publiquement, à la paix & à la réconciliation, selon la mesure de leur ferveur, ou la durée de leur pénitence. La discipline extérieure a changé ; le nombre des pécheurs croissant avec celui des Fidéles, il n'a plus été possible de les séparer tous, de les soumettre aux peines canoniques. Hélas ! mes Freres, que resteroit-il dans l'assemblée sainte, si l'on en séparoit encore aujourd'hui, comme autrefois : les immondes, les fornicateurs, les adultères, les ravisseurs, & tous les pécheurs soumis alors à la pénitence publique ?

Mais mes Freres, les changemens arrivés à la police de l'Eglise n'ont rien changé

à son esprit. La ferveur des Fidèles a pu se relâcher; la multitude des coupables a pu rendre impossible la durée & la publicité des peines; la nécessité des tems a pu suspendre des loix que la nécessité avoit d'abord établies; en un mot, la prudence a pu changer au-dehors, ce que le premier zèle avoit d'abord ordonné: mais il y a une loi supérieure fixe & invisible, qui ne change point; une obligation de pénitence inséparable de l'Evangile, qui est comme lui, de tous les tems & de tous les lieux, & que le relâchement des mœurs, loin d'affoiblir, rend encore plus indispensable.

Tout chrétien doit crucifier sa chair avec ses désirs; tout pécheur doit être puni: soit que vous regardiez ce que vous devez à la sainteté de la Foi par votre Baptême, ou à la justice de Dieu par vos crimes, la pénitence est pour vous l'unique voie du salut. Si vous ne vous renoncez pas sans cesse vous-même, vous n'êtes pas disciple de Jesus-Christ; si vous ne lavez pas dans le sang de la pénitence le vêtement de justice que vous avez souillé, vous n'entrerez pas dans le Royaume de Dieu; deux vérités immuables. En un mot: sans la pénitence, vous périrez tous; c'est un arrêt qui n'excepte personne, & dont il n'est permis à personne d'appeller. Or, quelle est cette pénitence.

Si vous la mesurez par l'Evangile, renoncez-vous sans cesse vous-même; portez votre croix chaque jour, appellez heureux ceux qui pleurent & qui sont affligés, ne

cherchez point votre consolation en ce monde ; perdez votre ame pour la sauver ; arrachez l'œil qui vous scandalise, ne comptez pour rien votre corps ; n'attendez le Royaume de Dieu que de la violence ; regardez votre chair comme l'ennemi le plus dangereux de votre salut ; aimez ceux qui vous haissent ; souvenez-vous que les abjections & les opprobres sont le caractère des enfans de Dieu, mettez la coignée à la racine de vos passions, & coupez jusqu'au vif tout ce qui occupe en vain la terre de votre cœur : faites cela & vous vivrez.

Voilà la pénitence que vous impose le titre seul de Chrétien. A ce titre : vous avez ajoûté celui du pécheur. Il ne s'agit plus de combattre & de se faire violence pour éviter de perdre la grace ; c'est le devoir de toute ame fidèle, c'est la pénitence des innocens : il s'agit d'expier vos crimes passés ; il s'agit de pleurer des chutes innombrables, & de déraciner des passions invétérées : nouveau genre de pénitence qui vous regarde ; la pénitence des pécheurs. Voilà des régles que le changement des tems n'a point changées.

Or montrez-nous dans vos mœurs la pénitence même des innocens. Je suppose que vous n'avez point d'excès à pleurer, point de voluptés profanes à expier : vous êtes disciple de Jesus-Christ ; cela suffit. Or, vivez-vous conformement à son Evangile ; Renoncez-vous à tout ce qui flatte les sens ? vous disputez-vous une parole même oiseuse ? regardez-vous les afflictions com-

me des graces ? êtes-vous doux & humble de cœur ? aimez-vous ceux qui vous calomnient ? portez-vous la mortification de Jesus-Christ sur votre chair ? haïssez-vous le monde comme l'ennemi de Dieu ? veillez-vous, & priez-vous sans cesse ? choisissez vous la dernière place ? & ce qui est élevé aux yeux des hommes, est-il méprisable à vos yeux ?

Telle est la pénitence des innocens. Sans elle, sans cette conformité avec l'Evangile, vous seriez plus chaste que Susanne, plus irrépréhensible que Judith, plus charitable que Corneille ; vous êtes perdu.

Et cependant, mes Freres, vous n'avez été ni chastes, ni tempérans, ni irréprochables : vous êtes pécheurs, vous le savez : la pénitence des innocens ne suffit plus pour vous : vous devez à la justice de Dieu des réparations infinies. Que de plaisirs injustes & honteux à expier ? que de scandales à réparer ! que d'horreurs à effacer ! quelle conscience monstrueuse à purifier ! Il vous faut encore la pénitence des pecheurs. Mais en quoi consiste cette pénitence ?

Ah ! si vous la mesurez par la justice de Dieu qui l'exige, regardez la sainteté & la majesté de celui que vous avez outragé ; regardez la terreur de ses jugemens, exercés autrefois sur des prévarications que vous compteriez à peine parmi vos fautes, regardez l'univers entier innondé par le déluge ? des villes coupables livrées à un feu vengeur ; des murmurateurs engloutis ; un

ſimple violement du Sabbat frappé de mort; une legère défiance de Moyſe punie par l'excluſion de la terre promiſe: regardez ſon propre Fils devenu la victime de nos péchés, & quels châtimens ſa juſtice a exigés de celui en qui il avoit mis toute ſa complaiſance: regardez, & faites ſelon ce modèle.

Si vous en jugez par les régles que l'Egliſe obſervoit envers les pécheurs qu'elle ſoumettoit à la pénitence publique; paroiſſez ici, illuſtres pénitens qui gémiſſiez autrefois des années entières à la porte du Temple, ſous la cendre & ſous le cilice, & par-tout ce que l'Egliſe exigeoit alors de vous, de jeûnes, de macérations, de privations, de prières; apprenez aux Fidèles qui m'écoutent, ce qu'elle exigeoit encore aujourd'hui, ſi la ſainteté de ſon eſprit décidoit de la ſévérité de ſes régles.

Voilà la pénitence de ces pécheurs. L'Egliſe ne fait plus de cette pénitence une police publique; mais la juſtice de Dieu qui eſt immuable, vous diſpenſe-t'elle de la pénitence ſecrette? L'Egliſe elle-même, qui ne s'eſt relâchée qu'à regret de la diſcipline extérieure, en conſerve toujours l'eſprit; elle vous charge encore de vous impoſer en ſecret des peines proportionnées à vos fautes, & d'être à vous-même votre juge.

Et certes, mes Freres, de bonne-foi, pourquoi croiriez-vous aujourd'hui, ſur le devoir de la pénitence, votre condition plus favorable que celle des Fidéles des premiers tems?

Eſt-ce

Est-ce que la justice de Dieu a changé ses régles? Mais vous savez qu'en Dieu, il n'y a ni mutation, ni vicissitude; que tout change autour de lui, mais qu'il demeure toujours le même.

Est-ce que vos crimes sont moins énormes que ceux de ces premiers Fidèles? Hélas! ils ne connoissoient pas même les horreurs que vous avalez comme l'eau. Une seule chute en faisoit quelquefois des pénitens publics; & après une vie entiere de souillures & d'iniquités, vous voudriez être plus déchargés qu'eux de l'expiation & de la pénitence.

Est-ce que dans ces premiers tems les crimes étoient moins excusables, & méritoient par-là des peines plus rigoureuses? Mais l'idolâtrie d'où sortoient ces premiers disciples; les dissolutions du paganisme dans lesquelles ils avoient été élevés; les excès autorisés par la réligion même qu'ils avoient succée avec le lait; tout cela sembloit rendre après leur conversion, leurs chutes plus dignes d'indulgence & de grace: au lieu que vous, nourris des paroles de la Foi, blanchis par la grace de la régénération au sortir du sein de vos meres, élevés dans une discipline sainte, affermis contre l'horreur du crime par les secours de la Réligion & par les exemples des Justes, vous ne pouvez justifier vos chutes que par un excès d'ingratitude & de corruption, qui les rend plus criminelles, & dignes d'un châtiment plus long & plus sévère.

Eſt-ce que la malice ayant prévalu, les crimes devenus plus communs, ſont devenus plus pardonnables? Mais la multitude des coupables ne change rien à la nature des crimes. Tous les hommes qui avoient corrompu leur voie du tems de Noé, ne furent pas moins frappés de Dieu, & engloutis ſous les eaux, que l'infortuné Achan, qui chargé contre l'ordre du Ciel de quelques dépouilles de Jéricho, ſe trouva le ſeul anathême au milieu d'Iſraël: d'ailleurs le grand nombre de criminels irrite encore plus la vengeance divine; & c'eſt une folie de prétendre qu'à meſure que Dieu eſt plus outragé, il deviendra plus indulgent & plus favorable.

Eſt-ce enfin que la ferveur de ces premiers tems rendoit les Fidèles plus propres à ſoutenir les rigueurs de la pénitence publique; au lieu que nous, nés dans des ſiécles plus relâchés, nous ne ſommes plus en état de les porter, ni l'Egliſe en droit de les exiger de notre foibleſſe?

Quoi, mes Freres, la ferveur des premiers Fidèles auroit armé l'Egliſe à leur égard, de rigueur & de ſévérité; & l'Egliſe auroit reſervé, pour notre molleſſe & pour nos déréglemens, ſon indulgence & ſes graces? Les premiers tems l'auroient donc vûe une mere rigoureuſe envers des enfans zélés & fidéles; & elle deviendroit en nos jours, pour des enfans rebelles & corrompus, une mere complaiſante & facile? Ses châtimens étoien

donc réservés à des siécles où l'on se repentoit encore si vivement de ses fautes ; & pour les pénitens tiédes de nos jours, elle n'auroit plus que des faveurs & des récompenses? C'étoit donc un malheur pour ces premiers disciples de la Foi, que l'abondance de leur componction ; puisqu'elle leur attiroit une abondance de peines? leur ferveur qui faisoit tout leur mérite, faisoit donc aussi toute leur infortune ; & notre lâcheté fait tout notre bonheur, quoiqu'elle fasse tout notre crime? Et depuis quand donc la vertu est-elle devenue un titre onéreux, & le vice un privilége favorable?

Non, mes Freres, comparez-vous de bonne-foi à ces premiers disciples ; vos crimes à leurs crimes, & leur pénitence à la vôtre. La Réligion ne change point ; l'esprit de l'Eglise est encore le même ; Dieu regarde toujours le péché des mêmes yeux; sa justice exige toujours les mêmes réparations ; l'Evangile nous propose encore les mêmes maximes : le changement des tems ne change point les régles & les devoirs : sur quoi pouvez-vous donc croire que vous serez quitte devant Dieu de vos crimes, à meilleur marché, si je l'ose dire, que ces premiers Fidèles? S'il y avoit des différences à mettre, vous le voyez, elles se tourneroient contre nous.

Et cependant comparez votre pénitence à la leur : vous savez jusqu'où est montée la mesure de vos crimes ; que faites-vous pour les expier? Croyez-vous que quel-

ques légères prières imposées par un Ministre, peu éclairé, ou trop indulgent, effaceront devant Dieu ce cahos d'iniquités, où votre ame a presque toujours été abîmée ? croyez-vous que confesser simplement ses crimes aux pieds du Prêtre, ce soit les punir ; & que des fautes qui ne s'expioient autrefois que par des années entiéres de gémissemens & de macérations, seront expiées aujourd'hui, dès qu'on s'en sera déclaré coupable ? croyez-vous qu'une vie entière de volupté sera purifiée par la simple absolution du Prêtre trop facilement accordée, tandis qu'une seule chute demandoit autrefois une vie entière de larmes & de pénitence ? Croyez-vous que la voie ait été étroite pour les Fidéles des premiers tems, & qu'elle soit devenue spacieuse & commode pour vous ? que le Royaume du Ciel ait été pour eux le prix de la seule violence, & qu'il le soit devenu pour vous des plaisirs & de la paresse ? que le Seigneur ait exigé d'eux jusqu'au dernier obole, & qu'il vous remette à vous toute la dette ? en un mot, que leurs crimes rares & peu fréquens, expiés sous la cendre & sous le cilice, pleurés avec une foi vive & une componction abondante, ayent irrité la justice de Dieu ; & que les vôtres plus innombrables & plus honteux, sans être punis & expiés, vous attireront sa miséricorde, & vous seront les garans de sa bonté & de sa clémence ?

Et cependant où sont vos larmes, vos

macérations, vos jeûnes, vos privations, & la persévérance de vos prières? où est cet esprit de componction & d'humiliation qui imprime à toutes nos actions un caractère de pénitence? Que souffrez-vous? de quoi vous privez-vous pour soutenir le titre de pénitent, le seul titre qui vous reste pour prétendre au salut?

Mais que dis-je, mes Freres? loin d'être pénitens, êtes-vous Chrétiens? Quand vous n'auriez que les devoirs communs de l'Evangile à remplir, sans avoir de crimes à expier, n'auriez-vous rien à craindre de la justice de Dieu? Quelle vie que votre vie! quelles mœurs que les vôtres! Quel siécle a jamais poussé plus loin le faste, les plaisirs, l'oisiveté, la molleſſe & la bizarrerie des excès & des usages? quels tems ont jamais été plus malheureux, & cependant plus outrés sur tout ce qui fait la félicité des sens & les joies des enfans du siécle? Choisissez les plus hommes de bien d'entre vous; ces hommes vertueux que le monde canonise; ces femmes régulières que la multitude approuve; ces Elus du siécle, comme parle saint Auguſtin, dont la conduite au-déhors est irréprochable: & voyez si vous trouverez dans leurs mœurs des vestiges même de la première sainteté des Chrétiens; voyez si vous y retrouverez un seul de ces traits de la vie évangelique, qui tous ensemble font seuls le caractère des enfans de Dieu; voyez si leur vie soutiendra un seul des engagemens de

leur Batême ; si vous y reconnoîtrez des disciples de Jesus-Christ, des enfans de la Foi, des citoyens du Ciel, des ennemis du monde, des hommes crucifiés, des étrangers sur la terre ; & si de tout ce petit nombre d'hommes même ensemble, que le monde approuve le plus, vous en pourriez former un seul Chrétien.

Ainsi nos devoirs sont encore les mêmes qu'autrefois ; & les mœurs seules ont changé : ainsi la Réligion subsiste encore pour nous juger ; & la Foi, qui devoit nous sauver, s'est éteinte ; ainsi l'Evangile a passé de nos peres à nous, & ne nous sert plus que de condamnation, après leur avoir servi de régle : ainsi le corps du Christianisme se soutient, & l'esprit qui vivifie est éteint dans nos cœurs ; & tout l'avantage que nous avons sur les infidéles, c'est que sortis d'une racine sainte nous sommes devenus des rameaux sauvages qui ont dégéneré, & que nous avons enté sur l'olivier franc le germe de l'infidélité, & les mœurs corrompues du payen & de l'idolâtre.

Ne regardez donc pas, mes Freres, les mœurs publiques comme un titre qui vous rassure ; c'est le fruit de cette instruction. Rappellez-vous sans cesse aux régles & aux devoirs : ne vous croyez pas en sûreté, parce que vous êtes la multitude ; comme si votre conformité avec le monde qui fait le caractère des réprouvés, pouvoit devenir le titre de votre innocence.

Et pour vous, mes Freres, qui revenus des passions insensées, êtes entrés depuis longtems dans les voies de la componction & du salut, rapprochez les foibles efforts de votre pénitence, du zèle & de la sainte austérité de ces premiers pénitens : loin de vous enorgueillir de vos justices défectueuses, qui dans un siécle aussi corrompu, paroissent des singularités & des prodiges de vertu, parce qu'elles mettent entre vos mœurs & les mœurs du reste des hommes, tous pervers & corrompus, une différence infinie ; humiliez-vous par ce qui vous reste de chemin à faire, pour approcher de la pénitence & de la ferveur des premiers tems; & pensez qu'il y a encore plus loin de vous à ces premiers Fidèles, qu'il n'y a aujourd'hui du reste des hommes à vous.

Ainsi, que les pécheurs tremblent, & que les justes se raniment ; que les uns sortent de leur létargie, que les autres renouvellent sans cesse leur ferveur ; que les premiers ayent horreur d'eux-mêmes, que les seconds ne se regardent pas avec complaisance ; en un mot, que les uns soient frappés de leurs crimes, que les autres ne se rassurent pas sur leurs vertus ; afin que tous ensemble ils puissent un jour être réunis dans l'Eglise du Ciel, & y jouir de la bienheureuse immortalité.

Ainsi soit-il.

ANALYSES
DES SERMONS
Contenus dans ce Volume.

LE JOUR DE LA PURIFICATION.

De la soumission à la volonté de Dieu.

DIVISION. I. *Quelles sont les sources secrettes de notre révolte contre la volonté de Dieu.* II. *Quels sont les avantages qui accompagnent la soumission à sa volonté sainte.*

I. PARTIE. *Les principales source de notre révolte contre la volonté de Dieu*, sont premiérement, une vaine raison qui rappelle toujours les voies du Seigneur au jugement de ses propres lumières : secondement, un fond d'amour-propre, qui fait que nous ramenons tout à nous-mêmes : troisiémement, une fausse vertu, qui sous prétexte de chercher Dieu, ne se cherche qu'elle-même.

1. Une vaine raison. Marie pouvoit opposer bien de doutes à l'ordre de Dieu, qui l'obligeoit de venir se purifier dans le Temple ; cependant elle obéit, & nous apprend par-là que c'est au Seigneur à vouloir, & à la créature

ture à ſe ſoumettre. Pour nous, nous voulons toujours faire rendre compte à Dieu de ſa conduite. S'agit-il de ſes voies générales ſur le ſalut de tous les hommes ? on n'entend tous les jours dans le monde que des réflexions inſenſées là-deſſus : Pourquoi tous les hommes ne ſont-ils pas ſauvés ? pourquoi Dieu a-t-il rendu le ſalut ſi difficile ? pourquoi a-t-il fait les hommes ſi foibles ? &c. Mais s'il y a néceſſairement des myſtères incompréhenſibles au reſte des Sujets, dans le conſeil des Souverains, pourquoi n'y en auroit-il point dans les conſeils de Dieu, & s'il faut, dit l'Ecriture, reſpecter le ſecret des Rois dans la conduite de leurs peuples ; le ſecret du Roi des Rois dans la diſpenſation des choſes humaines, ſeroit-il moins reſpectable ? Si ce que nous connoiſſons de ſes œuvres nous paroît ſi divin & ſi admirable, concluons que ce que nous n'en connoiſſons pas, l'eſt auſſi. Mais ce n'eſt pas tout. S'agit-il des deſſeins éternels de Dieu ſur nos deſtinées particuliéres? nous condamnons ſa conduite à notre égard: nous nous en prenons à ſa providence de nous avoir placés en certaines ſituations où notre foibleſſe trouve des écueils inévitables ; & nous ne penſons pas que Dieu proportionne les graces aux états ; que toutes les ſituations où ſon ordre nous place, loin d'être des écueils, peuvent devenir des moyens de ſalut pour nous ; & que la plupart des dangers & des occaſions dont nous nous plaignons, ſont plus dans nos paſſions que dans nos places.

2. Un amour exceſſif & déréglé de nous-

mêmes. Marie nous donne encore ici l'exemple de ſa ſoumiſſion à la volonté de Dieu. A ne conſulter que les ſentimens humains, tout lui eût fourni des prétextes pour s'y ſouſtraire, & refuſer de venir au Temple s'aſſujettir à la loi de la purification : les intérêts de ſa maternité divine, le prodige de ſon enfantement, la honte même de ſa pauvreté, & de la modicité de ſon offrande : mais elle n'écoute point la voix du ſang & de la chair ; perſuadée que le premier ſacrifice que Dieu demande de nous, c'eſt le ſacrifice de nous-mêmes. Pour nous, comme nous rapportons tout à nous-mêmes, & que nous vivons comme ſi l'univers entier n'étoit fait que pour nous ſeuls, nous voudrions que Dieu ne fût occupé que de nous ſeuls ; qu'il entrât dans le plan de notre amour-propre ; & qu'au lieu d'être le modérateur de l'univers & le Dieu de toutes les créatures, il ne fût que le Dieu de nos paſſions & de nos caprices. De-là, premièrement, l'affliction ne nous trouve pas plus ſoumis à Dieu que la proſpérité ; & tout ce qui trouble un ſeul inſtant nos plaiſirs, notre orgueil, nos projets, nous aigrit & nous révolte. De-là, ſecondement, comme nous nous aimons beaucoup nous-mêmes, & que nous ne mettons point de bornes à nos déſirs, nous ne ſommes jamais contens de notre état, de notre élévation, de nos places ; & parce que nous n'avons pas tout ce que nous déſirons ; nous comptons pour rien tout ce que nous avons. De-là, troiſiémement, comme nous regardons tout ce que nous déſirons comme notre partage ; les places & les honneurs qui

échapent à notre cupidité, & qui ſe répandent ſur les autres, nous les regardons comme un bien qu'on nous ravit injuſtement. De-là, quatriémement, comme nous croyons avoir ſeuls la ſageſſe en partage, tout ce qui ne s'ajuſte pas à nos vûes & à nos lumières dans l'arrangement des choſes d'icibas, trouve auprès de nous ſa condamnation & ſa cenſure: nous ne ſaurions vouloir ce que Dieu veut: nous trouvons de l'injuſtice, de l'humeur, de l'imprudence dans la diſpenſation des places & des faveurs; ſans penſer qu'il ſe peut faire que les hommes ayent tort, & faſſent des choix injuſtes; mais que Dieu a toujours raiſon, & ſe ſert de leurs mépriſes pour accomplir les deſſeins éternels de ſa providence.

Penſons de la ſorte: alors le monde, le gouvernement des Etats & des Empires offrira à nos yeux un ordre & une ſageſſe admirable, parce que nous y verrons un Dieu inviſible, ſouverain modérateur de l'univers, ſans l'ordre duquel un cheveu même ne tombe pas de nos têtes; par la volonté de qui tout ſe fait; & qui par des ménagemens inexplicables, fait ſervir aux deſſeins de ſa miſéricorde, la malice même des hommes. Mais ſi vous ſéparez Dieu du ſpectacle de l'univers, ſi vous n'y voyez plus la volonté éternelle du Seigneur, qui en eſt le reſſort invincible, le monde n'eſt plus qu'un cahos, un théâtre de confuſion & de trouble, où l'on ne voit point d'ordre; parce qu'on n'y voit que l'irrégularité des mouvemens, ſans en comprendre le ſecret & l'uſage.

3. Une fauſſe vertu, qui réſiſte à Dieu

ſous prétexte de les chercher : dernier écueil, que l'exemple de Marie nous apprend à éviter. En effet, ſi elle n'eût conſulté que ſon zèle pour la gloire de ſon Fils, elle devoit, ce ſemble ſe ſouſtraire à la loi de la purification, qui ne paroiſſoit propre qu'à confirmer l'incrédulité de ſon peuple, en le faiſſant paſſer pour le ſimple fils de Marie & de Joſeph. Mais Marie ſe défie d'un zèle qui n'eſt pas dans l'ordre de Dieu & rien ne lui paroît plus sûr même dans la vertu, que de ſe conformer à ſa volonté ſainte : & véritablement rien n'eſt bon pour nous, que ce que Dieu veut; & toute piété qui n'a pas pour fondement une conformité continuelle à ſa volonté ſainte, eſt une fauſſe vertu. C'eſt par-là cependant que la piété manque preſque toujours; & nous ne voulons jamais aller à Dieu par les voies que ſa main même nous a frayées. Premiérement, les devoirs de notre état ne nous plaiſent jamais: nous leur ſubſtituons toujours des œuvres arbitraires que Dieu ne demande pas de nous. Secondement, ſi Dieu nous laiſſe dans un état d'infirmité habituelle, nous nous en prenons à cet état, de notre tiédeur & de nos infidélités dans le ſervice de Dieu. Troiſiémement, nous ſouffrons impatiemment nos propres imperfections : nous voudrions n'avoir rien à nous reprocher & vivre contens de nous-mêmes. Quatriémement, ſi les pécheurs revêtus de l'autorité publique, mettent quelque obſtacle à notre zèle; nous ne gardons plus de meſure de charité avec eux. Cinquiémement, les déréglemens de nos proches,

de nos maîtres, de nos égaux avec qui nous avons à vivre, nous sont insupportables; & nous nous faisons une fausse vertu de les censurer, de les décrier, & de les aigrir: au lieu que la véritable vertu regarde les pécheurs entre les mains de Dieu; les souffre avec charité, puisque Dieu les souffre lui-même; & les aime avec tendresse, puisqu'ils peuvent devenir les amis de Dieu, & qu'ils sont utiles aux desseins de sa providence.

II. Partie. *Les avantages qui accompagnent la soumission à la volonté de Dieu.* Trois sources fécondes de chagrins forment tous les malheurs & toutes les inquiétudes de la vie humaine: les vaines prévoyances sur l'avenir, les agitations infinies sur le présent, & les regrets inutiles sur le passé.

Or. 1. La soumission à la volonté de Dieu nous fait attendre, comme Marie, l'avenir sans inquiétude. Quelles allarmes la prédiction du vieillard Siméon sur la destinée future de son Fils, ne devoit-elle pas jetter dans son ame sainte? Cependant, comme le Prophéte, elle jette toutes ses pensées & toutes ses frayeurs dans le sein de Dieu; & sa tranquillité est parfaite, parceque sa soumission est entière. Pour nous, les inquiétudes sur l'avenir forment le poison le plus amer de notre vie, & nous ne sommes malheureux, que parceque nous ne savons pas nous renfermer dans le moment présent: nous nous tourmentons sans cesse sur le lendemain, comme si à chaque jour ne suffisoit pas son mal. Toute notre vie n'est qu'agitation, que trouble, que craintes,

que précautions : mais une ame ſoumiſe à Dieu, n'éprouve point ces troubles, ces frayeurs, ces ſoucis, qui agitent les enfans du ſiécle; parce qu'elle ſait que l'avenir eſt arrêté dans les conſeils de ſa providence ; & que nos inquiétudes & nos ſoucis, ne pouvant changer la couleur même d'un ſeul de nos cheveux, ne changeront pas, à plus forte raiſon, l'ordre de ſes volontés immuables ; que d'ailleurs on ne riſque rien, en ſe confiant à lui ſur tout ce qui doit arriver. Ce n'eſt pas que la Réligion autoriſe la pareſſe & l'imprudence : le Fidéle travaille comme ſi tout dépendoit de lui; mais il eſt tranquille ſur l'événement, parce que tout dépend de Dieu. Ainſi la prudence eſt commune au Fidéle & au mondain ; mais la paix & la tranquillité n'eſt que pour le Fidéle. Et quand je dis que la prudence leur eſt commune, c'eſt le nom ſeul qui leur eſt commun ; car il y a bien de la différence entre une prudence chrétienne & ſoumiſe à Dieu, & une prudence toute humaine. La prudence du Fidéle, dit ſaint Jacques, eſt, premièrement, chaſte & innocente ; elle ne connoît de meſures légitimes que celles que la conſcience permet, & que la Réligion approuve : celle du pécheur au contraire ne compte pour rien les crimes, pour arriver à ſes fins. Secondement, celle du Fidéle eſt tranquille, & aime la paix ; ſes meſures ſont toujours paiſibles, parce qu'elles ſont toujours ſoumiſes à la volonté de Dieu: celle du pécheur au contraire eſt toujours agitée, parce qu'elle n'eſt jamais ſoumi-

ſe. 3. Celle du Fidèle eſt modeſte ; il s'interdit les projets ambitieux,& n'a que des vûes conformes à ſon état:celle du pécheur eſt inſatiable. Quatriémement , celle du Fidèle eſt humble; il ſe défie toujours de ſes propres lumières: celle du pécheur au contraire eſt pleine d'orgueil:il ne compte que ſur l'habileté de ſes meſures. Cinquiémement, celle du Fidéle n'eſt point ſoupçonneuſe il aimeroit encore mieux tomber dans le piége, que de juger témérairement les intentions & les penſées de ſes freres: la prudence du pécheur ne trouve ſa ſûreté que dans ſes ſoupçons & dans ſes défiances. Sixiémement, celle du Fidéle n'eſt point diſſimulée; comme il ne veut tromper perſonne, il n'a que faire de ſe déguiſer : celle du pécheur n'eſt qu'une duplicité éternelle. Septiémement, enfin celle du Fidéle eſt pleine de miſéricorde, & des fruits des bonnes œuvres : il joint aux moyens humains les pratiques de la vertu , & les ſecours de la prière : le pécheur au contraire regarde la piété comme un obſtacle à ſon élévation.

2. La ſeconde ſource de nos inquiétudes, eſt une agitation infinie ſur le préſent. Rien n'arrive preſque jamais ſelon nos déſirs : mais une ame fidéle trouve , comme aujourd'hui Marie, dans une ſoumiſſion entière aux ordres de Dieu , une reſſource toujours prête aux embarras de ſa ſituation préſente. Tout étoit incompréhenſible dans les deſſeins de Dieu ſur elle : mais la volonté de Dieu eſt le ſeul dénouement de ſes doutes , & la grande conſolation de ſes peines. Or , ce qui rend la

ſoumiſſion à la volonté de Dieu ſi conſolante dans les ſituations les plus difficiles où il nous place, c'eſt, premiérement, que c'eſt la volonté d'un Dieu tout puiſſant, à qui tout eſt aiſé ſecondement, d'un Dieu ſage, qui ne fait rien au hazard, qui voit les différentes utilités des ſituations où il nous place; troiſiémement, d'un Dieu bon, tendre & miſéricordieux, qui nous aime, & qui ne veut que notre ſalut.

3. Les regrets ſur le paſſé forment la dernière ſource des inquiétudes humaines. Nous ne rappellons les événemens fâcheux de notre vie, qu'avec des retours amers qui en empoiſonnent le ſouvenir: nous nous reprochons ſans ceſſe d'avoir été nous-mêmes les auteurs de notre infortune. Or, c'eſt encore ici que la ſoumiſſion de Marie eſt pour nous un modèle. Comme elle ne peut douter que la main du Très-Haut ſeul ne l'ait juſqu'ici conduite, elle n'a pas de peine à ſe perſuader que c'eſt lui-même qui la conduit aujourd'hui au Temple, & à ſe ſoumettre au ſacrifice & à l'humiliation que Dieu demande d'elle. Voilà la grande ſcience de la Foi. Le paſſé devroit être pour nous une inſtruction continuelle, où nous devrions étudier les volontés adorables du Seigneur ſur les deſtinées des hommes: cependant le ſouvenir du paſſé, loin de nous inſtruire, nous ſéduit, & ne fait que réveiller en nous des paſſions injuſtes. Tout paſſe, tout diſparoît, tout s'écroule à nos yeux; & nous ne voyons Dieu nulle part: nous n'y voyons que les révolutions humaines. Les Patriarches, bien différens de nous, voyoient Dieu partout;

& repaſſant ſans ceſſe ſur les différentes voies, par où ſa ſageſſe les avoit conduits, ils y admiroient les ménagemens ineffables de ſa providence, & l'ordre de ſes volontés adorables. Et voilà la grande ſcience que nous apprennent nos divines Ecritures: dans les autres hiſtoires; on n'y voit agir que les hommes; mais dans l'hiſtoire des Livres ſaints, c'eſt Dieu ſeul qui fait tout. Auſſi nous apprend-elle à ne regarder les différentes révolutions qui ont agité l'univers, que comme l'hiſtoire des deſſeins & des volontés du Seigneur ſur les hommes; & c'eſt l'inſtruction que trouve à préſent une ame fidéle dans le ſouvenir du paſſé, comme ce ſera une des grandes conſolations des Juſtes dans le ciel, de voir à découvert l'ordre admirable des volontés du Seigneur dans tous les événemens de leur vie paſſée. Ils verront avec quelle bonté & quelle ſageſſe Dieu faiſoit tout ſervir à la ſanctification des ſiens; tandis que les pécheurs ſeront ſurpris & déſeſpérés de voir que croyant vivre ſans joug & ſans Dieu en ce monde, ils étoient néanmoins entre les mains de ſa ſageſſe, qui ſe ſervoit de leurs égaremens, pour l'accompliſſement de ſes deſſeins éternels. Réflexion qui ſeule devroit rappeller tous les hommes à une ſoumiſſion continuelle aux volontés du Seigneur: puiſque, qu'ils ſe ſoumettent ou non, à ſa volonté ſainte, il eſt certain qu'ils agiſſent toujours ſous la main de Dieu: ainſi en ſe révoltant contre lui, ils ne changent point les événemens; ils ne font que multiplier leurs crimes.

LE JOUR DE LA PURIFICATION.

II. SERM. *Sur les diſpoſitions néceſſaires pour ſe conſacrer à Dieu par une nouvelle vie.*

DIVISION. *Nous apprenons dans ce myſtère, les diſpoſitions dans leſquelles il faut entrer pour ſe conſacrer à Dieu par une vie toute nouvelle : nous y trouvons un eſprit de ſacrifice dans Jeſus-Chriſt, qui s'offre à ſon Pere ; & un eſprit de fidélité dans Marie qui l'offre. Or voilà les deux diſpoſitions qui rendent la converſion ſincère & durable, & l'offrande de nos cœurs, agréable à Dieu. I. Un eſprit de ſacrifice, qui ne réſerve rien en s'offrant. II. Un eſprit de fidélité, qui ne ſe dément plus ſur rien en le ſervant.*

I. PARTIE. *Un eſprit de ſacrifice qui ne réſerve rien en s'offrant.* Quoique Jeſus-Chriſt ne ſoit pas immolé aujourd'hui dans le Temple, le ſacrifice qu'il fait de lui-même à ſon Pere, n'en eſt pas moins réel : bien différent en cela des autres premiers-nés qu'on venoit mettre entre les mains des Pontifes, & qu'on préſentoit au Temple, plutôt pour les racheter, que pour les conſacrer au Seigneur. Pour Jeſus-Chriſt, dès qu'il entre dans le Temple, dès-lors il accepte & ſouffre par avance, tout ce qu'il doit ſouffrir un jour pour ſon Pere. Ainſi quoique ce qui ſe paſſe aujourd'hui dans le Temple, ne ſoit qu'une image du Calvaire, l'oblation n'en eſt pas moins réelle, dit ſaint Bernard.

1. Et telle doit être la première condition de notre ſacrifice, lorſque nous voulons nous donner à Dieu, la réalité de l'offrande. La clémence divine qui depuis le péché, pourroit exiger de nous le ſacrifice de notre vie; a remplacé cette peine; & le ſacrifice continuel de la vie des ſens, eſt devenu la loi de mort impoſée à tout Fidéle: loi que nous avons tous acceptée ſur les fonts ſacrés, lorſqu'on vint nous offrir au Seigneur dans le Temple. Voilà la vie chrétienne; une vie de renoncement & de ſacrifice. Cependant, qu'eſt-ce que ſe conſacrer à Dieu pour la plûpart des ames, qui revenues des égaremens du monde, veulent le ſervir? c'eſt ſimplement étaler des dehors plus réligieux, & ne plus vivre dans un oubli entier de Dieu & de la Réligion. Mais ſi vous n'êtes ni moins ambitieux, ni moins attaché, ni moins ſenſuel, ni moins ſenſible, &c. vous vous offrez au Seigneur comme les premiers-nés d'Iſraël, qui étant rachetés auſſi-tôt, ne devenoient pas ſon partage; c'eſt-à-dire, que vous n'offrez à Dieu à votre place, qu'un vil animal, des œuvres extérieures, une apparence de piété, au lieu de votre cœur & de vous-même: Dieu ne ſauroit ſe contenter de cet échange; il faut que le ſacrifice ſoit réel. Cependant la plûpart des converſions, à la Cour ſur-tout, ſont de ce caractère, & ſubſiſtent encore avec toutes les paſſions, moins marquées à la vérité, mais toujours auſſi réelles. On s'eſt donné au Seigneur: mais tout ce qui plaiſoit, plaît encore; dès-lors on n'a point fait de ſacrifice; on s'eſt contenté d'ôter

la peau de la victime d'en changer les dehors; mais on n'a pas touché au reſte ; & comme on perſévère dans l'uſage des choſes ſaintes, comme on vit exempt de grands crimes, comme on ſuit preſque les mêmes routes que les Juſtes, peu s'en faut qu'on ne ſe croye Juſtes comme eux ; & ce n'eſt pas par hypocriſie : on eſt dans l'erreur de bonne-foi : on croit avoir fait à Dieu le ſacrifice qu'il demandoit de nous, quoique nous ne lui ayons jamais fait aucun ſacrifice réel & douloureux de nos ſens, de nos penchans, de nos eſpérances, de nos commodités, de nos antipathies, &c. Détrompons-nous : c'eſt le ſacrifice du cœur, que Dieu demande : tout autre ſacrifice, n'eſt pas un ſacrifice réel.

2. Mais ce n'eſt pas aſſez que l'offrande de notre cœur ſoit réelle : la ſeconde condition, c'eſt qu'elle ſoit univerſelle. Jeſus-Chriſt, dit ſaint Bernard, ſacrifie aujourd'hui à ſon Pere, tous ſes titres, toute ſa gloire, ſon innocence même : il ne ſe réſerve rien, pour nous apprendre, dit ce Pere, que l'intégrité du ſacrifice en fait d'ordinaire tout le mérite.

Pour nous, nous voulons bien retourner à Dieu ; mais nous ne voulons pas tout-à-coup faire un divorce univerſel avec le monde : nous nous figurons qu'il faut nous gagner ſur certains points, avant que d'en venir aux autres. Mais des commencemens ſi ménagés ne ſont jamais heureux, & ne vont jamais loin. Il n'en eſt pas de la converſion, comme des ouvrages des hommes, elle n'eſt point, lorſqu'elle n'eſt point entière. Il eſt vrai que la piété a ſes progrés, & qu'elle ſe perfectionne de jour en

jour : mais le monde, & tout ce qu'il a de criminel, doit être d'abord détruit dans notre cœur; & tout ce qui eſt incompatible avec la vie chrétienne, doit ceſſer tout d'un coup. Jeſus-Chriſt ſacrifie aujourd'hui à ſon Pere tous ſes titres & toute ſa gloire ; lui qui eſt le Pontife véritable, & le rédempteur d'Iſraël voulant bien acheter le droit d'entrer dans le Temple, & être racheté comme un enfant ordinaire. Mais pour nous, qu'il eſt rare que nous n'uſions pas de réſerve, lorſqu'il eſt queſtion ſurtout de faire au Seigneur un ſacrifice de toutes les vaines diſtinctions qui nous élévent aux yeux des hommes! Nous voulons que nos titres entrent, pour ainſi dire, dans tout ce que nous faiſons pour le Seigneur; & les œuvres de réligion qui nous confondent avec la foule, ne ſont jamais de notre goût.

Jeſus-Chriſt ſacrifie aujourd'hui à ſon Pere ſon innocence même, afin que rien ne manque à l'intégrité de ſon ſacrifice. Il paroît dans le Temple comme pécheur, & prend ſur lui toute la honte du péché dont il eſt exempt ; & dans les ſacrifices que Dieu demande de nous, nous voulons toujours ſauver une vaine réputation d'innocence & de probité que nous avons perdue.

3. La troiſième condition de notre offrande, c'eſt qu'elle ſoit volontaire comme celle de Jeſus-Chriſt. En effet, le ſacrifice que fait aujourd'hui Jeſus-Chriſt à ſon Pere, eſt un hommage de ſurcroît, pour ainſi dire : ce n'eſt point un devoir néceſſaire: puiſque l'ouvrage du ſalut des hommes, dont ſon Pere l'avoit

chargé, pouvoit être conſommé, ſans qu'il y ajoutât la honte de cette première démarche. Mais il vouloit nous apprendre qu'une ame qui revenue des égaremens du monde, ſe conſacre à Dieu, ne peut d'abord ſe refuſer à elle-même de ſaints excès, & ne s'aviſe pas de compter avec ſon Seigneur, pour ſavoir au juſte ce qu'elle lui doit; & loin que la tiédeur de ſon zèle attende toujours l'obligation inévitable du devoir pour agir, elle ſe fait un devoir de tout ce qu'un zèle ſaint lui inſpire.

Mais où ſont les ames de ce caractère? Lorſque touché de la grace, on veut revenir à Dieu, le premier ſoin eſt de chercher de toutes les manières de le ſervir, la plus douce & la moins dure à l'amour-propre. Loin d'embraſſer des rigueurs de ſurcroît, on étudie d'abord juſqu'où on peut pouſſer la condeſcendance, pour s'en tenir à ces bornes dangéreuſes. Mais qu'on aime peu ſon Dieu, lorſqu'on peut ſe preſcrire à ſoi-même la meſure de l'aimer! les commencemens de la vraie pénitence ne ſauroient être ni ſi languiſſans, ni ſi ménagés.

II. Partie. *La ſeconde diſpoſition d'une ame qui veut ſe donner à Dieu, doit être un eſprit de fidélité qui ne ſe dément plus ſur rien en le ſervant*; & c'eſt ce que nous apprend l'exemple de Marie.

Nos infidélités ont leur ſource, premièrement, ou dans une prudence de la chair toujours ingénieuſe à trouver des inconvéniens aux deſſeins de la grace ſur notre ame; ſecondement, ou dans un orgueil & une complaiſance ſecrette, qui trouve dans les dons même de l'Eſprit ſaint, l'écueil de la vertu; troiſième-

ment, ou enfin dans un découragement dangéreux, qui à la vûe des maux dont il eſt menacé, ſe conſulte trop ſoi-même, & fait de ſa foibleſſe la meſure de ſes devoirs. Or, la fidélité de Marie dans ce myſtère nous fournit de grandes régles pour éviter ces écueils.

1. Docile, elle ne raiſonne pas. Elle n'écoute rien de ce qu'elle pouvoit ſe dire pour ſe diſpenſer de la loi de la purification; que c'étoit ſe dégrader publiquement de l'honneur de ſa divine maternité, & dérober à ſon Fils la gloire de ſon éternelle origine, &c. Elle avoit appris dans ſa retraite, que trop de raiſon, quand il s'agit des voies de Dieu; eſt un excès de lumière qui éblouit & qui égare; & que la vie de la Foi laiſſe toujours des ténébres & des difficultés, pour ne pas ôter à l'ame juſte le mérite de ſa docilité. Mais l'exemple de Marie a peu d'imitateurs, parmi ceux mêmes qu'on regarde comme juſtes. Nous prenons preſque toujours dans les intérêts de la gloire de Dieu, des prétextes pour nous diſpenſer de ſa loi ſainte; & nous trouvons le ſecret de nous déguiſer à nous-mêmes nos paſſions ſous le nom de la piété: en un mot, nous trouvons des inconvéniens infinis, dès qu'il s'agit de faire le bien: & nous ne penſons pas que notre devoir eſt d'accomplir la loi qui eſt claire, & qu'après cela les inconvéniens douteux que nous croyons appercevoir de loin, ne nous regardent plus: c'eſt l'affaire de celui qui nous ordonne d'obéir; & puiſque les inconvéniens que nous croyons appercevoir, ne l'ont pas encore obligé de changer ſa loi, ils ne doivent rien changer auſſi à la fidélité de notre obéiſſance.

Une autre inſtruction que nous donne ici la docilité de Marie, c'eſt qu'élevée au degré le plus ſublime de la grace, elle ne dédaigne pas une cérémonie vulgaire du culte; elle n'affecte pas des voies plus ſublimes, plus ſpirituelles, & plus parfaites. Or, cet écueil eſt à craindre pour la piété : ſouvent on croit avoir une dévotion plus éclairée & de meilleur goût, en laiſſant au peuple ſimple & groſſier les pratiques les plus communes de la Réligion, que la piété publique a autoriſées, & dont la ſimplicité ſemble les deſtiner à la multitude ignorante : on croit, en donnant moins aux ſens & à la chair qui ne ſert de rien, agir plus ſelon l'eſprit qui eſt utile à tout; & on ne penſe pas que tout aide à la véritable piété, & que rien n'eſt petit & imparfait pour elle que les œuvres qui manquent de ferveur.

2. Marie humble, ne s'éléve pas. On ne peut douter qu'elle n'eût été éclairée d'en haut ſur toute la ſuite du miniſtère de ſon Fils; ſon divin cantique en eſt une preuve: cependant elle ne dédaigne pas d'être inſtruite par le ſaint vieillard Siméon : elle ne s'empreſſe pas de raconter à ſon tour les grandes choſes que le Seigneur avoit opérées en elle. Or, rien de plus rare, même dans la piété, que cette ſage & modeſte retenue, qui va à cacher ſes propres dons, & à manifeſter ceux des autres.

3. Marie généreuſe ne ſe décourage pas. On lui annonce qu'un glaive de douleur percera ſon ame; que cet enfant qu'elle vient offrir, ſera expoſé comme un but aux traits de la contradiction & de la calomnie; on ne préſente

à

à ſon eſprit que des images triſtes & effrayantes : cependant à des préſages ſi funeſtes elle offre une foi généreuſe & ſoumiſe : fille d'Abraham, elle en imite la fidélité & le courage or, c'eſt ici où l'exemple de Marie eſt peu imité. La piété n'arrache pas toujours du cœur des parens les plus chrétiens l'amour charnel & déréglé des enfans ; & l'on n'offre pas toujours au Seigneur, comme elle, ni ce qu'on a de meilleur, ni peut-être ce qu'il demandoit de nous. Si un enfant paroît plus propre que les autres à ſoutenir la gloire de ſon nom & l'eſtime publique, on le ſépare pour la terre : en vain mille traits d'une vocation ſainte, paroiſſent déja ſur ſa perſonne ; on réſiſte à l'ordre de Dieu : on regarde les plus ſaints mouvemens de la grace, comme des légèretés de l'enfance ; & ſans le détourner ouvertement d'un deſſein louable, ſous prétexte d'éprouver ſa vocation, on la lui fait perdre. Ce n'eſt pas que je prétende ici blâmer les précautions d'une prudence chrétienne ; mais je blâme les vains prétextes de la chair & du ſang. En effet, lorſque les mêmes déſirs de retraite ſe trouvent dans ceux de vos enfans, qui par l'ordre de leur naiſſance, ou par la médiocrité de leurs talens, ſont moins propres au monde, & à ſeconder la vanité de vos projets : vous n'êtes pas ſi difficiles & ſi circonſpects : loin de leur repréſenter les inconvéniens d'un choix téméraire, c'eſt vous-même qui le leur inſpirez. Auſſi arrive-t'il de-là que la honte de vos familles devient le partage du Seigneur. Après cela vous êtes aſſez injuſtes pour faire du dérégle-

ment & de l'ignorance des perſonnes conſacrées à Dieu, le ſujet le plus ordinaire de vos dériſions & de vos cenſures : mais ne ſont-ce pas les mains de votre cupidité qui ont placé ſur l'Autel, ces idoles mépriſables que vous inſultez? S'il n'y avoit point dans l'Egliſe tant de parens avares, ambitieux, injuſtes, on n'y verroit pas tant de Miniſtres mondains, ſcandaleux, ignorans. Telles ſont les inſtructions que la Foi découvre dans ce Myſtère. Conſacrons-nous donc aujourd'hui au Seigneur avec Jeſus-Chriſt; mais conſacrons-nous ſans réſerve, & répondons avec fidélité, comme Marie, aux deſſeins de Dieu ſur nous.

LE MYSTERE.

DE L'INCARNATION.

DIVISION. *Le monde ne connoît de véritable grandeur, que celle qui frappe les ſens; de vrai bonheur, que celui de vivre dans les plaiſirs; de raiſon, que la ſienne: ce ſont-là les trois erreurs principales, qui forment proprement toute la ſageſſe humaine, & que confond la ſageſſe de Dieu cachée dans le Myſtère de l'Incarnation. I. Un Dieu anéanti, rend les humiliations honorables. II. Un Dieu chargé de nos douleurs, rend les ſouffrances aimables. III. Un Dieu uni à l'homme, fait taire la raiſon, & rend la foi même raiſonnable.*

I. PARTIE. *Un Dieu anéanti, rend les humiliations honorables.* Pour le comprendre,

remarquons quels ſont les principaux caractères de l'orgueil humain; voyons enſuite l'oppoſition qu'ils ont avec l'anéantiſſement du Fils de Dieu, dans ſon union avec notre nature.

1. Le premier caractère de l'orgueil, eſt cette erreur qui fait que nous ſortons, pour ainſi dire, de nous-mêmes, & que pour nous étourdir ſur le ſentiment intérieur & humiliant de notre miſére, nous cherchons avec complaiſance dans les choſes qui ſont hors de nous, les biens, les titres, la naiſſance, &c. une gloire dont la ſource ne devroit être que dans nous-mêmes. Or les circonſtances extérieures de l'incarnation du Verbe, corrigent les hommes de cette première erreur. De tous les Myſtères, celui de l'incarnation avoit été annoncé de la manière la plus éclatante & la plus pompeuſe; cependant rien de plus obſcur aux yeux des ſens, que ce qui ſe paſſe aujourd'hui à Nazareth: c'eſt un ſeul Ange qui eſt envoyé, & encore ſous la ſimplicité de la figure humaine: il eſt envoyé à une Fille qui n'a rien qui la diſtingue dans ſa tribu, que ſa pudeur & ſon innocence; Nazareth, où ce myſtère s'accomplit, eſt la ville de Juda la plus mépriſable: perſonne, Joſeph lui-même l'époux de Marie, n'eſt informé de l'ambaſſade céleſte. Dans tous les autres myſtères, les abaiſſemens du Verbe ſont mêlés d'éclat & de grandeur; ici tout eſt obſcur: rien ne parle aux ſens; parce qu'ici le deſſein de la ſageſſe divine eſt d'en corriger les erreurs, & de ſubſtituer les nouvelles vûes de la Foi aux anciennes illuſions de la ſageſſe humaine. En effet, dans ce Myſtère nous appre-

nons que l'innocence & la vertu ſont les ſeules richeſſes de l'homme : que tout le mérite de l'ame fidéle eſt caché dans ſon cœur ? en un mot, que la grandeur qui n'eſt que hors de nous, n'eſt qu'un preſtige qui nous joue : & qu'on n'eſt grand qu'autant qu'on eſt ſaint : mais plût-à Dieu que ce ne fût pas là encore aujourd'hui une ſageſſe inconnue au ſiécle !

2. Le ſecond caractère de l'orgueil humain, eſt cette foibleſſe qui ne compte pour rien le mérite de la vertu même, tandis qu'il eſt caché, & qui ne haït du vice que la confuſion & l'opprobre; comme ſi les hommes ne pouvoient être grands ou mépriſables, que dans l'idée des autres hommes : or, l'anéantiſſement du Verbe dans ce Myſtère, confond cette vaine attention aux jugemens humains. Le Fils de Dieu ne deſcendant ſur la terre que pour glorifier ſon Pere, & reprendre dans le cœur des hommes les hommages que les créatures lui avoient ravis, ce deſſein demandoit, ce ſemble, qu'il ſe montrât à eux dans toute ſa gloire: cependant ce n'eſt pas par l'éclat & la majeſté, qu'il veut triompher de nos cœurs; c'eſt par les humiliations & les opprobres : il cache tout ce qu'il eſt; en un mot, il paroît anéanti dans tous ſes titres. D'où vient une conduite ſi ſurprenante ? Laiſſons les autres raiſons de l'obſcurité de ſon miniſtère; celles qui nous regardent, ſont, premiérement, qu'il vouloit apprendre aux Miniſtres chargés de la diſpenſation de l'Evangile, à ne rien changer à l'ordre de Dieu dans les fonctions de leur miniſtère, ſous prétexte de concilier plus facile-

ment à ſa parole les ſuffrages des hommes, & à ne pas croire que Dieu ſoit plus glorifié par la gloire qui leur revient à eux-mêmes. Secondement, il vouloit apprendre aux Fidèles, que les jugemens des hommes ne doivent jamais décider de leurs devoirs: qu'il ne faut pas s'en tenir dans le ſervice de Dieu à ce que le monde approuve, mais à ce que Dieu demande de nous; que l'obſcurité eſt le plus sûr azile de la vertu : cependant prenons y garde: les gens de bien même comptent les hommes pour beaucoup : ce qu'ils ſont à leurs yeux & aux yeux de Dieu, les intéreſſe peu : ils ne paroiſſent touchés que de ce qu'ils ſont aux yeux des hommes; & ils ſont ſouvent, hélas! plus flatés des fauſſes vertus qu'on leur attribue, qu'ils ne ſont humiliés par la vérité qui leur fait ſentir leurs défauts & leurs miſéres réelles.

3. Le dernier caractère de l'orgueil, eſt cette impoſture de vanité qui cherche la gloire dans les humiliations mêmes: car il n'eſt preſque point d'humilité réelle; & rien n'eſt plus rare qu'une humiliation volontaire, qui ne conduit qu'à l'humilité. Or, voilà l'écueil que les anéantiſſemens du Verbe dans ce Myſtére nous apprénent à éviter: il ſe revêt de la reſſemblance du péché, mais c'eſt pour en porter toute la honte : il ſe charge de nos iniquités, mais pour en être la victime : il veut paſſer pour un Samaritain & pour un ennemi de la Loi, mais c'eſt pour être puni comme un ſéducteur: enfin il ſe cache, lorſqu'on veut le reconnoître pour Roi, mais c'eſt pour mourir comme un eſclave. Pour nous, hélas! les œuvres humi-

liantes ne nous plaiſent preſque jamais, que parce que nous eſpérons qu'elles tourneront à notre gloire : cependant depuis l'anéantiſſement d'un Dieu, eſt-il rien de plus injuſte pour l'homme, que de vouloir s'élever de quelque manière que ce ſoit ?

II. PARTIE. *Un Dieu chargé de nos douleurs doit nous rendre les ſouffrances aimables.* L'homme innocent devoit mener une vie heureuſe & tranquille ; mais l'homme pécheur eſt né pour ſouffrir ; cependant le plaiſir eſt encore le penchant dominant de cet homme criminel, & condamné à ſouffrir, il n'a jamais pû aimer les ſouffrances. Il falloit donc qu'un grand exemple lui rendît aimable ce qui lui étoit devenu néceſſaire, & qu'un Dieu ſouffrît tout pour ſauver l'homme, afin que l'homme apprît & aimât à ſouffrir pour appaiſer ſon Dieu. Auſſi le miniſtère du Verbe incarné, eſt un miniſtère de croix & de ſouffrances : il n'annonce que des croix & des tribulations ; il n'appelle heureux que ceux qui ſouffrent ; & de peur qu'on ne donnât un jour à ſes maximes des interprétations favorables à l'amour-propre, il a voulu expirer entre les bras de la douleur, & ſa doctrine n'eſt que le récit de ſes exemples. Puis donc que le Verbe qui ne s'eſt incarné que pour nous montrer la voie du Ciel, & ſatisfaire pour nous à la juſtice divine, eſt venu mener ici-bas une vie triſte & ſouffrante, le Chrétien ne peut plus ſe flater d'arriver au ſalut par des routes douces & aiſées ; car l'homme-Dieu étant le chef des Chrétiens, nous ne pouvons prétendre au ſalut que com-

me ſes membres : & qu'eſt-ce qu'être membre de Jeſus-Chriſt ? c'eſt ſuivre la deſtinée du chef, & lui être conforme. On languit toute ſa vie dans des mœurs indolentes & ſenſuelles, & ſe livrer ſans ceſſe à tous ſes goûts, pourvû qu'ils n'offrent point de crime, eſt-ce être conforme à Jeſus-Chriſt, & vivre comme il a vécu ? eſt-ce être animé de ſon eſprit ? Ce n'eſt pas ainſi que ces hommes apoſtoliques, qui les premiers vinrent annoncer Jeſus-Chriſt à nos peres, leur en parlèrent : l'Eſprit de Jeſus-Chriſt eſt une ſainte avidité de ſouffrances, une attention continuelle à mortifier l'amour-propre, & à retrancher à ſes ſens tous les adouciſſemens inutiles. Voilà le fond du Chriſtianiſme, & l'Eſprit de Jeſus-Chriſt ; ſi vous n'avez pas cet eſprit, en vain ſeriez-vous exempt des crimes groſſiers, vous n'appartenez pas à Jeſus-Chriſt, & vous n'avez point de part à ſon royaume.

Mais ce qu'il a de conſolant pour nous, c'eſt que Jeſus-Chriſt en nous faiſant une loi par le caractère ſeul de ſon miniſtère, de la violence & du renoncement ; nous rend en même-tems aimable la croix dont il nous charge. Souffrir ici-bas étoit pour nous un ſort inévitable : mais ſans J. C. l'homme eût ſouffert ſans conſolation & ſans mérite. Il eſt donc venu adoucir & ſanctifier nos ſouffrances. Premièrement, ſon exemple leur ôte tout ce qu'elle avoit d'abjet & d'humiliant : il eſt beau de ſouffrir après lui ; il eſt glorieux de marcher ſur ſes traces. Secondement, l'onction de ſa grace adoucit ce que la violence & le renoncement avoient d'amer. Je conviens que ſe renoncer ſans ceſſe

ſoi-même; que ne point aimer le faſte, la magnificence, la joie, les plaiſirs, & ſe réduire à une modeſtie ſimple & chrétienne, & renfermer tous ſes penchans dans le ſilence, dans la prière & dans la retraite, eſt quelque choſe de très-pénible; mais la ſource des plaiſirs véritables n'eſt pas dans les ſens, elle eſt dans le cœur: or, c'eſt-là que Jeſus-Chriſt porte le remède, & la douceur de ſa grace: tandis qu'au dehors tout paroît triſte, rebutant, douloureux. pour une ame fidéle, un conſolateur inviſible remplace ces amertumes par des délices que le cœur de l'homme charnel n'a jamais goûtées. Troiſiémement, les promeſſes de Jeſus-Chriſt ôtent aux ſouffrances tout ce qu'elles avoient d'inutile & de déſeſpérant. Avant ſa manifeſtation dans notre chair, on ſouffroit pour la gloire, pour la patrie, &c. mais l'orgueil étoit un foible dédommagement dans les ſouffrances, pour l'homme ſur-tout qui veut être heureux: mais le Fidéle qui ſouffre, qui ſe punit lui-même, qui porte ſa croix, a un avenir éternel pour lui: quand même ſes peines ſeroient ici-bas ſans conſolation, l'eſpérance ſeule qui eſt cachée dans ſon ſein, les adouciroit. Un Dieu manifeſté en chair, eſt le garant de ſa confiance: en J. C. ſes ſouffrances trouvent un prix & un mérite digne de Dieu; en faut-il davantage pour nous les rendre aimables?

III. Partie. *Un Dieu uni à l'homme fait taire la raiſon; & rend la Foi même raiſonnable.* Tout eſt plein aujourd'hui de chrétiens philoſophes, & de fidéles juges de la Foi: on adoucit tout, on donne un air de raiſon à

tout;

tout ; on veut entrer dans les deſſeins de Dieu, ſur les deſtinées des hommes ; on trouve des inconvéniens dans l'hiſtoire vénérable de nos Livres ſaints, &c. Mais depuis que nous adorons un Dieu fait homme, c'eſt une folie, dit un Pere, de vouloir raiſonner ſur tout ce que la Réligion nous propoſe d'inacceſſible à la raiſon : il n'eſt plus rien d'incompréhenſible que J. C. homme-Dieu n'applaniſſe & ne rende croyable. Ou renoncez donc à Jeſus-Chriſt, ou avouez que Dieu peut faire ce que vous ne pouvez comprendre. Après le myſtère de l'Homme-Dieu, la Foi ne peut rien nous propoſer de plus élevé, & de plus inacceſſible à la raiſon humaine. Méditons donc ce Myſtère de Jeſus-Chriſt Homme-Dieu : il éclairera notre raiſon en achevant de la confondre, & nous conduira à l'intelligence, en nous faiſant ſentir la néceſſité de la Foi. Imitons Marie, qui dans un Myſtère où tout eſt nouveau & incompréhenſible, où elle ne trouve rien dans l'hiſtoire des merveilles du Seigneur qui puiſſe la raſſurer par la reſſemblance, au lieu de douter comme Zacharie, ne veut point d'autre garant de ſa Foi, que la toutepuiſſance & la vérité de celui qui l'exige.

LE VENDREDY SAINT.

Sur la Paſſion de Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt.

DIVISION. *L'oppoſition à la vérité, a toujours été le caractère le plus eſſentiel du Myſtères.*

monde mais la mort de Jeſus-Chriſt eſt la plus grande preuve de l'oppoſition du monde pour la vérité, & en même-tems le plus grand témoignage de la vérité contre le monde.

I. Partie. *la mort de Jeſus-Chriſt eſt la plus grande preuve de l'oppoſition du monde pour la vérité.* c'eſt-à-dire, pour la vérité de ſa doctrine, des Ecritures, de ſes miracles, de ſon innocence & de ſa royauté.

1. Oppoſition à la vérité de ſa doctrine : & c'eſt le reſpect humain qui la forme cette oppoſition même dans ſes Diſciples. Qu'étoit-ce que ſa doctrine, ſi non une préparation aux croix & aux ſouffrances ? Cependant dès que le monde ſe déclare contre lui, ſes Diſciples chancélent, & ſont découragés : & voici juſqu'où le reſpect humain & la crainte du monde les aveugle ſur la vérité de ſa doctrine. Dans Judas, elle forme un perfide qui trahit ſon divin Maître, & qui ſe joint à ſes ennemis pour le perdre. Le même reſpect humain eſt cauſe de la défection des autres Diſciples : & pierre lui-même qui loin des dangers ſe promettoit tout de ſon courage, n'eſt pas à l'épreuve d'une ſi dangéreuſe tentation : il n'oſe s'avouer le Diſciple du Sauveur, & affecte d'ignorer juſqu'au nom de ſon divin Maître : *Non novi hominem.*

2. Oppoſition à la vérité des Ecritures, & c'eſt ce que produit la jalouſie dans les Prêtres & dans les Docteurs. Jeſus-Chriſt les avoit ſouvent renvoyés aux Ecritures, comme au témoignage le moins ſuſpect de la vérité de ſon miniſtère. Ce témoignage étoit clair, puiſque les prédictions des Prophétes étoient ac-

complies : mais l'envie qui les aveugle, l'emporte ſur la vérité qui les éclaire; & voici tous les caractères de cette injuſte paſſion. Premiérement, la mauvaiſe-foi : ils ne peuvent ſe diſſimuler à eux-mêmes la vérité de ſes prodiges ; & au lieu de le reconnoître pour le Meſſie, ils ſe demandent à eux-mêmes : Que ferons-nous ? *Quid facimus, quia hic homo multa ſigna facit* ? Secondement, la baſſeſſe ; ils cherchent eux-mêmes en ſecret un faux témoignage contre Jeſus-Chriſt. Troiſiémement, la dureté : ces Juges corrompus livrent le Sauveur à l'inſolence & à la fureur de leurs Serviteurs & de leurs Miniſtres. Quatriémement, enfin le ſacrifice des intérêts de la patrie : eux qui déteſtoient le joug des Incirconcis, qui ſe vantoient auparavant de n'avoir jamais été ſujets ni eſclaves de perſonne, proteſtent qu'ils n'ont point d'autre Roi que Céſar.

3. Oppoſition à la vérité des miracles du Sauveur ; & c'eſt l'ingratitude pouſſée juſqu'à la fureur, qui la met dans le peuple. Témoins de tant de prodiges qu'il avoit opérés à leurs yeux, il paroiſſoient en foule à ſa ſuite avec ſes Diſciples ; ils avoient voulu l'établir Roi ſur eux dans le déſert, lorſqu'il les raſſaſioit d'une nouriture miraculeuſe ; & ce même peuple en furie, ſe déclare aujourd'hui contre Jeſus-Chriſt, le ſuit comme un ſéditieux, & demande ſa mort à Pilate.

4. Oppoſition à la vérité de ſon innocence ; & c'eſt ce que produit dans Pilate une ambition aveugle. Le Sauveur du monde eſt traîné devant ce Magiſtrat infidèle : tout prouve à Pi-

late ſon innocence ; il la reconnoît lui-même: mais on le menace de la diſgrace de Céſar ; & voici tous les obſtacles qu'une lâche ambition met dans ſon cœur à la vérité qu'il ne peut ſe cacher à lui-même : Premiérement, un obſtacle de diſſimulation & de mauvaiſe-foi: au lieu de renvoyer abſolument Jeſus-Chriſt, il propoſe des expédiens pour le ſauver, & fait entendre contre ſa conſcience, qu'il a beſoin de grace. Secondement, un obſtacle de haine contre la vérité, qui fait qu'elle lui eſt à charge : embaraſſé de la préférence que les Juifs donnent à Barrabas, il demande ce qu'il fera donc de ce Jeſus qu'on appelle le Chriſt. Troiſiémement, un obſtacle d'hypocriſie, qui fait ſervir la vérité même aux vûes de l'ambition: il renvoye Jeſus à Hérode, non pour conſerver la vie à un innocent, mais pour recouvrer l'amitié de ce Prince, qu'il avoit perdue. Quatriémement, un obſtacle de fauſſe conſcience, qui fait qu'en ſacrifiant la vérité à des intérêts humains, on croit encore n'avoir rien à ſe reprocher: Pilate voyant que les tempéramens ne ſervent qu'à allumer de plus en plus la fureur des Juifs, livre enfin le Sauveur à leur vengeance ; mais en même tems il lave ſes mains : il conſent qu'on le faſſe mourir, & il déclare qu'il n'eſt pas coupable de la mort de ce Juſte.

5. Oppoſition à la vérité de ſa royauté ; & c'eſt ce que produit dans Hérode ſon impiété: d'abord par un mouvement de curioſité, il ſouhaite de voir cet homme dont la renommée publioit des choſes ſi merveilleuſes ; il ſe promet d'en être lui-même le témoin ; il fait à

Jeſus-Chriſt mille queſtions inutiles; mais enſuite ne voyant aucun miracle, & n'en pouvant même tirer une ſeule parole, il le mépriſe, & toute ſa Cour ſuit ſon exemple.

II. PARTIE *La mort de Jeſus-Chriſt eſt le plus grand témoignage de la vérité contre le monde.*

1. La mort de Jeſus-Chriſt rend témoignage à la vérité des Ecritures : c'eſt la clef ſacrée qui ouvre les ſept ſceaux de ce livre fermé; car ſans le dénouement de ce grand ſacrifice, les livres ſaints ſont incompréhenſibles ; mais la mort de Jeſus-Chriſt y répand un nouveau jour. A la faveur de ce Myſtère, on voit clair dans toutes les figures, on découvre l'eſprit de toutes les cérémonies, on entre dans le ſens de toutes les prophéties, on ſent la vérité & la divinité de nos Livres ſaints.

2. Elle rend témoignage à la vérité de ſa doctrine, en la confirmant par ſes opprobres & par ſes ſouffrances. Toute la doctrine du Sauveur ſembloit ſe réduire à humilier l'eſprit & à mortifier les ſens : or comme nul Philoſophe juſqu'à lui, n'avoit annoncé aux hommes, qu'il falloit aller à la félicité par les humiliations & par les ſouffrances, il falloit que l'exemple du Sauveur confirmât la nouveauté de ſes préceptes ; & c'eſt ce qu'il a fait par les humiliations & les douleurs de ſa mort : auſſi notre impénitence n'a-t'elle rien à oppoſer au grand exemple qu'il nous donne aujourd'hui.

3. Jeſus-Chriſt rend témoignage ſur la croix, à la vérité de ſes miracles, en les renouvellant. Et ce n'eſt pas tant en ouvrant les

tombeaux, en briſant les rochers, en obſcurciſſant le ſoleil; &c., c'eſt en convertiſſant un ſcélérat qui expire à ſes côtés; c'eſt en changeant le cœur du Centenier même qui préſide à ſon ſupplice, & le forçant de confeſſer tout haut ſa puiſſance & ſa divinité; c'eſt en touchant les ſpectateurs de ſa mort. Voilà le grand miracle de la mort de Jeſus-Chriſt, la converſion des grands pécheurs.

4. Jeſus-Chriſt rend témoignage ſur la croix à la vérité de ſon innocence & de ſa ſainteté en priant pour ſes ennemis. En effet, le caractère le moins équivoque de la ſainteté, c'eſt d'aimer ceux qui nous outragent, & de prier pour le ſalut de ceux qui veulent nous perdre: or voilà le grand témoignage que Jeſus-Chriſt rend aujourd'hui à ſon innocence. Il meurt pour ceux qui le crucifient, & il meurt en demandant grace à ſon Pere pour ſes ennemis: *Pere, pardonnez leur, parce qu'ils ne ſavent ce qu'ils font.*

5. Jeſus-Chriſt rend témoignage à la vérité de ſa royauté, en conquérant le monde par ſa croix. Le monde lui avoit diſputé l'éclat & la réalité de ſa royauté; il ne l'avoit traité de Roi que par dériſion: toutes les marques de ſa royauté avoient été de nouveaux opprobres: mais aujourd'hui ces marques honteuſes d'une royauté ſi humiliante, deviennent les ſignes glorieux de ſa puiſſance & de ſon empire. Mais au lieu que la puiſſance & le régne des Rois de la terre, finiſſent avec eux, le régne de Jeſus-Chriſt ne commence à éclater que par ſa mort; & ſes opprobres ſont la

première ſource de ſes grandeurs & de ſa gloire. En effet, depuis qu'il eſt mort, tout reconnoît ſa ſouveraineté : ſa croix triomphe du ciel & de l'enfer, de l'aveuglement des Juifs, de l'incrédulité des Gentils, de la barbarie des bourreaux, de l'endurciſſement même d'un pécheur mourant.

LE JOUR DE PASQUES.

Sur la Réſurrection de Notre Seigneur.

DIVISION. *Jeſus-Chriſt mort pour nos péchés, reſſuſcite pour notre juſtification. Comment ? I. Parceque la réſurrection de Jeſus-Chriſt nous anime à perſévérer dans la grace reçûe : II. Parce qu'elle nous apprend à y perſévérer. La réſurrection de Jeſus-Chriſt le motif & le modèle de notre perſévérance.*

I. PARTIE. *La réſurrection de Jeſus-Chriſt nous anime à perſévérer dans la grace reçûe.* En effet, les principales ſources de l'inconſtance des hommes dans les voies de Dieu, ſont ou dans l'affoibliſſement de la foi, ou dans la tiédeur de l'eſpérance : or, la piété chrétienne trouve dans le myſtère de la réſurrection, des préſervatifs contre ces deux écueils, & des motifs très-puiſſans pour perſévérer dans la grace.

1. La piété trouve dans la réſurrection de Jeſus-Chriſt, des préſervatifs contre l'affoibliſſement de la Foi, & cette ſorte d'incré-

dulité que devance preſque toujours le crime : car ce myſtère eſt le grand témoignage de la Foi chrétienne ; c'eſt en lui que tous les autres myſtères trouvent leur vérité & leur certitude : puiſque, ſi Jeſus-Chriſt eſt reſſuſcité, notre foi eſt certaine, la doctrine de l'Evangile eſt divine, ſes promeſſes ſont infaillibles. En effet, ſi Jeſus-Chriſt eſt reſſuſcité, il étoit donc un envoyé du Ciel, pour annoncer aux hommes la doctrine du ſalut : car Dieu véritable & fidèle n'auroit pas voulu autoriſer l'impoſture, en la revêtant du caractère de la vérité : donc tout ce qu'il nous a annoncé eſt véritable. Or : Jeſus-Chriſt eſt reſſuſcité : nous prouvons ce grand miracle aux incrédules, premiérement, par les précautions mêmes que ſes ennemis prirent d'abord après ſa mort ; ſecondement, par la dépoſition des ſoldats ; troiſiémement, par les apparitions du Sauveur : quatriémement, par le doute des Apôtres, avant de croire ce miracle, & par-tout ce qu'ils ont ſouffert enſuite pour rendre témoignage à la vérité. Et voilà ce qui ſoutient la Foi de l'homme juſte : il voit dans le myſtère de la réſurrection, toute la Réligion aſſurée ; les châtimens dont elle menace, certains ; ſes promeſſes infaillibles & ſes préceptes néceſſaires, &c. Or, quoi de plus propre à mettre un frein à l'inconſtance du cœur de l'homme ; & à l'établir dans une piété ſolide & durable, que ces grandes vérités ? Auſſi les Diſciples, témoins de la réſurrection de Jeſus Chriſt, ne ſe démentent plus & perſéverent juſqu'à la fin dans la prière, & dans le miniſtère de la parole ſainte.

Mais nous ſommes les enfans des Saints qui virent Jeſus-Chriſt reſſuſcité, & qui l'adorèrent ſur la montagne de Galilée ; nous avons vû de leurs yeux : & touché de leurs mains : pourquoi retournerions-nous donc encore en arrière ? Si ce myſtère rend notre foi certaine & inébranlable, pourquoi laiſſeroit-il encore des inconſtances à notre cœur ? S'il ſeroit monſtrueux, après tant de preuves, dit ſaint Auguſtin, de ne pas croire, l'eſt-il moins de croire, & de vivre comme ſi l'on ne croyoit pas ?

2. La piété trouve dans la réſurrection de Jeſus-Chriſt des préſervatifs contre la tiédeur de l'eſpérance : car ce myſtère, premiérement, raſſure notre eſpérance, ſecondement, il la conſole ; troiſiémement, il la corrige.

Premiérement, la réſurrection de Jeſus-Chriſt raſſure notre eſpérance, parce que nous ſavons, comme dit l'Apôtre, que nous lui ſerons un jour ſemblables ; & que nous ſuivrons la deſtinée de notre chef ; que ſa réſurrection ſeroit inutile, ſi nous ne devions pas reſſuſciter avec lui : nous ſavons que nos freres qui nous ont précédés avec le ſigne de la Foi, & qui dorment en JeſusChriſt dans le ſommeil de la paix, n'ont pas péri ſans reſſource, quoiqu'ils ayent diſparu à nos yeux. Or, dans le ſouvenir de ces vérités, que de puiſſans motifs pour affermir une ame dans la grace & dans le ſervice de Dieu ! puiſque nous reſſuſciterons pour ne plus mourir, nous ne devons donc rien nous permettre qui ne ſoit digne de l'éternité bienheureuſe.

Secondement, elle conſole notre eſpérance.

Si la piété a ſes douceurs, elle a auſſi ſes amertumes, puiſque la vertu ne ſe conſerve que par des combats & des ſacrifices continuels ; & ſi vous vous relâchez un moment, vous êtes perdu. Or, dans ces dangéreuſes épreuves, rien ne ſoutient & ne conſole l'ame fidèle, comme l'eſpérance de la réſurrection : ce corps de péché qui l'appéſantit, elle ſent qu'il ſera bientôt conforme à celui de Jeſus-Chriſt glorieux & reſſuſcité : dans les afflictions qui lui arrivent du côté des créatures, il n'en eſt aucune que cette eſpérance n'adouciſſe. C'eſt par cette eſpérance, que Job ſur ſon fumier voyoit tranquillement ſon corps tomber en piéces : c'eſt par cette eſpérance, que les Apôtres & les premiers Fidèles ſe réjouiſſoient dans leurs tribulations ; ils croyoient ſans ceſſe voir arriver Jeſus-Chriſt du haut des airs ; auſſi, au milieu des tourmens, ils défioient avec une ſainte fierté la barbarie des tyrans. Tel étoit l'eſprit de ces ſiécles heureux, une vaine ſpiritualité n'avoit pas encore interdit ces divines conſolations à la vertu. En effet, le juſte ſeroit bien à plaindre, s'il n'y avoit pour lui d'eſpérance qu'en cette vie. L'Evangile, en un ſens, ne fait que des malheureux ſelon le monde ; & s'il n'y a plus à eſpérer après cette vie, rien n'égale l'infortune d'un Diſciple de Jeſus-Chriſt. Auſſi point de régle plus sûre que celle-ci, pour connoître ſi l'on eſt véritablement diſciple de Jeſus-Chriſt, ou enfant du ſiécle : ſeriez-vous à plaindre, s'il n'y avoit point de réſurrection à eſperer ? ſi vous n'attendiez qu'un établiſſement éternel

après cette vie, vous faites vous aſſez de violence en celle-ci, pour dire avec l'Apôtre: *Si nous n'eſpérons en J. C, que pour cette vie, nous ſommes les plus malheureux de tous les hommes.* Quand la Réligion ne ſeroit qu'un ſonge, ſeriez-vous fort trompé dans vos meſures? Les premiers Fidéles avoient droit de dire, que ſi Jeſus-Chriſt n'étoit pas reſſuſcité tout étoit perdu pour eux; eux qui ſacrifioient tout à cette eſpérance; eux qui n'avoient aucune autre conſolation ſur la terre: mais vous qui ne ſacrifiez aux promeſſes de la Foi, ni plaiſirs, ni goûts, ni ſuperfluités; que Jeſus-Chriſt ſoit reſſuſcité, ou qu'il ne le ſoit pas, en êtes-vous plus ou moins à plaindre? dès-là cependant vous n'êtes plus Chrétien.

Troiſiémement, elle corrige notre eſpérance, parce qu'elle nous propoſe les moyens qui ſeuls nous donnent droit d'eſpérer, en nous apprenant qu'il n'eſt pas poſſible de chercher ſa félicité ſur la terre, & d'eſpérer en Jeſus-Chriſt. Mais de plus, comme une des cauſes ordinaires de nos rechutes après la ſolemnité, eſt de nous perſuader que le retour à la grace eſt facile, & ainſi d'eſpérer contre l'eſpérance, le myſtère de la réſurrection de Jeſus-Chriſt corrige cette erreur ſi commune & ſi dangéreuſe. Car, puiſque le bienfait de la réſurrection n'a été en Jeſus-Chriſt que le prix du plus douloureux de tous les ſacrifices, & que ſa réſurrection eſt le modéle de la nôtre, nous devons en conclurre, que ſi nous retombons, il faudra paſſer par de terribles épreuves, pour arriver au renouvellement de la pé-

nitence ; & même la grace d'une ſeconde pénitence nous ſera-t-elle accordée, cette grace qui eſt rare ? Conſervons donc précieuſement un tréſor ſi difficile à recouvrer.

II. PARTIE. *La réſurrection de Jeſus-Chriſt nous apprend à perſévérer ; elle eſt le modéle de notre perſévérance. Jeſus-Chriſt reſſuſcité d'entre les morts ne meurt plus,* dit l'Apôtre, *la mort n'a plus d'Empire ſur lui* ; parce que ſa réſurrection renferme un renouvellement entier & parfait ; qu'il n'a plus rien de terreſtre au ſortir du tombeau ; & que *la mort a été abſorbée dans ſa propre victoire.* Voilà le modèle & le moyen de notre perſévérance. Voulons-nous ne plus retomber ? il faut que tout ce qui étoit en nous de terreſtre & de mortel ſoit détruit, & que nous ſoyons des hommes tout renouvellés & tout céleſtes. Cependant l'erreur commune regarde le tems Paſcal comme un tems de relâchement & de repos ; mais c'eſt tout le contraire. Si vous voulez conſerver la grace de la réſurrection, il doit être pour vous un tems de renouvellement & de ferveur ; en voici les raiſons.

1. Si vous croyez pouvoir vous permettre des mœurs plus douces, & un uſage plus libre des plaiſirs dans le tems Paſcal, parce que l'Egliſe paroît dans l'allégreſſe en ce ſaint tems, faites réflexion que l'allégreſſe de l'Egliſe n'eſt fondée que ſur la victoire que Jeſus-Chriſt, & tous les Fidèles avec lui, remportent aujourd'hui ſur le péché ; qu'ainſi, ſi vous êtes encore ſous l'Empire du péché, elle eſt encore couverte d'un deuil inviſible, & gémit

en ſecret devant ſon Epoux. D'ailleurs le tems de la vie préſente n'eſt pas le tems de ſa joie: elle y gémit ſans ceſſe ; elle ſoupire ſans ceſſe après ſa délivrance ; & ſes chants de joie ne ſauroient être que des déſirs d'éternité, & de vifs empreſſemens d'être réunie à l'Egliſe du Ciel. Voyez ſi vous entrez dans l'eſprit de l'Egliſe, en faiſant conſiſter le privilége de la réſurrection dans un uſage plus libre des plaiſirs, & dans la rareté des prières & des autres devoirs de la Réligion.

2. Si après une vie criminelle, vous avez été aſſez heureux pour recouvrer en ces jours votre innocence par la grace des Sacremens, vous êtes donc de nouveaux enfans de la grace : or, dans cet état d'enfance & de foibleſſe, plus faciles à ſéduire, ne vous faut-il pas plus de ſecours & de précautions pour vous ſoutenir ? D'ailleurs ſi vous ne faites que de ſortir de vos mœurs criminelles, vous n'avez donc encore rien fait pour les expier. Vous avez gémi au tribunal, il eſt vrai ; mais ce ne ſont pas là les ſeuls fruits de la pénitence. Vous n'avez donc pas encore commencé à expier vos crimes; & vous voulez vous permettre des adouciſſemens ? eſt-il tems de ſe repoſer à l'entrée même de la carrière? Il peut arriver quelquefois qu'à la fin de la courſe, on ſe relâche, mais les commencemens doivent être fervens : c'eſt là le caractère de la première grace. Si donc vous commencez par la chair, comment finirez-vous par l'eſprit ? De plus, votre propre expérience vous apprendra que les tentations ne ſont jamais plus violentes que dans un com-

mencement de nouvelle vie; parce que le Démon, furieux d'avoir laiſſé échapper ſa proie, met tout en œuvre pour la recouvrer. Les tentations étant donc alors plus vives, & la piété plus foible, n'eſt-il pas évident que la fidélité & la vigilance ne furent jamais plus néceſſaires que dans ces commencemens ?

3. Puiſque l'Egliſe, en ce ſaint tems, fournit moins de ſecours extérieurs à la piété des Fidéles, vous devez remplacer ce défaut par un renouvellement de zèle & d'attention; car pour vous qui êtes encore foible dans la Foi, cette privation de ſecours ſenſibles a ſes dangers. Il eſt à craindre que ne trouvant plus autour de vous les appuis extérieurs de la piété, vous ne puiſſiez vous ſoutenir tout ſeul; & que la ſainte liberté de ce ſaint tems, ne ſoit pour vous une occaſion de chute & de libertinage. D'ailleurs entrez dans l'eſprit de l'Egliſe, depuis la naiſſance du Sauveur juſqu'à ſa réſurrection, & à l'effuſion de ſon Eſprit ſaint que nous attendons, elle vous a tenus ſous ſes aîles, pour ainſi dire, comme des petits qu'elle enfantoit, & qu'elle vouloit former à Jeſus-Chriſt. Mais déſormais, ces Myſtères étant accomplis, elle regarde ſon ouvrage comme achevé en vous: & vous regardant comme des hommes tout céleſtes, elle ſe retire dans le ſecret de ſon ſanctuaire, & ne propoſe à votre piété que le myſtère ineffable de l'unité de l'eſſence divine, & de la Trinité des perſonnes, qui fait toute l'occupation & tout le culte des Bienheureux; parce qu'elle croit que vous ménerez déſormais une vie toute

céleſte. Jugez ſi vous devez vivre ſelon les ſens, dans un tems où l'Egliſe ſuppoſe que votre vie eſt enfin toute cachée en Dieu avec J.C.

4. Mais ſuppoſons qu'une vie molle & moins attentive ne fût pas dangéreuſe pour la piété après la ſolemnité ſainte, elle ſeroit du moins injuſte pour la plupart des Fidéles. Le Juſte arrivé au bout de cette ſainte Quarantaine, a droit d'eſſuyer ſes larmes, & de goûter avec l'Egliſe les conſolations ſenſibles de ce ſaint tems; lui, qui loin de ſe diſpenſer de la ſévérité de ſes loix, y a ajouté des rigueurs de ſurcroît. Mais ceux qui au lieu d'avoir été pénitens pendant le Carême, ont été prévaricateurs de la loi commune même de la pénitence; qui ont porté au myſtère de la Réſurrection des paſſions auſſi vives & auſſi entières qu'elles l'étoient avant ces jours de macération & d'abſtinence; ah! ceux-là, loin de ſe permettre aujourd'hui des délaſſemens, doivent ſe mettre en état de réparer leur lâcheté paſſée, & changer ce tems de joie en un tems de deuil & de triſteſſe.

Au reſte, la grace ne peut ſe conſerver que par les mêmes voies par où on l'a recouvrée. Vous avez employé, pour la recouvrer, les larmes, la componction, une vive horreur de vos fautes, l'éloignement des occaſions, une conviction ſincère de votre foibleſſe, & un beſoin que vous aviez de prière & de vigilance, la fuite du monde & de ſes plaiſirs, &c. voilà le plan de vos devoirs juſqu'à la fin: ſuivez toujours ces routes heureuſes, qui vous ont conduit à votre délivrance, & vous perſévé-

rerez. Vous relâcher, ce ſeroit tout perdre, & riſquer tout le fruit des vos travaux paſſés.

LE JOUR DE LA PENTECOTE.

Caractères de l'Eſprit de Jeſus-Chriſt, & de l'eſprit du monde.

I. CARACTERE. LE premier caractère de l'eſprit de Jeſus-Chriſt, c'eſt d'être un eſprit de ſéparation, de recueillement & de prière. A peine les Apôtres en ont été remplis, qu'ils renoncent à tous les autres ſoins extérieurs, pour ne vacquer plus qu'à la prière, & au miniſtère ſaint de la parole; eux qui auparavant étoient ſi charnels & ſi diſſipés, & ignoroient même comment il falloit s'y prendre pour prier. Voilà le premier changement que l'Eſprit de Dieu opére dans une ame: au lieu du plaiſir qu'elle trouvoit auparavant à ſe répandre ſur les objets extérieurs, la plus douce occupation d'une ame que l'Eſprit de Dieu pouſſe & remplit, c'eſt de ſe rappeller à elle-même; parce que c'eſt au-dedans d'elle qu'elle trouve ſon Dieu: auſſi n'en ſort-elle qu'à regret; & au milieu même du tumulte & des entretiens du ſiécle, elle ſe fait une ſolitude ſecrette dans ſon cœur, où elle s'entretient ſans ceſſe avec le Seigneur. Voilà pourquoi l'Apôtre appelle l'homme chrétien, l'homme ſpirituel & intérieur; & l'homme mondain & pécheur, l'homme extérieur: pour nous apprendre que dès qu'une ame

ame a reçu l'Eſprit de Dieu, & qu'elle en eſt véritablement animée, toute ſa vie eſt preſque inviſible & intérieure: ſes actions les plus communes deviennent ſaintes par la foi ſecrette qui les purifie; l'Eſprit ſaint régle ſes déſirs, réforme ſes jugemens, renouvelle ſes affections, ſpiritualiſe ſes vûes: tout ce qu'elle voit, elle ne le voit plus qu'avec les yeux de la Foi; le monde entier n'eſt plus qu'un livre ouvert, où elle découvre ſans ceſſe les merveilles de Dieu, & l'aveuglement prodigieux de preſque tous les hommes.

Ce n'eſt pas que les objets des ſens ne puiſſent quelquefois la ſurprendre & la ſéduire; mais ce ne ſont-là que des ſurpriſes & des abſences d'un moment. Avertie d'abord de ſon égarement par les reproches ſecrets de l'Eſprit de Dieu qui habite en elle, elle rentre auſſi-tôt en elle-même, d'où le monde l'avoit comme tirée. Voilà cet eſprit de foi, de recueillement & de prière, qui nous rend témoignage que nous avons reçu l'Eſprit de Dieu: auſſi les Juſtes, dans les Livres ſaints, ſont ceux qui vivent de la Foi; qui étrangers & voyageurs ſur la terre, & citoyens du ſiécle à venir, rapportent tout à cette patrie éternelle, vers laquelle ils marchent ſans ceſſe, & ne comptent pour rien tout ce qui ſe paſſe.

C'eſt à nous maintenant à nous juger ſur cette régle. Trouvons-nous en nous-mêmes ce premier caractère de l'Eſprit de Dieu? Examinons ce qui domine dans nos jugemens, dans nos déſirs, dans nos affections, dans nos vûes, dans nos projets, dans nos eſpérances,

dans nos joies & dans nos chagrins. Hélas! votre vie eſt une vie toute extérieure, qui ſe paſſe toute hors de notre cœur, par conſéquent loin de Dieu. C'eſt l'eſprit du monde qui forme nos déſirs, qui conduit nos affections, qui régle nos jugemens, qui produit nos vûes, qui anime toute nos démarches. S'il arrive qu'en certaines occaſions nous ayons quelques ſentimens chrétiens, & des vûes conformes à celles de la Foi; ce ne ſont-là que des étincelles de foi, pour ainſi dire, qui nous échappent; que des intervalles de grace, qui n'interrompent que pour un inſtant le cours de nos diſpoſitions mondaines: & ce qui domine dans la conduite, ce qui fait le corps de toute notre vie, ce qui eſt le principe de tous nos ſentimens, c'eſt l'eſprit du monde. Or, l'Eſprit de Dieu ne régne point où régne l'eſprit du monde: nous appartenons donc encore au monde & à ſon eſprit; & ſous des dehors réligieux & reglés, notre cœur eſt encore mondain.

II. CARACTERE. Le ſecond caractère de l'Eſprit de Dieu, c'eſt qu'il eſt un eſprit de renoncement & de pénitence; & ce caractère eſt une ſuite néceſſaire du renoncement, & de la vie intérieure dont nous venons de parler. En effet, dès que l'Eſprit de Dieu nous rappelle à nous-mêmes, il nous découvre bientôt que notre cœur, notre eſprit, notre imagination, nos ſens, notre corps, en un mot, que tout eſt déréglé en nous, & révolté contre l'ordre, la vérité & la juſtice. Or il eſt impoſſible qu'en nous découvrant ce déréglement univerſel, il n'opère en nous deux diſpoſitions; la première, de rétablir l'ordre que

le péché a troublé en nous; la ſeconde, de venger la juſtice de Dieu que ce déſordre a outragé.

I. Diſpoſition. Rétabli l'ordre que le péché a troublé en nous. Car les lumières dont l'Eſprit de Dieu remplit un cœur, ne ſont pas des lumières ſtériles: il fait aimer les vérités qu'il enſeigne. Ainſi une ame que l'Eſprit de Dieu a renouvellée, hait en elle tout ce qu'elle y découvre d'oppoſé à la vérité & à la juſtice, & s'anime d'un ſaint zèle pour rapprocher ſes affections & ſes penchans, de l'ordre & de la régle. Il eſt aiſé de juger là-deſſus ſi nous avons reçu l'Eſprit de Dieu, ou ſi nous vivons encore de l'eſprit du monde: car au lieu que l'ame que l'Eſprit de Dieu poſſéde, met toute ſon attention à rétablir dans ſon cœur par des violences continuelles, l'ordre que des paſſions injuſtes y avoient troublé, & qu'elle ne ſe pardonne rien; l'eſprit du monde au contraire eſt un eſprit de pareſſe & d'immortification, un eſprit d'indulgence pour tous nos penchans déréglés, d'attention à les ſatisfaire, d'habileté à les juſtifier, d'amour-propre qui les régle, & les retient ſur les tranſgreſſions eſſentielles pour s'en épargner les remords, mais qui ſur tout le reſte s'y livre, & s'y laiſſe entraîner. Si donc nous ne faiſons aucune violence à nos penchans; s'il ne nous en coûte rien pour nous combattre & pour nous vaincre; ſi nous ne ſouffrons rien pour être à Dieu; ſi la régularité de notre vie eſt peut-être ſimplement la ſuite de notre tempérament, ou une bienſéance que l'âge & le monde lui-même nous impoſe, &c.

nous appartenons encore au monde, & l'Eſprit de Dieu n'eſt point en nous.

II. *Diſpoſition.* Venger la juſtice de Dieu que le déſordre de nos paſſions a outragée; & c'eſt-là le premier ſentiment que l'Eſprit de Dieu opére dans une ame renouvellée. Il la fait entrer dans les intérêts de la juſtice divine contre elle-même; il la pénetre de la crainte de ſes jugemens il l'anime d'un ſaint zèle contre une chair qui a ſervi à l'iniquité. Pour connoître donc ſi nous avons reçu l'eſprit de Dieu, il n'y a qu'à rentrer dans notre cœur. Sentons-nous ce zèle de pénitence, que les larmes, que les gémiſſemens, que les violences ne ſauroient ſatisfaire, parce qu'il ne croit jamais lui-même avoir aſſez ſatisfait à la juſtice de Dieu? Hélas! tous nos ſoins ſe bornent à flater une chair que la Juſtice divine ne regarde plus que d'un œil d'indignation & de colère: loin d'entrer dans les intérêts de la juſtice de Dieu, nous plaidons ſans ceſſe pour nous contre elle-même; c'eſt donc un eſprit de chair & de ſang qui nous poſſéde, & l'eſprit de Dieu n'habite point en nous.

III. Caractere. Le dernier caractère de l'Eſprit de Dieu, c'eſt d'être un eſprit de force & de courage. Comme c'eſt un eſprit qui a vaincu le monde, & qui eſt plus fort que le monde, il ne craint pas le monde. Auſſi dès que l'eſprit de Dieu eſt deſcendu ſur les Apôtres auparavant foibles & timides, ils annoncent avec une ſainte fierté devant les Prêtres & les Docteurs, ce Jeſus dont ils n'oſoient auparavant ſe déclarer les diſciples: ils ſe répandent dans tout l'univers; & le monde en-

tier revolté contre eux, ne fait qu'augmenter leur fermeté & leur conſtance. Et telle eſt une ame pleine de l'Eſprit de Dieu : cet eſprit l'éléve au-deſſus d'elle-même; il imprime en elle ſes caractères divins de liberté & d'indépendance; il lui fait regarder les grandeurs & les puiſſances de la terre comme un vain atôme, indigne même de ſes attentions. Auſſi rien n'approche de l'élévation, de la fermeté, de la nobleſſe d'une ame que l'eſprit de Dieu poſſéde : comme elle ne tient plus au monde, elle ne le craint plus; ſes jugemens & ſes dériſions lui ſont indifférens : elle ne défére qu'à la vérité; elle n'a point de ces timides complaiſances, dont la piété ſouffre ſi fort. L'eſprit du monde au contraire eſt un eſprit de ſoupleſſe & de ménagement : comme l'amour-propre en eſt le principe, il ne cherche la vérité, qu'autant que la vérité lui peut plaire; il ne ſe fait honneur de la vertu, que dans les lieux où la vertu l'honore. Si donc l'eſprit qui nous régit & qui nous gouverne, eſt un eſprit de timidité & de complaiſance; ſi nous craignons d'être à Dieu : ſi dans toutes les occaſions, où il s'agit de ſe déclarer pour lui, nous moliſſons, nous nous ménageons; ſi dès qu'il eſt queſtion de déplaire pour ne pas manquer au devoir, nous croyons la tranſgreſſion légitime; ſi la première choſe que nous examinons dans les démarches que Dieu exige de nous, c'eſt ſi le monde y donnera ſon ſuffrage; ſi nous paroiſſons encore mondains, pour ne pas perdre l'eſtime du monde; ſi nous parlons ſon langage; ſi nous applaudiſſons à ſes maximes; ſi

nous nous aſſujettiſſons à ſes uſages, en vain nous nous flatons de conſerver dans le cœur un reſte d'amour pour la vérité ; en vain nous paroiſſons ne nous livrer au monde qu'à regret : détrompons-nous ; ce n'eſt pas l'Eſprit de Dieu, c'eſt l'eſprit du monde qui nous conduit & qui nous poſſéde.

LE JOUR DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Sur les conſolations & la gloire de la mort de la Sainte Vierge.

DIVISION. I. *Les conſolations de la mort de Marie compenſent les amertumes dont ſon ame ſainte avoit toujours été affligée.* II. *La gloire de la mort de Marie répare les humiliations qui l'avoient toujours accompagnée ſur la terre.*

I PARTIE. A trois ſortes d'amertumes qu'avoit éprouvées Marie répondent trois ſortes de conſolations ; à une amertume de délaiſſement, une conſolation de force & de courage ; à une amertume de zèle, une conſolation de paix & de joie ; à une amertume de déſir, une conſolation de poſſeſſion & de jouiſſance.

1. Jeſus-Chriſt avoit ſemblé indifférent envers Marie. Au Temple il paroît blâmer ſon

inquiétude, & oublier qu'il a une mere ſur la terre ; à Cana il lui déclare qu'il n'a rien de commun avec elle. Qu'on appelle heureuſes les entrailles qui l'ont porté, il annonce qu'il n'y a d'heureux que ceux qui entendent la parole de Dieu, & la pratiquent ; qu'on lui diſe que ſa mere & ſes freres l'attendent, il répond qu'il ne reconnoît pour ſa mere & pour ſes freres que ceux qui font la volonté de Dieu. Nous voyons par-tout Marie éprouvée par des délaiſſemens ; elle devoit nous apprendre que cette voie ſi pénible à la nature, eſt la voie ordinaire des ames pures & parfaites, & que plus Dieu veut ſe les unir par une foi vive & fervente, plus il les prive des conſolations humaines : mais il étoit juſte que la préſence viſible de Jeſus-Chriſt fût la première conſolation de Marie à ſa mort ; & qu'il ſe hâtât d'autant plus de venir ſe montrer à elle, qu'il avoit paru preſque toujours ſe refuſer à ſes empreſſemens.

2. Le zèle de Marie lui cauſoit une ſeconde ſorte d'amertume. Elle voyoit avec douleur l'inutilité des inſtructions & des miracles de Jeſus-Chriſt, les piéges que lui tendoient ſes ennemis, la défection de ſes Diſciples mêmes, l'endurciſſement des Juifs, leur réprobation & leur perte ; il falloit qu'elle apprît aux ames juſtes à s'occuper aux pieds des autels des maux & des beſoins de l'Egliſe, & à ſolliciter les graces du Ciel pour leurs freres pécheurs & impénitens : mais ce zèle de douleur qui avoit rempli le cours de la vie de Marie, devoit ſe changer à ſa mort en une conſolation de paix & d'allégreſſe. Elle voit à découvert les

raiſons de la ſageſſe divine ſur les événemens qui avoient contriſté ſa tendreſſe, l'utilité des opprobres de ſon Fils, les avantages de la haine même des Juifs envers lui, les Gentils appellés, les Rois convertis, les Philoſophes déſabuſés, la Réligion triomphante. C'eſt ainſi qu'au lit de la mort une ame juſte voit que tout avoit ſon utilité dans les voies par où Dieu l'a conduite; que les diſgraces, les afflictions, les contradictions, les perfidies, &c. tout étoit pour elle entre les mains du Seigneur des moyens de ſanctification: alors au contraire ceux qui n'ont travaillé que pour le monde, reconnoiſſent que leur vie n'a été qu'une enfance continuelle, & ſe repentent, mais trop tard, d'avoir ſi mal placé leurs ſoins & leurs peines.

3. La dernière amertume de Marie avoit été une amertume de déſir. Séparée de J. C., l'unique objet de ſon amour, tous ſes vœux, toutes ſes penſées, tout ſon cœur fut dans le Ciel: ſans ceſſe elle ſe plaignoit de la durée de ſon pélérinage, elle mouroit tous les jours d'amour & de triſteſſe. Nous ne ſentons pas juſqu'où alloit l'excès de ſes peines, nous que mille liens attachent encore à la terre; nos dégoûts de la vie ſont des dégoûts de nos paſſions, des recherches de nous-mêmes, un dépit de ne pouvoir trouver dans le monde aucun objet capable de ſatisfaire notre cœur. Parmi les ames mêmes conſacrées à Dieu, il en eſt peu qui ſentent la triſteſſe de cet exil; on ſent la durée de ſa croix & la triſteſſe de la vertu; les grandes ſources des larmes des Saints n'entrent pour rien dans notre piété. Mais

l'ame

l'ame pure de Marie ſentoit toute la déſolation qu'inſpire un amour violent lorſqu'il eſt ſéparé de ce qu'il aime : auſſi ſa mort n'eſt que le terme de ſes ſoupirs, la conſolation de ſa tendreſſe ; ſon cœur va ſe réunir à l'objet de ſon amour ; elle va voir dans ſa chair ſon Sauveur, qui en étoit le chaſte fruit. Qui pourroit exprimer les tranſports du cœur de Marie à la vûe de ſon Fils glorieux ! ce ſont des ſecrets que le langage des hommes ne peut faire comprendre : ce qui nous regarde, c'eſt que la mort ne ſépare le Juſte que de ce qu'il n'avoit jamais aimé ; & que dès-lors il meurt, pour ainſi dire, bien moins que le Pécheur, qui mourant à mille objets auſquels il étoit attaché, ſouffre mille morts dans une ſeule.

II. Partie. A trois ſortes d'abaiſſemens remarquables dans la vie de Marie ſuccède aujourd'hui une triple gloire : à un abaiſſement de privation, une gloire d'élévation & d'excellence : à un abaiſſement de dépendance, une gloire de puiſſance & d'autorité ; à un abaiſſement de confuſion & de mépris, une gloire de vénération & d'hommage.

1°. On voit dans la vie de Marie une ſuite non interrompue de privations triſtes & humiliantes. Elle étoit née du ſang de David ; le privilége de ſa grace avoit prévenu celui de ſa naiſſance ; elle étoit vierge dans ſa fécondité ; enfin elle étoit Mere de Dieu : aucun de ces titres n'a paru en elle tandis qu'elle a vécu ſur la terre ; ils ont tous été ou obſcurcis, ou ignorés, ou même démentis en apparence : elle porte avec joie ce dépouillement ; & il ne lui

échappe rien qui puiſſe trahir le ſecret de ſon humilité. Tout ſon ſoin avoit été de ſe confondre avec les autres meres d'Iſraël; aujourd'hui toute l'attention de Dieu eſt de la diſtinguer par un privilége ſingulier. Sa chair n'éprouve point la corruption; elle monte au Ciel triomphante & glorieuſe, pour s'y aſſeoir à côté de ſon Fils au-deſſus de toutes les Principautés & de toutes les Puiſſances: voilà le juſte prix que Dieu réſervoit aux privations humiliantes de la vie de Marie. Hélas! nous n'imitons point ſon humilité perſévérante: nous nous montrons par tous les endroits propres à nous diſtinguer: lors même que revenus de nos égaremens, nous avons pris le parti d'une vie Chrétienne, nous voulons que le monde conſerve le ſouvenir de nos talens & de nos avantages: nous ſommes flatés qu'il faſſe valoir par-là notre ſacrifice; & nous aimons à voir louer en nous avec les merveilles de la grace, les talens de la vanité juſques dans les Cloîtres; on reprend d'une main un vain étalage qu'on avoit ſemblé ſacrifier de l'autre; & on veut retrouver dans le ſéjour de l'humilité, les diſtinctions qu'on avoit mépriſées dans le monde.

2. Marie pendant ſa vie mortelle avoit toujours chéri la dépendance: ſoumiſe aux volontés de Joſeph, attachée aux ordres & à la deſtinée de ſon Fils, confiée au Diſciple bien-aimé, & le regardant comme l'arbitre de ſa conduite; paroiſſant à la ſuite des Diſciples après la mort de Jeſus-Chriſt comme une autre des femmes fidèles, n'affectant aucune prééminence, aucune autorité; ſe comportant

comme une ſimple fille de l'Egliſe, elle qui en étoit la protectrice & la mere. Aujourd'hui elle reprend dans le Ciel la puiſſance qu'elle n'avoit pas voulu exercer ſur la terre, elle eſt établie ſous Jeſus-Chriſt la médiatrice des Fidèles, la diſtributrice des graces; il veut que nous nous adreſſions à elle pour tout obtenir de lui. Ce n'eſt pas qu'il ſuffiſe de lui rendre quelques hommages pour aſſurer ſon ſalut: le ſalut eſt le prix de l'obſervance ſeule de la Loi de Dieu. Marie regarde comme ennemis de ſon Fils ceux qui aiment le monde, qui ſe livrent aux déſirs de la chair, qui tranſgreſſent ſes volontés ſaintes qui n'ont point gravé dans le cœur l'amour de ce divin Fils & de ſa vérité. Marie ne peut-être contraire à J. C.: ſa puiſſance ne peut renverſer l'œuvre de l'Evangile: elle eſt la reſſource de nos néceſſités; mais elle n'eſt pas la protectrice de nos paſſions: elle n'aime dans ſes ſerviteurs que les vertus qui la rendirent elle-même agréable aux yeux de Dieu.

3. Le dernier abaiſſement de Marie avoit été un abaiſſement de mépris & de confuſion. Elle avoit porté dans le ſilence la honte du ſoupçon de Joſeph: elle s'étoit ſoumiſe comme Jeſus-Chriſt à porter quelque tems la reſſemblance du péché, & à faire un ſacrifice de ſon innocence aux ordres inconnus & adorables de la ſageſſe divine. Voilà pourquoi ſa mort eſt ſuivie d'une gloire de vénération & d'hommage. Les hommes Apoſtoliques lui adreſſerent des vœux: ſon culte s'établit à meſure que la foi ſe répandit ſur la terre. En vain l'erreur lui diſputa l'auguſte qualité de Mere de Dieu;

Conciles s'aſſemblerent pour laiſſer à la poſtérité dans leurs déciſions les titres de leur reſpect envers Marie. Les Villes & les Empires ſe mirent ſous ſa protection; nos Provinces frappées de la main de Dieu, virent tomber par ſon entremiſe le glaive qui les châtioit: & un de nos Rois fit, pour immortaliſer ce bienfait, un hommage public de tout ſon Royaume à cette Reine des Cieux qui venoit de le conſerver. Que la mort du pécheur eſt différente de celle de Marie! elle lui ravit tout; elle le dépouille de tout: ſeul aux priſes avec elle, il tend en vain les mains aux créatures qui lui échappent; tout ce qu'il avoit crû réel & ſolide, s'évanouit; tout ce qu'il avoit crû frivole & chimérique, ſe montre & ſe réaliſe; ſon malheur lui donne de nouvelles lumières, mais ne lui donne pas un nouveau cœur; il meurt détrompé, ſans mourir changé.

LE JOUR DE LA VISITATION.

Sur les obſtacles que notre amour-propre oppoſe à la grace.

DIVISION. Notre amour-propre oppoſe preſque toujours trois obſtacles à la grace: premièrement, une fauſſe bienſéance; ſecondement, la difficulté de la vertu, ou bien troiſièmement, une fauſſe perſuaſion que nous pouvons uſer d'adouciſſemens dans la voie du ſalut. Or Marie entreprenant ce voyage toute ſeule, nous confond premièrement ſur ces

raiſons infinies de bienſéance qui ne nous permettent pas de ſuivre l'attrait du Ciel. Marie malgré la délicateſſe de ſon âge de ſon ſexe, allant joindre Elizabeth à travers les montagnes & les chemins les plus difficiles, condamne, ſecondement, notre lâcheté, que la difficulté de la vertu effraye & retient dans le vice. Enfin Marie ſe hâtant toujours malgré la longueur du voyage, nous apprend, troiſiémement, à ne pas adoucir par nos lenteurs & nos ménagemens la rigueur de la voie Evangélique.

I. Partie. Premier obſtacle que nous oppoſons à la grace, une fauſſe bienſéance. Il eſt des crimes dont le monde lui-même rougit, & qu'il condamne hautement; mais il eſt des vices moins odieux, des déſordres plus heureux, qui ſemblent avoir preſcrit contre l'Evangile, & que le ſiécle place honorablement parmi les vertus. Or c'eſt de la fauſſe idée qu'on attache à ces prétendues vertus, que naiſſent ces égards ſi peu chrétiens, ces frayeurs coupables qui font que nous rougiſſons de Jeſus-Chriſt: on n'oſe ne pas ſe conformer à des uſages qui ont prévalu; on ne veut point condamner le monde par des ſingularités affectées. La conduite de Marie a de quoi confondre le monde ſur un point auſſi important: elle quitte Nazareth pour aller rendre viſite à Elizabeth: combien de raiſons une fauſſe bienſéance & la crainte des diſcours du monde lui eut-elle ſuggérées pour ſe diſpenſer de ce voyage. Premièrement, elle n'eſt inſtruit de

la groſſeſſe d'Elizabeth que par un Ange ; or croira-t'on ſur ſa parole qu'elle ait reçu cette ambaſſade céleſte ? Secondement, ſortie du ſang des Rois de Juda, & depuis peu devenue Mere de Dieu, n'eſt-il pas contre la bienſéance qu'elle aille s'abaiſſer envers une femme ſi fort au-deſſous d'elle? Troiſièmement, les loix de la pudeur ne s'oppoſent-elles pas à un voyage ſi long & ſi périlleux? mais ces raiſons n'arrêtent pas Marie. Pour nous, hélas ! nous n'en cherchons pas même de ſi plauſibles pour nous étourdir ; & les plus mauvais prétextes ſuffiſent à notre amour propre. La crainte de nous donner du ridicule dans l'eſprit du monde, eſt toujours pour nous une raiſon ſuffiſante pour nous diſpenſer des loix de l'Evangile : mais quel eſt notre aveuglement! nous ne voulons pas d'une piété qui ſe faſſe remarquer, & qui nous mette ſur le pied d'homme extraordinaire ? mais ſi la contagion eſt univerſelle, pouvons-nous en ſauver, ſans être ſinguliers ? Détrompons-nous: les Saints ont toujours paſſé pour gens ſinguliers, parce que la vie commune ne ſauroit être une vie chrétienne ; & c'eſt une illuſion groſſière de s'imaginer que l'on a toujours des raiſons d'offenſer Dieu, & qu'on n'en a jamais de revenir à lui & de le ſervir : de là il arrive que tous les momens de la grace nous échappent. Mille fois Dieu nous a avertis, ſollicités, importunés; nous n'avons eu que la crainte des vains diſcours du monde à lui oppoſer: craignons qu'il ne ſe laſſe enfin de ſes pourſuites & de nos rebuts. Notre converſion ne dépend pas de nous, mais de

Dieu? & nous ne ſommes pas aſſurés de r'avoir à notre gré les graces offertes que nous aurons refuſées. Mais de plus, nous qui ſommes ſi éclairés ſur les bienſéances, lorſque par nos diſſolutions nous étions le ſcandale de notre Ville, la bienſéance étoit-elle un frein aſſez puiſſant pour nous arrêter? Ce n'eſt donc qu'avec Dieu que nous ſommes timides & circonſpects; & nous n'excédons en précautions que lorſqu'il s'agit de le ſervir! Sentons là-deſſus toute l'injuſtice de notre conduite?

II. Partie. Difficulté de la vertu : ſecond obſtacle que l'amour-propre oppoſe à la grace. Il eſt des gens qui vivement frappés de l'idée qu'ils ſe font de la perfectionchrétienne, ne vieilliſſent dans l'iniquité, que parce qu'ils ne comptent pas pouvoir jamais atteindre à la véritable juſtice : illuſion dangéreuſe qui outrage la grace du Sauveur; comme ſi quelque choſe lui étoit impoſſible. Or la conduite de Marie nous fournit aujourd'hui de quoi détromper le ſiécle ſur cette illuſſion. Sans trop réfléchir ſur ſa propre foibleſſe, elle va à travers les montagnes les plus inacceſſibles: *Abiit in montana.*

Je ſens toute ma foibleſſe, dites-vous; je ſais que la vié chrétienne eſt une profeſſion publique de pénitence, qu'il faut porter ſa croix & ſe renoncer ſoi-même pour être Diſciple de Jeſus-Chriſt; Je le ſais, & c'eſt juſtement ce qui me fait déſeſpérer d'être jamais homme de bien, parce que je ſens que quoique j'aye horreur du crime, je ne ſaurois jamais me gagner là-deſſus. Mais, ô homme, quel eſt ici ton

égarement ! tu ſens ta foibleſſe & ton impuiſſance ; mais entends ces paroles du Sauveur : *Venez à moi, vous tous qui êtes foibles & fatigués, & je vous ſoulagerai.* Voilà où tu dois chercher la force qui te manque.

C'eſt la difficulté de l'entrepriſe, dites-vous, qui vous arrête. Ah ! s'il falloit comme autrefois vous expoſer à la fureur des Tyrans pour la foi de Jeſus-Chriſt, vous auriez quelque ſujet de trembler à la vûe de votre foibleſſe, quoique vous duſſiez dire alors avec l'Apôtre: *Je puis tout en celui qui me fortifie.* Mais qu'exige-t'on de vous à préſent ! le ſeul ſacrifice de vos paſſions : & vous ſacrifiez follement l'eſpérance d'une éternité de bonheur à votre molleſſe & à votre lâcheté ; bien différent en cela des Fidéles des premiers tems, que les plus cruels ſupplices ne pouvoient ſéparer de l'amour de Jeſus-Chriſt, & maintenant on croit qu'il en coûte trop pour être Chrétien, quand il en coûte un ſeul plaiſir, comme ſi le Dieu que nous adorons étoit devenu moins digne de nos empreſſemens.

Et d'ailleurs vous vous figurez des amertumes dans le parti de la vertu : mais ſoyez de bonne-foi ; expoſez-nous naïvement tous les déſagremens qui accompagnent la vie du ſiécle ; que ne diriez-vous pas, & que ne dit-on pas en effet là-deſſus tous les jours dans le monde ? à combien de chagrins affreux la vie du ſiécle n'expoſe-t'elle pas ? Et quand on parviendroit à les éviter, le pécheur peut-il s'éviter lui-même ? il a beau s'étourdir ; il porte par-tout un fonds d'inquiétude qui le réveille

même au milieu des joies & des amuſemens : c'eſt là-deſſus que roule le ſiécle ; on le ſent, on s'en plaint, & on s'y aime : on ſe familiariſe avec des chagrins que rien ne partage, dont rien ne dédommage ; & on frémit au ſeul ſouvenir des ſaintes rigueurs de l'Evangile, que la foi conſole, que l'eſpérance ſoutient, que la charité adoucit.

Mais pour confondre l'iniquité par l'iniquité elle-même, dites-moi, je vous prie, un homme livré à l'ambition ou à la volupté, ſe laiſſe-t'il rebuter par les difficultés qu'il trouve ſur ſon chemin ? Ah ! craignons que l'ambitieux & le voluptueux ne nous confondent devant le tribunal de Jeſus-Chriſt, ſur les excuſes que nous alléguons pour juſtifier notre foibleſſe dès qu'il s'agit du ſalut.

III. Partie. Une autre erreur qui régne dans le monde ſur la difficulté du ſalut, c'eſt de ſe perſuader que le ſalut ne renferme pas de ſi grandes difficultés. Des perſonnes nées avec un caractère tranquille & uni, ne croyent rien trouver dans l'Evangile qui gêne trop l'amour-propre : & tranquilles ſur leur ſalut, elles plaignent l'égarement des pécheurs qui refuſent de ſe ſauver preſqu'à moins de frais que l'on ne ſe damne. Illuſion groſſière, injurieuſe à la croix de Jeſus-Chriſt, & que l'exemple de Marie confond pareillement, puiſque ſans examiner ſi l'on peut arriver à la Cité de Juda par des chemins moins rudes & moins fatigans, elle choiſit ſans différer la voie la plus pénible : par-là elle nous apprend qu'il faut qu'il en coûte pour ſe ſau-

ver, & que le Royaume des Cieux ne peut être le prix que des violences continuelles que nous aurons exercées ſur nous-mêmes. Cependant le monde eſt plein de ces fauſſes maximes en matière de réligion, que l'auſtérité des Cloîtres eſt ſainte, mais que tout le monde n'y eſt pas appellé; que puiſqu'il y a pluſieurs demeures dans la maiſon du Pere céleſte, pour ne pas mériter les premières, il ne s'enſuit pas qu'on doive être exclus de toutes les autres; enfin, que l'Evangile ne défend pas les joies honnêtes: & là-deſſus, pourvû qu'on ne donne pas dans les excès les plus crians, on ſe croit dans le bon chemin, parce qu'on n'eſt pas encore au fond du précipice.

Mais ſur quoi l'eſprit humain ne peut-il pas ſe ſéduire, puiſqu'il a pu prendre ici le change? Car enfin on ne peut rien ajoûter aux précautions que la ſageſſe divine a priſes, pour faire ſentir aux hommes que les croix & les ſouffrances leur ſont auſſi indiſpenſables que le ſacrement qui les régénère. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que non-ſeulement le ſiécle, mais ceux-mêmes qui font profeſſion de piété, ſe font illuſion là-deſſus, & chacun ſe fait un Evangile à part où il trouve le ſecret de faire entrer ſes foibleſſes, parce que l'eſprit de la Réligion eſt peu connu par ceux-mêmes qui paſſent pour en pratiquer les maximes.

DISCOURS.

Sur l'eſprit dans lequel il faut pratiquer les œuvres de miſéricorde.

POur bien pratiquer les œuvres de miſéricorde; il y a trois régles à obſerver.

I. REGLE. *C'eſt qu'il faut les regarder comme des devoirs que nous acquittons.* En effet, c'eſt une mépriſe aſſez ordinaire parmi les perſonnes conſacrées aux œuvres ſaintes, de ſe figurer que ces pieuſes occupations ne ſont pas renfermées dans le devoir. L'amour-propre favoriſe d'autant plus cette erreur, que l'accompliſſement du devoir tout ſeul n'a rien qui nous flatte, parce qu'il n'a rien qui nous diſtingue; au lieu que les œuvres ſurajoutées, en nous laiſſant plus de ſingularité, nous laiſſent auſſi plus de complaiſance. Cependant il s'en faut bien que la Foi ne mette les offices de charité rendus à nos freres, au rang des œuvres ſurajoutées; elle ne connoît pas de devoirs plus ſacrés & plus inviolables. En effet, premièrement, le précepte de l'amour du prochain, ſi eſſentiel à la Foi, ne ſe borne pas à nous défendre ſeulement de nuire à nos freres: ce n'eſt rien pour la loi de la charité, de ne point haïr; il faut qu'elle aime; c'eſt-à-dire, que dans la Réligion de Jeſus-Chriſt vous êtes injuſte, ſi vous n'êtes pas bienfaiſant; vous haïſſez votre frere affligé, ſi vous ne le ſoulagez pas, lorſque vous le pouvez. Ce

n'eſt donc pas ici une œuvre de ſurcroît, dont le zèle puiſſe s'applaudir ; c'eſt une loi commune impoſée à tout Fidèle, qui par les liaiſons intimes & ſacrées que nous avons contractées au baptême avec tous les Chrétiens, ne lui permet plus d'en regarder aucun comme étranger à ſon égard, mais l'oblige de les regarder tous comme ſes freres, comme les membres d'un même corps, dont aucun ne peut ſouffrir, ſans qu'il ſouffre avec lui. Secondement plus vous êtes élevés dans le ſiécle, plus votre obligation eſt ici rigoureuſe. La proſpérité & l'abondance des biens de la terre ne vous diſpenſe ni de la frugalité, ni de la ſimplicité, ni de la violence évangélique : cette vérité ſuppoſée, quel a pu être le deſſein de la providence, en répandant ſur vous les biens de la terre ? Seroit-ce de vous fournir les moyens de ſatisfaire toutes vos paſſions ? Non, ſans doute : vous n'êtes donc dans les deſſeins de Dieu que les miniſtres de ſa providence envers les créatures qui ſouffrent : votre abondance n'eſt donc que la portion de vos freres affligés ; & Dieu vous auroit réprouvés, en répandant ſur vous les biens de la terre, s'il vous les avoit donnés pour un autre uſage que pour le ſoulagement des malheureux. Troiſièmement, pour vous en particulier qui m'écoutez : indépendamment de l'obligation que vous impoſe là-deſſus la Religion, & le rang que vous tenez, les ſaintes occupations de la miſéricorde n'en ſont pas moins des devoirs indiſpenſables. En premier lieu, qui que vous ſoyez, qui marchez aujour-

d'hui dans des voies ſaintes, vos mœurs ont-elles toujours été réglées par la Loi ? vos exemples n'ont-ils pas été autrefois un modèle de luxe, de plaiſir & de molleſſe ? Eh ! ne faut-il donc pas qu'aujourd'hui des exemples contraires réparent le ſcandale? En ſecond lieu, lorſque vous ne connoiſſiez rien de grand que le monde & ſes vanités, n'avez-vous pas peut-être donné du ridicule à la piété par des dériſions injuſtes ? n'avez-vous pas regardé les offices publics de miſéricorde, comme des indiſcrétions de zèle, ou comme des empreſſemens de vanité, loin de reſpecter les perſonnes qui s'y conſacroient? Il faut donc que vos œuvres publiques rendent à la piété l'honneur que vos dériſions profanes lui avoient ôté ; & que vous pratiquiez vous-même ce que vous avez ſi injuſtement blâmé dans les autres Fidèles. En troiſième lieu, vous faiſiez ſervir autrefois vos richeſſes, qui ſont des dons de Dieu, à l'iniquité ; comment voulez-vous réparer cette injuſtice, que par de ſaintes profuſions & des largeſſes plus abondantes ? Enfin dans cette première ſaiſon de votre vie que vous avez conſacrée au monde & à ſes erreurs, la félicité de vos ſens étoit alors votre unique affaire : il faut donc aujourd'hui vous appliquer à les crucifier aller dans ces lieux ſecrets, dans ces maiſons déſolées, où l'indigence cache tant de miſéres; vous approcher des Lazares puans & couverts de plaies ; & malgré les frémiſſemens ſecrets de la nature, ne pas refuſer votre miniſtère & le ſecours de vos mains à leurs beſoins extrêmes.

La II. Regle *à obſerver dans la pratique des œuvres de miſéricorde, eſt que non-ſeulement il faut les regarder comme des devoirs que nous acquittons, mais encore en faire des remèdes journaliers contre nos foibleſſes de tous les jours.* En effet, les œuvres extérieures de la piété n'ont de mérite devant le Seigneur, qu'autant qu'elles ſervent à perfectionner notre homme intérieur. Cela étant, ſoulager nos freres, les revétir, les viſiter, les conſoler, les ſervir même, n'eſt encore que le corps de la piété : ce ſont les offices du Chrétien ; ce n'eſt pas le Chrétien lui-même. Il faut donc que la vertu croiſſe & ſe purifie dans ces devoirs publics de miſéricorde, & que chaque œuvre ſainte ſerve à affoiblir en nous quelqu'une de nos paſſions : c'eſt-à-dire, que pour entrer dans l'eſprit de la Foi ſur la pratique des œuvres charitables, il faut, avant que de s'y engager, examiner ſur les yeux de Dieu quels ſont encore nos penchans déréglés, & choiſir les œuvres de miſéricorde les plus propres à les déraciner de notre cœur ; en un mot, faire de ces œuvres les exercices des vertus qui nous manquent. Car les œuvres de la piété ne ſont ſaintes, qu'autant qu'elles nous ſanctifient ; & elles ne nous ſanctifient qu'autant qu'elles nous corrigent.

Or, on viole cette régle de la piété en deux manières : premièrement, de tous les offices de miſéricorde, nous choiſiſſons preſque toujours, les plus conformes à notre goût, à notre caractère, à nos penchans. Ce n'eſt pas qu'il faille réſiſter à ces penchans heureux, qui in-

clinent notre ame à la miſéricorde ; ou qu'on rempliſſe ces pieux devoirs ſans mérite, dès qu'on les remplit ſans répugnance : au contraire, la Foi fait faire ſervir la nature à la grace. Mais il faut prendre garde de ne pas borner tous nos efforts à ſuivre ces penchans; car la piété va bien plus loin que la nature. Secondement, la ſeconde manière de violer cette régle, eſt encore plus coupable, non-ſeulement on ſe borne à une vertu toute naturelle; & les œuvres de miſéricorde que l'on choiſit, ſont toujours celles qui ne coûtent rien à l'amour propre; & qui ne nous corrigent jamais de nos foibleſſes; mais encore elles ne ſervent ſouvent qu'à nous y entretenir. En effet, combien de ces ames abuſées, qui dans une vie toute mondaine, toute ſenſuelle, toute profane, ſe raſſurent ſur quelques pratiques de miſéricorde; & ſur l'abondance de leurs largeſſes. Ah ! le Seigneur n'a pas beſoin de nos biens ; mais il demande notre cœur. La miſéricorde aide à expier les crimes dont on ſe repent ; mais elle ne juſtifie pas ceux que l'on aime.

LA III. REGLE *conſiſte à prendre garde qu'il ne ſe mêle rien d'humain dans l'intention & que la vûe des hommes, cachée au fond de nos cœurs, & preſque imperceptible à nous-mêmes, ne nous faſſe perdre devant Dieu tout le mérite de la miſéricorde.*

Je vous dis avec ſaint Auguſtin : Vous êtes ici devant Dieu ; interrogez votre cœur : ſondez-en les vûes les plus ſecrettes, & voyez quels ont été juſqu'ici les motifs les plus réels

de toutes ces actions extérieures. Voyez ſi les œuvres ſecrettes réveillent auſſi vivement votre zèle, que celles qui ſont publiques. Voyez ſi dans celles où l'éclat eſt inévitable, vous êtes bien aiſe qu'on vous oublie & qu'on vous confonde dans la foule des perſonnes qui s'y employent. Voyez ſi les entrepriſes pieuſes que le monde blâme, ne vous trouvent pas un peu indifférent; en un mot, ſi c'eſt vous-même, la gloire des hommes, ou votre ſalut que vous y cherchez. On ne ſauroit croire, continue ſaint Auguſtin, combien d'œuvres ſaintes, ſur leſquelles nous comptons ici-bas, ſeront un jour rejettées, lorſque le Seigneur viendra juger les juſtices; combien de fruits de la charité, lorſque nous croirons en paroître devant lui les mains pleines, ſe trouveront gâtés par le ver ſecret d'une dangéreuſe complaiſance.

Fin des Analyſes.

De l'Imprimerie de C F. Simon Fils, Imprimeur de la Reine, & de Mgr. l'Archevêque. 1748.